

**Religions et cultures,
ressources pour
imaginer le monde**

Semaines sociales de France

**Religions et cultures,
ressources pour
imaginer le monde**

**Actes de la 90^e session
Maison de l'UNESCO • 2-4 octobre 2015**

Cette 90^e session des Semaines sociales de France a été préparée par différents membres des Semaines sociales : Marianne de Boisredon, Elena Lasida et Christian Mellon (membres du conseil), Jérôme Vignon (président des SSF), Hugues d'Hautefeuille (délégué général), Delphine Bellanger et Marie Doubriez (membres de l'équipe permanente) ainsi que : Radia Bakkouch et Samuel Grzybowski (Coexister), François Ernenwein (La Croix), Bénédicte Lamoureux (Délégation catholique pour la coopération), Henri-Jérôme Gagey (Institut catholique de Paris) et Christophe Granec.

www.ssf-fr.org
www.la-croix.com

La réalisation de ces Actes a été assurée par Cendrine Barruyer-Latimier et Marie-Sylvie Rivière. Ils sont enrichis par une sélection d'articles et d'entretiens parus dans *La Croix*.

Plusieurs vidéos de la session sont aussi accessibles en ligne sur
www.ssf-lasession.org/retour-sur-la-session-2015

ISBN 9782322044184

© Semaines sociales de France, 2015

Ouverture

ANN-BELINDA PREIS

JÉRÔME VIGNON

ANN-BELINDA PREIS*

Bienvenue à l'UNESCO, maison du dialogue et du partage de toutes les cultures. Je suis ravie d'être parmi vous aujourd'hui et je félicite les Semaines sociales de France pour leur initiative. Vous êtes ici réunis dans la plus grande salle de l'UNESCO où, dans quelques semaines, notre organe décideur le plus important, la Conférence générale, désignera les actions et orientations de l'Organisation pour les deux années à venir.

Nos préoccupations sont les mêmes. Des paysages turbulents ternissent notre monde qui s'égaré dans des impasses difficiles. Des conflits régionaux et nationaux semblent sans issue. Des formes de violences qu'on ne croyait appartenir qu'au passé resurgissent. Des flux de réfugiés et de migrants nous placent face à nous-mêmes et demandent une réflexion autre que celle basée sur des considérations politiques et économiques.

* Ann-Belinda Preis est chef de la section du dialogue interculturel au secteur des Sciences sociales et humaines de l'UNESCO.

Le nouvel agenda 2030 pour le développement durable, adopté par la communauté internationale il y a quelques jours, incite à agir lors des quinze prochaines années dans des domaines extrêmement importants pour l'humanité et la planète. Avec ses 17 objectifs, ce nouvel agenda est ambitieux et reconnaît, pour la première fois, la force motrice de la culture au regard du développement. Ceci est signe d'espoir pour le futur.

C'est ainsi que le dialogue interculturel – dont le dialogue interreligieux est une composante – doit être un effort collectif pour créer de nouvelles passerelles vers un monde plus solidaire, empreint de respect mutuel, de tolérance, de convivialité, de dignité et de justice. Il est temps de redonner à ce dialogue toute sa valeur et sa force. Dialoguons pour nous comprendre et imaginer un monde pour demain. Car, comme disait notre cher Einstein : « L'imagination est plus importante que le savoir car le savoir est limité alors que l'imagination embrasse l'univers entier. »

Chers participants, chers organisateurs, je vous souhaite du fond du cœur de passer trois belles et fructueuses journées qui, je l'espère, seront profondément marquées par la libre pensée et le partage.

JÉRÔME VIGNON*

Il me revient de vous présenter cette session « pas comme les autres ». D'ordinaire, en effet, les Semaines s'emparent d'un grand sujet de société d'actualité pour en déchiffrer les enjeux à la lumière d'une inspiration sociale chrétienne. Aujourd'hui, ce sont les religions elles-mêmes, avec les cultures qu'elles imprègnent, qui seront directement au centre de nos échanges. Pourquoi ? Tout simplement parce que les religions et les cultures qu'elles imprègnent sont devenues un nouveau fait de société et sont peut-être en train de refaire la société.

Ne percevez-vous pas en effet un intérêt nouveau pour les religions dans notre pays laïc, au point que Président et ministres citent abondamment l'encyclique *Laudato si'* ? Au point que se multiplient les colloques sur le fait religieux et la difficulté d'en parler correctement, et que le ministre de l'intérieur, Bernard Cazeneuve a invité les responsables des cultes pour les

* Jérôme Vignon est président des Semaines sociales de France.

remercier de leur engagement dans l'accueil des demandeurs d'asile et des réfugiés. Mais cette curiosité palpable dans l'air du temps se double de beaucoup de réticences où l'on voit pointer des traces d'un anticléricalisme ancien chez nous, mais aussi la crainte de la religion musulmane, d'où résultent beaucoup d'ambiguïtés. Eh bien justement, cette session veut parler clair sur et avec les religions. Sur ce qui est vraiment attendu d'elles et sur ce qu'elles disent qu'elles peuvent vraiment aborder. Parlons des religions et avec elles.

Discernons en quoi notre époque, et particulièrement cette année 2015, pressent qu'aux fondements de nouveaux objectifs pour le développement se trouve un socle humaniste et qu'à l'horizon d'une véritable prise en charge du réchauffement climatique, on découvre l'intégralité, la plénitude d'une écologie de l'Homme.

L'enjeu de cette session consiste à découvrir ou redécouvrir les religions, les cultures religieuses comme « ressources disponibles pour imaginer autrement le monde ». Nous vous proposerons de faire cette découverte en trois étapes.

La journée qui s'ouvre est consacrée à l'importance du regard que nous portons justement sur le monde pour mesurer à quel point il conditionne l'évolution des rapports de force planétaires comme les comportements personnels. Nous partirons ce matin de ces rapports de force, tels qu'ils se manifestent dans les négociations internationales, avec le débat entre Pascal Lamy et Jean-Michel Severino, ou tels qu'ils se recomposent sous l'influence d'une « société civique mondiale » que nous décrira Patrick Viveret. Cet après-midi, avec Fondacio et son président François Prouteau, avec la Délégation catholique pour la coopération, notre regard se déplacera pour prendre le point de vue du monde, avec des témoins venus d'Afrique et d'Asie. Ils nous diront comment un regard formé par l'intériorité spirituelle les conduit à être présents aux réalités de leur continent et du monde. Dès le début de l'après-midi, nous entendrons Pie Tshibanda, ancien réfugié congolais en Belgique, humoriste de grand talent qui, à sa manière, nous révélera à nous-mêmes qui nous sommes, mais autrement, vus d'ailleurs.

La seconde journée sera centrée sur la notion même de ressource. Quelle est cette ressource que proposent les religions pour imaginer le monde ? Nous l'entendrons d'abord de la voix de Bernard Perret, écologiste chrétien de la première heure, qui nous aidera à distinguer entre le catastrophisme éclairé d'un écologisme héroïque et la démarche prophétique de l'espérance

chrétienne. Nous le percevrons aussi de la contribution de trois sages, soufiste, bouddhiste et chrétienne, au travers du commentaire d'un texte tiré des récits de la création propres à leur tradition. Puis il nous sera proposé de vivre nous-mêmes le fruit de cette ressource dans un exercice en vraie grandeur de dialogue : tantôt au travers d'une proposition de multiples ateliers où la rencontre interreligieuse tiendra une grande place ; tantôt, grâce au témoignage de la toute jeune association créée par Samuel Grzybowski, *Coexister*, illustrant comment un tel dialogue entre les religions et l'athéisme déplace les lignes du vivre ensemble au quotidien de nos propres cités. Il nous sera proposé un temps de respiration spirituelle pluri-religieuse en fin de journée, un temps de méditation, de contemplation. C'est là aussi que se renouvelle le regard.

Respiration spirituelle, c'est le souffle de l'encyclique *Laudato si'* qui inspirera la dernière de ces trois journées commencée par une célébration œcuménique en l'église Saint-François-Xavier, placée sous le signe de l'engagement chrétien. Ne prend-il pas aujourd'hui une signification très forte et toute nouvelle ? Nous ne connaissons pas le texte de l'encyclique lorsque nous avons choisi cette rencontre. Elle apporte d'une certaine façon une réponse « intégrale » à la question posée. Nous demanderons d'abord au cardinal Monsengwo, archevêque de Kinshasa, au député européen d'Europe Écologie les Verts, Yannick Jadot, de nous dire comment ce texte venu d'une Église, venu aussi d'un homme du sud de la planète et portant la voix des pauvres, peut faire bouger le monde. Et nous trouverons, dans une brassée de témoignages réunis autour d'Elena Lasida, matière à nous laisser guider par une « conversion écologique » à notre hauteur.

Nous ne ferons pas qu'évoquer l'engagement chrétien. Il vous sera proposé de donner suite à cet élan qui vient du cœur, d'un changement du regard. Des gestes symboliques et simples vous seront proposés dès aujourd'hui par Pie Tshibanda et lors de la célébration eucharistique dimanche matin, des gestes qui illustrent le thème de cette session en s'inscrivant dans la mobilisation exceptionnelle des Églises en France dans la perspective de la COP21.

Puisqu'il s'agit d'un regard neuf à porter sur la mondialisation, on comprend bien que cette session des Semaines sociales devait mettre en scène l'ensemble des ressources offertes par toutes les religions séparément ou en dialogue. Pour autant, nous ne perdons pas le fil de notre identité chrétienne. Un discernement chrétien, œcuménique, nous sera proposé à l'issue de chaque

demi-journée, nourri par les interventions entendues. Le père Henri-Jérôme Gagey, théologien catholique, et la pasteur Claire Sixt-Gateuille construiront alternativement ce fil rouge théologique. Fil rouge qui nous rappelle aussi la beauté de la création, au centre de nos célébrations, à l'image aussi de ce bâtiment magnifique qui nous accueille. Beauté, noblesse, je vous souhaite une belle et noble session.

Interdépendance et solidarité dans les enjeux actuels des négociations

PASCAL LAMY

JEAN-MICHEL SEVERINO

JEAN MERCKAERT* : Le mot d'interdépendance peut faire peur et apparaître abstrait. Dans l'encyclique *Laudato si'*, le pape parle de notre « maison commune », ce qui donne une réalité à cette interdépendance. Je le cite : « Nous n'avons jamais autant maltraité ni fait de mal à notre maison commune qu'en ces deux derniers siècles. » Habituellement, quand une maison commune va mal, on se tourne vers le syndic. Puisque notre maison commune va mal, nous nous tournons vers la communauté des États, vers le processus de négociation. Le syndic des États a décidé de faire de 2015 une année clef autour de deux étapes importantes : New York, 15 ans après les objectifs du millénaire pour le développement (OMD), qui visaient à diviser par deux la pauvreté ; et Paris avec la COP21 où les États se sont donné rendez-vous pour limiter le réchauffement climatique en dessous des 2 °C. Le syndic fait-il son boulot et le fait-il bien ? En est-il capable ? Est-ce de lui qu'il faut attendre les solutions ? Nous conduit-il à prendre une autre direction comme nous y invite le pape François ?

* Jean Merckaert, rédacteur en chef de la revue *Projet*, animait la table ronde.

JEAN-MICHEL SEVERINO* : Je dirai un mot des objectifs du millénaire pour le développement (OMD), puis des objectifs de développement durable (ODD). Ces accords internationaux peuvent ressembler à des déclarations molles, mais ces objectifs ont un rôle important dans la dialectique entre l'utopie et le réalisme. Les objectifs de développement durable, en eux-mêmes, et immédiatement, ne vont rien changer à la planète. Le jeu froid et cynique des États, des puissances, de la concurrence, va continuer de se dérouler. Mais nous avons besoin de rêver, de nous projeter, d'espérer dans des mondes meilleurs, afin de nous mobiliser sur les justes causes et être plus efficaces. Finalement, après deux ans et demi de négociations pathétiques, l'ensemble des États membres a adopté une fonction de rêve, une motion d'utopie, exprimée sous un langage technocratique d'objectif. C'est une ambition un peu folle, que du côté de Convergences¹ nous résumons à travers le slogan du triple zéro : 0 exclusion, 0 pauvreté, 0 émission.

Concrètement, cette fonction de rêve va avoir une utilité dans la vie de l'action collective, car elle va nous amener à converger sur des actions identifiées, à rendre compte des progrès à l'encontre de cette ambition et de ce rêve. De ce côté-ci, c'est mission accomplie. Quand on a commencé à réfléchir, il y a 3 ou 4 ans, à ce qui succéderait aux OMD en 2015, il n'était pas certain qu'on puisse trouver cette fonction d'objectif pour la planète, qui est devenue une fonction d'objectif universel. Elle concerne en effet tous les sujets et tous les pays, en France comme au Burkina Faso, ce qui n'était pas simple. Au moment où le monde se déchire sur tant de sujets, le fait qu'on soit capable de se rassembler malgré les différences politiques, les conflits géopolitiques, les différences de religion, sur cette ambition utopiste, c'est un bon point de départ, d'ancrage, un sorte de corde où s'attacher pour pouvoir parler aux autres.

À propos de la conférence climat, je me contenterai de dire qu'à côté des négociations, il y a un deuxième agenda, l'agenda des solutions, qui nous parle beaucoup. Lorsque cette COP21 a été programmée, dans un climat de scepticisme très profond qui s'est un peu atténué, il y avait peu d'espoir de parvenir

* Jean-Michel Severino a été directeur général de l'Agence française de développement de 2001 à 2010.

¹ Convergences est une plateforme de réflexion en Europe destinée à établir de nouvelles convergences entre acteurs publics, privés, solidaires, académiques et des médias pour promouvoir les OMD et lutter contre la pauvreté et la précarité dans les pays du Nord et du Sud. Elle est présidée par Jean-Michel Severino.

à un accord. Les États ont voulu qu'à côté de la négociation officielle soit dressé un cadre de dialogue avec les différentes parties prenantes – la société civile, les entreprises, les collectivités locales, etc. – pour établir un catalogue d'actions positives qui, à travers des alliances thématiques, régionales, permettraient d'apporter une contribution décisive et concrète sur la façon dont on mettra en œuvre des engagements éventuels en matière de climat et faire profondément progresser l'agenda d'un monde décarboné.

Cet agenda est très motivant et répond à une réalité qui fera l'objet de discussions supplémentaires, une reconnaissance d'une réalité géopolitique : les États ont perdu le monopole de l'action collective. Si on excepte les temps de crise pure qui nécessitent l'action des forces armées, les problèmes structurels de la planète ont besoin de grandes alliances pour réussir.

JEAN MERCKAERT : Pascal Lamy, quand vous parlez de gouvernance mondiale, vous discernez trois niveaux : l'échelon étatique qui serait un état solide, l'échelon régional qui serait l'état liquide et l'échelon supranational, l'état gazeux. On peut penser que cet état gazeux est propice à une négociation sur les gaz à effet de serre. Qu'en est-il ?

PASCAL LAMY* : J'ai souvent utilisé cette analogie pour essayer d'expliquer pourquoi l'existence d'un pouvoir politique, de disciplines, de règles, assez aisément admise au niveau d'une communauté nationale, est difficilement transposable et probablement hors d'atteinte actuellement au niveau international (encore qu'on a fait une partie du chemin au niveau européen). C'est essentiellement une affaire de légitimité. Un pouvoir est plus légitime s'il est dans la proximité que dans la distance. C'est un principe philosophique assez raisonnable que Saint Thomas d'Aquin puis Althusius ont approfondi. Un jour où je m'expliquais de cette manière devant un auditoire de jeunes, l'un d'eux m'a interpellé : « Vous avez dû apprendre la physique il y a longtemps car il y a un quatrième état de la matière, le plasma, alors bonne chance pour la suite ! »

Pour revenir à votre question initiale, vous l'avez autoréolue en parlant de syndic. Un syndic est une personne en charge de l'intérêt général et du bien commun. Le problème de la communauté internationale – qu'on appelle ainsi

* Pascal Lamy a été directeur général de l'Organisation mondiale du commerce (OMC) de 2005 à 2013.

par commodité –, c'est que la conscience de ce bien commun est très faible, d'où le déficit de gouvernance internationale que nous vivons. Nous savons parfaitement ce qu'est l'interdépendance, généralement ressentie dans ses aspects les plus sombres : les migrations, le changement climatique, la corruption, le terrorisme, la dégradation des océans, les cyber attaques. Autant de réalités que nous pouvons constater et mesurer. La solidarité, en revanche, est un sentiment ; elle est de l'ordre du mental, ce que vous avez appelé « l'imaginaire » dans le programme de cette session. Or, il y a une grande distance entre la réalité et l'imaginaire, en tout cas en ce qui concerne l'organisation du monde. Au niveau d'un petit groupe humain, cette articulation entre interdépendance et solidarité est aisée : c'est ce que j'appelle l'effet canoë – quand on est sur un canoë, si l'un commence à chahuter, les autres l'arrêtent bien vite parce qu'ils vont tous chavirer, alors que, sur un porte-avion, c'est plus compliqué. Quand on est familier des négociations internationales, il arrive bien souvent que cette soi-disant communauté internationale apparaisse comme un monument de cynisme et d'hypocrisie, tant ce qui apparaît dans les relations entre États est gouverné par des intérêts purs et simples. Ces intérêts sont certes importants et intéressants. Si la Chine a fait des pas considérables vers des accords internationaux en vue de lutter contre le changement climatique, notamment pour la COP21, ce n'est pas par solidarité internationale ; c'est parce qu'elle connaît des problèmes environnementaux importants, que c'est devenu un problème majeur et que c'est donc la légitimité du pouvoir chinois qui est en cause.

Est-ce que, pour autant, il n'y aurait rien à faire aussi longtemps que ce travail mental de conscientisation n'est pas là ? Non. Si on prend l'exemple des objectifs de développement durable décidés par l'Assemblée générale des Nations unies – donc par une représentation institutionnelle de la « communauté internationale » –, c'est un pas en avant. Surtout au regard de l'expérience de la génération précédente, les objectifs du millénaire inventés par l'ONU du temps de Kofi Annan, qui étaient certes moins nombreux et moins précis que cette nouvelle génération, mais qui ont créé une habitude fondamentale, qui est de l'ordre de la légitimité globale et qui s'appelle l'obligation de rendre compte. À partir du moment où, tous les deux ans, les chefs d'État et de gouvernement se sont sentis obligés de venir expliquer, devant l'assemblée générale de l'ONU, ce qu'ils ont fait dans la réalisation des objectifs du millénaire, ils acceptent d'avoir des comptes à rendre à d'autres que leurs élec-

trices et électeurs. Bien entendu, ils le font à leur manière, en ne mentionnant que ce qu'ils ont fait de bien, mais si vous avez la liste et que vous cochez les cases, vous voyez bien ce qui n'a pas été accompli. Ce progrès va probablement permettre aux opinions, à la société civile, aux citoyens du monde, aux entreprises, d'intervenir plus directement dans la gestion de ce bien commun. Il n'y aura donc pas un syndicat, mais des progrès dans la syndication.

JEAN MERCKAERT : Dans le processus de la négociation climat, chacun apporte sa pierre pour faire barrage au réchauffement climatique. Mais la somme de ces pierres ne suffit pas, nous restons dans la perspective d'un réchauffement de 3°C. Comment dépasser les égoïsmes nationaux ? Est-ce en abordant la question du champ des valeurs ou bien se berce-t-on d'illusions en en parlant ? Serait-ce sur le registre spirituel que les négociations internationales peuvent progresser ?

PASCAL LAMY : Qu'est-ce qui a coincé jusqu'à présent dans la négociation climat ? Deux facteurs : tout d'abord, il reste quelques désaccords sur l'origine du changement climatique. Ce débat est bientôt clos, la majorité de la communauté scientifique faisant le lien entre l'activité humaine, la consommation des ressources sur cette planète et le réchauffement climatique. Mais le second facteur, le plus important, est une affaire de valeurs. Les États-Unis disent aux Chinois qu'ils sont le principal émetteur de CO₂ sur cette planète, et que c'est donc à eux de faire le premier pas. Les Chinois répliquent que les Américains sont le premier émetteur de CO₂ par tête et que c'est donc à eux de le faire. Ce qui sépare ces deux positions, c'est la notion de justice. Laquelle de ces deux positions est celle qui est juste du point de vue moral ? Je pense personnellement que c'est la version chinoise qui est moralement la plus respectable.

Nous ne parviendrons à un accord que si cette différence de l'ordre des valeurs est réduite, ce qui n'est pas simple à réaliser. Les valeurs, par définition, on y tient, on y croit, on considère que c'est constitutif de notre identité. La seule manière de procéder est de commencer par comprendre les valeurs des autres, que j'appelle les sagesse, au pluriel, car il y en a plusieurs. Nous avons la nôtre, il y en a d'autres. Beaucoup de gens en Asie et en Afrique vous diront que le système international a été conçu et pensé par des esprits occidentaux, que le logiciel de la gouvernance internationale a été créé par des occidentaux et que rien ne les oblige à adhérer aux principes de valeur qui les fondent ? Tant que ce débat n'a pas lieu, il n'y aura pas de progrès possible.

JEAN MERCKAERT : Dans quelle mesure le succès de certaines négociations est justement dû à un accord sur les valeurs ? Jean-Michel Severino, vous avez cité la négociation sida comme un processus international qui a abouti à des résultats significatifs. Que peut-on en retirer comme apprentissage ?

JEAN-MICHEL SEVERINO : Le processus de gestion du traitement de l'épidémie du sida est intéressant, car le sida ne fait pas l'objet d'un traité, mais représente le genre de cause mondiale où on a réussi à juguler sinon éliminer totalement cette pandémie, grâce à une convergence de la problématique morale et des intérêts. À un moment donné, il y a eu, d'un côté, une énorme pression des opinions publiques et des mouvements sociaux qui ont mis en avant la dimension éthique et humaine et le caractère terrible de l'endémie et, de l'autre, une série d'innovations technologiques qui ont permis la mise à disposition de traitements à bas coût. Des mécanismes se sont mis en place pour faire accéder le plus grand nombre à ces traitements, grâce à des mobilisations financières qui sont devenues très importantes dans l'aide publique au développement. À un moment donné, poussés par un mouvement d'opinion fondé sur une approche éthique et une défense de la cause, les industriels de l'industrie pharmaceutique et les gouvernements ont réussi à trouver un terrain d'entente.

Pour le climat, c'est un peu la même chose : à quel moment parviendrons-nous à une convergence de l'éthique et des intérêts ? Nous nous en approchons pour plusieurs raisons. Tout d'abord, la mobilisation des opinions publiques mondiales s'est considérablement accrue. Quand il y a mobilisation dans un pays comme la Chine, malgré un régime autoritaire, cela compte pour la soutenabilité politique du régime. Partout dans le monde, on constate l'accès à une meilleure information sur les enjeux ; elle est disponible, malgré les climatosceptiques. On observe une mobilisation croissante autour des aspects de justice, de répartition des efforts de chacun. Le combat devient plus efficace grâce à trois avancées.

1. Nous disposons de technologies qui n'existaient pas il y a 10 ou 20 ans.

2. La conjoncture macroéconomique a un peu bougé. Il y a encore deux ans, les pays émergents et pauvres étaient en croissance forte et les pays industrialisés, Europe et USA, en panne économique, ce qui n'était pas favorable aux transferts de fonds vers les pays pauvres. Il y a aujourd'hui un peu plus d'aisance budgétaire pour un certain nombre de pays, même si ce n'est pas visible en France.

3. Nous assistons à une transformation très profonde du monde économique et des entreprises car nous arrivons à un moment de bascule où les intérêts de la plupart des secteurs économiques finissent par devenir supérieurs à ceux des pétroliers et des producteurs d'énergie carbone.

Le monde agro-alimentaire, ce qui est nouveau, est monté dans une forme de révolte contre les producteurs de charbon et de pétrole, car il est impacté par la transformation du changement climatique et que son modèle économique à moyen terme est remis en cause. Les rapports de force dans l'industrie se transforment. L'industrie de l'assurance, par exemple, a basculé dans le camp de la lutte contre le changement climatique car elle voit monter les factures et craint que son modèle économique ne soit pas soutenable à l'échelle de 15 à 20 ans. À la question du coût de la lutte contre le changement climatique, la réponse n'est plus celle de rapports économiques comme celui de Nicholas Stern qui comparait le coût de l'inaction par rapport au coût de la lutte. Aujourd'hui, la réalité s'impose dans le monde industriel proprement dit : s'il n'y a pas de lutte efficace, ça va coûter extrêmement cher à tous les acteurs du monde industriel. Donc la machine se met en place.

JEAN MERCKAERT : Les limites en matière climatique sont claires et connues : nous ne devons pas émettre plus de 600 gigatonnes de carbone avant 2050. Or, il est clair que les réserves en cours d'exploitation ou en passe de l'être (charbon, pétrole et gaz) émettraient 3 000 gigatonnes de carbone. Donc on explose les 2 °C. Dans le même temps, on sait bien que l'exploitation de ces ressources font la richesse considérable d'un certain nombre d'acteurs très puissants, de l'ordre de dizaines de milliers de milliards de dollars ! Comment dépasser cette contradiction ? Faut-il, comme y invite le pape, passer par la norme, fixer ces limites infranchissables ?

JEAN-MICHEL SEVERINO : Ces problèmes seront résolus par une combinaison de normes, d'innovations technologiques et de transferts financiers. Les normes ne servent à rien si elles ne sont pas réalistes. Prenons un exemple intra-européen : le modèle polonais est exclusivement fondé sur le charbon qui assure des centaines de milliers d'emplois. On ne peut pas imposer brusquement aux Polonais de nouvelles normes, alors que c'est déjà un pays nettement moins riche que la moyenne européenne. Il faudra négocier un compromis en acceptant de payer une partie de la facture pour les aider à

intégrer des normes contraignantes. Le contribuable français, à un moment donné, devra assumer qu'une partie de son argent aille à un mineur polonais, dans la construction de nouvelles infrastructures et le financement de créations d'entreprises et même accepter un peu plus de plombiers polonais en France. C'est cela la solidarité européenne, et il faut transposer ce débat à l'échelle mondiale. Cela nous effraie en tant que contribuables, mais si nous ne le faisons pas, cela nous coûtera beaucoup plus cher. La solidarité peut être un acte de confraternité ou un calcul bien compris.

Il faudra aller parfois très loin au-delà de nos frontières et convaincre des pays en développement de changer de modèle économique, car on ne peut pas leur interdire de croître. Il faut décarboner le mode de croissance des pays en développement et trouver des solutions répondant à l'intérêt général. Prenons un cas précis : je suis investisseur social dans une activité que soutient Pascal Lamy à titre personnel. Nous investissons notamment dans des sociétés qui favorisent l'accès à des technologies vertes dans le monde rural, dont la démographie est galopante en Afrique, notamment sur les rives du fleuve Sénégal. Nous créons ainsi de l'emploi local et permettons à des entreprises qui ont un équilibre financier de commander des équipements à des pays industrialisés dont la France fait partie. Nous évitons à des populations de quitter leur vallée et d'aller prendre le bateau en Lybie pour traverser la Méditerranée, et nous décarbonons le mode de croissance et l'accès à l'énergie en Afrique. Il y a un transfert financier d'une économie industrielle riche en épargne vers une économie sans épargne. Est-ce de la solidarité ? Est-ce de l'intérêt ? Les deux se mélangent, faisant converger tout le monde sur des actions structurantes, vers des solutions.

JEAN MERCKAERT : Un des points d'achoppement de la COP21, c'est le fond vert qui requiert 100 milliards de dollars par an alors que nous en sommes à moins de 20 milliards aujourd'hui. Les pays riches sont-ils crédibles avec des engagements aussi faibles ? Le PIB mondial étant de 75 000 milliards, on pourrait imaginer que, pour une cause aussi importante que celle du climat, 100 milliards soient une goutte d'eau facile à mobiliser.

PASCAL LAMY : Une des preuves qu'il n'y a pas en réalité de communauté internationale, c'est qu'il n'y a pas de contribuable international. Donc si on veut fonder l'organisation de la société internationale sur les mêmes principes

qu'une organisation humaine de moindre dimension, on retombe sur le même problème : quelle est la taille des mailles de cette solidarité ? Les mailles sont très étroites dans les familles, puis de plus en plus lâches au fur et à mesure qu'on s'éloigne de l'individu. La doctrine sociale de l'Église a appelé à la norme et, peu à peu, construit le concept d'autorité publique universelle. Mais qui est l'auteur de la norme dans le système international, qui la décide ? Ce sont 200 États-nations souverains, coagulés, à la mesure de leur volonté individuelle, avec un principe passablement farfêlu – mais qui est le fondement du système international – qui est l'égalité des États-nations. Celui qui dit que les îles Tonga égalent les États-Unis. Il existe donc une distance considérable entre la théorie politique que nous opérons et la réalité. Il y a des normes dans certains domaines et d'autres où c'est plein de trous. La crise de 2008 s'est produite car l'industrie financière était la plus globalisée et la moins régulée. Concernant l'évasion fiscale, ce n'est que récemment que le G20 a commencé à se donner des règles pour que les multinationales n'abusent pas trop de ce qu'on appelle diplomatiquement « l'optimisation fiscale excessive ».

Si on reprend l'exemple du changement climatique, les émissions de carbone conduisent au réchauffement de l'atmosphère et ce dégât n'est pas intégré dans les comportements économiques. On émet du carbone et personne ne paye. Les économistes ont une solution très simple : il faut fixer un prix au carbone qui « internalise cette externalité ». On va faire en sorte que le prix du carbone soit intégré dans les processus de production. Dans le capitalisme de marché globalisé dans lequel nous vivons, c'est une solution plus efficace, plus rapide et plus juste de donner un prix au carbone. Si on agit de façon programmée, cela permettra peut-être à la Pologne de s'ajuster sur 5 ou 10 ans. Mais il existe aussi d'autres leviers que la régulation et les normes, y compris ceux qui mobilisent le consommateur.

Débat

TABLE DES QUESTIONS* : *Comment les États en sont-ils arrivés à perdre le monopole de l'action collective ? Quel impact peut-on attendre réellement des actions des ONG ?*

* Alberte Luciani et Mathieu Monconduit, membres du conseil des Semaines sociales de France, relayaient les questions des participants.

JEAN-MICHEL SEVERINO : L'une des raisons de cette perte du monopole de l'action collective est la densification de la population sur la planète et notre division en États dans un monde où le marché est globalisé. Les États ont un temps de retard très important par rapport aux problèmes structurels. Le temps de décision collective dans un système où il n'y a ni patron mondial, ni syndicat, est si long que les problèmes explosent entretemps car les interdépendances se sont accrues de façon massive. Beaucoup d'acteurs privés, industriels, financiers, non lucratifs s'emparent de ces problèmes, les traitent et font avancer ces causes publiques en s'investissant eux-mêmes, en s'auto-légitimant. Cette situation a généré une explosion de la société civile mondiale qui est devenue la grande motrice de la résolution de la plupart des grandes causes collectives de la planète.

Par nature, les États ont du mal à traiter de certains sujets essentiels à la résolution de nos problèmes collectifs, notamment ceux liés aux innovations technologiques par manque de compréhension du fonctionnement des marchés globaux. Ils laissent ainsi la primauté à des acteurs hors l'État avant de finalement s'en emparer.

PASCAL LAMY : La société civile intervient de plus en plus dans ces questions, et ceci à deux titres. D'abord pour faire pression sur les États sans entamer leur monopole, dans la mesure où ils restent grandement responsables de la régulation de notre monde. De fait, la politique internationale joue très peu dans les élections. La société civile intervient également à un autre titre qui, lui, remet en cause le monopole des États : elle s'engage, elle agit, elle prend des initiatives, adopte des comportements, des programmes, forme des coalitions qui font bouger les choses alors même que les États n'arrivent pas à trouver les consensus nécessaires. Le cas du sida est flagrant : ce sont des ONG comme Médecins sans frontières ou ACT Up – qui n'avaient pourtant pas les mêmes méthodes d'action – qui ont abouti à une mobilisation de la société civile sur beaucoup de continents et ont été un élément fondamental de cette coalition. Ce ne sont donc pas les États qui ont maîtrisé cette épidémie. Un grand nombre d'associations de la société civile sont partie prenante de la COP21, ainsi que des organisations comme WWF ou Greenpeace, multinationales bien organisées qui aujourd'hui pèsent. Si on prend l'exemple de l'océan, on n'a pas vu beaucoup, chez nous, de manifestations sur la surpêche, la surexploitation des fonds marins ou l'acidification des océans. Cette réalité

est peut-être difficilement perceptible alors même que c'est l'écosystème majeur de la planète. Par contre en Australie, en Argentine, au Chili, en Nouvelle-Zélande, les gens se sont mobilisés. On observe que là où la société civile s'est mobilisée, s'est engagée, a agi, c'est allé plus vite.

JEAN MERCKAERT : À propos de la perte de monopole des États, ceux-ci n'auraient-ils pas abandonné une partie de leur capacité à réguler en ouvrant leurs frontières aux capitaux ? La mobilité est un facteur de puissance considérable. Les États sont engagés dans une course pour attirer les investisseurs privés en ajustant à tout va leur fiscalité, leurs normes sociales et sanitaires ; c'est même, pour certains, leur unique politique. Ne faudrait-il pas revenir sur cette libre circulation des capitaux ?

JEAN-MICHEL SEVERINO : Il serait très difficile de revenir sur la libre circulation du marché des capitaux, des biens et des services, et même des hommes, car la revendication de toute la planète est de bouger. Il n'y a plus aucun sens économique à dire aujourd'hui qu'on veut travailler dans ses frontières nationales. Un repli des marchés financiers signifierait un effondrement pour notre pays et la moitié de la population française serait au chômage. Il existe également des revendications éthiques humaines à bouger et être citoyen du monde, et on ne peut l'être que si les marchés eux-mêmes bougent. En revanche, lors du grand mouvement de libéralisation économique qui a démarré dans les années 70, l'entente des États n'a pas été à la hauteur de ces ouvertures pour réguler les activités financières. Notre enjeu n'est pas de revenir sur ces ouvertures, mais de créer des régulations partagées. L'univers de la finance a connu beaucoup de progrès cette dernière décennie, la crise de 2008 ayant servi de révélateur. Le contrôle des banques et des marchés financiers marque des progrès, certes insuffisants, mais significatifs.

Le monopole de l'action collective des États s'est estompé avec l'apparition de grands acteurs individuels ou collectifs dont la puissance de feu est considérable. Dans le domaine de la santé, par exemple, avec 40 milliards de dollars par an de décaissement, Bill Gates fait de la politique de santé publique planétaire. Il est le promoteur de deux des plus grandes innovations de santé publique de ces 30 dernières années, que sont le Gavi-Alliance du vaccin et le Fonds mondial contre le sida, la tuberculose et le paludisme. L'impact de la fondation Bill-et-Melinda-Gates est gigantesque, en dehors de ces deux

champs, sur tout l'univers des maladies transmissibles. Il n'y a pas de solution innovante technologiquement dans la pharmacopée, pas de système d'action pertinent et efficace pour l'accès aux soins des populations pauvres qui ne passe par cette fondation. On s'est créé un acteur plus puissant que l'OMS.

– *Qui va susciter une utopie et comment va être financée cette utopie ?*

PASCAL LAMY : Qui va payer pour la sécurité sociale collective mondiale ? Là on est en pleine utopie ! On a déjà du mal à payer nos impôts et nos cotisations sociales, on renâcle toujours à sortir de l'argent de sa poche pour la collectivité et là on nous demanderait de le faire pour la collectivité mondiale ? On n'en est pas là. Le montant de redistribution est aujourd'hui faible. Le compte d'exploitation consolidé de ceux qui opèrent dans la solidarité mondiale – l'ONU, les organisations internationales, l'aide au développement – doit être de l'ordre de 200 milliards de dollars, soit moins de 20 % des dépenses d'armement de ce monde et environ 10 % du total de la rente pétrolière et gazière. C'est donc peu en termes de solidarité. L'idée qui a dominé pendant 50 ans que l'aide au développement ne peut que dépendre des budgets publics, donc de l'argent du contribuable, est en train de changer. La conférence qui s'est déroulée à Addis-Abeba sur le financement du développement a mis en avant les acteurs privés et notamment l'industrie financière. Le moteur financier du développement ne passe plus aujourd'hui d'abord par des sources publiques mais aussi par les transferts des travailleurs immigrés qui envoient de l'argent à leur famille. Cette solidarité personnelle représente 300 milliards de dollars par an, c'est-à-dire trois fois plus que l'aide au développement classique.

– *Quelle est la place des réseaux sociaux, d'Internet dans la création d'utopie et quelle évaluation peut en être faite ?*

PASCAL LAMY : Les réseaux sociaux provoquent évidemment une révolution qui fait ses effets petit à petit avec une infinité de conséquences et de modalités en fonction des pays et des cultures. Ils influent sur la constitution d'une communauté humaine, nos capacités à échanger des idées. Ils rendent aussi le leadership politique plus difficile car ils entraînent une individualisation très rapide des comportements et des opinions. Nous sortons du vieux monde où

les syndicats, les Églises, les partis donnaient des mots d'ordre, des consignes qui étaient suivies. Les réseaux sociaux sont un gigantesque instrument anti-consigne, qui peuvent rendre plus libre, plus éduqué, mais sont aussi source d'informations de qualité très médiocre, du bruit et pas de musique.

JEAN-MICHEL SEVERINO : J'ai fait partie du panel organisé par le secrétaire général des Nations Unies qui a eu pour charge de définir le cadre des objectifs de développement durable. Avec une douzaine de personnes, nous avons passé dix-huit mois à essayer de structurer ces objectifs pour les mettre sur la table des négociateurs des différents pays. Ce qui en est sorti est à 90 % ce que nous avons préconisé. Nous avons passé notre temps à écouter la planète, processus éprouvant psychologiquement car nous avons écouté, vu et entendu toutes les plaies de ce monde. Le nombre de problèmes sanitaires, psychologiques et économiques que notre monde connaît est effrayant et il n'y aurait pas de sens à tenter de hiérarchiser et classer ces souffrances. Nous avons vu s'exprimer toutes ces causes, nous avons écouté ce bruit et essayé de le structurer pour lui donner un peu de visibilité. Les objectifs du développement durable, c'est 17 objectifs mais 170 cibles et plusieurs centaines de sous-objectifs et de sous-cibles. Au travers de ce processus, nous nous sommes rendu compte que les ODD étaient un enjeu pour les causes d'intérêt international, car la reconnaissance de ces causes leur permet d'être aidées et financées.

Nous avons beaucoup travaillé pendant cette période d'écoute avec les réseaux sociaux – cette machine à créer de la rumeur – qui permettent de formaliser des utopies, de légitimer des causes grâce au nombre de personnes qu'elles réunissent. Étant légitimées comme causes d'intérêt général, nous avons pensé qu'elles auraient la capacité de se faire entendre pour trouver leur sponsors dans le monde public ou privé et que nous pourrions leur assigner un objectif précis pour les 15 prochaines années, horizon de ces ODD. Je ne vois pas comment travailler autrement qu'au travers de ce bruit, de cette clameur, de la foule extraordinaire qu'est le système des réseaux sociaux. C'est là que se produit l'utopie, le rêve contemporain, la projection dans le monde et aussi la capacité de les financer, parce qu'avec la reconnaissance viennent aussi le crowdfunding et toutes les méthodes alternatives de soutien aux causes générales.

Le regard de la société civile

PATRICK VIVERET*

Les nouvelles responsabilités de la société civile mondiale

L'émergence de ce qui n'est pas seulement la société civile mondiale, mais qu'on pourrait appeler la société *civique* mondiale, s'est construite sur une résistance à cet état gazeux dont Pascal Lamy nous a parlé. Cet état est celui de la domination d'une oligarchie financière qui réduit la « valeur » à son sens monétaire, *value for money*, loin de son sens latin de « force de vie ». Quand seules les activités humaines qui s'expriment sur le plan monétaire sont considérées comme valeur, toutes les autres activités – aussi utiles, bénéfiques, voire vitales soient-elles – sont sans valeur du point de vue économique. Cette organisation, qui a l'avantage d'être mondiale du fait de la globalisation des marchés financiers, se traduit par une démesure spéculative, parfois dénoncée par ses propres acteurs. Georges Soros lui-même considère que les produits dérivés sont « des armes de destruction massive », du fait qu'ils représentent entre 700 000 et 800 000 milliards de dollars, soit 10 fois plus que la richesse mondiale. Pour reprendre un chiffre donné par un ancien responsable de la banque centrale de Belgique, Bernard Lietaer, quand les flux financiers quotidiens correspondent pour 98 % à des flux spéculatifs et que les biens et

* Patrick Viveret est philosophe et essayiste altermondialiste.

services ne représentent que 2 %, ce n'est plus un état gazeux, mais un état de gazage. Les effets destructeurs sur les liens sociaux, culturels et spirituels des sociétés deviennent considérables, y compris sur le plan écologique.

Un des enjeux de la COP21 porte sur la question du financement. Rappelons que l'évasion fiscale représente au bas mot 20 000 milliards de dollars alors que n'ont été réunis que 20 milliards sur les 100 milliards annuels nécessaires. L'ancien chef économique du cabinet Mc Kinsay – qui n'est pas un alternatif – évaluait les transactions dans les paradis fiscaux entre 22 et 32 000 milliards de dollars. C'est en réaction à cette situation qu'une société civile, puis civique, mondiale a émergé.

C'est à partir du sommet de Rio, en 1999, et des forums organisés en lien avec les sommets des Nations unies que la société civile mondiale va commencer à s'organiser et à construire une parole autour de grands sujets sectoriels. À Rio 92, c'était les enjeux écologiques, à Copenhague, le sommet social, à Pékin, le droit des femmes, à Istanbul, l'habitat. Les différents acteurs de cette société civile se sont progressivement rendu compte que, derrière les aspects thématiques, se dressait un enjeu global. C'est alors qu'ils ont commencé à se constituer en société civique et non plus seulement civile, acceptant de traiter pleinement la question politique au sens de la cité mondiale, de ne pas se situer simplement sur des aspect sectoriels et de s'attaquer non seulement aux effets mais aussi aux causes des problèmes. Elle établit un rapport au pouvoir fondamentalement différent, construit sur l'idée que le pouvoir est normalement un pouvoir de création au service de la coopération. Le verbe pouvoir est un verbe auxiliaire qui n'a de sens qu'avec des compléments ; à partir du moment où on en fait un substantif, où il devient un pouvoir de domination, il génère de la peur et non plus de la coopération, peur des dominants face aux dominés, et peur des dominants entre eux parce qu'ils craignent de perdre ce pouvoir qu'ils ont eu tant de mal à conquérir. Cette société civique, tout en acceptant pleinement l'enjeu du politique, posant même la question de la citoyenneté terrienne comme un objectif proche et pas simplement comme une utopie lointaine, affirme qu'on ne peut pas continuer avec des formes politiques qui sont dans la captation. La captation de pouvoir – qui est le symétrique de la captation de richesses propre au capitalisme financier – ne permet pas de traiter la grande question mondiale qui est celle des biens communs. Ce n'est pas un hasard si un des moments clefs de la constitution de cette société civique mondiale a été la grande conférence de l'OMC

à Seattle ; non pas qu'elle s'oppose aux principes d'une organisation mondiale du commerce, mais à condition que ce commerce soit ce que Montesquieu appelait « le doux commerce », l'alternative aux logiques de guerre, ce qu'on appellerait aujourd'hui du commerce équitable.

Le débat qui s'est organisé à cette occasion a permis à ce mouvement de passer à une étape positive, celle des forums sociaux mondiaux dont le premier s'est déroulé à Porto Alegre en 2001. Je rappelle que ce forum très alternatif s'est tenu dans les salles de l'assemblée pontificale, ce qui était peut-être un signe annonciateur des propos radicaux du pape François.

En résumé, il y a bien cette émergence d'une société civile mondiale qui est passée de la critique de la mondialisation comme simple globalisation financière, de la critique de cet état gazeux, à une altermondialisation, c'est-à-dire la pleine acceptation du terrain de la « mondialité », terme utilisé par Édouard Glissant qui la distingue de la mondialisation. Comme les marchés financiers se moquent éperdument des grandes questions mondiales, écologiques, sociales, démocratiques, construire les éléments d'une véritable mondialité, c'est affirmer qu'elle ne se résume pas à la forme actuelle de la globalisation financière.

Cette société civile mondiale, pour construire un projet positif, est amenée à poser le problème qui fait écho à l'encyclique du pape, la question de la conversion. Pourquoi la conversion ? Concernant des biens communs majeurs de l'humanité, tels que les océans et l'atmosphère, ni les États ni les multinationales ne sont équipés pour traiter de ces questions. Il est donc nécessaire d'opérer une conversion dans la manière de poser la question de la gouvernance interhumaine.

C'est parfaitement illustré par le changement de posture d'anciens pilotes de chasse devenus astronautes. La figure du pilote de chasse se situe dans la géopolitique de la rivalité, de la guerre. En devenant astronautes, ils ont vu la terre depuis l'espace et c'est un changement radical de perspective. Ce changement de point de vue bouleverse les catégories traditionnelles de représentation et d'action que se sont données les humains à partir d'une représentation spatiale limitée et plate. La vision politique s'est construite à partir d'un espace géographique limité qu'il s'agit de défendre ou d'élargir face à d'autres humains qui occupent un autre espace. La question première est celle de la rivalité. Comment civiliser des espaces face à la menace que faisaient peser ceux que l'on appelait des barbares. Avec la terre vue du ciel, le premier

élément qui apparaît est le sentiment d'émerveillement et de la beauté, qu'on ne saurait trouver dans les ouvrages de géopolitique ou les thèses de Clausewitz, Machiavel ou Carl Schmitt. Ce sentiment d'émerveillement et de la beauté est précisément le point de départ de l'encyclique.

Un deuxième élément est la singularité de cette petite planète bleue. Le troisième est un sentiment de fragilité, c'est une planète miracle. L'espèce dominante va-t-elle la préserver et se préserver elle-même ? Le rapport entre fragilité, émerveillement et singularité devient le socle sur lequel construire une conversion nécessaire pour penser la nouvelle approche du politique. On ne peut pas penser une politique de l'humanité, selon Edgar Morin, à partir de la simple projection d'États organisés autour d'une vision spatiale limitée. Se pose alors une question fondamentale : l'émergence du peuple de la terre. Il y a multiplicité de peuples et de cultures, mais un seul peuple de la terre sur une seule terre, nous n'avons pas de planète B à notre disposition. Cela nécessite donc un changement de perspective du point de vue des logiciens politique et économique. On ne peut pas continuer avec une économie qui réduit la valeur au *value for money*. Il faut réincruster l'*oikos nomos* (gestion de la maison) dans l'*oikos logos* (étude de la maison). Normalement, la théorie de la grande maison terrienne, l'écologie, devrait être première par rapport à la gestion de nos petites maisons.

La conversion doit donc être mise en œuvre dans l'approche politique, économique, mais aussi juridique. Car la naissance d'un droit mondial, dont nous avons impérativement besoin et qui ne peut pas se limiter au droit du commerce et aux aspects juridiques de l'OMC, doit se fonder sur la déclaration universelle des droits humains et non pas sur la charte des Nations unies, qui commence certes par « nous les peuples » mais qui recouvre, en réalité, un « nous les États » et donc le droit des États à disposer de leur peuple.

On peut ajouter la conversion du religieux, car le religieux lui-même a été fortement marqué par cette vision spatiale et limitée de la représentation du divin. C'est ce rapport entre peuple élu et terre promise qui n'appartient pas qu'à la tradition juive. Comment sortir de cette représentation restreinte où les infidèles sont l'équivalent des barbares et comprendre que c'est l'ensemble de la terre qui est appelée au salut et à sa pleine réalisation ? C'est là l'autre enjeu de la conversion.

En écho à ce que disait le pape François, cette conversion a un rapport direct avec la question de la joie car au cœur de toutes les grands fractures écolo-

giques, sociales, sanitaires, il y a ce couple fondé par la démesure et le mal-être. Pascal Lamy rappelait que les dépenses annuelles pour l'armement correspondaient à dix fois les sommes qui permettraient la satisfaction des besoins vitaux de l'humanité. Le rapport démesure et mal-être chez les individus est la grande question sociétale du devenir de ce peuple de la terre. L'alternative au couple « démesure/mal-être » est une sobriété heureuse, selon les termes de Pierre Rabhi, ce que le forum social mondial de Belém en 2009 a appelé la transition vers les sociétés du bien vivre, le *buen vivir*. Il faut construire des résolutions alternatives et traiter les causes de la démesure. Si l'on redonne au terme « création de valeur » son sens premier, la création de force de vie, celle de l'évaluation entendue au sens de délibération sur la valeur, il est possible de construire une société civique mondiale au service de la formation de ce peuple de la terre qui place la question du *buen vivir* comme alternative à la démesure et au mal-être. Et comme l'équivalent du latin *valor*, c'est l'*eros*, je dis oui à une stratégie érotique mondiale !

Débat

TABLE DES QUESTIONS* : *Pouvez-vous nous apporter des précisions sur le pacte civique ?*

PATRICK VIVERET : Le pacte civique est une initiative qui provient de plusieurs mouvements, notamment *Démocratie et spiritualité*, *La Vie nouvelle* et d'autres mouvements citoyens qui se sont rassemblés pour appeler à reconstruire l'enjeu démocratique, opérer une mutation qualitative de la démocratie. Ce pacte civique a été en lien et à l'initiative d'autres formes de regroupements et de plateformes comme les *États généraux du pouvoir citoyen*, le *Collectif pour la transition citoyenne*, ou le mouvement *Alternatiba*, formidable initiative créative fondée sur la démonstration positive qu'on peut consommer, vivre, se financer, se transporter, habiter autrement et en dégageant moins de gaz à effet de serre. On trouve ce type de mouvements sur le plan européen et mondial. Le réseau des *Dialogues en humanité* qui, aux rencontres de Lyon,

* Marianne de Boisredon et Denis Vinckier, membres du conseil des Semaines sociales de France, relayaient les questions des participants.

a fixé comme objectif « Osons la citoyenneté terrienne » en est un exemple, de même que les forums sociaux mondiaux.

– *Comment mettre en œuvre ces conversions que vous appelez de vos vœux ?*

PATRICK VIVERET : Il convient tout d’abord de faire un pas de côté, plutôt que de se poser cette question au risque d’être saisi par un sentiment d’impuissance face à l’immensité de la falaise. Faire un pas de côté et regarder comment font ceux qui ont commencé à bouger dans cette direction : des livres, comme celui de Bénédicte Manier, *Un million de révolutions tranquilles* ; des films, tels que *Solutions locales pour un désordre global*, de Coline Serreau, *Sacrée croissance*, de Marie-Monique Robin, ou *Demain*, de Cyril Dion et Mélanie Laurent. Une gigantesque créativité est à l’œuvre dans le monde entier, y compris sur les questions les plus vitales, comme celle de l’alimentation. Par exemple dans la ville de Détroit, détruite par la crise automobile, les gens qui sont restés ont converti des friches industrielles en fermes urbaines, en potagers. Quand on se met à l’écoute de ces initiatives, la question du comment devient comment développer des rapports de coopération entre toutes ces initiatives créatives et comment s’apprendre mutuellement de ce qui est fait, les uns dans le domaine alimentaire, d’autres dans le social, l’habitat, la finance solidaire ou les monnaies locales. Ce déplacement du comment va nous donner l’énergie suffisante pour aborder ces formidables défis auxquels nous sommes confrontés.

– *Quelle place reste-t-il pour les organisations intermédiaires comme l’Europe ? Existe-t-il un statut de citoyen du monde qui paierait volontairement des impôts éventuellement déductibles des impôts nationaux ?*

PATRICK VIVERET : C’est ce genre de questions que nous sommes amenés à nous poser quand nous nous situons dans la perspective d’oser la citoyenneté terrienne. Concernant l’Europe, nous ne pouvons avancer que si nous reparlons de la question du monde. L’Europe pourra alors apporter une contribution éminente à l’émergence de cette conscience planétaire et son expérience dans la capacité à dépasser les anciennes logiques de guerre et de rivalité. Mais si nous nous replions sur une Europe forteresse, une Europe de la peur, nous n’avancerons pas. Le drame actuel des réfugiés en est un exemple. Oui, la

question européenne est centrale, à condition que l'Europe ose se penser dans ce rapport à son ministère, qui est de contribuer à l'émergence d'une citoyenneté terrienne. Parmi ces éléments, la question d'une fiscalité mondiale, d'une contribution de citoyen du monde est un élément clef.

Nous soutenons, avec Edgar Morin, une chaîne de solidarité contre l'évasion fiscale. Vous avez entendu parler du scandale HSBC. Des militants basques ont décidé, pour poser publiquement la question de l'évasion fiscale et des paradis fiscaux, d'aller emprunter civiquement des sièges dans les locaux de ces banques complices : « Nous faisons un emprunt et nous les restituerons quand la banque HSBC aura rendu les 2,5 milliards euros qu'elle doit au fisc français. » Nous avons décidé de transférer cette action à l'échelle mondiale. Lors de la COP21, se déroulera, à Montreuil, un sommet citoyen mondial et, de façon symbolique, les personnes seront assises sur 196 sièges (correspondant au nombre des pays parties prenantes). L'argent de la transition fiscale et sociale existe, mais il est dans les paradis fiscaux. Nous allons demander que la lutte contre l'évasion fiscale serve en priorité à alimenter le fond climat qu'on a tant de mal à réunir. Nous allons organiser les prémices d'une fiscalité mondiale. Nous rétablissons ainsi un élément central de la déclaration des droits de l'homme et du citoyen : le lien entre contribution publique et citoyenneté. Je rappelle l'article 14 qui dit : « Tous les citoyens ont le droit par eux-mêmes ou par leur représentant à déterminer la nécessité de la contribution publique, et en déterminer la quotité, l'assiette, l'emploi et la durée. » C'est du budget participatif avant la lettre. Dans ce terme de contribution, à aucun moment il n'est spécifié que la contribution est monétaire, elle peut donc revêtir d'autres formes, comme du temps. On peut rétablir le lien entre contribution et citoyenneté à travers des apports de temps. Des actions comme la lutte contre l'évasion fiscale sont un des vecteurs pour poser publiquement la question de la citoyenneté terrienne.

– *Qu'en est-il de l'articulation entre la citoyenneté mondiale et les territoires, de l'interaction avec les élus ?*

PATRICK VIVERET : Dans la perspective de ce qu'Édouard Glissant appelle la mondialité, dans la construction d'une conscience planétaire de ce peuple de la terre, il y a place pour la totalité des peuples, des cultures et des territoires. À la différence de la globalisation financière qui se construit sur des logiques

hors sol, nous avons là, au contraire, un mouvement – qui correspond au principe assez simple de la subsidiarité – où tous les éléments qui peuvent être traités au niveau d'un territoire doivent l'être et où ne remontent au niveau supérieur que les questions de bien commun qui correspondent à l'échelle continentale ou mondiale. Il n'y a pas de contradiction entre la réalité des peuples et des territoires. Dans l'exemple de la réquisition citoyenne de chaises, l'initiative est partie d'un territoire précis, le Pays basque et elle est en train de monter à l'échelle mondiale. Il y a donc une interaction permanente entre le local et le global.

– *Les religions au service du bien commun mondial : d'où peut venir le courage de la frugalité et de la limite ?*

PATRICK VIVERET : Les religions sont un enjeu passionnant et au cœur de ce colloque. Il nous faut oser une interpellation spirituelle des grands faits religieux, car les religions ont aussi besoin de travailler sur elles-mêmes. Le fait religieux est, de même que le fait politique et économique, traversé par des courants contraires. Il y a sa face lumineuse, celle de la recherche du sens, sa face pleinement spirituelle, mais aussi une autre face, celle de la peur. À l'origine de nombre de faits religieux, à une époque où on ne comprenait pas les causes des catastrophes naturelles, on retrouve la peur. Si la foudre tombait, c'est que le dieu foudre était courroucé. Ce rapport à la peur déclenche une réaction potentiellement régressive sur le mode du sacrifice et de la soumission. Sacrifice : que vais-je donner à ce dieu courroucé pour apaiser son courroux ? Dans cette logique, on va donner ce qu'on a de meilleur. Chez les Mayas, on sacrifie les jeunes gens. Un des autres grands sacrifices dans l'histoire des sociétés est celui de la sexualité. Le tryptique soumission/ peur/ sacrifice n'est pas favorable à la qualité de la spiritualité. Tous les grands acteurs spirituels, que ce soit Bouddha ou Jésus, ont eu comme caractéristique de demander une conversion religieuse, de dire : « Le royaume des cieux est en vous. Le Dieu dont vous parlez n'est pas un dieu de puissance, mais d'amour. » Cette conversion-là, à l'intérieur même du religieux, autorise cette interpellation spirituelle. Lors du *Sommet des consciences* organisé au Conseil économique, social et environnemental, la pluralité des traditions religieuses et de sagesse étant réunie, elles se sont interrogées sur leur contribution à la question des biens communs de l'humanité à partir du meilleur de leur tradi-

tion et en refusant de céder au pire, à ce qu'elles ont de dogmatique, de sectaire, de refus de la tradition de l'autre.

Quant à la question du courage, elle rejoint celle de l'enthousiasme, au sens étymologique du terme, *en theo*, « avoir le divin en nous ». Ce divin correspond à la puissance créatrice qui est en même temps puissance d'amour. Là, on peut affirmer : le royaume des cieux est en nous. C'est l'énergie des forces de vie face aux logiques mortifères, l'énergie d'*eros* qui nous donne du courage, la capacité à construire de la valeur comme force de vie. La joie de vivre, c'est une nappe phréatique d'eau vive, mais cette nappe est tellement polluée, il y a tant de sédimentations qu'il nous est nécessaire de forer, d'aller vers cette nappe pour nous ressourcer et nous aider à coopérer les uns avec les autres pour que cet accès à la joie de vivre soit possible. Choisir d'être heureux est un acte de résistance politique.

– *Quid de la violence légitime mondiale ? Comment voyez-vous le rôle des éducateurs et des institutions d'enseignement dans cette conversion que nous souhaitons tous ?*

PATRICK VIVERET : Que ce soit sur la question de la violence ou celle de l'éducation, il est important de se donner le droit de revisiter les mots. Il est essentiel d'arrêter de confondre le conflit et la violence. Le conflit est une réalité, mais aussi une nécessité, car c'est une alternative à la violence. La violence se produit quand des conflits ne se sont pas formés à temps. Nous ne sommes donc pas condamnés à la violence. Nous pouvons, au contraire, construire des stratégies de conflictualité non violente à toutes les échelles de territoire, y compris à l'échelle mondiale. Lors des derniers *Dialogues en humanité*, nous avons travaillé sur une simulation d'un ministère de la défense de l'humanité. La pensée dominante nous dit d'être réaliste ; les trois éléments de la *realpolitik* sont :

- accepter la mondialisation ;
- au cœur de la mondialisation se trouve la gouvernance ;
- le premier poste de la gouvernance est la défense.

Nous en prenons acte et acceptons le défi. Que serait un ministère de la défense de l'humanité ? Est-ce de repérer la nature des menaces pour y répondre ? Y a-t-il des menaces telles que notre peuple de la terre, *frater*, la famille humaine, est menacé de destruction ? La réponse est oui. Sommes-

nous menacés de destruction par des barbares extraterrestres ? Non. Nous sommes menacés, mais, comme le disent les traditions de sagesse, par une barbarie intérieure et non extérieure. Défendre l'humanité contre des risques d'autodestruction avec des armes de destruction massive est une absurdité sans nom. Un ministère de la défense de l'humanité serait amené à dire que l'humanité est en train de se détruire elle-même en détruisant ses écosystèmes et que, par conséquent, une grande politique écologique fait partie de la défense de l'humanité. L'humanité étant menacée par le cocktail de l'humiliation et de la misère, une grande politique sociale fait partie du ministère de la défense de l'humanité. Le *Wall Street Journal*, dans un éditorial, avait proclamé que Wall Street ne connaît que deux sentiments : l'euphorie et la panique. Ce couple euphorie/panique a une définition médicale, c'est la psychose maniaco-dépressive. C'est pourquoi nous avons proposé que l'OMS prenne en charge l'organisation des marchés financiers ! Pour traiter du problème de la violence à l'échelle mondiale, il faut sortir de la logique de l'ennemi qu'on éradique pour aller vers la logique de l'adversaire. L'adversaire reste membre de la communauté humaine. On peut avoir des rapports d'adversité importants avec des acteurs dont on estime le rôle social nuisible, mais, en tant que personnes, les adversaires font partie de la communauté humaine. C'est la raison pour laquelle il y a des actes barbares, mais pas de peuples intrinsèquement barbares. Passer de la logique de la violence à la logique du conflit, de la logique de l'ennemi qu'on éradique à la logique de l'adversaire avec lequel il y a du commun et avec lequel cette conflictualité non violente va pouvoir s'exercer, font partie des grands enjeux sur lesquels la nouvelle politique de l'humanité doit se développer.

À propos de l'éducation, étymologiquement, le mot vient du latin *ex ducere*, « conduire au dehors ». L'éducation doit permettre à des êtres humains de s'assumer pleinement dans leur humanité, de passer de la logique du job et de l'emploi à la logique du métier. Le mot métier est un mot très fort, inventé par le compagnonnage au XII^e siècle à partir de la contraction de deux mots latins, *ministère* et *mystère*. Le métier, c'est un ministère mystérieux qui correspond à des axes de vie, des projets de vie. C'est passer de la question d'état civil : « Que faites-vous dans la vie ? » à la question fondamentale : « Que faisons-nous nous de notre vie ? » Ce qui questionne l'intime, mais aussi l'humanité elle-même : que fait l'humanité de son ministère dans l'univers ? L'éducation au métier, ce n'est pas l'adaptation au job, à des technolo-

gies qui seront vite obsolètes, mais c'est la capacité d'un être humain, comme le disait Hannah Arendt, à faire de sa vie une œuvre, à construire son ou ses métiers. Edmond Maire appelait cela le chômage zéro, car tout être humain est porteur de métier. Le premier métier, le métier matriciel dont vont dépendre tous les autres, est celui de chef de projet de sa propre vie. Une personne qui n'arrive pas à prendre en charge sa propre vie, non seulement se détruit elle-même, mais inflige des dégâts collatéraux qui coûtent très cher à la société.

Il faut sortir de ce gaspillage d'humanité, sauver ces « Mozart qu'on assassine », selon l'expression de Saint Exupéry. Le rôle des éducateurs est d'œuvrer à la pleine réalisation de ce qu'Amartya Sen, prix Nobel d'économie, a appelé les *capabilities*. L'enjeu éducatif par excellence est d'éduquer au métier, de permettre à tout être humain de faire de sa vie une œuvre, et de ne pas être simplement dans une logique de survie biologique, mais de pleine vie, de pleine intensité de sa vie humaine.

Fil rouge théologique

HENRI-JÉRÔME GAGEY*

Remarques sur le titre de cette session

Pour entamer ce fil rouge théologique qui se poursuivra durant ces trois jours, je voudrais dire quelques mots sur ce qu'implique le titre subtil de cette session, *Religions et cultures, ressources pour imaginer le monde*. Vous l'avez noté, il désigne, au pluriel, religions et cultures, sans accorder de statut privilégié à la tradition chrétienne et aux cultures qu'elle a inspirées. Cela doit nous interroger et il pourrait ne pas manquer de mauvaises langues pour dénoncer dans ce pluriel l'aveu d'un relativisme sceptique. Ils soupçonneront qu'en rupture avec la tradition du catholicisme social, qui est à la racine de ces Semaines sociales, leurs organisateurs, dont je suis, en seraient venus à remplacer la foi en l'Évangile du Christ par un humanisme allégé de sa dimension proprement religieuse et seulement apprécié en fonction de son utilité sociale.

Contre cela, il faut à mon sens considérer qu'il appartient essentiellement à la tradition chrétienne d'être « hybride », c'est-à-dire de constituer une alliance sans cesse renouvelée entre l'Évangile et les partenaires qu'elle rencontre tout au long de son développement historique. Le grand symbole de cette réalité, c'est la rencontre de l'Église primitive avec la philosophie grecque.

C'est ce que montrent le récit rapportant la visite de l'apôtre Paul à l'aréopage sur l'agora d'Athènes et, au siècle suivant, les œuvres de ceux qu'on appellera les Pères apologistes. Au lieu de combattre la philosophie comme une concurrente, les premières communautés l'ont généreusement accueillie, elles qui étaient de culture juive, sémitique, comme une authentique quête de vérité et en sont venues assez vite à expliciter l'ensemble de leur conviction dans la conceptualité de la philosophie grecque.

En principe, même si les dévoiements n'ont pas manqué, dans sa version catholique et dans ses principales versions protestantes, le christianisme ne se présente pas comme une proposition alternative globale prétendant « tout »

* Henri-Jérôme Gagey est philosophe et théologien.




apporter à un monde qui ne disposerait de rien. Il ne se présente pas comme une « contre-culture » homogène et stable qui se maintiendrait à l'identique à travers les siècles comme un corps étranger résistant à se mêler à son environnement. Au contraire, à tous les moments de son histoire, on voit le christianisme tout à la fois résister et s'allier aux grands courants des cultures qu'il rencontre. Ces cultures, il les conteste et les adopte selon une dialectique qu'il rejoue à toutes les grandes étapes de son développement : quand il devient la religion de l'Empire sous Constantin, quand il passe aux barbares après la chute de Rome, quand il accueille le retour sur la scène européenne de la philosophie aristotélicienne, quand il lui faut s'expliquer avec le schisme de la Réforme puis, peu après, surmonter son conflit avec la science et la philosophie modernes et apprendre à ne pas tant penser contre elles qu'avec elles.

Autrement dit, l'Évangile ne confère pas à ceux qui le reçoivent une identité figée qu'il faudrait protéger, à la manière dont Pierre sortit son glaive au jardin pour défendre son Seigneur ; ou encore à la manière dont le 3^e serviteur de la parabole des talents, qui n'avait reçu qu'une pièce d'or, va la cacher au pied d'un arbre pour ne pas risquer de la perdre. Vivre en disciples, ce n'est pas gérer un patrimoine, mais répondre à une vocation, à un appel sur lequel il faut jouer sa vie. Le Seigneur disait : « Qui veut sauver sa vie la perdra, qui la donne avec moi la sauvera. » Cette phrase vaut aussi pour le trésor de notre tradition. Qui veut le mettre à l'abri le perdra, qui le risquera en le jouant à neuf, en réponse à l'appel des événements, le sauvera et il portera beaucoup de fruit.

Or quels sont aujourd'hui les événements auxquels il nous faut répondre en risquant un nouveau passage ? C'est l'avènement d'un monde globalisé qui nous fait tous sœurs et frères les uns des autres, que nous le voulions ou nous, que nous aimions ça ou non.

Les autres, que nous observions de loin avec méfiance ou curiosité, ces autres dont certains faisaient chez nous une visite furtive avant de retourner chez eux, « bons sauvages » ou « persans », ces autres sont aujourd'hui des nôtres. Mais, à l'inverse, nous découvrons avec stupéfaction que nous ne sommes plus les mêmes. Regardez comme nous avons changé en 150 ans. Nous ne nous reconnaissons plus ! Nous sommes devenus des individus « détraditionnalisés », dépourvus de points de repères objectifs s'imposant absolument quand il faut se rencontrer et fonder des familles, donner naissance



et se préparer à mourir. Le développement des technosciences et des biotechnologies fait insensiblement de nous des « humains augmentés » par de multiples prothèses et greffons : d'abord les lunettes, puis les prothèses auditives et les pacemakers, les cœurs artificiels et j'en passe. D'un coup d'aile nous traversons les océans, d'une pression sur le tableau de bord d'une grue, nous soulevons des charges énormes, etc. C'est merveilleux, mais c'est angoissant. Qui nous dira quel genre d'humains nous sommes en train de devenir ?

Mais le plus inquiétant dans tout cela est sans doute le changement de notre rapport au cosmos. La nature, comme on le disait, comme on hésite à le dire encore, était la grande pourvoyeuse des ressources nécessaires à notre existence. Quand ceux de ma génération étaient encore enfants, aucun ne doutait qu'il y aurait toujours de l'eau et de l'air purs en abondance, tandis que nous pourrions indéfiniment cultiver la terre qui ne ment pas, comme disait l'autre. Nous considérions en toute confiance qu'après une crise toujours possible (inondation, sécheresse, incendies, invasions) tout s'arrangerait et finirait, avec le temps, par redevenir comme avant. La prise de conscience écologique est une crise de conscience. Nous découvrons sans trop y croire encore que ce qui nous portait est aujourd'hui remis à notre responsabilité. Un enfant de 10 ans sait aujourd'hui que disposer d'eau et d'air purs en suffisance sur une terre non polluée dépend désormais des décisions conscientes, réfléchies et mises en œuvre de la communauté humaine. Ce qui nous portait nous incombe.

Pris dans ce tourbillon que nous avons nous-mêmes lancé et qui porte autant de promesses que de menaces, il nous faut imaginer un nouveau monde, retrouver des équilibres durables. Or, aucune tradition, aucun penseur de génie ne peuvent prétendre disposer du logiciel qui permettrait de préfigurer et de maîtriser le monde à venir, le monde à construire. C'est pourquoi il importe de croiser nos ressources pour parvenir à l'imaginer. À ceux qui s'inquiètent répétitivement de la dilution de la France catholique et des ses prétendues valeurs éternelles, nous devons dire que le ferment de l'Évangile ne produira son fruit que s'il se mêle à la pâte. Non pour s'y dissimuler jusqu'à disparaître, mais pour qu'elle lève et actualise ses meilleures potentialités. Après tout, ce n'est pas l'Évangile qui nous a enseigné à préparer les aliments, à coudre les vêtements, à construire des routes, des villes et des ponts. Sa fécondité historique, que je ne sous-estime pas, c'est toujours dans d'heureuses, mais toujours coûteuses, rencontres avec les autres dont il croisait la route qu'il l'a mani-



festée. C'est donc au nom même de l'Évangile et non pas contre lui, que nous sommes aujourd'hui requis, loin de toute attitude d'auto-défense, de participer et d'ouvrir à notre mesure un nouvel Agora sans craindre d'y croiser toutes les religions, toutes les cultures et, j'y insiste, toutes les rationalités. Car il importe que chacune puisse apporter ses meilleures ressources à la relève du défi inédit auquel nous nous affrontons tous et que je définis sans réticence avec Patrick Viveret comme une stratégie érotique mondiale.

,

Un fou noir au pays des Blancs

PIE TSHIBANDA

Il se dit « un fou noir au pays des Blancs ». Par sa verve, sa naïveté feinte, Pie Tshibanda nous interpelle, il nous interroge. Il questionne nos certitudes. Il nous fait rire. De lui, mais surtout de nous. Car le fou intrigue. Le fou amuse. Le fou c'est aussi, comme au temps des rois de France, celui qui dit la vérité, celle que le monarque ne veut pas toujours voir, celle que ses courtisans lui dissimulent.

En une heure de spectacle mené tambour battant, Pie Tshibanda, écrivain, professeur, psychologue, cadre d'entreprise, réfugié politique congolais et maintenant artiste de music hall, égrène des généralités sur le monde et des témoignages très personnels sur sa vie. Il nous montre que si le rire est le propre de l'homme, il peut également être le meilleur moyen de rencontrer l'autre, sans œillère et sans préjugé. Bravo l'artiste !

Un rapide calcul : 1951-2015. L'homme qui est sur scène flirte avec les 65 ans. Et pourtant l'énergie dont il déborde, la vivacité de sa gestuelle, les mimiques et expressions qui illuminent son visage, ont quelque chose de juvénile. Tout comme sa tunique jaune et bleu qui, telle un soleil dans le ciel, rayonne sur scène. L'histoire de Pie Tshibanda pourtant, n'a pas toujours été lumineuse. Originaire de Kolwezi, au Katanga, il a connu la guerre civile, les menaces de mort, sur lui et sa famille, la peur, la fuite. Puis il a rencontré le monde occidental, la Belgique qui tantôt lui a ouvert les bras, tantôt les a fermés.

Je vivais tranquillement au Congo, dans une ville où j'avais construit ma vie. Et puis un jour de 1991, des leaders politiques ont décidé que les personnes originaires du Kasai étaient devenues indésirables au Katanga. On nous a dit : « Faites vos valises, et partez. » On nous demandait de rentrer au Kasai, où certains parmi nous n'avaient jamais mis les pieds. Moi j'étais né au Katanga, comme beaucoup d'autres. Le jour où trois hommes sont venus me chasser de mon bureau, je leur ai demandé : « De quel droit...? » Ils m'ont dit : « Ou vous sortez de vous-même en marchant sur vos deux pieds ou c'est

nous qui vous sortons, et ce sera les pieds devant. » J'ai préféré sortir debout...¹

Cette histoire, c'est elle qui aujourd'hui alimente l'inspiration artistique de Pie. D'un drame, d'une tragédie, qu'il narre avec ses mots, il tisse une complicité avec son spectateur. On rit de bon cœur, quand il nous regarde droit dans les yeux et nous redit : « J'ai préféré sortir debout. » Pourtant c'est bien d'une purification ethnique qu'il est en train de nous parler.

Textes littéraires, bandes dessinées et surtout sketches, la plume de Pie est alerte. C'est en montant sur les planches qu'il s'est fait un nom en Belgique. Et pour cause. Son humour est unique. Sa manière de nous interpeller, de nous surprendre aussi. Au travers de son regard, on se sent différent. Pie se pose en observateur extérieur et bienveillant de notre société et, comme Montesquieu dans ses *Lettres persanes*, nous conduit à nous voir autrement.

Il poursuit son témoignage : *Ce jour-là mes enfants sont revenus de l'école en pleurant : « On nous a chassés parce qu'on est Kasaiens. » Il fallait prendre le train, faire 1 000 km pour retourner au Kasai ! Un voyage qui, pour certains, pouvait durer un mois. En Europe, quand je vais dans une gare et que le train est annoncé avec un retard de 5 mn, je vois des gens en colère. Pendant la guerre, chez nous, le train était parfois en retard d'un trimestre... Et quand le train arrive, seuls les jeunes trouvent de la place, car ils sautent par les fenêtres.*

Pie ne nous agresse pas, il ne nous critique pas. Il nous amène à réfléchir sur nous. Ne sommes-nous pas des enfants gâtés, nous qui pestons contre le moindre train en retard sans réaliser la chance que nous avons de vivre dans des pays où tout fonctionne à peu près correctement ? Il nous fait partager sa philosophie de l'existence où l'on accorde finalement peu de poids aux contingences extérieures... On s'adapte.

Balle à terre, c'est sans doute l'expression qui sera revenue le plus souvent dans son spectacle. *Balle à terre*, nous redira Jérôme Vignon dans sa conclusion. *Balle à terre*, c'est ce qu'il faut faire quand on est énervé, dans la vie, en couple. Quand la pression monte. Et puis, finalement, on se demande si cela vaut bien la peine de s'énervé. Alors on dit *Balle à terre*, on se pose, on se calme.

¹ Les passages en italique sont extraits de son spectacle.

En savoir plus : www.creadiffusion.net/spectacles/un-fou-noir-au-pays-des-blancs

Pie pointe du doigt nos habitudes de pays riche. *La première fois que je prends le train en Europe, je suis frappé par la scène d'une femme frêle tractée par un molosse. L'assistance éclate de rire. Je demande à mon compagnon : « Pourquoi elle marche comme ça ? » Il me répond : « En Europe, le chien mange tellement bien qu'il est costaud. Alors il tire. » Le chien d'Afrique, il est maigre. Le chien d'Europe, il est gros. Ils mangent bien les chiens en Europe. Ils n'ont pas faim. Mais quand un immigré arrive chez vous, vous dites : « Il vient manger notre pain. » Les rires se sont tus. Un animal, c'est un animal, mais un homme, c'est un homme, nous rappelle Pie avec ce bon sens qui le caractérise.*

Les anecdotes se suivent. Certaines amères : *Il y avait deux files à l'aéroport. Une où les gens se bousculaient. L'autre qui s'écoulait paisiblement. Une file "Schengen" et une autre multicolore. J'ai pris la file des gens respectables. Quelqu'un vient vers moi : « Que faites-vous dans cette file ? » Pour la première fois, je découvre que je suis noir. Avant je pensais que j'étais un homme tout simplement. Ma couleur je la vois dans votre regard. Mais il y a aussi tous ces moments d'accueil et de rencontre. Car, comme le dit Pie tout au long de son récit : *Parmi vous, il y en a qui sont gentils.* Il nous narre son arrivée au village en Belgique. *Je prends une rue au hasard. Je m'arrête à la première maison et je sonne. Un homme ouvre, il me regarde. J'ai fait : « Bonjour Monsieur. » Il me dit : « Qu'est-ce que vous voulez ? » Je lui dis : « Je suis nouveau dans le village. » Il me dit : « Vous avez quelque chose à vendre, vous voulez quelque chose ? » Je lui réponds : « Non, je voulais juste vous dire que je suis là. » Je sonne à la seconde maison et l'autre restait sur le palier pour voir comment son voisin allait réagir. Le voisin me dit : « Vous voulez rentrer chez moi... » Vous voyez, les Européens gentils, ça existe. J'en rencontre de temps en temps.[...] Et puis je suis allé voir le curé du village. Je lui demande une faveur : « À la fin de la messe, vous m'appellez devant et me donnez la parole deux minutes. » Le curé me dit : « On ne fait pas ça ici. » Je lui réponds : « Mais c'est parce que je n'étais pas encore là ! (rires, applaudissements). Dimanche à la messe, je prépare mon speech de deux minutes, parce que je ne veux pas déranger. Ils entonnent un chant : « Laisserons-nous à notre table un peu de place à l'Étranger ? Trouvera-t-il quand il viendra un peu de pain et d'amitié ? Ne laissons pas mourir la terre. » Ce n'était pas tombé dans les oreilles d'un sourd. À la fin de la messe, je leur ai dit : « L'étranger dont il a été question dans votre chant n'était pas loin.**

Me voici. Y a-t-il un peu de place à votre table pour moi ? » Je me présente brièvement et j'entends des applaudissements. Et à partir de là, tout a changé pour moi.

Des « gentils », Pie, grâce à sa propre gentillesse, va en rencontrer beaucoup. Par sa différence, il parvient à faire tomber des murailles, à faire éclore dans le regard de l'autre l'envie de découvrir l'étranger. Il y a ceux qui ont organisé une fête pour accueillir sa famille quand sa femme et ses enfants ont pu le rejoindre. Et le jour où il est devenu citoyen d'honneur de Brabant et Officier de l'Ordre de Léopold. Véritable consécration pour un homme arrivé sans rien, avec un statut de réfugié. Des gentils, il en a même rencontré dans son fol exil depuis le Congo. Comme ce congolais qui, bien qu'étant de l'autre camp, lui a conseillé de se mettre à l'abri.

Pie pouvait encore tenir quatre heures, mais le temps tourne. Nous ne l'avons pas vu passer. Pris par les talents de conteur de l'Africain, par sa verve, par son verbe, un peu sonnés par les gentilles petites leçons de morale qu'il vient de nous asséner. Il était temps de passer la parole au public pour un échange.

– *Vos enfants ont-ils envie de rester en Belgique ou de retourner au pays ?*

PIE TSHIBANDA : L'idéal serait de rentrer au pays. Mais les gens qui nous ont fait partir ont encore du pouvoir. Dans cette guerre civile, nous avons eu 200 000 morts ; personne parmi les instigateurs n'a été jugé. Certains craignent qu'un jour ou l'autre le Tribunal international ne s'empare de l'affaire. Dans ce cas-là, je pourrai témoigner. Je reste donc le témoin gênant. Le moment n'est pas encore venu pour que je rentre. Mes enfants, quant à eux, sont des citoyens du monde ; ils iront là où le vent les mènera.

– *Qu'est-ce qui vous a amené à raconter votre histoire ?*

PIE TSHIBANDA : Je ne me suis pas levé un matin en me disant : tiens je vais raconter mon histoire. Mais entre le moment où j'ai été accepté en Belgique et le moment où ma femme est venue me rejoindre, ça a pris trois ans. Trois ans, c'est long, on souffre. Que faire de cette souffrance ? Se morfondre, être agressif ? Moi quand je souffre, je sors un papier et j'écris. Et quand j'ai écrit, j'ai reçu des témoignages des lecteurs : « Mais, c'est de moi que tu parles. » Alors je me suis rendu compte que mon histoire avait une dimension univer-

selle. Et j'ai publié un livre : *Un fou noir au pays des Blancs*¹. Et puis je me suis retrouvé au milieu d'une manifestation de sans-papiers. On m'a donné la parole pendant dix minutes. Les gens m'écoutaient. Tout le monde se marrait. Des professionnels du spectacle sont venus me voir et m'ont conseillé de faire de la scène. Cela fait quinze ans que je témoigne... c'est venu tout seul.

– *Vous avez créé une « École du devoir », de quoi s'agit-il ?*

PIE TSHIBANDA : Je viens d'une société où la respectabilité croît avec l'âge. Plus on vieillit, plus on est sacré. En Occident, vous avez des enfants rois. Vous ne savez plus leur dire non. J'ai vu un enfant de 8 ans qui hurlait et qui invectivait sa mère tout simplement parce que cette dernière lui rappelait qu'il était temps de faire son devoir. Je me suis senti mal : ce n'est pas comme ça qu'on parle à une maman ! Et c'est pour cela que j'ai créé « l'École des devoirs ». Mon rôle : rappeler aux parents les principes de base de l'éducation, apprendre aux enfants qu'on fait aussi des choses par devoir et pas seulement parce qu'on a envie. J'ai donc créé cette école itinérante pour apprendre aux enfants belges le sens du devoir. J'ai expliqué mon projet au maire et c'est la commune qui m'a procuré un bus et trouvé un salaire pour mettre le projet en œuvre.

* Éditions Le Grand Miroir, 2007.

Les enjeux du développement vus de différentes régions du monde

ANTOINE DZAMAH

CHARLES BERTILLE

THOMAS LECOURT

AMANDINE ET GUILLAUME SCHLUR

FRANÇOIS PROUTEAU* : Après Pie Tshibanda, nous allons poursuivre sous le signe du témoignage avec Antoine Dzambah, qui nous vient du Togo, Charles Bertille, de Malaisie – tous deux membres du conseil d’administration de *Fondacio* – et trois jeunes volontaires de la *Délégation catholique pour la coopération*, Thomas Lecourt, qui s’est rendu au Paraguay, Amandine et Guillaume Schlur, partis à Madagascar.

Fondacio est un mouvement chrétien doté d’une forte dimension œcuménique. Sa vocation est d’être « chrétien pour le monde », en d’autres termes, d’aider à ce que les chrétiens du monde soient vraiment chrétiens, à ce qu’ils soient des baptisés vivant en disciples de Jésus et des chrétiens engagés. La spiritualité de *Fondacio* est donc une spiritualité en action, tournée vers le

* François Prouteau est président de *Fondacio*.

développement et la transformation personnelle, vers la conversion personnelle. C'est aussi une réflexion sur l'engagement à partir de la vocation.

La vocation peut soit être un appel intérieur, soit naître d'une provocation, d'une situation du monde qui appelle à l'engagement. Les actions de Fondacio sont centrées vers l'humain, elles visent à favoriser l'autonomie de la personne, en s'ajustant au plus près des besoins de l'autre et du pays, et surtout en respectant et composant avec les cultures locales. En somme, nous cherchons à aider les populations à devenir les acteurs de leur propre développement. Il ne s'agit pas de penser pour elles, mais de les accompagner dans leur cheminement. Les témoignages de Charles et d'Antoine vont nous permettre de découvrir quelques projets de développement mis en place en Afrique ou Asie.

Au Togo, nous gérons 60 écoles primaires, 5 lycées et accompagnons 200 producteurs, nous formons une quarantaine d'apprentis par an, nous travaillons avec des comités d'aide villageois et des chefs de village. Nous sommes aussi engagés dans l'accueil des enfants des rues et présents auprès des personnes atteintes par le VIH. Enfin nous organisons une aide au micro-crédit pour démarrer ou soutenir un projet professionnel. Derrière toutes ces actions, des hommes et des femmes togolais se mettent debout. Et c'est d'ailleurs notre slogan : « Des Africains debout pour une Afrique debout. »

FRANÇOIS PROUTEAU : *Antoine, tu es entrepreneur, comment vois-tu ces enjeux du développement et ces enjeux climatiques ?*

ANTOINE DZAMAH* : Quand je suis entré dans cette salle ce matin, j'étais perdu. Non que je ne connaisse pas l'Europe, mais votre assemblée m'a impressionné. Je me suis dit : « Que vais-je leur dire ? » Alors, puisant aux sources de mes racines, il m'est venu ce chant : *E milawoe looo milawoe e milawoe looo milawoe. E mile ve tsan milalawoe, e mile ton tsan milawoe milawoe looo milawoe*, « Nous allons le faire, nous allons le réussir. À deux nous allons le réussir, à trois nous allons le réussir. »

Ce matin, j'ai entendu des paroles fortes, des paroles qui apportent l'espérance, l'espérance pour l'Afrique. Parce que c'est pour elle, c'est pour l'Afrique que mon cœur vibre. Mais ces paroles apportent aussi l'espoir pour

* Antoine Dzamah est vice-président de *Fondacio* et coordinateur de *Fondacio Afrique*.

notre monde. En vous écoutant, j'ai compris qu'il existait des solutions aux graves problèmes qui se posent à notre monde. Je repartirai avec ce message et vous remercie de m'avoir donné et cette conviction et cette espérance !

Un passé riche ; des potentialités immenses

François vous l'a précisé, je viens du Togo. Les Togolais disent toujours que le Togo, c'est l'Afrique en miniature. L'Afrique, berceau de l'humanité, a vu naître de grandes civilisations, elle a vu le développement de grands empires, mais, hélas, sa rencontre avec le reste du monde et avec la modernité a été difficile. Cette rencontre est passée notamment par la traite négrière et la colonisation.

Cette Afrique, qu'on dit sous-développée, est convoitée depuis toujours pour ses immenses richesses naturelles. On dit qu'un tiers des réserves mondiales de minerais se situent en Afrique. Je viens de la région du Sud Togo où on exploite le phosphate depuis 50 ans. Mon village n'existe plus. Mes enfants ne peuvent pas voir l'endroit où je suis né. Rien. Parce que ce village est situé sur un gisement de phosphate. Un jour, un de mes neveux a demandé à son père qui travaillait dans la mine : « Que faites-vous des milliards que génère l'exploitation du phosphate ? » La question est restée sans réponse. Cette réponse viendra sûrement un jour.

L'Afrique, c'est aussi un continent dont la population est en forte croissance. Depuis 2010, nous avons passé le cap du milliard d'habitants dont plus de 50% sont des jeunes. L'Afrique est donc un continent jeune de plusieurs manières : la population est jeune, les États sont jeunes. La majorité d'entre eux sont devenus indépendants en 1960. Ils ont à peine 60 ans aujourd'hui.

Et l'économie, où en est-elle ? Les possibilités économiques sont peu exploitées. Mais, ces dernières années, un début de croissance économique se fait remarquer. L'Afrique compte de plus en plus de riches. Les très fortunés, qui possèdent au moins 30 millions de dollars, représentent 3 500 personnes en Afrique en 2014. Leurs avoirs se monteraient au total à 395 milliards de dollars ! Une somme très impressionnante, surtout si on la convertit en francs CFA ! Ces ultra-riches sont environ 450 à Lagos, à 4 ou 5 heures de voiture de chez moi.

Et en face, la pauvreté, la misère. On rencontre une jeunesse sans solides racines culturelles. Cette jeunesse vit un drame car elle est écartelée entre deux mondes. Elle vit en Afrique mais elle est tournée vers l'Europe, vers

l'Occident. Aujourd'hui, en Afrique, on voit fleurir les téléphones portables, on peut être connecté dans n'importe quel endroit. Et l'on s'étonne parfois de voir des antennes paraboliques dans des bidonvilles où la population dispose à peine de quoi manger ! D'un côté, c'est une grande opportunité que l'Afrique soit ainsi plus que jamais ouverte sur le monde. Mais, d'un autre côté, comment ne pas comprendre que les jeunes aient envie de partir, de quitter la misère, de se rendre ailleurs, dans un monde où – du moins de loin – tout paraît aller bien.

J'étais ému tout à l'heure quand j'écoutais Pie. Quelqu'un lui a demandé si ses enfants souhaitent rentrer ou rester. « Aucune terre hospitalière ne peut remplacer le pays natal », dit un de nos proverbes. On sera toujours en exil tant qu'on n'est pas rentré chez nous. C'est fondamental de le comprendre et de le vivre. Ceux qui en ont fait expérience le savent.

Mais aussi beaucoup de drames

Et puis l'Afrique, ce sont aussi beaucoup de guerres, des guerres civiles, des guérillas, des dictatures, de la corruption, des pillages. C'est une population globalement pauvre, mais avec une minorité richissime. Dans les rues de Lomé, vous croisez toutes sortes de voitures. Parfois, quand vous entrez dans certaines maisons, quand vous voyez certaines voitures passer, vous vous demandez si vous êtes encore au Togo.

Cette rencontre nous réunit autour du thème du réchauffement climatique et des changements climatiques inhérents à ce réchauffement. Les transformations de l'environnement que vit la planète aujourd'hui représentent une immense menace pour l'Afrique. Particulièrement pour les plus pauvres car ce sont eux qui sont les premières victimes des famines, des déplacements de populations, de la déforestation. Dans les environs de mon village, j'ai vu disparaître en 40 ans des milliers et des milliers de baobabs. Il y a 20 ans, je récoltais beaucoup de miel, jusqu'à 10 litres de miel par ruche. Aujourd'hui, sur la ferme, il n'y a plus de ruche, car il n'est plus possible de capter un essaim d'abeilles. Ces baobabs qui offraient un cadre de vie pour les abeilles n'existent plus. De la même manière, quand j'étais petit dans mon village, nous ne connaissions pas la faim. Nous allions dans la brousse cueillir des ananas, des mangues, des bananes. Aujourd'hui, des enfants de mon village vont à l'école le ventre creux. Et pourtant nous travaillons plus que jamais. Mais les pluies ne sont plus au rendez-vous. Elles sont devenues irrégulières

et insuffisantes. En cette année 2015, pendant la grande saison des pluies, certains n'ont pas même récolté un panier de maïs.

Agir pour l'Afrique

Quelques mots pour l'avenir. On constate deux tendances : d'un côté, les pessimistes pensent qu'il n'y a plus rien à faire sur le continent et qu'il faut aller ailleurs rejoindre le monde où il fait bon vivre, c'est-à-dire l'Europe, l'Occident. Mais ce n'est heureusement pas la majorité. De l'autre côté, se trouvent des adultes qui croient en l'avenir de l'Afrique, qui sont persuadés qu'ensemble on peut faire quelque chose. Il existe de plus en plus d'organisations partout en Afrique, qui vont dans les villages et dans les villes pour réfléchir à l'avenir et donner la main aux autres. Les volontaires qui viennent jouent un rôle important dans nos sociétés.

Prenons l'exemple de Sichem, une organisation qui se bat depuis 25 ans pour l'autopromotion des communautés villageoises au Sud Togo à travers des projets de santé et d'autres projets coopératifs. La devise de Sichem est *gbenodu* qui veut dire « ensemble » en togolais. Car, comme on le dit chez nous : « C'est ensemble qu'on met une pirogue à l'eau. » Un autre proverbe ajoute : « Seul, on ne peut pas castrer le verrat », ou encore « Une source n'est jamais grande. » Car, c'est vrai, la source est toujours petite, mais l'eau coule. Voilà des paroles de sagesse, qui nous ont aidés à nous mettre ensemble.

Comment s'est créée Sichem ? Avec quelques jeunes, nous nous sommes dit que nous avions eu une opportunité que tout le monde n'a pas ici : celle d'aller à l'école, de voyager. Nous avons décidé de mettre nos connaissances au service de nos populations et nous avons créé cette organisation.

Gbenodu, c'est d'abord un travail d'animation, de conscientisation à travers des outils simples tels ces deux villages que vous voyez sur l'écran. Si on les observe bien, on voit que l'un est bien organisé, tout en harmonie, tandis que l'autre est désorganisé. Quand nous faisons de l'animation à partir de ces deux images, nous sommes souvent impressionnés par la qualité de l'analyse et par les conclusions faites par ces paysans qui n'ont pas été à l'école. Un jour, un membre d'une communauté a regardé dans le ciel du village de Ketapui et il a vu qu'il n'y avait pas d'oiseaux. « Ce village, nous a-t-il dit, ça ne va pas du tout. Il n'y a même pas d'oiseaux dans son ciel. » Pour nous, c'est important de voir à quel point tous les villageois sont sensibles à notre démarche,

combien tous portent en eux le désir que quelque chose de bien se passe dans leur village. Nous essayons par notre talent et notre animation d'impulser une vie communautaire, une vie où on cherche à aller au-delà de nos divergences afin de penser *ensemble* le village, d'organiser et rêver le village pour qu'il y ait simplement de l'eau potable à boire, ce qui n'est pas évident dans tous les villages. À 20 km de Lomé, on trouve des villages sans eau, sans école primaire, sans case de santé. Et le paludisme, pour lequel aujourd'hui beaucoup de médicaments efficaces ont été développés, continue à tuer des milliers et des milliers de personnes.

La foi chrétienne comme socle de développement

Les proverbes nous ont inspirés. Notre foi en Christ aussi. Ce que nous avons reçu de l'Église fonde ce que nous avons vécu de la spiritualité de Fondacio. Une spiritualité dont le leitmotiv, rappelons-le, est de « mettre les hommes debout » afin que tout homme soit acteur de son devenir. Car nous pouvons être co-créateurs avec Dieu de notre vie et de la vie de nos communautés. Dieu est au-dedans de nous, il veut agir avec nous et non pas à notre place. Cette prise de conscience a complètement changé notre vie et notre regard.

J'ai eu la joie tout à l'heure de croiser sœur Laurence, sœur du Cénacle. Les sœurs ont confié à l'équipe de *Sichem* une mission importante : construire leur centre spirituel. C'était une aventure périlleuse pour les sœurs du Cénacle, mais c'était une aventure grandiose pour nous et pour ces jeunes qui ont quitté l'école à 15 ans, de devenir des ouvriers capables de travailler sur des chantiers français.

La foi chrétienne porte un regard sur toute la personne, sur toutes ses composantes spirituelles, sociales, culturelles, économiques. L'homme n'est pas seulement un sujet économique, contrairement à ce que laissent penser certains. J'ai été heureux ce matin d'entendre dire que notre conversion doit toucher tous les domaines de la vie de la société. Tous. On a trop mis en avant l'économie. Mais toute la vie de la société doit être prise en compte.

Pour conclure, je vous dirai qu'un autre monde est possible, j'en garde l'espérance. Et plus encore depuis ce matin. Il n'est pas question de vivre dans la peur et le repli sur soi. Il est temps d'inventer d'autres visions du monde, en toute responsabilité, en puisant en toute liberté dans nos cultures et dans nos religions.

FRANÇOIS PROUTEAU : Charles, vous vivez en Malaisie, où vous travaillez, ainsi qu'aux Philippines et à Myanmar. Vous avez suivi une formation en sciences de l'éducation, en management, en théologie et développement communautaire. Nous vous écoutons.

CHARLES BERTILLE* : Je suis le fils d'un émigré. Mon père a émigré d'Inde et c'est ainsi que je suis né en Malaisie. La Malaisie est un pays particulier, au carrefour de l'Asie du Sud-Est, au confluent des grandes cultures et des grandes religions d'Asie. L'Asie est si vaste, si diverse, qu'on peut difficilement en parler. Tout au plus peut-on dire que trois caractéristiques définissent ce continent.

La pauvreté. Si l'on situe l'indice de pauvreté à moins de 1,5 \$ par jour, un tiers de la population asiatique vit en-deçà de ce seuil de pauvreté. Si on intègre d'autres critères, et notamment l'insécurité alimentaire et la vulnérabilité, on atteint même 50 % de la population.

La diversité religieuse et culturelle. L'Asie est le berceau des principales religions du monde et des plus anciennes cultures. L'hindouisme, le bouddhisme, le judaïsme, le christianisme, l'islam, le sikhisme, le confucianisme notamment. L'hindouisme existe depuis plus de 5 000 ans, et compte 700 millions d'adeptes. Le bouddhisme, fondé il y a 2 500 ans, réunit plus de 300 millions d'adeptes. Quant à l'islam, il rassemble 700 millions de fidèles ; n'oublions pas que le premier pays musulman au monde est l'Indonésie, qui se situe en Asie. 85 % des non-chrétiens sont en Asie.

La jeunesse. L'Asie représente 4,3 milliards de personnes, soit 60 % de la population mondiale actuelle et 40 % d'entre eux sont âgés de moins de 25 ans.

C'est un continent de jeunes, un continent de pauvres et le berceau des principales religions et cultures du monde.

L'Asie aujourd'hui

Si le monde était un village de 100 personnes, 60 personnes vivraient en Asie, 12 en Europe, 13 en Afrique, 9 en Amérique du Sud, et 5 en Amérique du Nord. Ce continent immense est marqué par des transformations rapides et profondes qui induisent des changements sociaux essentiels. Sur le plan

* Charles Bertille est vice-président de *Fondacio* et coordinateur de *Fondacio Afrique*.

géographique tout d'abord. Les villes ont mis des siècles à se construire en Europe. Elles surgissent et poussent comme des champignons en Asie. On compte plus de 30 mégapoles (population supérieure à 10 millions). Manille, par exemple, qui héberge une population de 15 millions de personnes, de jour, et 13 millions, de nuit. C'est-à-dire que 2 millions de personnes font quotidiennement l'aller-retour entre la ville et la campagne.

On observe une triple prise de conscience chez les asiatiques :

- une résurgence des religions traditionnelles, contrairement à toutes les prédictions qui annonçaient au contraire la fin du religieux ;
- une conscience acérée des identités culturelles locales et de la diversité des peuples, mettant un terme au complexe d'infériorité issu du colonialisme ;
- une prise de conscience de la société civile, et en particulier des pauvres, de leur puissance et de la légitimité de leurs attentes. Cette prise de conscience est notamment le fruit du travail des institutions religieuses, mais aussi des mouvements communautaires et des médias sociaux.

De nombreux défis

• *Les inégalités.* L'accroissement du fossé entre les riches et les pauvres, l'émergence des élites, la globalisation dépourvue de conscience des marchés, l'accaparement des terres par les multinationales... Ce nouveau colonialisme est le fait d'élites économiques et politiques. De nouvelles dynasties se créent, souvent issues de familles autochtones. En somme, une sorte de féodalisme semblable à celui qui a existé en Europe se met en place.

• *L'intégration nationale.* La multiplicité des groupes ethniques, le développement du fondamentalisme religieux, le détournement par la politique d'espaces autrefois détenus par d'authentiques religions, et la récurrence des régimes autoritaires de quelque obédience ou idéologie qu'ils se réclament fragilisent et morcellent les identités. On le voit au Pakistan, au Sri Lanka, au Myanmar, dans certaines régions d'Indonésie.

• *La modernité.* Comment harmoniser la tradition et la modernité ? Au contact de la technologie, des sciences, l'Asie est en mutation et semble incertaine quant à ses valeurs et au chemin qu'elle doit emprunter.

Quel développement ? Et pour qui ?

Le modèle capitaliste, utilitariste, basé sur la raison et sur la philosophie des Lumières, entraîne la fragilisation de certains secteurs et de certaines popula-

tions, les jeunes, les pauvres, les marginalisés sans oublier que ce modèle est destructeur pour l'environnement. Six ou sept décennies après leur indépendance, les pays sont moins que jamais tentés par ce modèle de développement. Le développement économique se retrouve confronté à une vraie crise morale : si le développement n'est plus vu comme une fin en soi, mais comme une trajectoire nous conduisant vers l'avenir, alors ce développement se doit d'être durable. Et pour être durable, il doit être en intégrité. Le pape François, dans son encyclique *Laudato si'*, a souligné à juste titre que nous les humains, nous ne sommes qu'une partie de l'écosystème et non son centre. Il affirme que « le développement authentique de l'homme a un caractère moral », et il exprime la nécessité d'une « écologie intégrale ». Il nous invite à examiner ce qui est « la relation intime entre les pauvres et la fragilité de la planète » et la « culture du jetable » qui domine aujourd'hui. Nous avons besoin de « ralentir et regarder la réalité d'une manière différente, pour récupérer les valeurs et les grands objectifs balayés par nos délires effrénés de grandeur ». Le mode de développement actuel, basé sur le capitalisme, la monoculture, les pesticides, les déplacements de peuples autochtones, ne peut plus continuer. En Malaisie, la déforestation peut atteindre 100 000 ha par an !

Qu'en est-il de notre modèle alternatif de développement ?

Je voudrais partager avec vous trois petits exemples de notre approche du développement.

1. En l'an 2000, lorsque je suis venu pour la première fois en Birmanie et que j'ai visité la région de l'Irrawaddy, j'ai été sidéré par la pauvreté. Dans la capitale, alors que nous roulions vers le sud, nous avons dû nous arrêter à 14 checkpoints. La santé, l'éducation, la politique, la société civile, tout s'était effondré ! Et face au pouvoir militaire, une seule institution tenait encore : la religion. Ses temples, ses églises, ses mosquées étaient les seuls lieux de consolation pour ces populations déplacées, dont les villages avaient été incendiés, les seuls lieux où les enfants pouvaient recevoir un semblant d'éducation. Nous avons commencé par créer *Caritas* au niveau national et par mettre sur pied des équipes dans tout le pays. L'Unicef, voyant que le seul moyen d'aider ces populations consistait à passer par les institutions religieuses, a engagé ces dernières à mettre en œuvre des programmes d'aides aux mères et à l'enfance. Cela n'a pas seulement contribué à l'émergence d'une bienveillance entre nous tous, mais a aussi permis de faire naître une

manière de penser et une collaboration sociale unique en son genre. Ensuite ce programme a été développé et promu par l'Unicef dans les pays voisins. Imaginez un modèle sortant de l'expérience d'un pays pauvre et ravagé par la guerre. Cinq ans plus tard, *Fondacio* a lancé un programme en direction de la jeunesse afin d'éduquer celle-ci au *leadership*, d'éveiller chez ces jeunes la conscience de la situation et de leur offrir, outre des compétences, la confiance en soi nécessaire pour faire avancer les choses. Le programme se poursuit. En 10 ans, 350 jeunes adultes ont été formés localement et à l'étranger et beaucoup sont désormais employés dans la société civile. Nous animons aussi des clubs où nous réunissons des jeunes de différentes religions qui témoignent de leur solidarité au travers d'actions communes. Cela favorise la compréhension mutuelle, la bienveillance. Cela va à l'encontre des convictions des organisations européennes ou américaines de promotion du développement qui se méfient des religions et prônent une laïcité stricte. L'idée que la spiritualité puisse fertiliser le terreau du développement reste tabou. La société est non seulement désacralisée, dé-religionisée, mais aussi vidée de l'éthique. Cette dé-religionisation entraîne un malaise croissant.

Les sociologues nous ont prévenus que moins on laisse de place aux authentiques religions, plus on laissera fleurir les fondamentalismes. En agissant ainsi, l'Occident fait preuve d'amnésie, il oublie que ces fondamentalismes sont les produits dérivés de leur propre développement ! Aujourd'hui, nous sommes terrorisés par le mélange explosif issu de la mondialisation économique et du fondamentalisme religieux. Chacun sait pourtant que ces groupes extrémistes sont financés par certains pays du Golfe et armés par les pays producteurs d'armes. Les Européens doivent désormais unir leurs voix pour encourager leurs gouvernements et leurs fabricants d'armes à repenser la notion de « guerre juste » qui a trop souvent servi à « justifier » des conflits injustifiables.

Je voudrais proposer que les religions, les cultures et les spiritualités nous apprennent à imaginer le monde différemment. L'Asie regorge de diverses cosmologies qui fondent des visions innovantes de la durabilité. Ces visions sont nourries par la « relation triadique dynamique » entre le monde humain, le monde naturel et le monde des esprits. La diversité femmes/hommes, le poids des aînés, les guérisseurs, les mystiques, les sages, les chamans et l'esprit-médium en Asie tirent leur subsistance de ces sources sapientielles et mystiques.

2. Nous proposons aux jeunes des formations courtes pour développer leurs compétences, leurs valeurs, leur *leadership* ainsi que certaines bourses d'étude. Nous les encourageons à rester eux-mêmes, à rêver un peu, à devenir des contributeurs sociaux, à s'engager pour donner à leur vie un sens profond. Beaucoup de jeunes sont attirés comme par un aimant, par la société de consommation et ses promesses. Nous voudrions nous tourner plus encore vers les autres religions et vers les plus pauvres. Nous trouvons des moyens de les aider sans les assister. Nous avons appris qu'il ne faut jamais rien donner de manière gratuite ou automatique, car cela mène à l'échec, mais qu'il faut encourager les jeunes et les pauvres à devenir co-responsables de leur avenir. On amène les jeunes à essayer de comprendre ce qui se passe dans la vie, comment cela se passe, ce que cela signifie et comment ils vont y répondre (grâce à une immersion sociale). Ce qu'on peut résumer en quatre mots : expérience, analyse, réflexion et enfin réponse-action. Notre approche est chrétienne, mais respectueuse de la tradition de chacun. Je peux être bouddhiste, musulman, je suis renvoyé aux fondements de ma tradition. Nous sommes une ONG, nous ne voulons pas être une NGO (No God Organisation). La spiritualité nous propose de commencer à être nous-mêmes afin d'apprendre à être avec nos sœurs et nos frères en solidarité, à l'écoute.

3. Au Laos, où les institutions religieuses ne sont pas autorisées à participer au développement social et où les migrations sont importantes, ces jeunes adultes se lancent dans l'entrepreneuriat social. Ils aident les femmes dans les campagnes à mettre en place des petits projets générateurs de revenus. Ils ont aussi l'intention de lancer des formations en langue et de promouvoir d'autres aptitudes, valeurs et compétences.

Finalement, qu'avons-nous à apprendre des pauvres ? Comment peuvent-ils nous aider à ré-imaginer le monde ? Ils sont souvent plus proches de la terre, de la nature. Ils ne vivent pas seulement « de la nature » ; mais ils la protègent aussi. Dans les cités d'Asie, les *squatters*, comme on les appelle, sont en quelque sorte des pionniers de la cité. Ils sont venus pour apporter leur force de travail et leur aide pour renforcer la ville. Par leur mode de vie si modeste, ils vivent au plein cœur des tempêtes de la vie, proches des fragilités humaines et, donc, se révèlent proches et solidaires des autres êtres. Depuis trois décennies, et avec des moyens très modestes, *Fondacio Asie* a travaillé avec les populations urbaines pauvres dans les squats de Manille, Smokey Mountain et Payatas. Nous avons fourni un accès à l'eau potable, des services

de soins, des services paramédicaux à domicile. Nous avons proposé des formations et des animations pour les femmes et les jeunes, des bourses.

Je voudrais vous montrer une photo prise à Payatas. Payatas est une ville construite sur une décharge où habitent quelques milliers de familles, au milieu des déchets. De cette poubelle sont sortis trois jeunes qui ont fait des études brillantes, l'un a réussi un master en éducation, l'autre en gestion, le dernier en psychologie de l'éducation. Ces trois jeunes sont aujourd'hui intégrés dans nos équipes de formation. À leur tour, ils viennent pour former d'autres jeunes envoyés par les évêques. Ces jeunes sont pleins de richesses et de talents. L'un d'eux, la première fois que je l'ai rencontré, n'osait pas me regarder dans les yeux. Aujourd'hui, il est capable d'animer des débats. Là, on a un vrai retour sur investissement !

Le changement climatique et ses conséquences

J'étais en Birmanie – le Myanmar, en birman – quand le pays a été touché par le cyclone Nargis, avec pour bilan 156 000 morts et 800 000 personnes affectées. L'eau est montée très vite dans ce delta de l'Irrawaddy qui s'étend sur des centaines de milliers de kilomètres, sans la moindre colline. Comme disait l'archevêque : « Les pauvres, chez moi, ils ne savent pas ce qu'est le changement climatique mais ils en payent le prix depuis dix ans. » Les pays qui déchargent beaucoup de carbone (États-Unis, Chine, Europe) sont au Nord. Les pays vulnérables sont au Sud : Bengladesh, Birmanie, Afrique.

Depuis le typhon Yolanda aux Philippines, nous avons fourni des secours, un soutien psychologique et des services de réadaptation dans trois communautés. Nous nous sommes maintenant lancés dans des projets de développement à plus long terme avec les producteurs de maïs pauvres dans les montagnes. En Birmanie, nous avons demandé aux villageois de sélectionner des familles parmi les plus pauvres du village pour qu'elles puissent bénéficier d'un projet d'élevage de chèvres, dont le revenu est dédié non seulement à ces familles, mais également utilisé pour soutenir l'enseignant de l'école et lui permettre d'éduquer les enfants.

Et l'Église dans tout ça ?

Les catholiques représentent 2,9 % de la population en Asie. Si on enlève les Philippines, ils sont seulement 1,3 % ! Quel chemin l'Église propose-t-elle pour le développement ? Elle propose un développement qui serait comme

un dialogue vivant avec les pauvres, avec les cultures, avec les religions de l'Asie. Je voudrais partager avec vous cette photo d'une danse traditionnelle indonésienne. La danse indienne s'est inculturée dans la culture indonésienne. Cette danse parle d'harmonie, notion très importante en Asie. On recherche l'harmonie avec soi-même, avec son prochain, ses voisins et avec Dieu. L'Église en Asie favorise, elle aussi, l'inculturation. Jésus est vu comme le sacrement de Dieu qui, par son ministère de la réconciliation, devient le défenseur de l'harmonie cosmique. Dans cet esprit, l'Église peut favoriser une théologie du dialogue, aider à mettre en place un modèle de développement respectueux de l'être humain dans sa totalité.

FRANÇOIS PROUTEAU : Nous allons maintenant écouter les témoignages de jeunes volontaires de la Délégation catholique pour la coopération. Ils vont nous dire ce que leur séjour dans d'autres pays, d'autres cultures, a changé dans leur regard. Thomas, vous avez participé à des actions d'éducation populaire et de promotion sociale au Paraguay.

THOMAS LECOURT* : Je suis heureux de venir témoigner devant vous du séjour que j'ai pu faire au Paraguay à Asunción, entre 2012 et 2014. De quoi vous parlerai-je ? De l'Amérique du Sud ? Non. L'Amérique du Sud est trop grande, trop diverse, trop complexe et je suis parti trop peu de temps pour être légitime sur ce sujet. En revanche, je peux partir de la question qui nous a accompagnés depuis deux jours : l'interdépendance nous rend-elle solidaires ? Plus qu'une question, c'est un impératif : c'est parce que nous sommes tous interdépendants que nous devons être solidaires. Nous n'avons pas le choix. Alors, la vraie question ne serait-elle pas plutôt : dans ce contexte d'interdépendance, comment être solidaires ? Autrement dit, comment inventer de nouvelles solidarités comme nous y ont appelés les frères de Taizé il y a quelques années. Les changements dans la société et dans le monde sont aujourd'hui tellement complexes, tellement rapides, tellement cruciaux qu'il faut être inventif, imaginatif et créatif. Les schémas classiques d'aide au développement montrent leur limites. Il faut trouver d'autres moyens d'agir.

* Thomas Lecourt était volontaire de solidarité internationale avec la DCC entre 2012 et 2014.

Une définition simple de la solidarité se résumerait à l'idée que la solidarité est la relation entre des gens conscients d'appartenir à une même communauté d'intérêts et se sentant investis de l'obligation morale de ne pas desservir les autres. Voire de les aider. Mais déjà se pose une première question : quand on dit « aider », on suggère que l'on va faire quelque chose. Faire quelque chose *pour* l'autre, faire quelque chose, parfois, *avec* l'autre. Mais une nouvelle forme de solidarité, ce pourrait peut-être aussi juste *être*. Être là, être avec l'autre, et ensuite éventuellement agir ensemble. Pour ma part, c'est la seconde option que j'ai voulu essayer en expérimentant une nouvelle manière d'être là avec l'autre.

Être volontaire de solidarité internationale

Je me suis donc engagé comme volontaire de solidarité internationale (VSI). Être volontaire, c'est partir quelque part, c'est partir dans un endroit où vous ne connaissez personne. Vous arrivez les mains vides, vous n'êtes pas attendu, mais vous venez partager un moment de vie. Je suis donc venu là pour écouter, en essayant de faire en sorte que dans le cadre de chaque rencontre, on se renvoie de la lumière l'un à l'autre. Car peut-être ma libération est-elle liée à la libération de l'autre. Inigo¹, le service de volontariat jésuite, et la DCC² m'ont proposé le Paraguay. J'y suis resté trois ans, dans le Bañado Sur, un quartier défavorisé de la capitale construit autour de la décharge et où vivent plus de 30 000 personnes.

Dans le Bañado, le « développement durable » est un concept qui ne parle guère aux gens. Il faut donc repartir de la réalité. Quelle est-elle ? Il y a des enjeux sociaux, des conditions sanitaires désastreuses, des inégalités criantes à tous les coins de rue. Il y a aussi des enjeux politiques marqués par une forte corruption, par la déforestation, etc. Mais ces enjeux sont tels qu'un simple volontaire ne saurait apporter de solution. Plus intéressant et plus fécond est de s'imprégner de la spécificité de la culture guarani. Au Paraguay, la langue guarani, qui est une langue indigène, est omniprésente. Tout le monde, ou presque, parle guarani. Au-delà de la langue, il y a aussi la culture, ses mythes, sa cosmogonie fondée sur le rapport quotidien qu'entretiennent les populations avec la nature. On trouve notamment un élément fondamental, la « quête de la terre sans mal », décrite par les Indiens comme un lieu indestructible où les fruits poussent tout seuls et où l'on ne meurt pas. La « quête

¹ www.inigo-volontariat.com

² <http://ladcc.org>

de la terre sans mal » a motivé les tribus nomades à bouger. Cette quête n'est pas seulement la recherche d'un lieu physique mais aussi l'espoir d'un mode de vie en harmonie avec les autres. Je crois que dans le Bañado Sur, les gens sont plus motivés par la « quête de la terre sans mal » que par les objectifs du développement durable (ODD).

Mais comment définir cette quête ? Un ami me disait qu'au fond, plusieurs représentants de la société paraguayenne et indigène s'accordaient à dire que la « quête de la terre sans mal » aujourd'hui, c'était probablement l'écoute, le *savoir écouter* (*Nehendu kua 'a* en guarani). Ils craignaient de ne plus savoir écouter. Ne plus savoir écouter la nature, soi-même, la communauté, ne plus savoir écouter quelqu'un ou quelque chose de plus grand que soi. Accueillir l'autre, coexister avec l'autre, c'est avant tout l'écouter. Par l'écoute, l'interdépendance nous rendra plus solidaires. Et plus encore : c'est en faisant l'expérience de la solidarité, lointaine et proximale, ici ou ailleurs, qu'on peut faire l'expérience de cette dépendance des uns aux autres, l'expérience d'appartenir les uns aux autres. La solidarité, entendue dans son sens le plus profond et non pas seulement comme quelques actes de générosité sporadiques, peut être une manière de faire l'histoire (selon les paroles du pape François lors de la Rencontre mondiale des mouvement populaires à Rome en 2014).

Et justement, l'écoute est aussi quelque chose de très important à apprendre quand on s'initie à la musique, surtout à la pratique musicale collective. Au Paraguay, je me suis impliqué dans un projet d'initiative locale. Ce projet regroupait des jeunes voulant faire de la musique. On a créé l'orchestre des instruments recyclés¹. Cateura est un bidonville, une décharge. La devise de l'orchestre de Cateura est « Le monde nous envoie ses déchets, on lui renvoie de la musique. » Car au fond, comme le dit un jeune de l'orchestre, « le monde serait inutile s'il n'y avait pas de musique ».

L'orchestre, dirigé par Favio Chávez, joue avec des instruments fabriqués à partir des ordures. Il s'est produit dans plusieurs grandes salles dans le monde entier. Ce projet se positionne notamment contre cette culture des déchets. Il montre la miraculeuse capacité de résilience de l'être humain, son imagination créative. Cet orchestre est un témoignage de la foi en l'homme. Avec ce projet, il s'agit de donner l'opportunité aux jeunes de développer des qualités nécessaires pour devenir un bon musicien : le silence, la patience, la beauté,

1 Orquesta de Instrumentos Recicladados Cateura (www.orquestartrecicladoscateura.com)

l'engagement, le sens de l'effort. Toutes ces qualités ne sont pas seulement indispensables en musique, elles leur permettront d'avancer dans la vie. Et c'est bien là le but ultime : leur donner des armes pour lutter contre le cercle vicieux dans lequel ils sont enfermés, celui de la pauvreté. Car moins on a d'opportunités et plus on est pauvre. Et réciproquement ! J'ai été témoin de changements majeurs chez ces jeunes qui, grâce à la musique, lèvent la tête et prennent leur vie en main. Ils se mettent en marche. Je crois qu'on peut appeler ça du développement durable.

Qu'est-ce que cela a changé pour moi ? Je suis de retour depuis quelques mois en France. Ai-je profondément changé, ai-je trouvé le sens de ma vie ? Je ne pense pas. Mais je suis désormais riche de cette expérience. Je suis dans une phase de transition : il faut que je me réinsère et j'espère que dans mes choix, mes engagements ultérieurs, j'aurai à l'esprit cette idée d'écoute. L'idée d'être attentif, d'être aux aguets, de laisser de la place au temps, de se laisser guider par l'intuition. Ce sont des valeurs que j'ai apprises là-bas, que j'ai vécues et que je voulais partager avec vous ce soir.

FRANÇOIS PROUTEAU : Guillaume, vous avez travaillé à Madagascar dans le cadre d'un projet de développement de la filière rizipiscicole. Amandine, vous étiez en charge de la formation de techniciens agricoles malgaches. Vous nous apportez un témoignage à deux voix.

AMANDINE SCHLUR* : Nous sommes partis en 2010 pour deux ans et demi à Madagascar dans le cadre d'une mission de la DCC. Nous avons tous les deux suivi des formations techniques dans le secteur de l'agriculture et c'est donc à des projets de développement agricole que nous nous sommes consacrés. À Madagascar, nous avons découvert un pays et une culture totalement différents de la nôtre. À titre d'exemple, permettez-moi de vous citer une anecdote. Un jour, on nous demande : « Savez-vous pourquoi ici les tombeaux sont en pierre et les maisons en terre ou en feuilles de bananier ? » La réponse ? « À Madagascar, les tombeaux sont en pierre car on y passe beaucoup plus de temps. » Nous avons compris qu'il nous fallait revoir notre vision du temps, de la vie, du développement, du changement.

* Amandine et Guillaume Schlur étaient volontaires de solidarité internationale avec la DCC entre 2012 et 2013.

Nous allons tout d'abord partager avec vous les enjeux que nous avons ressentis. Puis tenter de témoigner de la manière dont ce volontariat nous a changés et a transformé notre rapport au développement.

GUILLAUME SCHLUR* : Les défis à relever sont nombreux. Le premier défi de l'agriculture malgache est de parvenir à nourrir ses habitants tout en préservant ses richesses et son potentiel. Madagascar est un des pays au monde où la population croît le plus rapidement (+ 3 % par an). Par ailleurs, le pays est soumis de plein fouet aux impacts du changement climatique. On observe donc une vulnérabilité des exploitations agricoles avec notamment une période de soudure de plus en plus longue. Face à ces difficultés, l'agriculteur va être tenté de choisir des méthodes de culture conventionnelle à l'image de nos pays développés. Mais ces méthodes induisent une dépendance, elles sont coûteuses et influent de façon négative sur l'environnement. Une autre voie reposerait sur l'agroécologie, qui est une agriculture respectueuse de l'environnement et met en avant une gestion des ressources naturelles au bénéfice des plus démunis. La rizipisciculture est un exemple de ces techniques. L'association dans laquelle je travaillais développait la rizipisciculture, c'est-à-dire l'élevage des poissons dans les rizières. C'est une méthode « gagnant-gagnant ». D'un côté, on augmente les rendements en riz et de l'autre on bénéficie de protéines animales bon marché. Et ce, sans nuire aucunement à l'environnement.

En soi, l'agroécologie n'a rien de révolutionnaire : on leur réapprend ce que les anciens faisaient. Ou, plus précisément, on leur apprend à adapter ce savoir ancestral à la modernité. Ce n'est en aucun cas un simple retour en arrière car on associe la tradition et les techniques modernes.

AMANDINE SCHLUR : Un autre défi important consiste à promouvoir un développement *à partir* des hommes et des femmes qui habitent à Madagascar. Nous travaillons l'un et l'autre pour des ONG françaises. Nous avons pu côtoyer beaucoup de beaux projets de développement portés par de grandes institutions. Au bout de trois ans, ces institutions repartent, car elles ont atteint leur objectif en ayant réalisé tant d'actions ou délivré tant de formations. Tout autre était notre travail. En tant que volontaires, nous avions avant tout pour mission d'accompagner des dynamiques locales afin d'aider les populations à être les propres acteurs de leur développement. Nous sommes allés en brousse avec eux, nous les avons accompagnés, pour les aider à se structurer.

Et surtout, comme le disait Thomas, pour aller les « écouter ». L'écoute est au cœur de notre action. Il nous fallait écouter leurs besoins et créer des systèmes, des organisations, des modèles de développement agricole propres à leur environnement et à leur contexte. Nous avons beaucoup travaillé avec les organisations paysannes puisque chaque agriculteur malgache représente en termes de surface agricole et de production assez peu de chose. Notre but était de les aider à s'organiser collectivement pour une mise en commun des récoltes, du matériel et des bâtiments de stockage. L'agriculture malgache doit s'organiser au niveau du village mais aussi à l'échelle de la région et même du pays. L'État n'est pas très engagé sur les questions agricoles. Notre travail consistait à accompagner des dynamiques locales, à être aux côtés des agriculteurs, à faire révéler la valeur que les malgaches recèlent en eux-mêmes pour qu'ils prennent leur destin en main.

Il était important de ne pas arriver avec « nos solutions ». On voulait nuancer notre discours puisque nous étions des *vazahas*, des « blancs » sur les hauts plateaux. Nous savions que notre vision n'était qu'une vision partielle et qu'elle n'était peut-être pas celle des malgaches.

GUILLAUME SCHLUR : Nous sommes partis là-bas pour aider au développement de Madagascar ; mais en fait c'est Madagascar qui nous a développés. Cette expérience nous a grandis, d'autant que nous avons eu la chance de partir en couple. Amandine et moi sommes deux ingénieurs. Mais les gens là-bas, ils sont ingénieux. Nous nous sommes posé la question de ce que signifiait le développement. Nous avons pu appréhender le fait qu'il existe d'autres modèles de développement que le modèle économique dominant, et d'autres possibilités que cette dualité pays développé/pays sous-développé. Il faut construire d'autres visions du développement. À nous de trouver des indicateurs.

AMANDINE SCHLUR : Ce qui m'a profondément marquée, c'est le sentiment de retrouver un bon sens et une logique. On parle beaucoup du « bon sens paysan ». Pour un producteur, retrouver le « sens » de ce qu'il produit est essentiel. Et pour le consommateur, ce « bon sens » consiste à retrouver des actes d'achat plus directs, plus locaux, à manger des produits de saison. C'est tout bête, mais on l'a vraiment senti là-bas. Et puis cette expérience a transformé nos modes de vie et nos modes de consommation. Nous avons eu l'impression, quand nous sommes rentrés en France, d'être devenus radins. En

tous les cas, les gens nous renvoyaient cette image. Je ne crois pas être devenue « radin ». Mais je ramasse les meubles dans la rue, je m'habille aux friperies, quand mon téléphone est cassé je le bidouille, je me débrouille. Comme les Malgaches, on est devenu ingénieux. Pour certains, cette ingéniosité, ce sens de la récupération sont catalogués comme de la radinerie. Pour nous c'est simplement une meilleure reconnaissance de la valeur des choses. Les choses ne sont pas jetables.

Cette expérience nous a renforcés dans notre engagement en France : en matière de choix professionnels, nous voulons continuer à travailler dans le développement agricole. Au quotidien, cela a également raffermi certaines de nos convictions. Nous n'en sommes pas venus à rejeter la société française. Mais nous sommes devenus un mix des deux cultures. Et nous essayons d'habiter tout cela en harmonie.

Débat

TABLE DES QUESTIONS* : *Soixante ans après avoir obtenu l'indépendance et malgré toute l'aide au développement consentie, les pays africains restent peu développés. Le niveau de pauvreté demeure élevé. Est-ce qu'au fond, le vrai développement ne demanderait pas aussi une vraie démocratie ? N'est-ce pas cela qui manque à l'Afrique ? Et dans ce cas, les chrétiens africains ne devraient-ils pas s'engager en politique pour faire éclore une démocratie sociale ?*

ANTOINE DZAMAH : Il faut faire un constat lucide : beaucoup de chrétiens africains sont engagés en politique. Nos hommes politiques ne se nomment-ils pas Blaise, Thomas, Paul ou Joseph ? La plupart de nos dirigeants sont sortis des écoles tenues par les missionnaires. Ils sont donc chrétiens. Oui, mais l'Évangile est-il au cœur de leur vie ? Quelles sont leurs convictions ? Quel esprit de l'Évangile les habite ? C'est un défi pour l'Église en Afrique de faire en sorte que progressivement l'Évangile pénètre les cœurs, ainsi la démocratie, qui est une grande aspiration des peuples africains, pourra éclore. Cette

* Arnaud Broustet et Annabel Desgrées du Loû, membres du conseil des Semaines sociales de France, relaient les questions des participants.

aspiration est trop souvent étouffée. L'Occident a, me semble-t-il, une grande responsabilité, car on a l'impression que nos dirigeants nous sont imposés ; j'espère que ce n'est qu'une impression, mais c'est ainsi qu'on le ressent !

Il appartient à tous les peuples de la terre de s'engager vraiment sur ce chemin de démocratie. Car là où cet esprit règne dans les communautés, dans les villages, là où se mettent en route le dialogue, les échanges, là où les processus de consensus, les prises de décision mobilisent l'ensemble du groupe, là peuvent se produire des miracles.

– Dans vos engagements locaux, le dialogue interreligieux a-t-il sa part et, si oui, quel rôle joue-t-il ?

ANTOINE DZAMAH : Bien sûr ! Ce dialogue est incontournable. J'ai été très touché ce matin en entendant la relecture théologique de cette journée. Ce dialogue, nous y aspirons profondément. Mais l'Église chez nous est encore trop réticente pour engager cette démarche. Cette démarche de rencontre exige d'aller recevoir, d'aller écouter, de se laisser interpeler jusqu'au bout. Nous le faisons certes. Mais nous sommes encore bien en deçà de ce qu'il faudrait.

Là où ce dialogue existe dans les villages et les communautés, les choses bougent. C'est vraiment ce dialogue qui permet aux communautés d'avancer et c'est d'autant plus important quand on voit ce qui se passe aux portes de nos pays. Ce qui se vit au Nigeria ou au Cameroun à travers Boko Haram doit nous interpeller fortement, nous chrétiens, pour cultiver le dialogue.

– Amandine et Guillaume, utilisez-vous des techniques et des espèces traditionnelles qui donnent des rendements moins élevés, mais sont moins consommatrices en eau ?

AMANDINE SCHLUR : Nous avons forcément respecté les pratiques déjà existantes, les variétés locales, les techniques ancestrales. Si ces espèces avaient été choisies, si ces méthodes avaient été développées, c'est qu'elles avaient du sens. En élevage aussi, les races locales sont préférées par les agriculteurs et par les consommateurs. Nous n'étions pas là pour importer des variétés plus productives, cela n'aurait eu aucun sens, mais pour essayer de comprendre les limites des pratiques utilisées, et surtout pour que les agriculteurs eux-mêmes trouvent des solutions.

– Vous êtes tous engagés localement. Comment mieux articuler le niveau local et le niveau politique mondial ?

THOMAS LECOURT : Du Paraguay, je reviens avec l'idée de l'écoute. Une vraie écoute, sincère, authentique constructive, active. Cette écoute permet d'articuler mieux ces questions entre le global et le local. Je ne suis pas convaincu du tout que tout viendra du global, loin s'en faut. Beaucoup d'initiatives, d'inventions se font directement, sans le truchement des instances politiques. L'orchestre en est un exemple : avec un peu de bon sens, de créativité et de volonté on peut faire beaucoup !

CHARLES BERTILLE : Quand, en Birmanie, il a été décidé de distribuer des bourses pour lutter contre le sida, nous avons essayé d'aider les associations chrétiennes et aussi les autres associations à avoir accès à ces bourses. Mais les personnels locaux avaient du mal même à remplir le formulaire ! Il a fallu instaurer une formation simplement pour leur apprendre à remplir ces deux pages. Cet exemple montre que l'international et le local, parfois, ont du mal à se coordonner.

– Quel regard portez-vous sur la concentration urbaine ? Y a-t-il des points positifs ?

CHARLES BERTILLE : Les jeunes aiment vivre en ville ; c'est plus facile, c'est à la mode, on noue des contacts. Mais on trouve aussi en ville de nombreuses populations poussées par la nécessité, et ayant dû quitter par obligation la campagne. Il faut être vigilant face à certaines mutations en cours en Asie. Je pense à une expérience qui se déroule au Laos : avec la mondialisation, beaucoup de paysans sont en train de souffrir. Des entreprises, notamment chinoises, achètent les terres, elles repoussent les paysans. Les gens n'arrivent pas à entrer dans ce nouveau mode de fonctionnement. Autrefois, ils possédaient la terre ; ils se retrouvent ouvriers agricoles. Dans les plantations de caoutchouc, les ouvriers agricoles ne sont pas payés pendant 4 mois. Comment voulez-vous que la famille tienne ? Ce mode de développement est destructeur. N'y a-t-il pas d'autres formes de développement qui pourraient être en dialogue avec le peuple local ?

– *En Afrique, quelle est la place des femmes dans ces enjeux de développement ?*

ANTOINE DZAMAH : Elle est éminemment importante. Beaucoup de choses peuvent changer grâce à l'éducation des filles. Il y a 20 ou 30 ans, peu de filles étaient scolarisées. Avec mon organisation, nous nous sommes engagés dans l'éducation. Nous avons notamment organisé des concours d'orthographe et de calcul. Depuis trois ans, ce sont les filles qui arrivent en tête ! C'est une très bonne nouvelle. Dans beaucoup d'organisations, d'associations, quand les femmes sont engagées, ça tient la route pour longtemps !

On dit souvent que les femmes sont une chance pour l'Afrique parce qu'elles gardent encore beaucoup de valeurs, de richesses qui sont dilapidées dans nos sociétés. Dans *Fondacio Afrique*, nous avons un certain nombre de femmes à des postes de responsabilité. C'est une très bonne nouvelle.

Fil rouge théologique

CLAIRE SIXT-GATEUILLE*

Quel regard portons-nous sur le monde ?

Il y a plusieurs façons de faire de la théologie, c'est-à-dire de parler de Dieu. Parmi elles, il y a la théologie systématique, celle qui s'appuie sur la Bible pour établir des grands principes, qui propose un cadre idéal pour l'Église et pour le monde. Il y a également la forme herméneutique, celle qui aide les gens à interpréter le monde, à discerner et à parler de Dieu de là où ils sont. Aujourd'hui, je vais m'appuyer sur cette deuxième forme de théologie.

Car au fond, la grande question de cette journée, c'est : « Quel regard portons-nous sur le monde ? » De quel point de vue regardons-nous ? Portons-nous des lunettes quand nous le regardons ? Petite question en passant : combien de temps passez-vous par jour à prier ou à méditer la Bible ? Et combien de temps à recevoir de « l'information » par un biais ou par un autre ? À votre avis, quelles sont les lunettes que nous avons le plus souvent sur le nez ? Si nous voulons ré-imaginer le monde, nous devons d'abord commencer par mettre le doigt sur ce qui fausse notre regard, bride notre imagination et freine notre témoignage, sur ce dont nous avons besoin d'être libérés.

Et aujourd'hui, je vois deux freins : le découragement face à l'état du monde et la peur de mal faire. Ces deux freins ont la même source, un manque de confiance : manque de confiance en Dieu, en sa capacité à changer le monde et même à le sauver, à susciter et inspirer des hommes de bonne volonté ; et manque de confiance en soi, en ses propres capacités à recevoir l'inspiration du Saint-Esprit et à déployer sa créativité à Son service.

Nous avons l'impression qu'il faudrait en faire toujours plus alors que nous sommes déjà fatigués.

Être avec

Vous connaissez le récit de l'évangile de Jean 12,1-8, lorsque Marie verse un parfum de grand prix sur les pieds de Jésus, et que Judas la critique en

* Claire Sixt-Gateuille est pasteur.




disant : « Il fallait vendre ce parfum pour 300 pièces d'argent et donner l'argent aux pauvres ! » Jésus lui répond : « Vous aurez toujours des pauvres avec vous, mais moi, vous ne m'aurez pas toujours. » Faut-il choisir entre Jésus et l'action auprès des pauvres, entre le spirituel et le social ? Ça ne colle pas vraiment avec la vie de Jésus. Quelle est son attitude habituelle avec les pauvres ? Jésus appelle à les soigner, visiter, accueillir, mais le plus souvent, il les guérit ou mange avec eux. Dans les deux cas, il les rencontre, chacun personnellement. Dans ce texte biblique, Jésus n'oppose pas sa présence à l'attention à porter aux plus pauvres, il distingue simplement entre « donner de l'argent aux pauvres » et « être avec les pauvres ». Il n'invite pas à en faire plus, mais à faire autrement, à être autrement. Et je me permets de croire que c'est l'intuition qu'a aussi le pape François dans *Evangelii gaudium*¹, quand il dit : « Je désire une Église pauvre pour les pauvres. » Il appelle à *être avec*, plutôt qu'à *donner à*. Et alors, la question de la dignité humaine n'est plus simplement une question de droits (de l'Homme), une question un peu abstraite, elle devient une question de regard et de relations, une question très concrète. Cet appel de Jésus à être avec nous invite à nous poser la question : d'où nous plaçons-nous pour porter notre regard sur ce monde ?

D'où regardons-nous ? Où nous plaçons-nous ?

Et cette question est essentielle ! Prenons un petit exemple : Esther Duflo est reconnue mondialement pour avoir révolutionné la logique de l'aide au développement. Comment ? Elle a modifié le point de vue qui influençait les décisions. Auparavant, les grandes décisions étaient prises du point de vue des décideurs, de ce qu'ils pensaient qu'il fallait faire. Elle, au contraire, est allée rencontrer les bénéficiaires de ces aides et étudier leur comportement et leur logique (je simplifie). Elle a cherché à comprendre le point de vue des pauvres et a ainsi montré que même pour un phénomène macroéconomique comme l'aide au développement, il fallait s'intéresser à l'humain avant de se poser la question des chiffres. On peut voir cela comme une information parmi tant d'autres ou comme un germe d'espérance : l'humain pourrait revenir au cœur de l'économie.

Nous avons fait le même virage, le même changement de regard dans les missions. Il y a un ou deux siècles, on voulait que les nations deviennent des

¹ Points 48, 186-189, et surtout 198-201.



« nations chrétiennes » et on pensait la mission du Nord vers le Sud. Aujourd'hui, notre objectif est d'être, partout dans le monde, des communautés chrétiennes dont les membres témoignent en paroles et en actes de l'Évangile et de sa force de transformation. C'est un défi qui s'appuie sur des personnes et sur des communautés locales, qui connaissent les vrais besoins au niveau local.

Quel universalisme ?


Ce changement de regard se fait aussi par rapport à la mondialisation. Avant, la confrontation avec une culture totalement différente, avec tout ce que cela comporte d'incompréhensions, était l'affaire de quelques spécialistes. Mais le développement des transports, des échanges et des migrations en ont fait un phénomène plus répandu, que l'on expérimente ou « qui risque de nous arriver ». Du coup, l'universalité devient une question concrète, la question de notre rapport aux autres cultures, aux gens d'origine différente. Et elle nous interpelle ; il n'est pas évident que nous soyons au centre du monde...

Le philosophe américain Michael Walzer montre que dans l'Ancien Testament, il y a deux types d'universalisme : le premier est l'*universalisme surplombant*, où le peuple élu, le peuple hébreu, est au centre, principal destinataire du salut. Dépositaire de la Loi, il est le seul à pouvoir dire ce qui est bien ou mal. L'autre forme d'universalisme est l'*universalisme réitératif*, où Dieu a un projet de salut pour chaque peuple, qui sera vécu différemment pour chaque peuple. Dans cette vision, l'expérience du peuple hébreu n'est qu'une expérience parmi d'autres, dans un plan de salut plus large. Si on étudie les actes des apôtres, on s'aperçoit que c'est aussi ce qui se passe dans l'épisode avec Pierre et Corneille ou celui du concile de Jérusalem¹ ; des disciples de Jésus, pétris de culture juive, prennent conscience que Dieu a aussi un plan de salut pour les non-juifs et qu'ils n'ont pas besoin de devenir juifs pour être sauvés.

De nouvelles lunettes

L'universalisme réitératif permet à chacun de trouver sa place, d'être respecté dans sa culture et ses valeurs et il autorise un regard à la fois critique et bienveillant sur l'expérience de l'autre. Il permet, en quelque sorte, d'avoir

¹ Actes 10 (Pierre et Corneille) puis 15 (le débat à Jérusalem).



d'autres lunettes : des lunettes à la fois correctrices et déformantes. *Correctrices*, pour avoir un regard plus équilibré sur le monde, un regard où le monde entier ne soit pas vu uniquement par le prisme de notre culture occidentale, de nos médias ou de nos valeurs ; un regard lucide. Mais aussi *déformantes*, car avoir la conviction que Dieu est à l'œuvre dans le monde, de façon discrète mais réelle, à travers différentes cultures nous permet de focaliser sur les germes d'espérance, de retrouver confiance et espérance et de porter un regard aimant sur ce monde.

Cela nous permet de nous engager tout en nous laissant porter par la *missio Dei*, la mission de Dieu dans le monde. Lui seul a un regard omniscient, qui englobe tout. Nous avons un rôle à jouer dans cette mission mais nous ne la maîtrisons pas, nous n'en portons pas toute la responsabilité, puisque c'est Dieu lui-même qui la met en œuvre et l'orchestre.

Les religions comme source d'espérance

BERNARD PERRET

BERNARD PERRET*

Répondre à un défi anthropologique d'une ampleur inédite

Quand nous avons discuté du principe de cette intervention avec Jérôme Vignon, l'encyclique *Laudato si'* n'avait pas encore été publiée. Nous pensions, bien sûr, que ce serait un événement important, mais nous ne pouvions pas deviner qu'elle apporterait des éléments de réponse aussi forts et substantiels à la question qui nous réunit ce matin, celle de la place de l'espérance religieuse dans un monde qui doit faire face à des défis sans précédent, à commencer par celui du changement climatique, dont je parlerai à titre d'exemple paradigmatique, bien que cela ne soit pas le seul. Conscient du risque que je prends en m'exprimant sur des sujets largement traités dans l'encyclique, je vais vous livrer mes propres réflexions, qui, heureusement, recouperont souvent celles du pape.

Commençons par ce titre « Les religions comme source d'espérance ». Au premier abord, il peut s'entendre dans le registre bien balisé du « supplément d'âme ». L'humanité serait confrontée à une situation si difficile et angoissante

* Bernard Perret est socio-économiste.

qu'elle devrait faire appel aux religions pour se donner du cœur au ventre, se donner des repères moraux, un idéal susceptible d'inspirer des comportements vertueux, et enfin des motifs de consolation pour nous aider à traverser une mauvaise passe. C'est à des choses de ce genre que l'on pense quand on voit la religion convoquée par tel ou tel leader d'opinion, à titre supplétif, comme on mobiliserait une source d'énergie cachée pour la mettre au service d'une idée préétablie du bien commun, par exemple le « développement durable » ou la transition écologique. Mais, bien sûr, ce n'est pas ainsi que les choses se passent : le « sens » porté par une tradition religieuse ne peut être vécu que pour lui-même, il échappe, par nature, à toute instrumentalisation.

Il n'en est pas moins vrai que les traditions religieuses – mais aussi les idéaux politiques, humanistes, socialistes ou autres – sont convoquées et mises à l'épreuve par la situation que connaît l'humanité. Les défis auxquels nous sommes confrontés nous placent en effet dans l'obligation de réinventer le sens de l'aventure humaine et de ressaisir dans une nouvelle perspective le sens des traditions religieuses. Il ne s'agit donc pas seulement de mobiliser des ressources de sens qui se trouveraient prêtes à l'emploi dans nos livres saints et nos traditions. Dans une large mesure, nous avons à faire du neuf à partir de ce dépôt. Cela vaut, je pense, pour toutes les religions, mais je me limiterai ici au point de vue du chrétien que j'essaie d'être.

Le pape, à bien le lire, ne dit pas autre chose. En témoigne la phrase qui ouvre le premier chapitre de l'encyclique : « Les réflexions théologiques ou philosophiques sur la situation de l'humanité et du monde, peuvent paraître un message répétitif et abstrait, si elles ne se présentent pas de nouveau à partir d'une confrontation avec le contexte actuel, en ce qu'il a d'inédit pour l'histoire de l'humanité. » (17)

L'inédit auquel nous sommes confrontés nous oblige à faire du neuf. Et ce n'est pas seulement une question de pédagogie et de communication, une question de présentation du message chrétien ; se confronter réellement aux vicissitudes de l'histoire humaine, c'est accepter par avance que cela puisse changer quelque chose dans notre vie spirituelle. Je pense ici à une phrase fameuse du philosophe chrétien Emmanuel Mounier, juste après la seconde guerre mondiale : « L'événement sera notre maître intérieur. » Je pense aussi à cette expression si souvent employée à l'époque du concile Vatican II : « les signes des temps ». Que dit-on quand on parle de « signes des temps », sinon que l'histoire humaine est un lieu de révélation ?

Le caractère inédit de la situation et des exigences qu'elle comporte

Avant de voir ce que cela doit faire bouger dans nos vies, et dans la manière dont nous comprenons le message chrétien, il nous faut prendre la mesure de l'« inédit » dont parle le pape. Je le ferai en me centrant sur la question du changement climatique, qui illustre de manière particulièrement frappante, et dramatique, ce caractère inédit.

À la veille de la COP21, les discours tenus par nos dirigeants pourraient donner l'impression que nous sommes dans le schéma classique d'une négociation internationale, où tout le problème se résume à trouver un bon compromis en équilibrant les concessions que doivent faire les uns et les autres. Comme lorsqu'il s'agit de redéfinir une frontière, de se partager un effort financier ou de conclure un accord commercial.

Or, fondamentalement, ce n'est pas du tout de cela qu'il s'agit. Bien sûr, il y a des points de négociation très concrets, par exemple, sur les transferts financiers importants à consentir au profit des pays du Sud, des efforts à partager pour financer des investissements et lutter contre les conséquences du réchauffement, mais l'essentiel est ailleurs. La vérité, c'est que l'on n'arrivera à rien sans dépasser la logique habituelle du « donnant-donnant », où chacun a peur de se faire avoir et cherche à tirer la couverture à lui. L'humanité n'a pas d'autre choix que de s'engager solidairement dans un chemin de développement entièrement nouveau, en transcendant les conflits et les rivalités qui la divisent.

Pour vous prouver que je n'exagère pas en mettant la barre à ce niveau, regardons plus précisément ce qu'implique concrètement la lutte contre le changement climatique. Permettez-moi pour commencer de vous asséner quelques chiffres. Il est admis par les experts que l'humanité devra réduire de moitié ses émissions de gaz à effet de serre d'ici 2050 si elle veut éviter un réchauffement moyen supérieur à 2° dont les conséquences, d'ampleur imprévisible, seraient certainement dramatiques et peut-être même de nature à compromettre la survie de notre civilisation. Pour un pays comme la France, qui doit faire un effort plus important que des pays plus pauvres, c'est une réduction d'un facteur 4 de nos émissions de gaz à effet de serre qu'il faut atteindre à cette échéance – tout en maintenant une croissance pour créer de l'emploi – objectif qui est d'ailleurs rappelé dans toutes les lois environnementales depuis 2009. Or, toutes les études montrent que cela ne pourra pas

être obtenu seulement par des innovations techniques, la croissance verte, les énergies renouvelables, même si la technoscience a de toute évidence un rôle important à jouer.

Nous ne ferons pas face à ce problème sans changements profonds dans nos modes de vie – y compris nos habitudes en matière de déplacements et d'alimentation. Pour ne prendre qu'un exemple, il est peu probable que le transport aérien puisse continuer à croître, quoi qu'en disent les constructeurs d'avions, dont les projections d'accroissement du chiffre d'affaire sont toujours aussi mirifiques. Je ne développe pas ce point, mais il est évidemment central.

Parmi les multiples changements qui s'annoncent et que l'on peine à anticiper, il faut souligner l'exigence absolue d'une gouvernance mondiale vraiment effective. Nous n'avancerons pas sans plus de solidarité, sans partager les efforts de recherche et d'investissements nécessaires aussi bien pour limiter les émissions que pour lutter contre les conséquences du réchauffement. Mais ce n'est pas tout : pour qu'un accord ambitieux de réduction des émissions de gaz à effet de serre aboutisse aux résultats prévus, il devra être assorti de mécanismes d'information mutuelle et de contrôle très contraignants. Concrètement, cela suppose un degré élevé de confiance entre les pays et la mise en place d'une instance mondiale de gouvernance climatique dotée de pouvoirs étendus.

Compte tenu de l'incidence économique des mesures de protection du climat, de l'interdépendance très forte entre la lutte contre le changement climatique et la politique économique, cela ne sera pas possible sans instaurer un ordre politique mondial beaucoup plus structuré que celui que nous connaissons. La guerre, de toute évidence, n'aura pas sa place dans un monde réellement mobilisé pour préserver les conditions physiques de sa survie. Or, dans le même temps, les tensions et les motifs de conflits vont se multiplier, que ce soit sous l'effet des migrations climatiques ou de la compétition pour l'accès à des ressources naturelles toujours plus rares et chères. Nous sommes très loin d'avoir pris la mesure de ce que signifie l'impératif de vivre ensemble pacifiquement sur une planète aux ressources limitées, de ce qu'exige en termes de « savoir vivre ensemble » l'obligation de partager et de gérer solidairement une « maison commune » dont la fragilité commence tout juste à nous apparaître.

Force est de reconnaître que nous sommes très mal préparés, et très mal armés, pour relever un tel défi. Je n'ignore pas, certes, que des millions de

gens se mobilisent à travers le monde pour défendre l'environnement, pour faire des recherches sur de nouvelles techniques ou pour se mettre au service d'un développement humain durable, à tous les niveaux, dans les ONG et dans beaucoup d'autres lieux, y compris les centres de recherche et les entreprises. Il ne manque pas d'engagements et d'actions exemplaires. Et pourtant, force est de constater que nous sommes loin du compte : en matière d'environnement, presque tous les clignotants sont au rouge. Dans une telle situation, la première chose à faire serait de prendre toute la mesure de ce qui nous empêche d'avancer.

L'un de nos principaux problèmes, c'est que nous sommes drogués à la croissance économique, une croissance qui, sous sa forme actuelle, est structurellement gourmande en énergie et destructrice de l'environnement. Si nous ne pouvons pas nous passer de la croissance, c'est d'abord, bien sûr, parce qu'elle nous apporte confort, bien-être, de nouveaux moyens de communiquer et de nous déplacer, et beaucoup d'autres choses foncièrement bonnes et agréables. Mais ce n'est pas tout. Si la croissance nous manque autant c'est aussi, et peut-être surtout, parce qu'elle est nécessaire à l'équilibre social dans des sociétés fondées comme la nôtre sur un idéal de liberté et de prospérité partagée. La croissance permet en effet de créer du travail et des emplois, offrant ainsi à chacun des opportunités d'ascension sociale et d'émancipation. Par-delà ses retombées sociales les plus tangibles, elle agit comme une huile dans les rouages de la vie collective, un solvant qui dissout les contradictions sociales. L'une de ses fonctions les plus importantes est de contenir la violence, de lui permettre de s'exprimer de manière non sanglante, sous la forme d'une compétition généralisée dans laquelle nous sommes tous engagés d'une manière ou d'une autre. Si l'on suit les analyses lumineuses de René Girard, la compétition économique est en effet le moyen qu'ont inventé les sociétés modernes pour se protéger de leur violence interne, en canalisant la « rivalité mimétique » vers l'enrichissement matériel. De fait, nos sociétés sont de plus en plus imprégnées de l'esprit de compétition (compétition économique, principalement, mais aussi sportive, politique). Ce n'est nullement un hasard si l'un des mots fétiches du débat public est le mot compétitivité. Quand on lit dans un journal « La Fnac convoite Darty » (titre récent du *Monde de l'économie*), tout le monde considère que c'est un aspect normal de la vie économique. Si l'on lisait « Durand convoite la femme de son voisin », cela passerait moins bien. Et pourtant, quelle est la différence ?

Or, ce contexte de compétition généralisée – à tous les niveaux, entre les individus, les entreprises, les territoires et les pays – nous rend terriblement court-termistes, que ce soit en politique ou en économie. Nous sommes tous engagés dans des parties que nous devons absolument gagner, très vite, sous peine d'être exclus du jeu. C'est cela, plus encore que le besoin de disposer de nouveaux biens matériels, qui rend la croissance si nécessaire. L'accumulation sans limite de nouvelles richesses est en effet ce qui permet à la compétition sociale de rester un jeu à somme positive, un jeu où il y a, au bout du compte, plus de gagnants que de perdants. Le problème, c'est que, sous sa forme actuelle, cette croissance est incompatible avec la sauvegarde de notre niche écologique.

Une autre difficulté, qui procède d'une déficience constitutive du psychisme humain, est notre incapacité à « croire ce que nous savons », selon l'expression du philosophe Jean-Pierre Dupuy, lorsque ce savoir contredit nos habitudes de pensée et notre intuition immédiate. L'expérience tend à prouver que les êtres humains ont la faculté d'occulter les faits qui ne cadrent pas avec leurs convictions préétablies, avec les évidences quotidiennes dans lesquelles ils sont immergés. Or, dans le monde social où nous vivons, tout est fait pour nous faire oublier la réalité des défis écologiques. Pour le dire d'une formule, la « raison économique » – c'est-à-dire la vision du monde et les modes de raisonnement sur lesquels repose le fonctionnement du système économique – est bien plus prégnante que les motivations écologiques. Un seul exemple pour l'illustrer : la manière dont les médias parlent de la baisse du prix du pétrole comme d'une bonne nouvelle pour le pouvoir d'achat, en oubliant de dire que c'est surtout une mauvaise nouvelle pour la planète.

Pour faire bonne mesure, il faut être conscient du risque que fait courir l'excès d'informations et d'images sur notre capacité à nous émouvoir et à prendre nos responsabilités. Quand le pape nous invite à « oser transformer en souffrance personnelle ce qui se passe dans le monde », il met le doigt sur un vrai danger, celui de l'accoutumance créée par un flux continu d'images qui devraient normalement nous déranger, nous faire peur ou nous culpabiliser, comme celle des réfugiés débarquant sur les plages italiennes ou la fonte accélérée de la banquise. Nous courons le risque de devenir les spectateurs fascinés et passifs d'un désastre au long cours qui nous concerne directement, mais dont nos « écrans » si bien nommés paraissent nous protéger.

Il est important de prendre la mesure de ces déficiences, de ces travers structurels qui nous rendent pour le moment incapables de faire face collectivement au défi climatique. Nous sommes réduits à l'impuissance par des pesanteurs considérables, qui sont à la fois en nous-mêmes et dans nos fonctionnements sociaux. Les routines de vie et de pensée dans lesquelles nous sommes englués nous empêchent de faire preuve de l'esprit de responsabilité et des capacités d'auto-limitation qui seraient absolument nécessaires pour nous permettre de vivre ensemble pacifiquement sur une planète aux ressources limitées. En définitive, c'est peut-être en cela que réside l'inédit de notre situation : le fait de ne plus pouvoir se fier à nos routines de vie et de pensée, le fait que certaines manières d'agir qui nous paraissent faire partie intégrante de notre mode de vie – prendre un grand bain d'eau chaude, manger de la viande rouge ou prendre l'avion pour partir en vacances – soient devenues problématiques.

Pour la première fois dans son histoire, l'humanité est confrontée à la nécessité de connaître et de contrôler les conséquences globales et à long terme des pratiques individuelles. Intégrer cette nécessité dans notre organisation et nos fonctionnements sociaux exige rien moins qu'un changement de civilisation – changement rapide, de surcroît, à échéance d'une génération. C'est à dessein que j'emploie ici le mot « civilisation », qui englobe tout à la fois les modes de vie, les techniques, l'organisation économique, politique et sociale, la culture et le spirituel.

Ce changement, les politiques se gardent bien de l'évoquer. Leur seul souci est de nous faire croire qu'ils ont les choses bien en main, que tout va bien se passer moyennant quelques efforts transitoires, et que nous pouvons les réélire en toute confiance. C'est le sens subliminal du mot « transition », qui évoque quelque chose comme un effort passager, un mauvais moment à passer. Si l'encyclique a reçu un tel écho, c'est qu'elle ose parler un tout autre langage. Le pape ne craint pas d'évoquer un changement global, dont il souligne la dimension spirituelle, certes, mais dont il ne cache pas les implications sociales, politiques et même culturelles, c'est-à-dire des changements qui concernent notre intelligence, notre manière de comprendre le monde. Ce texte répond au besoin d'une parole forte et crédible qui ose dire la gravité de la situation et les exigences qu'elle comporte. Parole dont les hommes politiques se montrent le plus souvent incapables. D'où ces commentaires entendus cet été au cours d'un colloque, de la part de personnes fort éloignées de la religion : « Voilà ce que j'aurais aimé entendre de la bouche d'un homme

politique. » Il s'avère désormais que cette parole ne pouvait venir que de l'Église. Le choc de la finitude du monde fait apparaître au grand jour la nécessité d'une conscience planétaire que l'Église a vocation d'incarner plus que toute autre institution.

Un appel à la conversion écologique qui s'adresse à tous

Pour qualifier ce changement aux multiples facettes, le pape n'hésite pas à parler de conversion : « J'adresse une invitation urgente à un nouveau dialogue sur la façon dont nous construisons l'avenir de la planète. Nous avons besoin d'une conversion qui nous unisse tous, parce que le défi environnemental que nous vivons, et ses racines humaines, nous concernent et nous touchent tous. » (14)

En employant le mot conversion, le pape vise-t-il seulement à convertir ses lecteurs à la foi chrétienne ? Leur demande-t-il de se faire baptiser ? De toute évidence, non. Même si l'invitation à découvrir le message chrétien n'est pas absente, le pape déploie une pédagogie de transformation politique et spirituelle dont les ressorts ne sont pas uniquement confessionnels. Les chrétiens, d'ailleurs, sont eux-mêmes appelés à opérer cette « conversion écologique », en commençant par se réapproprier un aspect trop souvent négligé de leur tradition, à savoir l'affirmation de l'éminente dignité de la création.

Cette conversion se décline d'abord dans le registre de l'éthique. Elle implique une nouvelle lecture de nos devoirs. L'accent traditionnellement mis sur la solidarité sociale n'est en rien affaibli, mais il se conjugue avec une affirmation plus claire de nos devoirs vis-à-vis des générations futures, avec le vivant non humain, et finalement avec la création tout entière.

En établissant un lien étroit entre nos différents devoirs – sans rien lâcher sur l'éminente dignité de l'homme – le pape écarte au passage deux dérives, deux manières fautives et dangereuses de convoquer le religieux face à la crise écologique. La première est le providentialisme : « Dieu veille sur sa création, c'est lui qui décidera quand ce monde doit prendre fin et nous n'y pouvons rien » (c'est ce que l'on peut entendre dans certains milieux protestants aux États-Unis). La seconde dérive, c'est ce qu'on appelle parfois « l'écologie profonde », qui peut prendre la forme d'une quasi divinisation de la nature, avec pour corollaire un anti-humanisme parfois ouvertement assumé (notamment dans certains milieux écologistes américains). Pour faire court, si l'homme détruit la nature, alors c'est l'homme qui devra être éliminé. Je

n'insiste pas, mais il faut rendre hommage au pape d'avoir tenu fermement une ligne qui écarte ces deux dérives.

Pour une pédagogie de l'espérance fondée sur une lecture de l'expérience humaine ordinaire

Et l'espérance dans tout cela ? Ne faut-il pas se demander si, dans la logique même du message de l'encyclique, l'appel à la conversion écologique peut contourner la question de l'espérance. D'un simple point de vue pragmatique, on peut observer que la conscience d'avoir des obligations donne rarement une énergie suffisante pour agir vigoureusement dans la durée. L'être humain est ainsi fait qu'il a besoin de motivations positives, et d'une vision mobilisatrice de l'avenir.

L'encyclique rappelle fortement nos devoirs vis-à-vis de l'avenir. Le message du pape, il faut le souligner, est ici très proche du « Principe responsabilité »¹ du philosophe allemand Hans Jonas – « Agis de telle sorte que les effets de ton action soient compatibles avec la permanence d'une vie authentiquement humaine sur terre. » Mais, quelle que soit leur force d'évidence, les principes éthiques ont peu de poids sur les comportements si les motivations manquent. Il faut oser poser cette question radicale : pourquoi l'être humain aurait-il besoin de l'avenir ? La question n'est pas de pure rhétorique. La tentation du nihilisme est très présente ; celle du désespoir ou, tout simplement, du cynisme existent bel et bien : « Après moi le déluge. » Et il y a fort à parier que cette tentation va devenir plus prégnante dans les années qui viennent.

Le nihilisme prend parfois la forme plus subtile du catastrophisme : « De toute façon, c'est trop tard, nous n'échapperons pas aux catastrophes, et rien ne pourra changer tant qu'elles n'auront pas eu lieu. » Mais, attention, le catastrophisme recouvre un ensemble d'attitudes qu'il ne faut pas toutes mettre dans le même sac. Le pape lui-même évoque les catastrophes : « Les prévisions catastrophistes ne peuvent plus être considérées avec mépris ni ironie. Nous pourrions laisser trop de décombres, de déserts et de saletés aux prochaines générations. » (161) Le philosophe Jean-Pierre Dupuy a développé l'idée très paradoxale que le seul moyen d'éviter les catastrophes consiste à les considérer comme quasi certaines. C'est ce qu'il appelle le « catastrophisme éclairé ». Quoi qu'il en soit, on voit

1 Hans Jonas, *Le Principe responsabilité : une éthique pour la civilisation technologique*, Paris, Le Cerf, 1990.

bien le risque : le catastrophisme peut être un paravent de la résignation et du nihilisme.

Une première réponse à cette tentation nihiliste tient au fait que nous sommes vitalement solidaires de nos enfants et petits-enfants, et par simple continuité, nous nous pensons assez naturellement comme les membres d'une humanité en devenir. En ce sens, comme l'observe finement l'encyclique, c'est peut-être d'abord nous qui avons besoin des générations futures : « Nous sommes, nous-mêmes, les premiers à avoir intérêt à laisser une planète habitable à l'humanité qui nous succédera. C'est un drame pour nous-mêmes, parce que cela met en crise le sens de notre propre passage sur cette terre. » (LS 160)

Mais cela n'est pas encore assez. Il faut aller plus loin et se demander d'où vient notre conviction que l'avenir est vraiment précieux et désirable ? S'agit-il seulement pour l'humanité de survivre comme une espèce animale, de continuer à tenir sa place parmi les autres espèces vivantes ? N'avons-nous pas besoin de croire que l'avenir dépasse – ou même transcende – le présent ?

La croyance au progrès matériel indéfini répondait à ce besoin. Elle opérait une forme d'« enchantement » de l'avenir, en faisant miroiter un monde futur fascinant et merveilleux, rempli de nouveautés, de choses agréables et excitantes. Qui plus est, la certitude de la poursuite d'une croissance économique cumulative et indéfinie nous permettait de rattacher nos actions immédiates – les compétitions dans lesquelles nous sommes engagés – à des buts collectifs motivants à long terme. Or, cette certitude rassurante n'est plus de mise. Nous n'avons plus aucune garantie que nos efforts légitimes pour améliorer nos conditions de vie s'inscrivent dans une trajectoire qui sera profitable à nos descendants.

Faute d'une représentation claire du progrès, nous avons plus que jamais besoin d'une espérance de type religieux. L'espérance est certes une vertu, une disposition de l'esprit humain qui nous porte à attendre avec confiance quelque chose de bon que nous ne connaissons pas. Mais elle s'appuie toujours sur des raisons d'espérer plus ou moins partageables et partagées au sein d'une société. Nous devons pouvoir rendre compte de manière relativement rationnelle de l'espérance qui est en nous. Ces raisons, pour nous chrétiens, sont d'abord contenues dans la promesse de salut authentifiée par la résurrection du Christ. Cependant, si nous voulons, à la suite du pape, inviter l'ensemble de l'humanité à s'inventer un avenir, nous devons faire de l'espérance un

terrain et un enjeu de dialogue avec nos contemporains – au même titre que nous dialoguons avec eux sur les questions morales. Nous sommes, en quelque sorte, sommés de trouver un langage universel pour dire quelque chose qui concerne tout le monde et qui soit en rapport avec l'espérance chrétienne.

Avant d'y venir, je vais faire un détour par la pensée du philosophe athée Ernst Bloch, dont l'ouvrage, *Le Principe Espérance*¹, a exercé une certaine influence sur la théologie chrétienne de l'espérance. Le concept-clef de la pensée de Bloch est le « non-encore » : pour Bloch, le monde humain est en attente, rempli d'éléments – y compris les idéaux trahis, les rêves inaccomplis et les espoirs déçus – qui font signe vers un monde réconcilié, délivré de la souffrance et de l'injustice. La première figure du « non-encore » est le « non-encore-conscient », l'être humain étant loin d'avoir mis en œuvre tout ce qui le dispose à vivre plus consciemment. À cette latence de la conscience humaine correspondent le « non-encore-devenu » de l'Histoire et le « non-encore-manifesté » dans le monde, à savoir toutes les possibilités entrevues dans l'ordre des actions humaines et de leurs effets sur le monde.

Bloch reste un utopiste imprégné de marxisme : son espérance s'appuie sur des promesses tangibles que l'Histoire devra tôt ou tard accomplir. Elle se fonde sur la conviction que l'homme est capable par lui-même d'accomplir les promesses qui sont en lui. Dans la situation où nous sommes, il est plus difficile de croire que l'homme est suffisamment sage pour réaliser lui-même son accomplissement. Mais je crois cependant possible de sauver la catégorie du « non-encore » en la dégageant de son fond d'utopie.

D'un point de vue chrétien, tous les « non-encore » de Bloch peuvent trouver un prolongement, et leur véritable condition de possibilité, dans le « non-encore révélé » mis en avant par le théologien Jürgen Moltmann en écho à Bloch. Pour Moltmann, « La révélation apportée par les apparitions du Christ ressuscité n'est pas seulement cachée : elle doit également être qualifiée d'inachevée et être référée à une réalité qui n'est pas encore là. C'est quelque chose qui est encore en suspens, qui ne s'est pas encore produit, qui n'est pas encore apparu, mais qui est promis et garanti dans sa Résurrection. »²

Pour Moltmann, l'espérance chrétienne est entièrement fondée sur la résurrection du Christ. Elle opère une rupture radicale dans notre vision du monde,

1 Ernst Bloch, *Le Principe Espérance*, (3 vol., 1954-1959), traduit de l'allemand, Gallimard, 1976.

2 *Théologie de l'espérance*, Cerf 1983, p. 92.

sans rapport avec une compréhension rationnelle de la réalité. Nous sommes en raison incapables de nous représenter ce qui n'est pas encore là, et donc incapables d'espérer si nous ne sommes pas chrétiens. C'est bien sûr sur ce point qu'il se sépare de Bloch et qu'il le critique dans sa prétention à fonder l'espérance sur les potentialités de l'être humain. Tout en partageant cette critique de l'optimisme marxiste, il me semble que l'espérance – si on la définit comme l'attente confiante d'un événement porteur de sens – peut trouver au moins des points d'ancrage dans l'existence humaine ordinaire, dans la mesure où elle prolonge ce que l'on pourrait appeler notre expérience du sens.

C'est un fait que ce qui compte le plus dans nos vies résulte de circonstances improbables, à commencer par l'événement originaire et singulier de notre naissance. Notre propre naissance constitue pour nous un événement bouleversant et incompréhensible, rebelle à toute rationalisation. À travers cet exemple, nous pouvons commencer à prendre conscience du fait que nous sommes dans une situation de radicale dépendance vis-à-vis de ce qui donne du sens à notre vie. En d'autres termes, nous vivons sous le régime de l'événement porteur de sens. Ce qui a le plus d'importance – ce qui change la donne : une rencontre amoureuse ou amicale, une œuvre d'art, une lecture, une découverte scientifique, une conversion religieuse –, relève de l'imprévisible, voire même parfois de l'inconcevable. Nous pouvons tous le constater, quels que soient les aléas de nos existences : ce qui nous est arrivé de plus important et de plus signifiant ne pouvait être anticipé. Et c'est souvent à la lumière de cet imprévisible que nous relisons notre existence.

Cela vaut aussi, bien sûr, à l'échelle de l'humanité. L'histoire humaine est radicalement événementielle. Les plus grandes choses, les plus belles réussites de la civilisation dépendent d'initiatives individuelles que personne ne pouvait anticiper, que l'on pense seulement à Jeanne d'Arc ou à Charles de Gaulle. Et c'est à partir de ces faits imprévisibles qu'un sens de l'Histoire nous apparaît, de manière rétrospective. Méditant sur la Révolution française en 1798, Emmanuel Kant notait qu'« un tel phénomène dans l'histoire de l'humanité ne s'oublie plus, parce qu'il a révélé dans la nature humaine une disposition et une faculté pour le mieux telle qu'aucun politique n'aurait pu avec toute sa subtilité la dégager de la marche des événements jusqu'à ce jour ». Je ne dis pas que la Révolution française a été totalement positive, mais Kant souligne qu'elle a révélé des formes d'action humaine que l'histoire antérieure ne permettait pas d'anticiper.

L'expérience humaine de l'événement porteur de sens rejoint l'un des schèmes fondamentaux de la tradition judéo-chrétienne – en fait, l'idée même de révélation. Le sens – c'est-à-dire ce qui compte vraiment, qui mérite qu'on se mette en marche – nous arrive comme à l'improviste. Dieu nous est présenté comme celui qui « fait toutes choses nouvelles », et c'est bien sûr une « bonne nouvelle » qui nous est annoncée. Son sens ne se réduit pas au contenu d'un livre, mais il se révèle à travers des événements imprévisibles, parfois inconcevables – le plus souvent des rencontres inattendues, dont l'Ancien Testament et les Évangiles fournissent maints exemples. La naissance et la résurrection du Christ sont les moments clefs de cette révélation, ce sont des figures de la naissance. Pour nous chrétiens, elles marquent des ruptures dans la marche du temps, des césures séparant un avant et un après. Ce n'est pas pour rien que la naissance du Christ marque le début d'une nouvelle ère. Mais on trouve bien d'autres exemples de ruptures événementielles dans les Évangiles. Pour les gens qu'il rencontre, le Christ se manifeste par des paroles et des actes inouïs, sans précédent. Les miracles sont l'archétype de l'événement qui crée une rupture dans l'ordre normal des choses. Mais on pourrait en dire autant du pardon, puisque le Christ lui-même établit un parallèle entre le pouvoir de faire des miracles et le pouvoir de pardonner.

Tout cela, encore une fois, n'est pas sans écho dans l'expérience humaine ordinaire. Voilà ce que nous devrions essayer de partager avec nos contemporains. Si l'avenir est porteur d'un sens et d'une beauté dont nous ne pouvons même pas concevoir la grandeur, alors, oui, cela vaut vraiment la peine de se mobiliser pour le rendre possible.

Débat

Les questions du débat ont été préparées et sont posées par trois médiateurs qui ont travaillé sous la conduite d'Elena Lasida pour leur master en économie solidaire et logique de marché : Anne-Sarah Socié, docteur en sociologie, chef de projet RSE dans la région lilloise, Augustin Gille et Felipe Machado Pinheiro, doctorants en économie autour de thèmes liés à l'utilité sociale.

PHILIPPE SEGRETAIN* : Vous nous avez fait partager l'ampleur de la catastrophe et montré combien ce qui était annoncé mettait en cause non seulement

* Philippe Segretain, membre du conseil des Semaines sociales de France, présidait la séance.

quelques degrés de plus mais, plus profondément, notre civilisation. Et vous appelez au dialogue sur l'espérance. Comment peut-on dialoguer sur l'espérance ? Vous nous lancez un défi. Nous allons entendre sur ce point les réactions de vos trois auditeurs.

ANNE-SARAH SOCIÉ : Nous sommes dans un présent de sidération, dans un temps où nous ne comprenons plus trop ce qui a été vécu. L'histoire est méconnaissable parce qu'elle prend un sens nouveau ; quant au futur, nous n'avons pas les cases pour le penser. Ce présent de sidération n'appartient pas encore à l'action et vous nous avez dit que la conscience ne suffit pas. Alors si l'espérance n'est pas exprimée dans l'action, si elle reste cachée dans cette sidération, à quoi peut-elle s'accrocher ? Et pourquoi y a-t-il une lumière dans cette sidération totale dont nous ne sommes pas encore sortis pour agir ?

BERNARD PERRET : La question m'entraîne assez loin. J'ai parlé d'une propédeutique de l'espérance. Qu'est-ce qui dans l'expérience humaine rend l'espérance pensable ? Dans la théologie chrétienne, l'espérance est une vertu théologale, c'est un don, qui provient du fait que nous nous sentons aimés. Nous avons fait l'expérience d'avoir été aimés par Dieu, ce qui nous donne cette certitude d'être prêts, d'être disposés à être surpris et à découvrir de nouvelles choses. Pour faire une analogie, dans le domaine de la psychologie, les gens qui ont été aimés sont capables d'aimer et de découvrir l'amour. L'espérance va au-delà. Le fait d'avoir reçu des choses de l'ordre de la transcendance, de l'incompréhensible, nous dispose à accueillir du neuf. Quand nous sommes face à des événements imprévus qui nous bousculent, cela peut certes perturber tout ce que nous savions – certaines lectures peuvent bouleverser notre façon de comprendre l'Évangile. Néanmoins nous sommes d'autant plus disposés à entrer dans ce nouveau que nous nous sommes déjà sentis vivants, y compris spirituellement, c'est-à-dire capables de faire des découvertes d'ordre spirituel dans nos vies.

AUGUSTIN GILLE : Vous nous présentez une situation catastrophique, elle l'est ; c'est un défi anthropologique. La clef que vous nous donnez est une attitude ouverte, disponible et finalement assez passive. Je voudrais vous interroger sur l'action individuelle. Comment l'espérance peut-elle se traduire concrètement dans l'action individuelle ?

BERNARD PERRET : Excellente question. En apparence il y aurait une contradiction entre une certaine dimension de passivité – le fait que des événements de sens nous arrivent, ce qui pourrait aller dans le sens d'un certain providentialisme – et un appel à l'action, à prendre ses responsabilités. Comment tout cela s'articule-t-il ? Très simplement parce qu'en réalité découvrir qu'il y a du nouveau qui se produit dans le monde, c'est découvrir aussi que ce « nouveau » passe par nous ou qu'il peut passer par nous. Nous sommes à la fois passifs et actifs. C'est tout le thème de l'inspiration dans la théologie. Il y a des choses qui s'imposent à nous en même temps qu'elles nous traversent, ce qui est très mobilisateur. C'est un motif enthousiasmant pour agir que de penser que nous ne sommes pas seulement de pauvres individus dépassés par ce qui nous arrive, mais aussi des acteurs passagers de la création, c'est-à-dire capables d'être nous-mêmes des créateurs.

PHILIPPE SEGRETAIN : J'aime bien le mot inspiration, car on y entend à la fois une poésie et un mouvement physique. Inspirer, c'est le premier acte de la respiration, donc de l'action. Mais peut-on aller au-delà de l'action individuelle ?

FELIPE MACHADO PINHEIRO : Si j'ai bien compris, l'espérance religieuse est de l'ordre d'une attitude, et une expérience d'ordre subjectif. On dit qu'on est habité par l'espérance, dont vous avez bien dit comment elle peut nous inscrire dans une vision dynamique du temps et nous engager à l'action. Or, nous sommes des êtres sociaux, c'est-à-dire que nous raisonnons, nous décidons, nous agissons à l'intérieur d'un cadre social qui nous conditionne. Comment l'espérance chrétienne peut-elle s'objectiver, s'incarner dans les structures de société, les institutions, les normes et autres dispositifs sociaux qui contribuent à réguler et orienter le vivre ensemble et la conduite individuelle ?

BERNARD PERRET : Dans notre culture moderne, et particulièrement dans la culture française qui est très critiquable de ce point de vue, nous avons tendance à opposer, d'un côté, la liberté, la spontanéité, l'action individuelle, et de l'autre, la lourdeur des institutions qu'elles soient politiques, religieuses ou autres. Or, en réalité, les institutions sont à la fois ce que nous produisons nous-mêmes par nos actions et ce qui nous permet d'agir. L'action individuelle est donc étroitement imbriquée avec la manière dont nous construisons les

institutions et dont les institutions nous construisent. Quand je parlais d'inspiration et d'une créativité qui doit passer par nous, il y a un message important à ajouter : cette créativité doit passer aussi par la créativité institutionnelle ! Il y a urgence à réinventer et redynamiser à tous les niveaux les institutions dans lesquelles nous sommes partie prenante, que ce soit l'Église ou les partis politiques, parce que c'est nécessaire pour agir. L'action individuelle est indissociable de la manière dont les institutions rendent possibles certaines actions ou produisent certaines routines. En ce qui concerne la lutte contre le changement climatique, on ne peut pas se contenter de dire qu'elle passera par une somme d'initiatives individuelles, d'innovations dans nos manières de vivre. Il y a clairement dans les institutions, dans les structures mêmes de la société, des choses qui doivent changer pour que nous soyons rendus capables d'agir de cette façon. Dans la langue anglaise il existe le mot empowerment qui n'a pas d'équivalent en français et qui signifie « être rendu à la fois légitime et capable de faire certaines choses ». Cet empowerment est largement le fait d'institutions que nous produisons nous-mêmes mais qui nous produisent aussi. Il ne faut surtout pas opposer la créativité individuelle à tout ce que nous pouvons faire dans nos institutions.

FELIPE MACHADO PINHEIRO : *Vous affirmez que nous finissons toujours par être obligés d'étayer le cadre des raisons en produisant nous-mêmes un principe de transcendance sociale métaphysique ou en nous appuyant sur des valeurs héritées. Vous êtes signataire du Manifeste convivialiste qui a pour objectif, selon Alain Caillé, de faire renaître l'espérance pour qu'elle puisse nourrir la volonté face aux menaces actuelles, à la survie morale et physique de l'humanité. Qu'y a-t-il de spécifique, de différent et de commun entre l'espérance chrétienne et l'espérance humaniste laïque ?*

BERNARD PERRET : Dans la ligne de ce que j'ai indiqué, il est important d'être engagé dans la société, d'être présent dans les lieux où les gens réfléchissent de bonne foi pour faire avancer des questions liées au bien commun. Ce qui nous rassemble dans le groupe convivialiste, composé d'individus très divers, c'est l'idée qu'on ne doit plus rester dans nos identités préétablies, mais entrer dans des formes de dialogue qui ouvrent les esprits, en essayant de se poser la question du vivre ensemble de manière neuve, sans préjugés, à partir d'un regard honnête sur les problèmes qui se posent si on veut définir des règles.

Toute cette réflexion sur la convivialité, avec toutes ses limites, me paraît intéressante par son ouverture, par le fait qu'elle crée un lieu où un dialogue plus approfondi devient possible. Pour être franc, ce que j'ai évoqué en termes de dialogue sur l'espérance est encore balbutiant, ce n'est pas très facile de poser les problèmes en ces termes. Il est plus commode de parler d'éthique, de droits de l'homme ou de développement durable, mais cette question est en filigrane.

Renouveler la vision de la mondialisation avec les religions

LUIGINO BRUNI

PHILIPPE CORNU

CHEIKH KHALED BENTOUNES

ANNE PONCE* : Cette conférence va nous demander une attitude un peu plus contemplative, d'accepter de se laisser imprégner, toucher par des choses qui pour certaines nous paraîtront plus proches et pour d'autres plus étranges. Je vous invite à écouter trois intervenants de religions différentes (chrétienne, bouddhiste, musulmane) qui vont nous introduire dans leur tradition au travers de textes sur la Création.

LUIGINO BRUNI**

J'ai choisi un texte de la Genèse, sur la tour de Babel (Gn 11,1-9). Les raisons du choix de ce texte classique se révéleront à la fin de mon intervention.

* Anne Ponce, directrice de *Pèlerin*, présidait la séance.

** Luigino Bruni est historien de la pensée économique et spécialiste de « l'économie de communion ».

Toute la terre avait une seule langue et les mêmes mots.

Après avoir quitté l'est, ils trouvèrent une plaine dans le pays de Shinear et s'y installèrent. Ils se dirent l'un à l'autre : « Allons ! Faisons des briques et cuissons-les au feu ! » La brique leur servit de pierre, et le bitume de ciment. Ils dirent encore : « Allons ! Construisons-nous une ville et une tour dont le sommet touche le ciel et faisons-nous un nom afin de ne pas être dispersés sur toute la surface de la terre. » L'Éternel descendit pour voir la ville et la tour que construisaient les hommes, et il dit : « Les voici qui forment un seul peuple et ont tous une même langue, et voilà ce qu'ils ont entrepris ! Maintenant, rien ne les retiendra de faire tout ce qu'ils ont projeté. Allons ! Descendons et là brouillons leur langage afin qu'ils ne se comprennent plus mutuellement. »

L'Éternel les dispersa loin de là sur toute la surface de la terre. Alors ils arrêtaient de construire la ville. C'est pourquoi on l'appela Babel ; parce que c'est là que l'Éternel brouilla le langage de toute la terre et c'est de là qu'il les dispersa sur toute la surface de la terre.

La création, la terre, la fraternité

Les civilisations qui se sont avérées fécondes sont celles qui n'ont pas instauré de rapport prédateur ni avec la terre ni avec le temps, mais les ont compris, les ont vécus et les ont accueillis comme un don.

Pour la Bible, la terre est une création ; c'est donc « la terre de YHWH ». Si le monde et la terre sont une création, alors nous sommes les habitants d'une terre dont nous ne sommes pas les propriétaires. L'humanisme biblique est centré sur la gratuité radicale du temps et de la terre ; il l'a exprimé de bien des manières, mais surtout, et de façon fondamentale, à travers la grande loi du sabbat et du jubilé : « Six jours, tu feras ce que tu as à faire, mais le septième jour, tu chômeras, afin que ton bœuf et ton âne se reposent et que le fils de ta servante et l'émigré reprennent leur souffle. » (Exode 23,10-12).

Nous ne sommes pas propriétaires du monde dans lequel nous vivons. Nous l'habitons, il nous aime, nous nourrit et nous fait vivre, mais nous sommes ses hôtes, habitants d'une terre qui est totalement nôtre et nous est totalement étrangère ; nous nous y sentons chez nous, mais en simples voyageurs. La terre, pour la Bible, est toujours une terre promise, et la terre promise est le

but idéal placé devant nous, jamais atteint. La terre est promise même lorsque c'est la terre sur laquelle nous avons bâti notre maison, celle où nous avons construit notre patrie au prix de notre sang ; celle où pousse le blé de nos champs. Une loi première, une loi de gratuité, règne sur toute la terre. La terre est le premier don reçu, et c'est ainsi que nous devons la vivre et l'habiter.

Il y a, dans la Bible, une prophétie de fraternité humaine et cosmique. *Tu peux travailler la terre durant six jours, mais pas le septième. Tu peux et tu dois travailler, mais pas toujours, parce que nous travaillions sans nous arrêter quand nous étions esclaves en Égypte. L'étranger n'est pas un étranger tous les jours, parce qu'il est aussi une personne de la maison, avec tous et comme tous. Il y a une partie de cette terre qui n'est pas à toi et que tu dois laisser à l'animal sauvage, à l'étranger, au pauvre. Ce que tu possèdes n'est pas uniquement pour toi. Il appartient aussi à l'autre, qui est différent de toi et qui n'est jamais « autre » au point de sortir de l'horizon du « nous ». Tous les biens sont des biens communs.*

Cependant, si les relations humaines sont marquées d'une onction de gratuité, alors la Bible nous dit que toute propriété est une propriété imparfaite, que tout domaine humain est second, et qu'aucun homme n'est ni vraiment ni seulement un étranger. Aucun pauvre n'est pauvre pour toujours.

Le degré d'humanité et de civilisation véritable de toute société concrète se mesure à l'écart entre le sixième et le septième jour. Le dernier jour devient alors la perspective d'où il faut regarder les six autres et juger de leur qualité éthique, spirituelle et humaine. Quand la liberté du septième jour est absente, le travail se change en esclavage pour celui qui travaille, servitude et absence de repos pour la terre et pour les animaux ; l'étranger ne devient jamais un frère, le pauvre ne trouve jamais de rédemption.

Les Évangiles, quant à eux, associent la terre à la douceur : « Heureux les doux, car ils recevront la terre en héritage. » (Mt 5, 4) La terre est promise aux doux ; c'est leur héritage. Mais la terre de l'humanisme biblique appartient à Dieu. Alors, quelle terre possédons-nous, si nous sommes doux ? L'homme doux possède toute terre en ne la possédant pas, et il la partage donc. Il la ressent comme un héritage reçu gratuitement, non comme une marchandise achetée sur les marchés, et c'est ainsi qu'il voudra la léguer à ses enfants. Il ouvre les portes de sa maison, parce qu'il sait qu'elle est réellement aussi celle des autres. Et quand sa maison se remplit d'hôtes étrangers à sa famille, il ne se prend pas pour un héros ni pour un altruiste, mais se considère seulement

comme quelqu'un qui possède une terre qu'il a reçue en don et en héritage, même s'il l'a achetée avec ses économies de toute une vie.

La terre est toujours terre promise ; elle se trouve au-delà d'un Jourdain que nous contempons sans jamais le traverser, à l'instar de Moïse. Et si la terre est promise aux doux, alors la terre promise est la terre des doux. Toute terre habitée par des hommes doux est déjà terre promise. Même la terre de notre ville, de notre quartier, la terre de notre maison devient terre promise, si au moins un être doux l'habite.

Adam et Caïn

La Bible place Adam gardien de la terre. Au commencement Caïn n'existe pas ; seul existe quelque chose qui est « très beau et très bon » (*tov* en hébreu) et qui, au sixième jour, avec l'homme, devient « très bon et très beau » (Gn 1,31). C'est la *bénédition* qui plane sur le monde créé. Le commencement, le bereshit, le commencement de la terre, des êtres vivants et des êtres humains, est bonté et beauté. Ceci nous indique quelle est la vocation la plus profonde et la plus vraie de la terre, des êtres vivants, de l'homme et de la femme. Et ceci nous indique aussi que la terre est vivante parce qu'elle porte en elle un rapport d'amour et de réciprocité ; que les montagnes elles-mêmes sont vivantes, comme le sont aussi les pierres, les fleuves et le ciel. Le premier chapitre de la Genèse est un chant sublime à la vie et à l'univers créé, qui a à son sommet l'*Adam*, l'être humain. Et toutes ces créatures sont bonnes, très bonnes, belles et bénies, car voulues par un débordement d'amour.

À la différence des mythes du Proche-Orient ou de l'Inde, contemporains ou antérieurs à la Genèse et dans lesquels le monde et l'homme naissent des violences, des luttes entre les dieux, des décadences et des dégénérescences, dans l'humanisme biblique, le premier mot sur la création est au contraire bonté-beauté. Le mal peut être terrible, mais le bien est plus profond et plus fort que tout mal, fût-il grand et dévastateur. Le mal peut être banal, le bien, jamais.

Cette « chose très belle et très bonne » devient malade et dégénère, et cependant aucune maladie de l'âme et du corps n'est assez forte pour anéantir cette beauté et cette bonté primordiales. Caïn peut tuer Abel, mais il ne tue pas l'Adam. La vie ne meurt pas, notre lumière intérieure ne s'éteint pas, tant que nous n'oublions pas qu'avant Caïn il y a Adam, qui vit en relation avec

Dieu, avec la terre – même s’il nous faut regarder l’histoire dans la perspective de Caïn et de ses fils. L’Adam s’épanouit pleinement, son image se révèle vraiment, dans le rapport de réciprocité avec la femme, quand ses yeux rencontrent d’autres yeux, sur un plan d’égalité (*ezer kenegdo* en hébreu). « Il n’est pas bon que l’homme soit seul... » (Gn 2). Ces paroles visent les rapports homme-femme, mais les hommes et les femmes ne sont pas seuls lorsqu’ils se sentent accompagnés par la création tout entière.

Croire à cette première parole sur le monde et sur l’homme, c’est croire que le premier et le dernier mot sur l’homme n’est pas celui de Caïn. Or c’est, au contraire, sur le primat de Caïn et sur le pessimisme anthropologique radical que nous avons bâti des contrats sociaux et des Léviathan, un droit pénal et des tribunaux, des taxes, des banques, des lois sur les clandestins, l’euthanasie pour les petits enfants.

L’homme réel est un mélange de Caïn et d’Adam, mais l’humanisme biblique nous dit qu’Adam est avant. Si notre premier et notre dernier mot était celui de Caïn, aucun pardon et aucun recommencement ne seraient vrais, et aucun « pour toujours » ne pourrait être prononcé.

Quiconque prend au sérieux cette première parole sur l’humain voit que le monde est rempli de choses belles et bonnes. Il les découvre lorsqu’il contemple avec étonnement les couchers de soleil, les étoiles et les montagnes enneigées ; mais il découvre des choses très bonnes et très belles lorsqu’il regarde ses collègues, ses voisins, le vieillard mourant, le malade en fin de vie, tous ces êtres déformés par trop de misère ou trop de richesse, cette grand-mère retombée en enfance qui joue à la poupée, Caïn qui continue de nous frapper. Aucune forêt amazonienne, aucun sommet alpestre ne peuvent égaler la beauté-bonté de Mario, clochard de la gare de Rome. C’est cela l’anthropologie de la Bible.

Toutefois, cette primauté d’Adam sur Caïn renferme d’autres messages importants.

La Genèse nous présente, dans le premier chapitre, un rapport homme-nature qui constitue ce dernier gardien et assistant. L’Adam (le terrestre, Adam étant formé du mot *adamah*, qui signifie terre), est placé dans le jardin, avec l’ordre de le garder et de le cultiver. Garder : *shamar* en hébreu. Au chapitre 4 de la Genèse, nous rencontrons à nouveau le même verbe, lorsque Caïn revient des champs où il a tué son frère Abel et, face à la terrible question d’Élohim : « Où est ton frère ? », au lieu de répondre et d’être *responsable* (du verbe

répondre) de son acte, il pose à Dieu une autre question : « Suis-je le gardien de mon frère ? » De nouveau la garde, de nouveau *shamar*. Il n'y a qu'une garde : si je ne suis pas le gardien de mon frère, je ne peux pas être le gardien de la terre, et vice-versa.

Si nous ne sommes pas les gardiens les uns des autres, nous ne serons jamais capables, non plus, d'être les gardiens de la terre, ni même nos propres gardiens. Là où la garde disparaît, la place de la fraternité est prise par le fratricide, et la terre se tache du sang des frères. Dieu, lui, parvient à sentir l'odeur des victimes de ce refus de la garde : « La voix du sang de ton frère crie du sol vers moi » (Gn 4,11).

La fraternité côtoie le fratricide. Dans les rapports entre les êtres humains et entre les créatures, l'indifférence n'existe pas : la garde, ou le fratricide. Mais cette première fraternité manquée nous dit aussi que, si la première fraternité de l'histoire a été un fratricide, alors, sur la terre, tout homicide est un fratricide.

Conclusion : Noé ou Babel ?

Après Caïn, la Bible nous présente Lamek et son chant : « J'ai tué un homme pour une blessure, un enfant pour une meurtrissure. » (Gn 4, 23). L'humanité devient entièrement corrompue. Élohim se repent et envoie le déluge. Pourtant, sur une terre dégradée et en profonde « crise », il reste un juste, un seul : Noé. Cet homme juste reçoit un appel, une vocation, et construit une arche de salut.

Le premier signe de la justice de Noé, c'est qu'il répond à sa vocation. Mais le second signe, le signe vraiment décisif, c'est le fait qu'il construit une arche donnant contenu et vérité à son appel personnel. Derrière des « appels sans arche de salut », se cachent de nombreuses illusions et, souvent, de nombreuses névroses. Chaque jour, les communautés humaines, les entreprises, le monde, se sauvent de situations dégradées, gâchées, de crises radicales, parce qu'il se trouve des personnes qui entendent un appel de salut et y répondent en construisant une arche de salut. *Car il en existe au moins une.* Une seule personne peut suffire pour une histoire de salut. Les saluts viennent toujours grâce à des vocations et grâce à la construction d'arches. Il suffit de quelqu'un – un homme ou une femme – qui crée une œuvre d'art, qui met sur pied une coopérative, une entreprise, un syndicat, une association ou un mou-

vement politique ; ou encore, quelqu'un qui fonde une famille et la protège, qui protège son enfant ou sauvegarde son métier ; quelqu'un qui parvient à porter dans la durée une croix féconde.

Dans toutes les histoires de salut, qu'elles soient individuelles ou collectives, il se trouve toujours un « juste », et il y a toujours « une arche ». Nous sommes sauvés des déluges parce qu'il y a un homme juste, au moins un, qui entend un appel à construire une arche, et qui la construit.

Cependant, à la fin de l'histoire splendide de Noé et de l'arc-en-ciel, signe du pardon et de l'alliance nouvelle entre Élohim et la terre, nous avons la construction de la tour de Babel.

L'erreur radicale de Babel a été de chercher le salut en s'enfermant entre personnes semblables : tous avaient « une même langue et les mêmes mots » (Gn 11,1). La ville-tour fut construite « afin de ne pas être dispersés sur toute la surface de la terre » (Gn 11,4). Se disperser, c'est le commandement qu'avaient reçu ceux qui avaient été sauvés du déluge : « Soyez féconds et prolifiques, pullulez sur la terre, et multipliez-vous sur elle. » (Gn 9,7) Or, les hommes qui avaient été sauvés cherchaient le salut dans le fait de ne pas partir et de rester au contraire à l'abri du risque engendré par la multiplicité et le pullulement de la vie.

Le péché de Babel a donc consisté à croire que le salut se trouvait dans le fait de construire de hauts murs et de faire naître une communauté qui égare le don reçu.

Avec l'arche, le salut est arrivé par une *construction* ; à Babel, le salut est né d'une *destruction*, d'une dispersion. Les sauvetages, tant individuels que collectifs, arrivent aussi de cette manière : à partir des *dispersions*, des sorties, des émigrations. La bénédiction féconde consiste à se disperser sur la terre, à peupler de nouveaux mondes, dans la variété et la biodiversité des langues et donc des cultures, des talents, des vocations. La corolle de la fleur est féconde quand elle disperse ses spores. La tentation de Babel apparaît ponctuellement quand nous fuyons les déluges ou quand nous en craignons d'autres. Au lieu de nous disperser, de sortir, de regarder devant nous et autour de nous avec espérance, nous quittons la tente et nous construisons une tour. Or, dans ces tours, les enfants ne naissent pas. La tente mobile est la maison qui est bonne pour l'humain.

Dans la vallée de Babel, les hommes n'avaient pas compris que le « ciel » à atteindre ne se trouvait pas dans les hauteurs mais devant eux, sur le chemin

de ce qui « n'est pas encore ». Ils n'avaient pas compris qu'une pauvre tente de nomade était plus forte qu'une tour montant jusqu'au ciel.

Hors de l'Éden, dans le jardin de l'histoire, nous ne trouverons pas la nouvelle langue d'Adam en revenant en arrière ni en arrêtant le cours de l'histoire, enfermés dans des tours avec ceux qui nous ressemblent. Nous ne pourrions la retrouver qu'en marchant à la suite d'une voix, d'un arc-en-ciel, d'une étoile, d'un araméen nomade.

De nos jours en Europe, en ces temps de déluges financiers et sociaux, la tentation de Babel revient avec force. Cependant, les Noé aussi se multiplient ; ce sont eux qui combattent les barques de la mort et leurs trafiquants, en donnant vie à des arches de salut, à tous les niveaux. Nous devons continuer à abattre les hautes tours et à construire des arches, pour sauver les hommes et nous sauver nous-mêmes des déluges, anciens et nouveaux. Mais, surtout, nous devons sauver les enfants, les fils et les filles de tous les hommes. La terre promise est pour eux.

PHILIPPE CORNU*

La position du bouddhisme est toujours un peu différente de celle des autres religions. Il faut dire que le bouddhisme est un ovni parmi les religions. Si tant est même qu'on puisse définir le bouddhisme comme une religion. Le bouddhisme met en effet plus l'accent sur une « voie spirituelle », en tant que telle que sur son côté religion instituée. Mais une voie spirituelle, qu'est-ce que cela veut dire ? Cela veut dire mettre l'accent sur l'individu et sur l'intériorité. Le bouddhisme est donc une introspection. Pour autant ce n'est pas du nombrilisme. Cette introspection n'a de sens que pour mieux rebondir dans le monde. C'est là le caractère même du bouddhisme : on ne peut pas commencer à réformer les choses à l'extérieur de soi sans au préalable se réformer soi-même. Si notre état d'esprit est dispersé, égocentrique, passionnel, impétueux, stressé ou dominé par l'hybris, la démesure — ce qui est plutôt le cas à notre époque — il n'y a pas d'espoir de paix, il n'y a pas de possibilité pour le « mieux vivre ensemble ». En somme ce n'est pas une tour de Babel que le bouddhisme construit mais, au contraire, un travail sur soi-même dont le but ultime est de mieux rejaillir dans le soin à autrui.

* Philippe Cornu est président de l'Institut d'études bouddhiques.

Autre différence avec les religions instituées, le bouddhisme ne se pose pas la question du « mal » à l'origine des difficultés que nous rencontrons. Ces difficultés ne sont pas issues du « mal », mais de l'ignorance. Le texte que je vais vous lire nous parle de ce que nous sommes fondamentalement au plus profond de nous-mêmes. Le bouddhisme s'appuie sur la transcendance, mais la particularité du bouddhisme réside dans le fait que la transcendance est située dans l'immanence. Le principe le plus fondamental se trouve à l'intérieur de nos cœurs. Il n'est pas extériorisé comme dans les religions abrahamiques. Il n'existe pas de Dieu créateur dont nous serions les créatures ni les co-créateurs. Nous sommes nous-mêmes les manifestants, les exprimants, de ce qui est à l'intérieur de notre cœur. Le tout est de savoir si ce qui existe en tant que manifestation est reconnu comme issu de l'esprit de « claire lumière », l'esprit inconditionné. Et dans ce cas, les choses seront harmonieuses. Ou alors, si elles sont incomprises du fait de notre ignorance, nous rentrons dans le *samsâra*, le cycle douloureux de l'existence conditionnée avec tous les aléas de la souffrance humaine.

Dépasser l'ignorance

Dans le bouddhisme, on oppose souvent deux aspects de l'existence, le *samsâra* et le *nirvâna*. Le *samsâra*, terme sanscrit qui désigne la pérégrination, l'errance, est en fait cet état d'ignorance qui nous égare hors de la compréhension de notre véritable nature. Le *nirvâna*, qui est un état au-delà de la souffrance, n'est pas un paradis refuge, une tour d'ivoire par rapport au monde. Il désigne un état d'être, celui où l'on comprend les choses dans leur véritable nature et où l'on est en adéquation avec la nature des phénomènes et non pas décalé. Dans le *samsâra*, nous nous débattons sans cesse car nous sommes habités par les maux qui empoisonnent l'esprit comme le désir de possession, l'agression à l'égard de ce qui nous menace ou encore l'indifférence. Ce sont trois expressions d'ignorance fondamentale qui sont à l'origine de tous les problèmes que nous pouvons voir se produire chez les autres comme en nous-mêmes.

Dans le texte que je vais vous lire, on nous invite à dépasser l'ignorance. On nous explique que nous avons en nous à la fois toute la potentialité du bonheur et toute la potentialité d'un monde douloureux et insatisfaisant. L'origine du bonheur est en nous-mêmes. Elle s'y trouve depuis toujours. Cette dimension intime de l'esprit éveillé est au-delà du temps. Ce n'est pas dans la

temporalité et, pourtant, tout se joue à chaque instant selon le choix que l'on fait de rester dans l'ignorance ou bien de cheminer vers la sagesse.

Texte extrait du cycle dzogchen du Zhangzhung Nyengyü*
(école Yungdrung bön)

Hommage à Küntuzangpo, la grande Intention de la Vue qui tout embrasse !
Voici l'enseignement qui en délivre le sens :

Bien avant que *samsâra* et *nirvâna* se soient distingués,
Il n'existait même pas les désignations nominales de « bouddhas » et
d'« êtres animés ».

Le roi de la Présence connaissante était cette Base source de toutes
choses,

Qui embrasse tout et n'est sujette à aucune limitation.

Or, selon que l'on comprend ou non le sens de la Base,

Elle se présente comme la Base d'où proviennent soit les bouddhas soit les
êtres animés.

Ses manifestations sont lumineuses et insubstantielles, pareilles au lever du
soleil dans le ciel,

Et l'essence de l'esprit n'a d'aucune manière une existence concrète.

Son mode d'émergence est intarissable, se manifestant brillamment partout,

À l'exemple du disque solaire dont les rayons lumineux luisent sans partialité.

Les rayons lumineux sont à la grande luminosité de la Présence intrinsèque

Ce que les rayons solaires sont au disque du soleil.

Ses manifestations sont claires et cependant, ni l'attention ni les pensées
discursives subtiles

N'opèrent de saisie conceptuelle à leur égard en tant qu'objet et sujet,

À l'instar de l'arc-en-ciel qui apparaît dans l'atmosphère,

Brillant de toutes ses couleurs et cependant insaisissable.

Les désignations de *samsâra* et de *nirvâna* n'ont pas d'existence réelle,

Et c'est du fait de la différence entre le réaliser et ne pas le réaliser

Que la Base se présente comme la source du *nirvâna* ou du *samsâra*.

Source de toutes choses, elle est impartiale à leur égard ;

Ainsi, elle ne produit pas les quatre éléments,

* © Traduction originale de Philippe Cornu. Ne pas reproduire sans son autorisation
expresse.

Lesquels ne se développent pas du fait de causes primaires et ne sont pas détruits par les conditions secondaires.

Leur essence est primordialement pure et leur mode d'émergence spontanément accompli.

Les bouddhas pleinement accomplis n'en sont pas les auteurs

Et les désignations de paroles et d'écritures sont hors de propos.

Les êtres animés ne trouvent pas le moyen de les corrompre.

Si elle est à l'origine de tout, la Base est cependant neutre

Comme l'est l'espace, l'océan ou la terre.

Lorsqu'elle devient la Base à l'origine de toutes choses,

On lui attache le nom de Base universelle,

Mais elle n'existe pas réellement sous cette désignation, étant en elle-même indifférente.

Ainsi, la Base universelle statique surgit bien,

Mais entre le fait de la comprendre ou de ne pas la comprendre, il y a une très grande différence.

Lors du lever de la lumière du soleil dans le ciel,

Les ténèbres se dissipent naturellement.

Ainsi, lorsque l'on rencontre les circonstances favorisant la réalisation,

Bouddhas, Corps divins et champs purs

Émergent dans la grande spontanéité sans qu'on les recherche.

[Au contraire] les êtres animés qui ne l'ont pas réalisée

Sont comme une lampe qui s'éteint dans une maison obscure :

Du fait qu'ils ont rencontré les circonstances de la non-réalisation,

Ils voient se lever les apparences trompeuses et font l'épreuve de la souffrance.

Ainsi surgissent les désignations nominales de *samsâra* et de *nirvâna*.

Tel est le premier chapitre, qui expose la Base générale du *samsâra* et du *nirvâna*.

L'intériorité, clef de l'action juste et bonne

Ce poème mystique mériterait de très amples explications. C'est un peu une forme de « récit de la Genèse », à ceci près qu'ici la genèse des phénomènes jaillit de l'esprit primordial qui se trouve en chacun de nous. Nous sommes donc chacun responsables de ce monde dans lequel nous vivons, des apparences que nous vivons. Ce n'est pas un Dieu extérieur ou des causes

extrinsèques qu'il faut incriminer. Il nous faut assumer le fait que notre souffrance est la conséquence de notre ignorance, de ce que nous n'avons pas compris la nature fondamentale de la vie. Nous devons trouver en nous-mêmes la possibilité de désarmer cette souffrance pour pouvoir la désarmer chez l'autre. Il ne s'agit donc en aucun cas de se retirer en soi-même en se désintéressant des autres.

On fait souvent le reproche au bouddhisme d'être une philosophie de l'indifférence, de l'inaction. C'est on ne peut plus faux ! Il ne s'agit nullement d'indifférence, mais de non-attachement. La plupart de nos contemporains ne connaissent pas le bouddhisme, ils ne le comprennent pas. Nous avons deux siècles d'incompréhension du bouddhisme derrière nous ! Il ne s'agit pas du tout d'une religion de l'inaction. Nous devons évidemment agir dans le monde mais si nous agissons sous l'effet de nos passions et de l'ignorance qui nous empoisonnent, le résultat de nos actions conduit à ce monde que nous vivons, à ces catastrophes que nous connaissons : catastrophes économiques, prédation de toutes les ressources, spoliation, destruction spirituelle de l'humanité, effondrement de toutes les traditions qui structurent nos sociétés, et nous sommes en très grand danger à notre époque où le matérialisme a une emprise sur le monde qu'il n'avait jamais eue auparavant. Or, le matérialisme est précisément le résultat de cette saisie du monde par le biais de nos passions. Alors qu'originellement les choses jaillissent spontanément, dans un aspect parfaitement pur, nos passions et notre ignorance nous conduisent à devenir incapables de voir la qualité naturelle et parfaite de ce que nous percevons. Nous ne voyons plus autour de nous que des objets, des choses à manipuler. Nous n'arrêtons pas de manipuler le monde. Pour faire lien avec le propos de Luigino Bruni, le problème c'est que l'homme manipule son monde, l'instrumentalise alors qu'il est censé jardiner et prendre soin.

Le repos du septième jour...

Nous cherchons à contrôler le monde, mais que contrôlons-nous ? Nous contrôlons la nature, certes, jusqu'à un certain point. Mais nous en faisons partie, nous émergeons nous-mêmes de cette nature primordiale ! Comment imaginer que nous puissions exister en dehors de la nature ? Comment assimiler la culture à une forme de tour de Babel qui nous séparerait de la nature ? C'est absurde ! Cela, c'est l'orgueil humain, une passion destructrice. Cet orgueil humain montre qu'il n'a rien compris de la vie. Vivre, c'est regarder

en soi-même, regarder en notre esprit et trouver en nous cette étincelle de lumière. À travers la méditation, à travers la contemplation, le bouddhisme met l'accent sur l'intériorité. Car si on se précipite toujours vers le monde et dans l'action sans présence préalable à soi-même, on ne fera rien d'autre que rendre les choses de pire en pire. Il faut marquer le pas, regarder en nous-mêmes. Le temps de l'attente et du silence qui nous réconcilie avec notre nature primordiale. Ce qui ne nous empêche pas d'agir ensuite. Mais s'il n'y a pas cette respiration, ce « septième jour » en nous-mêmes comme le dirait Luigino Bruni, comment pourrions-nous arrêter la course folle dans laquelle l'humanité est engagée actuellement. Il nous faut rembobiner le mauvais film que nous avons créé, revenir à sa source lumineuse pour redéployer le juste film, celui que nous propose la Sagesse ; car toutes les manifestations du monde sont en réalité l'expression lumineuse de la sagesse. Parce que nous n'avons pas compris cette sagesse, nous l'avons écornée, obscurcie, densifiée et nous avons fait du monde... ce qu'il est.

Retrouver l'esprit du coeur

Ce que je viens de vous lire est un texte d'une tradition souvent considérée comme la plus élevée du bouddhisme tibétain, la tradition de la Grande Perfection ou *Dzogchen*. C'est quelque chose que peu de gens connaissent aujourd'hui. Toute une mystique se révèle derrière ce texte. Il concerne la vie fondamentale, ce que nous essayons de rétablir en nous et c'est pourquoi il nous suggère de d'abord revenir à notre pure nature originelle, pour mieux comprendre les choses et ne plus les interpréter ni les juger à partir de nos projections, de nos émotions et de nos cogitations égocentriques. Car l'esprit qui nous anime habituellement, c'est l'esprit qui cogite, l'esprit qui souffre, qui a des émotions, qui échafaude, qui imagine des choses. Mais cet esprit, puisqu'il part de bases fausses, erronées, comment voulez-vous qu'il engendre de bons fruits ? Il faut remettre le compteur à zéro en nous-mêmes et repartir d'une base saine.

L'ignorance n'est pas une fatalité, elle peut être vaincue ! L'ignorance, ce n'est pas une chose réelle, c'est une absence de connaissance. Une absence qui ne devrait pas tant nous faire peur que cela. Ce n'est pas de l'ignorance ordinaire des choses dont je parle. Mais d'une ignorance fondamentale, d'un obscurcissement qui nous empêche de voir notre nature véritable et celle de l'univers. C'est de cela qu'il faut nous défaire.

Comment ? En retournant notre esprit sur lui-même directement, sans utiliser la pensée proprement dite, mais en utilisant l'ouverture du cœur. Car l'esprit, bien évidemment, même s'il est relayé par le cerveau, n'est pas dans le cerveau, pas plus qu'il n'est son produit : il est au fond de notre être, au centre de notre être, au plus profond de nous. Si nous regardons au centre de notre cœur au lieu de nous disperser dans le lointain, nous allons découvrir cet esprit de claire lumière, lequel est habité par une vraie ynamique d'amour. Les bouddhistes utilisent le mot compassion. Je n'aime pas trop ce mot. Compatir, c'est souffrir avec. C'est un peu le mot qui nous reste parce que le mot « amour » a déjà été pris par les chrétiens — j'exagère, bien sûr —, car c'est aussi un mot fort, mais je préfère parler d'amour intarissable. Sans doute la meilleure manière de vous faire comprendre ce concept, est de vous lire un texte qui parle d'intériorisation. Voir § *Expressions religieuses*.

Le maître dont il est question dans ce texte, c'est le maître intérieur, la sagesse en nous, et si l'on part de cette base, toute notre perspective sur le monde s'en trouvera transformée, de même que notre action.

CHEIKH KHALED BENTOUNES*

Que la paix et la lumière nous guident vers ce qui est essentiel pour nous tous et nous permettent d'affirmer cette fraternité, de lui donner un sens et une direction, entre la tour de Babel, symbole même de l'Ego égotique du monde, qui ne croit qu'en la force, la puissance, la prétention, et cette parole de sagesse issue du bouddhisme d'Extrême-Orient qui nous rappelle qu'avant toute chose il faut aller vers l'intériorité.

Qui sommes-nous réellement entre l'homme biologique connu, celui qui s'exprime devant vous et cet inconnu à l'intérieur de nous-mêmes, cet inconnu souvent étriqué et peut-être même castré. Cet homme n'est rien d'autre que la conscience. Chacun de nous est avant tout une conscience. Il n'est pas défini par la couleur de sa peau ou la langue dans laquelle il s'exprime, ni l'âge qu'on lui donne, mais par la conscience qui l'anime.

* Cheikh Khaled Bentounes est guide spirituel de la confrérie soufie Alâwiyya.

Le mystère de la Création

La tradition coranique et son interprétation par les maîtres spirituels du soufisme nous ramènent à cette notion de la création et du sens qu'elle doit avoir pour nous éclairer et nourrir notre conscience. Un célèbre *hadith* – une parole du Prophète – nous dit : « Dieu dit : J'étais un trésor caché et J'ai voulu être connu. Alors, J'ai créé le monde manifesté. »

Quel est le sens de cette Création dans la tradition soufie ? La Création est basée d'abord sur la connaissance. Mais se faire connaître de quoi ? De sa Création ! Comme si le divin avait voulu avoir un miroir de lui-même. Se mirer dans sa Création à travers son acte créateur. La Création prend un sens et ce sens est de révéler le divin. Cela signifie que nous, en tant que créatures – et la créature ultime puisque l'homme est le dernier maillon de cette Création – nous sommes là pour nous révéler, pour connaître et faire connaître, pour dévoiler cette vérité première qui nous habite.

Dans une autre sourate, la sourate de la Lumière, Dieu dit : « Dieu est la Lumière des cieux et de la terre. » Nous rejoignons là ce concept de lumière qu'on trouve dans les textes bouddhistes. Le mot lumière désigne ici la connaissance, l'intelligence, la prise de conscience.

Retirer les voiles qui dissimulent la lumière vraie

Cette lumière est fragile. Vous connaissez tous l'emblème de l'Islam : c'est le croissant. Or, le croissant de lune, quand il naît, est très fin. Ainsi l'homme, lorsqu'il vient dans ce monde, ne dispose que d'une fine conscience, une lumière à peine distincte. Mais, petit à petit, cette lumière augmente jusqu'à arriver à sa plénitude, qui est le clair de lune dans sa totalité, quand le disque lunaire renvoie la lumière du soleil et devient lui-même un astre brillant. Ainsi, l'être dont parlent les mystiques soufis, cet être tourné vers la lumière divine pour s'éclairer est devenu lui-même un astre lumineux. Les prophètes, les sages, de toute l'humanité, de toutes les religions et traditions, ne sont rien d'autre que le reflet de cette lumière primordiale du divin. C'est le voilement de cette lumière qui nous cache cette réalité de nous-mêmes. À la place de la lumière vient l'ignorance. Qu'est-ce que l'ignorance ? Comme le disait Philippe Cornu, c'est une absence. Ce n'est rien d'autre qu'un manque d'éclairage, une obscurité. Plus l'égo grossit, plus il prend une dimension illimitée dans notre être intérieur, plus il nous occulte cette lumière divine, plus il nous sépare. Il devient le voile séparateur entre la lumière primordiale et nous.

Un Dieu trop grand pour une seule communauté

Dans la sourate 67 versets 3 et 4, Dieu interroge l'homme en lui disant : « Tu ne peux voir de disproportion dans la Création du Miséricordieux. Regarde, y vois-tu quelque faille que ce soit ? Tourne encore deux fois ton regard... Il reviendra à toi humilié et fatigué. »

Certes quand on regarde l'univers, par les moyens dont on dispose aujourd'hui, notre regard est fatigué. Nous ne pouvons atteindre les confins de l'univers. Nous ne sommes qu'un grain de poussière. Nous sommes humiliés par la puissance et la grandeur de Dieu. Quelle prétention avons-nous de dire que Dieu nous appartient ? Dieu est trop grand pour une seule communauté, pour un homme, pour un peuple. Il est trop grand à porter. Si nous n'avons même pas la possibilité de connaître le fin fond de l'univers de la Création manifestée, alors que Dieu est le premier et le dernier, l'apparent et le caché, où le situer ? Comment le comprendre ? Comment le méditer ?

La sagesse spirituelle dit : « Méditez la Création, ne méditez pas Dieu. » Parce que l'absolu est pour nous inimaginable, impensable ; il dépasse tout. Comment voulez-vous que l'instant puisse incarner le temps ? Or Dieu est le temps, il est l'éternité du temps, il n'a ni commencement ni fin. Comment pouvons-nous être dans la seconde, dans la minute, dans l'heure, dans l'année et connaître Dieu ? Nous ne sommes qu'un instant du temps, un instant furtif. Toute notre vie est un instant, un clin d'œil dans le temps manifesté de la Création. Alors qu'est-ce que le temps divin ? Quand on dit que Dieu a créé les cieux et la terre en six jours, qu'est-ce que cela signifie ? Quels sont les jours de Dieu par rapport aux jours humains ?

Les sages disent : si ce chiffre a été choisi c'est tout simplement pour l'harmonie et la stabilité qu'il porte. Six, c'est $1 \times 2 \times 3$, mais c'est aussi $1 + 2 + 3$. C'est à la fois un multiple et une somme. D'où qu'on le prenne, il est la stabilité. Six, dans la numérologie musulmane, c'est deux fois cette stabilité, c'est deux fois cette harmonie qui vient nous inviter à la découverte de l'esprit divin en nous. Car nous ne sommes qu'un souffle de Dieu. Rien d'autre. La seule chose dont l'homme est capable, pour les soufis, c'est l'adoration. Adorer, pour les soufis, c'est la sublimation de l'amour. Quand vous aimez quelqu'un, vous lui dites : « Je vous adore. » L'amour est ce qui embrasse le tout. L'adoration est la sublimation de l'amour. L'homme a cette capacité d'adorer car il a reçu *el Amana*, le dépôt divin. Il est le *lieu tenant* de Dieu...

C'est-à-dire que Dieu a désiré que le cœur de l'homme, sa conscience, puisse recevoir le divin et devenir le lieu où Dieu habite. Alors que nous faisons de ce cœur le lieu de l'injustice, de la perversion et de l'oubli. Donc le lieu de l'absence de Dieu. Nos malheurs viennent de l'absence de Dieu, de cette perspective distordue, où la verticalité et l'horizontalité sont faussées, où leur point de jonction, leur point de contact ne se fait pas. Sans Dieu, la vie devient une épreuve de souffrance et de perte. Nos actions vont déterminer ce que nous sommes : soit des porteurs des semeurs d'espérance, soit au contraire, nous conduire à chuter, à aller vers les origines inférieures qui ne sont rien d'autre que l'animalité et donc l'inhumanité.

Un appel : devenir humain

Dieu nous invite à accéder à l'humanité. Parce que l'état humain n'est pas un état acquis. Lorsqu'on naît du ventre de sa mère, on est homme ou femme biologiquement, mais les qualités de l'être humain, cela se travaille, s'apprend, s'éprouve. Il faut une maturité. Il faut passer par l'alchimie du feu, de l'épreuve. Quel est ce feu de l'épreuve ? La dualité du monde : le bien et le mal, le beau et le laid, la santé et la maladie, la joie et la peine. Cette dualité s'exprime par la division, par l'incompréhension, l'anarchie du monde. Mais cette dualité doit nous inviter à une chose : l'unicité ! Unicité de la Création, unité du monde, unicité de l'être. Et le Coran nous dit : « Là où vous vous tournez est la face de Dieu. »

Où que je me tourne je ne peux voir que Dieu. Comment, arrivé à cet état de conscience, pourrais-je alors nuire à mon prochain, puisqu'en le regardant, je regarde Dieu ? Et le Prophète dit encore : « Nul de vous n'atteint la foi s'il n'aime pour son frère ce qu'il aime pour lui-même. » C'est le premier degré de la foi. Nous en sommes loin ! De même dit-il qu'il n'y a pas de supériorité d'un arabe sur un non arabe, d'un blanc sur un autre, sauf par les vertus. La valeur, d'où vient-elle ? L'éthique, d'où vient-elle ? Quand le Prophète dit : « Le musulman est celui dont on ne craint ni la langue ni la main », cela veut tout dire. Qu'est-ce que la langue ? Et avec la main, que peut-on faire ? Vous avez la réponse !

Vers une nouvelle humanité

Nous sommes dans le temps de l'inversion ; c'est peut-être un temps de rupture qui permettra à une nouvelle humanité de naître, à une nouvelle

conscience d'éclorre. Cette tour de Babel est là. Il est temps qu'aujourd'hui nous retrouvions tous l'unicité, chrétiens, juifs, bouddhistes, croyants, non croyants, humains, et que le centre ne soit pour personne mais pour l'Absolu, et pour l'incarnation de cet absolu, c'est-à-dire l'Humain qui incarne l'universalité du monde.

Le monde va vers son unité ou sa destruction, il n'y a pas d'autre choix. Nous avons essayé tous les systèmes politiques, féodal, théocratique, socialiste, communiste, capitaliste. L'humanité a étudié toutes les idéologies. Il est temps de revenir en définitive vers le système d'unité universelle, il n'y a pas d'autre possibilité.

Débat

ANNE PONCE : En quoi cette diversité est-elle importante ? En quoi ce que chacun d'entre vous a dit a pu toucher les autres membres de cette table ronde et enrichir leur propre perception ?

LUIGINI BRUNI : Tout d'abord merci à Philippe Cornu et au Cheikh Khaled Bentounes, pour ce moment de dialogue vrai. J'ai beaucoup apprécié ce que vous avez dit de vos deux traditions. Mais avant de vous poser une question, je voudrais ajouter un préambule. Pour dialoguer entre religions différentes, il y a une précondition : que chacun d'entre nous pense que l'autre, lorsqu'il prie son dieu, n'est pas en train de parler à une idole, mais parle à un visage différent de l'unique dieu. Dans la Genèse ou dans les premiers livres de la Bible, on retrouve cette admonestation de manière très forte. Ceux qui guident le peuple hébreu mènent une lutte sans merci contre l'idolâtrie, mais l'idole qu'il faut détruire, c'est celle que nous créons. On trouve un épisode très important dans l'Exode. Le beau-père de Moïse arrive au campement. Ce beau-père n'appartient pas à la tradition juive. Il a une autre religion. Toutefois, Moïse l'écoute et, pendant ce moment d'écoute, survient la première théophanie collective du peuple d'Israël. Pour moi, c'est là la base : le Dieu du monde a plus de visages que ce que chaque religion peut arriver à posséder, il va au-delà de ce qu'on peut voir. Si je pensais que le professeur Bentounes, lorsqu'il prie son Dieu, prie une idole, nous ne pourrions pas dialoguer ensemble.

Maintenant, ma question est la suivante : « Par rapport aux idoles, comment les identifier ? Comment distinguer la présence de Dieu dans la création de la production idolâtrique des autres ? Comment dans votre tradition parvient-on à comprendre que telle ou telle manifestation est une présence de Dieu et non un "produit manufacturé" par nous ? » La grande maladie de notre temps, de notre culture – je pense que vous me rejoindrez sur ce point – n'est pas que nous appartenions à une culture athée, mais à une culture idolâtre, ce qui est très différent. Le monde est plein d'idoles.

J'ai une seconde question qui s'adresse à Philippe Cornu. Contrairement à vous, j'aime beaucoup le mot compassion. Il est splendide ! Il y a plein de compassion dans l'Évangile, par exemple le geste du Samaritain à la victime. La compassion, c'est ce mouvement des viscères qui nous pousse vers l'autre. En réalité, notre culture confond la compassion avec l'empathie. L'empathie est une chose splendide aussi, mais on peut rester immun, immobile. Je peux être empathique mais ne pas m'impliquer dans la douleur de l'autre. Alors que si je suis habité par la compassion, je me laisse toucher par la douleur de l'autre, je me laisse contaminer. L'image chrétienne de la compassion, c'est saint François. Quand François embrasse le lépreux, il le prend et lui donne un baiser. Il va vers l'autre, vers l'extérieur. Philippe Cornu, comment harmonise-t-on la méditation et la compassion ? La méditation est un mouvement vers l'intérieur, la compassion nous porte au contraire vers l'extérieur. Comment associe-t-on les deux ?

ANNE PONCE : Professeur Bentounes, comment distinguer Dieu des idoles ?

CHEIKH KHALED BENTOUNES : C'est impossible. Nous sommes tous des idolâtres. Nous passons tous par l'idolâtrie pour pouvoir trouver le divin. Dans la Shahâda, qui est la formule de témoignage par laquelle on reconnaît un musulman, on dit : « Il n'y a pas de divinité, sinon Allah. » Allah, ce n'est pas le Dieu des arabes, contrairement à ce que croient certains !

Dans cette formule, la première partie est une négation : « Lā ilāha illāh. » Il n'y a pas de divinité. C'est la négation de l'idolâtrie. Parce que l'homme est idolâtre. Il a peur de l'Absolu. Nous en avons peur parce que nous ne le connaissons pas. Nous avons peur du mystère divin. Donc on essaie de le quantifier, de le limiter, de le localiser. Par exemple, à la Mecque, la Ka'aba, c'est la maison de Dieu. Mais est-ce que Dieu habite réellement ce

cube ? Et pour les chrétiens qui vont au Saint-Sépulcre ? Nous avons besoin d'endroits, de « points d'ancrage » pour trouver Dieu. Mais la réalité divine dépasse tout cela. Nous savons tous que Dieu n'est pas cantonné dans un seul endroit. Il est tout. Il est partout. Dans le cœur de chacun d'entre nous. Muhamad a dit de la Ka'aba que c'était l'endroit le plus chéri de Dieu, mais Dieu préfère le cœur d'un croyant.

L'homme qui porte l'espérance et la lumière divine, celui qui a l'espérance du divin et porte l'amour en lui, incarne Dieu beaucoup mieux que tout endroit saint et sacré sur terre. Revenons maintenant à l'origine des religions. Est-ce que la Bible était avant Moïse ou après ? Jésus précède-t-il les Évangiles ? Mohamed est-il avant le Coran ou le Coran avant Mohamed ? Qui des deux était le premier ? Les institutions, les cathédrales, les mosquées, les synagogues sont-elles venues après ou avant ? La réponse vous l'avez.

ANNE PONCE : *Philippe Cornu, comment conjuguer compassion et méditation ?*

PHILIPPE CORNU : Je vais d'abord répondre sur la question des idoles. Un ami rabbin me disait que l'idole, c'est l'égo. C'est ce petit moi étriqué qui se sent séparé et qui se sent plus important que le monde entier. Quand cette idole habite notre cœur, quand elle l'envahit, elle empêche Dieu ou la lumière de la sagesse ou la nature de Bouddha d'y résider. Bouddha a dénoncé ce sentiment individuel du soi égotique car il n'est ni réel ni vrai, étant une construction de l'esprit et le fruit de l'ignorance. Or, c'est à partir de ce pseudo-sens que nous régissons notre existence et notre rapport au monde. Il faut donc chasser cette idole de notre cœur.

Sur la compassion, bien sûr, je n'ai rien contre ! Mais il me semble que, parfois, on se prive un peu trop du mot amour dans le sens fort du terme. La compassion est très souvent confondue avec l'empathie. En avril dernier, je me trouvais à Katmandou où je discutais avec Matthieu Ricard. Il me disait que le problème de l'empathie, c'est la souffrance. On « souffre » avec. Le *pathos*, c'est épuisant. Cela nous amène au *burn out* spirituel ! Si on est seulement dans l'empathie, il n'y a plus qu'à se flinguer ! La compassion au sens bouddhiste n'est pas juste de l'empathie. On est d'abord touché par la souffrance de l'autre, mais à partir de là jaillit une force créatrice, un besoin d'aider qui est porté par la sagesse et non plus par l'ignorance ou l'affect. Car

si nous aidons l'autre à partir de notre petit moi, nous risquons d'être maladroit et de lui faire du mal. Vous savez, quand on dit : « C'est pour ton bien. » Combien de mal faisons-nous « pour le bien » de l'autre. Car l'égo est de la partie. L'égo est omniprésent. Quand vous offrez un présent à quelqu'un, si vous avez mis tout votre cœur dans le choix de ce cadeau et que la personne le jette à la poubelle, êtes-vous capable de ne pas en être blessé ? Si vous avez une réaction négative, c'est que votre égo se cachait derrière ce don. Car, après tout, ce que le donataire fait de ce cadeau, ce n'est pas votre affaire. L'expression vraie d'un don, c'est le don lui-même, ce n'est pas ce que l'autre en fait !

Comment associer compassion et méditation. Tout d'abord il faut répondre à cette question : d'où surgit la compassion ? Dans la méditation, dans le fait d'avoir ouvert l'espace primordial de lumière en nous. C'est de cette lumière de sagesse que jaillit naturellement l'énergie de la compassion et de l'amour. Ce n'est pas « fabriqué », ça « jaillit » de notre état primordial. Mais pour que cela jaillisse, il faut être en contact avec la source primordiale qui est en nous. En attendant, on s'efforce à la compassion. On fait de notre mieux avec nos petits penchants idolâtres.

ANNE PONCE : Revenons au thème de ces journées : « Face au défi du monde, quelles innovations nous proposez-vous ? »

LUIGINI BRUNI : Aujourd'hui, nous avons besoin d'une alliance des croyants pour réagir à cette culture de l'égo, de l'idole, au fond à cette culture du rien. Je le vois dans mon expérience. En Italie, la pauvreté intérieure se manifeste partout : quand on s'intéresse aux moments importants de la vie de nos concitoyens, on trouve souvent la télévision. On a perdu le lien avec la vie intérieure. Lorsqu'une personne ne développe pas cette capacité fondamentale qu'est le jaillissement d'une vie intérieure, elle souffre d'une fragilité infinie, d'un manque de résilience face aux difficultés de la vie. Je voudrais que les religions s'unissent pour donner un vocabulaire nouveau à la vie intérieure.

CHEIKH KHALED BENTOUNES : Je pense sincèrement que des rencontres comme celles de ce jour, ne sont pas le fruit du hasard. Nous sommes arrivés à un temps de maturité. Les difficultés qui sont devant nous vont nous obliger à serrer les rangs. Et cela concerne tous les êtres humains sans exception.


PHILIPPE CORNU : David Loyd, un militant bouddhiste engagé dans l'action sociale, pose la question : « Pourquoi toujours plus alors que plus ne sera jamais assez ? » Cette question résume la problématique de la crise spirituelle, éthique et économique que traverse le monde. Comment voulez-vous continuer à miser aveuglément sur une croissance hypothétique et sans limite, alors que nous vivons dans un monde clos, notre planète Terre ? Comment le développement serait-il possible si on ne réalise pas qu'on doit répartir équitablement les richesses entre les êtres humains. Donc c'est à nous tous ensemble de penser à d'autres modes d'économie que celui que nous propose le néolibéralisme, car ce n'est plus de l'économie dont on nous parle, mais bien de prédation.

HENRI-JÉRÔME GAGEY

Pour une conversation interreligieuse

Jouer les religions comme des ressources pour imaginer le monde qui vient, c'est une chose qui ne va pas de soi alors que tant de voix influentes se conjuguent pour les présenter comme des menaces. Leur prétention à la vérité et leur exclusivisme les voueraient, dit-on, à l'intolérance et à la violence. On peut toujours objecter à ce soupçon à l'aide d'une longue argumentation historique qui soulignerait, par exemple, que le déferlement de violence qui a marqué le XX^e siècle (camps d'extermination nazis et goulags, Hiroshima, Nagasaki et les guerres coloniales, et j'en passe) ne devait rien à une inspiration religieuse, tout au contraire. Ce serait vrai, et c'est certainement à faire, mais de peu d'utilité tant l'équation « religions = intolérance + violence » s'est imposée dans notre culture comme une évidence. Ce soupçon, nous ne pouvons y faire face que de manière pratique en nous engageant concrètement, mais avec lucidité et donc avec humilité, dans un débat exigeant entre les grandes traditions religieuses du monde. Mais il me semble que, pour être conduit en vérité, ce dialogue réclame d'être engagé en reconnaissant les religions comme des réalités hétérogènes sans céder à la tentation de les ramener à leur plus grand dénominateur commun, par exemple, un ensemble de valeurs morales partagées qui les uniraient par-delà les croyances et les pratiques qui les distinguent et éventuellement les opposent. Cela réclame de clarifier notre conception spontanée du dialogue.


Caractérisée par certains comme « post-idéologique », notre époque ne croit plus guère aux grands batailles d'idées : la manière dont elles ont été menées au cours du XX^e siècle nous a vaccinés. Éprise aujourd'hui de tolérance, elle valorise le dialogue comme le chemin qui permet de dépasser les conflits en les évitant, et c'est là que le dialogue devient une catégorie centrale. En principe, le dialogue vise à parvenir à un accord sur les questions qui divisent en se rassemblant sur l'essentiel. L'idée est la suivante : à partir de désaccords fraternellement reconnus, exposés et rationnellement examinés, on pourrait dissiper les divergences qui ne seraient dues qu'à un brouillage parasitaire



circonstanciel qui empêcherait les partenaires de se comprendre mutuellement et de s'accorder sur l'essentiel. Le chemin du dialogue poursuivi dans ce but est reconnu comme long. Il suppose de la part des partenaires engagés dans le débat une vraie bonne volonté, une authentique capacité à se remettre en cause et à distinguer l'objectivité des faits des attachements subjectifs et des conventions sociales. Mais pour ceux qui s'y risquent, la promesse existe d'une « fusion des horizons », selon l'expression de Paul Ricœur.

Or, si on la prend au sérieux, la pratique du dialogue interreligieux rend le tableau plus complexe. C'est ce qui apparaît si on la compare avec celle du « dialogue œcuménique ». Quand protestants, orthodoxes et catholiques romains se rencontrent, ils savent partager la même foi au Christ, même si leurs manières de l'interpréter et d'en vivre se sont différenciées au cours de l'histoire. Et il est bien vrai, comme le montre le XX^e siècle, grand siècle de l'œcuménisme, que si ce dialogue œcuménique est mené dans les conditions requises d'amitié et d'ouverture d'esprit, un compagnonnage fraternel conduit ses partenaires à se reconnaître infiniment plus proches que ne le suggèrent des siècles de controverses poursuivies dans l'ignorance mutuelle. Dans le cadre de l'œcuménisme, les Églises sont parvenues à établir ce que les spécialistes désignent comme un « consensus différencié », ce qui veut dire que le même mystère de la foi, la même conviction de foi peuvent être exprimés et vécus de façon différente mais que, d'un bord à l'autre, nous pouvons reconnaître que l'autre vit fondamentalement la même chose que nous. Et c'est l'établissement du consensus différencié sur différents sujets qui a permis au dialogue œcuménique de faire les pas considérables accomplis depuis 70 ans.


Il en va tout autrement du dialogue que peuvent engager bouddhistes, hindouistes, chrétiens, musulmans, juifs, etc. Ici, il ne peut se donner pour but de conduire ses partenaires à une seule confession de foi qui célébrerait d'un même mouvement les rôles prophétiques de Moïse et Mahomet alliés, la divinité de Jésus, et les conceptions du salut désignées par la résurrection des morts ou le nirvana. Les différences sur ces points ne sont pas surmontables par le biais du « dialogue ». Il arrive que le dialogue interreligieux conduise certains à changer de religion, c'est une autre affaire. La charte du dialogue interreligieux, c'est qu'il ne vise pas à l'établissement d'un consensus différencié. Il est au contraire nécessaire à son engagement en vérité qu'il commence avec le renoncement à un tel objectif.



Je citerai une conversation que j'ai eue avec un ami rabbin qui enseignait les études juives aux USA. Il me dit : « Bien sûr, tu n'es pas prosélyte », « Mais si, lui répondis-je, je suis prosélyte, vous, vous n'avez pas envie de convertir, moi j'ai envie de proposer l'évangile. Dialoguer avec moi c'est dialoguer avec quelqu'un qui a envie de proposer sa foi. » C'est difficile, mais c'est la vie. Nous accepter dans nos différences, c'est renoncer par principe à établir un consensus différencié. C'est pourquoi j'ai envie de substituer à l'expression dialogue interreligieux le terme de conversation. Je m'explique.

Quand elle se noue entre de vieux amis ou lors d'une rencontre d'occasion entre deux inconnus que rien ne destine à se revoir, une conversation n'est tendue vers aucun objectif stratégique prédéfini. Elle ne tend vers rien d'autre que le bonheur de s'enrichir par la découverte d'une autre existence formée par d'autres expériences et d'autres références que la mienne. Ici, le miracle, c'est qu'on peut s'entendre et que le témoignage de l'autre éveille chez moi des harmoniques qui me suscitent sans m'assimiler à lui. Je discute avec l'autre et il touche quelque chose en moi. Son monde ne devient pas le mien, il me reste hétérogène et pourtant il touche le mien, m'atteint et me fait découvrir dans mon propre monde des dimensions que je lui ignorais. Le miracle, c'est que c'est dans sa différence même que l'autre peut être un partenaire.

Voilà ce que la conversation interreligieuse fait découvrir et qui peut enrichir les multiples dialogues dans lesquels nous sommes engagés. L'abstraction conceptuelle, qui risque de tout réduire au même, à l'uniformité, dans un processus d'assimilation par nivellement des différences, n'est pas l'unique chemin vers l'universel. Il en est un autre qui doit venir la compenser et dont le moteur est la curiosité passionnée de connaître le prochain comme « un autre » et non pas d'abord comme « un semblable ». Ce que la conversation interreligieuse peut apporter à nos divers engagements dans le dialogue, c'est de ne pas considérer la particularité des croyances et pratiques spirituelles de l'autre comme un résidu non recyclable qu'on pourrait sans dommage laisser tomber au profit de la recherche du plus grand commun dénominateur qui résiderait massivement dans le domaine des principes éthiques. Elle appelle, au contraire, les partenaires qu'elle réunit à aller chacun pour son compte, sans syncrétisme d'aucune sorte, au cœur de sa foi pour que tous s'en donnent



le témoignage dans l'espérance qu'il en sortira la possibilité d'une fraternelle convivialité. Elle a de ce point de vue un caractère esthétique et affectif et pas seulement conceptuel.

On aura raison de m'opposer qu'il n'y pas que ça dans la vie (l'esthétique et l'affectif !). Je répondrais sobrement : « D'accord, vous avez raison, mais que deviendrait la vie sans cela ? » Et j'ajouterais : « N'est-ce pas tout particulièrement en raison de leurs dimensions esthétiques et affectives que les religions peuvent prétendre constituer des ressources pour imaginer le monde ? » La porte qui ouvre la conversation avec un autre vraiment autre, ce ne peut être que l'admiration pour la beauté de ce qu'il vit, de ce qu'il fait et met en œuvre. Tant que le mouvement d'admiration n'est pas là, la conversation ne peut pas s'engager. J'espère que ce modèle de conversation, promu par *Coexister* ou *Adyan* dans des circonstances plus dramatiques, se développera, parce qu'il ne suffit pas de se parler, il faut aussi se toucher, marcher ensemble.

Je suis prêtre du diocèse de Créteil, nous préparons un synode et nous avons dépouillé les réponses des équipes préparatoires : il y a unanimité des catholiques engagés dans le synode pour travailler au service du dialogue ou de la conversation interreligieuse. C'est un signe des temps et l'un des services les plus essentiels que les religions peuvent rendre est certainement de s'engager sur cette voie.

Les ateliers

La diversité, c'est dans les ateliers !

En optant pour le thème « Religions et cultures, ressources pour imaginer le monde », les Semaines sociales mettaient la différence et la complémentarité au cœur de ces trois jours de rencontres. Il fallait que les ateliers fussent à leur tour, par leur ouverture au monde, par la variété des thèmes qu'ils proposaient, le miroir de ces différences qui sont autant de richesses.

« Partage », « métissage », « parité », « ensemble », « lien », « dialogue ». À eux seuls, ces mots qui reviennent de manière récurrente dans les titres des différents ateliers en disent long sur l'objectif de ces groupes de travail. Les trois substantifs que l'on retrouve le plus souvent « interreligieux », « interculturel » et « diversité », resituent le contexte. Il s'agit de se rencontrer, de dialoguer, non pas entre pairs, entre « mêmes », mais avec l'autre. Celui qui ne nous ressemble pas. Ou du moins le croyons-nous à première vue. Il ne s'agit pas de venir à la rencontre de l'autre dans un esprit de « tolérance », comme l'a rappelé Fadi Daou, car « lorsqu'on est dans la tolérance, on est parfois individualiste et condescendant ». Il ne s'agit pas non plus de nier nos différences, de chercher le plus petit dénominateur commun entre nous tous, au risque de ne trouver de convergence que sur la base d'un pâle syncrétisme, ou de quelques principes éthiques fondamentaux. Karim-Pierre, jeune militant de l'association *Coexister* nous l'a rappelé, citant Jean-Claude Guillebaud et ses réflexions sur la « force de conviction » : « On a fait fausse route en promouvant les ontologies faibles. C'est au contraire quand on a des convictions fortes et enracinées qu'on peut s'ouvrir à l'autre sans crainte. »

Ce sont près de 130 ateliers auxquels sont conviés les participants de ces Semaines sociales. Et il y en a pour tous les goûts. Deux grands ateliers, réunissant plusieurs centaines de personnes, reprennent des thèmes « historiques » pour les Semaines sociales : les personnes en grande précarité et le dialogue en entreprise. Mais ils sont aujourd'hui habillés de neuf. Le dialogue en entreprise, certes, mais sous l'angle du dialogue interreligieux. La précarité, oui, mais pour comprendre comment cette extrême pauvreté, tant dans nos pays que dans les pays en voie de développement, peut devenir une « ressource »

pour des objectifs de développement durable. Cinq ateliers accueillant 30 à 40 personnes ouvrent sur la notion de l'autre au travers de « jeux » et d'« expérimentations ». (Voir les comptes-rendus pages suivantes).

Et enfin, 120 petits ateliers en groupes restreints de 8 personnes proposent d'échanger, parler, faire connaissance, se découvrir. La majorité de ces ateliers rend compte d'actions ou de réflexion portées par des associations. D'autres sont structurés autour de témoignages. Plus de 40 structures ont mis la main à la pâte pour proposer des thèmes et en assurer l'animation. La variété des sujets est telle que chacun y trouvera aisément son bonheur. « Parents face aux différences culturelles » ou « La mort et le deuil selon les cultures » nous font pénétrer d'entrée de jeu au cœur de ces enjeux humains que sont la naissance et la mort et sur lesquels notre regard varie selon notre culture. Bien d'autres questions sont évoquées : la nutrition, les rencontres islamo-chrétiennes, le travail et les solidarités internationales, le volontariat international, la laïcité, le dialogue interreligieux dans les lycées, ou encore cette improbable « esplanade des religions » à Bussy-Saint-Georges, où, depuis 2012, bouddhistes, juifs, musulmans et chrétiens se retrouvent. Sans oublier la question phare du moment, celle des migrants. D'un atelier à l'autre, une idée revient : soyons attentifs à la complexité. Les belles paroles, la générosité sont une chose. Mais la réalité est protéiforme, compliquée, perturbante parfois. Recevoir et accueillir des migrants issus de l'ex-Yougoslavie, c'est être confrontés à des populations qui ont appris à se haïr, rappelle une bénévole lyonnaise. De même pour des migrants issus du Proche ou du Moyen Orient qui ne forment pas tous une seule et même famille. Pas plus qu'il ne convient de confondre berbères et kabyles. Parler de religion dans les espaces publics et notamment les établissements scolaires, c'est être confronté parfois à des échanges vifs, où il faut savoir être médiateur, montrer aux uns et aux autres que les choses ne sont pas si simples. Aborder la complexité, c'est connaître l'autre et se connaître soi-même. « On essaye de prendre un thème très cadré, une thématique très précise, ou encore de focaliser sur les questions d'éthique et du vivre ensemble pour éviter que les discussions ne dérivent », explique une animatrice. Car de l'échange autour de la religion on passe très vite au politique, aux opinions et aux conflits.

Tandis que les 130 ateliers officiels tournent dans les salles, un atelier clandestin se forme dans les couloirs. Autour de Pie Tshibanda, un groupe de bénévoles des Semaines sociales refait le monde, rêve d'une autre Afrique.

Mais on peut être tous bénévoles des Semaines sociales et avoir de profonds désaccords. Sur la politique, la démographie, les moyens d'aider l'Afrique à se relever, les opinions se confrontent, s'opposent. Parfois aux limites de la crispation.

On vous l'avait bien dit : il faut être attentif à la complexité !

Associer les personnes en précarité et en grande pauvreté à la définition et la réalisation d'objectifs de développement durable

Atelier organisé et animé par ATD Quart Monde

L'atelier avait comme objectif de nous montrer que « l'inédit nous oblige à faire du neuf ». Il a démarré par une vidéo relatant un travail effectué sur un échantillon de 1 600 personnes en situation de grande pauvreté avec l'objectif d'évaluer l'impact de divers dispositifs censés permettre la lutte contre la pauvreté, et d'en proposer de nouveaux. Il est en effet frappant de constater que ces politiques de lutte contre la pauvreté sont en général conçues sans les principaux intéressés. Or, la participation des plus pauvres à la gouvernance doit être un objectif. Le travail a donc consisté à essayer de croiser les propositions des futurs bénéficiaires, qui étaient ainsi de véritables acteurs, avec celles de fonctionnaires et d'universitaires. Il a permis à ces personnes de sortir de leur solitude, pour devenir de vrais partenaires avec lesquels il est possible de réfléchir, et cela se traduit avec des résultats plus que positifs, par exemple dans le domaine de la lutte pour le développement durable. Des moyens innovants ont été mis en place pour rendre ces échanges fertiles. On peut, par exemple, citer une université populaire européenne Quart Monde qui a lieu tous les deux ans depuis 1989 : ces personnes peuvent y rencontrer des experts ou des personnes en lien avec les institutions européennes. Il s'agit de réfléchir ensemble, de rendre ces personnes actrices dans l'écriture des propositions : autrement dit, il s'agit d'une inclusion active. Mais cela nécessite la réciprocité : cela peut signifier, par exemple, que les personnes qui ne sont pas en situation de pauvreté partagent, elles aussi, leurs fragilités (telle souffrance liée à une maladie familiale par exemple), de sorte à casser le clivage du « nous » et du « vous ».

L'un des axes a aussi permis de suggérer d'améliorer le calcul de l'indice de pauvreté en y ajoutant une mesure de la discrimination et de l'exclusion sociale. En effet, des experts ont proposé un seuil d'extrême pauvreté qui serait

de 1,25 dollars par jour. ATD a proposé une approche différente qui consiste à construire des indicateurs de pauvreté en associant les personnes pauvres à la proposition. Concrètement, cela s'est fait au travers d'un croisement entre savoirs académiques (un partenariat avait été fait avec l'université d'Oxford) et savoirs liés à l'expérience.

Un autre aspect concerne aussi l'éducation. Il s'agit de permettre l'accès de tous à l'éducation, en favorisant la coopération à l'école, plutôt que la compétition. Et aussi de transmettre cette approche aux jeunes et de leur faire connaître le milieu de la pauvreté, par exemple en organisant des ateliers en milieu scolaire.

Ces initiatives ne sont-elles qu'une initiative privée ou ont-elles un impact plus large, par exemple en touchant les institutions ? La réponse est « oui ». En France, les propositions de ATD Quart Monde ont été à l'origine de la loi de Juillet 1998 sur la lutte contre les exclusions. Et plus récemment, on peut mentionner que ces propositions ont eu aussi un impact international. Ainsi, certaines des recommandations d'ATD Quart Monde ont été reprises dans le document final issu du Sommet des Nations unies sur le développement durable qui s'est tenu du 25 au 27 septembre 2015 à New York (USA), document qui a été approuvé par les 193 États membres. En effet, comme l'a déclaré le Secrétaire général de l'ONU, Ban Ki-moon : « C'est le Programme des peuples, un plan d'action pour mettre fin à la pauvreté dans toutes ses dimensions, de manière irréversible, en tous lieux, et ne laissant personne en arrière. »

Compte-rendu rédigé par Catherine Belzung,
membre du conseil des Semaines sociales de France.

L'entreprise du dialogue.

De nos expériences de dialogue au dialogue interreligieux en entreprise

Atelier organisé par l'Institut de Science et de Théologie des Religions
Avec Hicham Benaïssa, consultant, Thierry-Marie Courau, doyen du Theologicum-Faculté de Théologie et de Sciences religieuses de l'Institut catholique de Paris, Anne-Sophie de Quercize, responsable du MBA « Diversités, dialogue et religions » à l'Institut catholique de Paris et Anne-Sophie Vivier-Muresan, spécialiste du dialogue islamo-chrétien.

Dialogue ? « Retournez-vous, nous ont dit les intervenants, et échangez par groupe de six sur des expériences de dialogue. » Passée la surprise, c'est en parlant de l'entreprise, du voisinage ou de la famille qu'en l'espace d'une demi-heure, chacun a écouté les témoignages de ses voisins et a pu en extraire des constantes :

- La nécessité de respecter le temps de découverte, ce qui suppose de penser à l'espace, au lieu et au moment, qui permettront le silence et l'écoute, base de toute disponibilité, préalable au recul. Plus débattue fut l'idée qu'ouvrir le dialogue nécessite parfois de parler un peu de soi.
- Un rappel : savoir identifier et lutter contre l'instrumentalisation du dialogue quand il vise à dominer autrui, à l'utiliser, ou à le convertir.
- Un piège : les fausses certitudes.

Une fois établies les conditions de base nécessaires au dialogue, les intervenants ont rappelé la sémantique – dia logos : à cause du logos –, puis introduit la position d'humilité de l'Église : ainsi, dans *Ecclesiam suam* (1964), Paul VI nous dit que « l'Église se fait message, l'Église se fait conversation ». Plus tard, Jean-Paul II élargira le rôle du dialogue : le dialogue interreligieux fait partie de la mission évangélique de l'Église. On peut y perdre une position identitaire, mais on ne doit pas y perdre son identité, qui intègre l'ouverture à l'autre.

Et dans notre quotidien ? L'exemple fut choisi dans l'entreprise : une femme se voile. Comment réagir ? Mettre des mots sur une histoire, puis prendre le temps du débat au bon niveau de subsidiarité. Le constat est que, le plus souvent, le dialogue est efficace. Pourtant, dans cet exemple, à la fin du processus décrit, la personne voilée a démissionné. On ne peut donc pas occulter les tensions malgré le dialogue. En France, si la laïcité impose la réserve dans la fonction publique, en entreprise, la liberté religieuse prime. Elle n'est encadrée que par la prise en compte des contraintes liées à hygiène, la sécurité, l'organisation de la mission, l'aptitude à la réalisation de sa mission ou les intérêts commerciaux de l'entreprise. Elle s'arrête là où commence le prosélytisme.

Thierry-Marie Courau donna en conclusion toute l'ampleur de ces recommandations fonctionnelles :

- Dans l'entreprise, écouter le collaborateur, c'est le reconnaître, et il doit être reconnu pour adhérer.
- Dans l'Église : Assise (1986) fut d'abord un lieu où furent reconnues les différences. La prière exprimée ensemble put aller au-delà des capacités

doctrinales de chacun. Mais la recherche de la paix ne gagne rien au syncrétisme.

- Plus on écoute, plus on devient capable d'écoute et plus nous comprenons que nous ne comprendrons pas totalement l'autre. Vivre une expérience de connaissance, c'est accepter le risque que l'autre refuse. Ne renonçons pas à le lui proposer, mais gardons la liberté de suspendre notre offre.

Le dialogue, c'est construire du commun à partir de nos singularités irréductibles.

Notes cursives prises par Philippe Segretain,
membre du conseil des Semaines sociales de France.

L'albatros ou Partir à la rencontre d'une autre culture : mise en situation

Atelier organisé par la Délégation catholique pour la coopération

Notre groupe de 25 personnes a voyagé dans un lieu et dans une époque « étranges », au sens d'étrangers à ce que nous connaissons, à nos habitudes. Nous avons été accueillis un par un dans le « salon des albatrossiens » : des pagnes étendus par terre, quelques chaises, un hôte souriant et muet assis sur une chaise, une hôtesse toute aussi souriante et toute aussi muette qui accueillait chacun à la porte, selon un rituel différent pour les hommes et les femmes : les hommes étaient conduits à des chaises, les femmes étaient déchaussées, leurs pieds caressés, et elles étaient invitées à s'asseoir sur un pagne. Invitation très ferme puisque l'une d'elle qui réclamait une chaise à cause de son handicap a été gentiment mais sans discussion possible installée par terre. Pendant une petite demi-heure, nos hôtes ont souri, se sont exprimés par des murmures de satisfaction mais jamais de paroles. La femme a fait passer une coupe pour laver les mains des hommes, pas des femmes. Puis elle a nourri les hommes à la becquée, les femmes étant invitées à se servir elles-mêmes dans un plat qui tournait. Un claquement de langue de l'homme déclenchait une action de la femme. À un moment, celui-ci a incliné la tête de la femme (assise à ses pieds) pour lui tourner le front vers le sol.

Après cette situation étrange, vint le moment du débriefing : qu'avions-nous ressenti ? Comment interprétons-nous ce qui s'était passé ? Quels sens donnions-nous aux divers gestes, rituels, événements ?

À côté d'un certain plaisir à être accueilli, dans cette atmosphère sereine, souriante et paisible car silencieuse, la très grande majorité a exprimé sa gêne, voire sa colère, face à cette situation éminemment machiste : des femmes aux pieds des hommes, un traitement différencié selon le sexe. Être forcée à s'asseoir par terre a été vécu comme une violence par certaines femmes, placées dans une situation d'inconfort, voire de douleur physique.

Nos hôtes de la DCC nous ont alors donné une grille de lecture de ce qui s'était passé fort différente de la nôtre : dans ce peuple des albatrossiens (purement imaginaire), la femme est particulièrement vénérée. Elle est considérée comme plus pure que l'homme car elle porte la vie, ce qui la met en relation directe avec la terre-mère. Donc elle seule est autorisée à s'asseoir par terre, à avoir ses pieds en contact direct avec le sol. L'homme, impur, doit rester sur une chaise, se laver les mains, et ne peut mettre ses mains dans le plat. La femme est le lien entre l'homme et la terre, d'où son geste d'inclinaison vers le sol qui n'est pas un geste de soumission mais une façon de conduire l'homme à la terre.

Ce jeu est un des outils utilisés par la DCC pour former les jeunes qui partent en « volontariat de solidarité » dans d'autres pays : il veut nous faire prendre conscience de l'aspect tout relatif de nos représentations et nous entraîner à la prudence avant d'interpréter ce qui se passe « ailleurs ». S'ouvrir à la culture de l'autre implique d'accepter de changer son regard, « changer de lunettes », prendre le temps de comprendre le sens donné à chaque geste, à chaque tradition, avant de la juger.

Compte-rendu rédigé par Annabel Desgrées du Loû,
membre du conseil des Semaines sociales de France.

Migrants, jusqu'où les accueillir ? Débattre avec la méthode de construction des désaccords féconds

Atelier organisé par Démocratie et spiritualité

Avec Jean-Claude Devèze, Patrice Dunoyer de Ségonzac et Jacques Rémond

Plus de femmes (80%) que d'hommes (20%) dans cet atelier où les participants comprennent assez vite qu'il va y avoir du mouvement. Le sujet est certes difficile, mais l'animateur, Jean-Claude Devèze, engagé à « Démocratie et Spiritualité » et au « Pacte civique », donne le ton en expliquant que l'enjeu

est de plus en plus de cultiver ce qu'il appelle l'éthique du débat. Vaste et beau sujet ! Il annonce que le travail du jour va se mener autour des désaccords en utilisant les quatre coins d'une salle rectangulaire.

L'animateur invite d'abord les 50 participants de l'atelier à prendre 5 minutes de silence pour noter simplement la position de départ de chacun sur le sujet. Histoire de prendre la mesure après deux heures de travail et de voir si les positions ont bougé car, pour l'animateur, c'est évident, la méthode vise à rendre plus responsable des gens ayant vocation à s'impliquer.

Pour clarifier leurs positions sur les problèmes liés aux flux migratoires en France et en Europe, les 50 participants ont donc pris position sur 24 affirmations (un rythme époustoufflant) en partant de la première « Les migrants sont une chance pour la France » (70 % d'accord), en passant par « La priorité doit être donnée aux réfugiés politiques », jusqu'à « Nos SDF et nos pauvres doivent être aidés en priorité » (60 % de pas d'accord), sans oublier « Les migrants doivent s'approprier nos valeurs républicaines » (90 % d'accord). À chaque affirmation, chacun se dirige vers un des quatre coins de la pièce, prenant position entre *je suis d'accord*, *je ne suis pas d'accord*, *je ne sais pas*, *je trouve l'affirmation mal libellée*.

L'objectif de l'animateur est d'amener le groupe aux deux dernières affirmations : « Nous ne pouvons accueillir tous les migrants, mais chacun doit faire le maximum » et « L'accueil de l'étranger et donc du migrant est un devoir pour chacun et pour tous ». Mais son objectif est également de travailler sur les avis. Il propose une reformulation qui va plus loin et qui éclaire l'assemblée. Comme l'essentiel est de travailler sur les désaccords, observons si des questions ont clivé le groupe des 50 participants. Une seule s'est trouvée dans cette situation de clivage à 50/50 : « L'émigration d'une partie de sa population est une chance pour le pays de départ ». L'animateur sort alors l'arsenal des textes juridiques, car les participants ont souhaité distinguer entre les victimes de guerres, de la pauvreté et du climat. Jean-Claude Devèze prolonge la discussion avec l'affirmation « Il faut respecter le droit de mobilité des migrants ». Et là s'engage un échange sur la possibilité de choisir le pays d'accueil. Certains évoluent au fil de l'échange, car une participante dit haut et fort le danger que certains pays fassent du tri entre migrants.

À la fin de l'exercice, les participants proposent d'autres affirmations, telles que : « L'Europe doit pénaliser les pays qui ne prennent pas leur part de migrants » ; « La décision d'accueillir des migrants doit être prise par toutes

les parties prenantes institutionnelles » ; « Il faut mener des actions à la source avec les pays d'émigration » ; « Il y aura toujours des migrants » ; « Je suis prêt à payer des impôts consacrés à l'accueil des migrants ».

En conclusion, l'exercice, qui doit normalement durer une journée (le jeu des quatre coins permettant de faire émerger les désaccords), a néanmoins permis à chacun de se situer par rapport à ses ressentis et de clarifier ses positions, de mieux saisir la complexité du problème, de prendre conscience de l'importance des mots et des expressions utilisés, de ressentir le besoin de mieux s'informer et de délibérer pour trouver une position juste qui lui permettra à son tour de débattre, de s'engager également. Au final, 100 % des participants sont d'accord pour dire que « l'apport d'autres cultures peut aider à ouvrir et à affronter la mondialisation ».

L'exercice proposé et dont on peut trouver des références utiles en ligne¹ est aussi une invitation à travailler sur les choses que l'on entend au quotidien et qui ne nous plaisent pas toujours, en famille, dans la rue, au travail. Est-ce que j'ai le courage d'engager l'échange ? La méthode des quatre coins donne des clés pour réfléchir ensemble, se remettre en question. C'est évident de le rappeler mais il n'y a pas de dialogue sans l'écoute de l'autre.

Compte-rendu rédigé par Denis Vinckier,
membre du conseil des Semaines sociales de France.

À l'écoute des peuples amérindiens : quand la responsabilité environnementale s'inscrit dans le mythe

Atelier organisé par Isabelle Priaulet,
doctorante en philosophie à l'Institut catholique de Paris

Quel bonheur que de se laisser déplacer par cet atelier ! Isabelle Priaulet nous fait entrer dans la pensée symbolique par les contes amérindiens. En Occident, la pensée rationnelle domine et nous formate en cherchant le pourquoi, le comment des choses et des événements. Avec les mythes, ces récits fondateurs, nous entrons dans la compréhension du monde de manière intemporelle. Cette approche rejoint nos propres contes qui commencent par « Il était une fois... » Cette explication du monde, de son origine et de sa

¹ Se reporter à l'annexe 8 du rapport 2013 OCQD : www.pacte-civique.org/OCQD

destinée s'inscrit bien dans la puissance créatrice qui se renouvelle à chaque génération. Et c'est bien le rapport au temps qui les distingue : « Nous devons toujours parler du passé, du présent et du futur, parler des trois ensemble. Il faut penser au passé, ne pas le laisser seul pour préparer le présent et le futur. » Cette citation de Mamu Pinto nous invite à la mémoire comme la Bible rappelle au peuple élu : « Souviens-toi, mon peuple. » La dimension spirituelle donne à l'homme vivant en communauté son sens, sa direction et sa place au sein du cosmos. Quant à la place de l'homme dans l'univers, l'écoute de la nature est le fondement écologique pour les amérindiens : les lois sont inscrites dans les arbres. « La force du soleil. Elle est liée à notre culture, à nos rituels, à notre langue, à nos chansons. » Cela rejoint le titre de l'atelier : « Quand la responsabilité écologique s'inscrit dans le mythe. » Nous avons terminé la séance par une introduction au taoïsme avec le Yin et le Yang comme respiration du monde pour redécouvrir la nature en nous. Un exercice de Qi Gong nous a donné le goût d'approfondir cet atelier.

Compte-rendu rédigé par Marianne de Boisredon,
membre du conseil des Semaines sociales de France.

La formation pour les cadres religieux : une expérience humaine de la laïcité

Atelier organisé par le diplômé universitaire

« Interculturalité, Laïcité, Religion » de l'Institut catholique de Paris.

Avec Claude Roels, responsable du DU

Nous avons reçu les témoignages émouvants de quatre personnes de religion musulmane, réunies autour de leur professeur catholique, qui ont choisi de se former et d'obtenir le diplôme universitaire « Interculturalité, Laïcité, Religion », pour pouvoir se mettre au service des autres avec plus de compétence et d'efficacité.

Khali est aumônier à la Pitié-Salpêtrière et à Necker. Il nous explique que cette formation lui a permis de comprendre l'histoire politique et religieuse de la France, la loi de 1905 qui régit la séparation de l'Église et de l'État, ce qui n'existe pas dans son pays d'origine. Il a été formé à la communication et à l'intermédiation entre l'administration, le personnel hospitalier et les malades et leurs familles. Expliquer aux uns et aux autres les us et coutumes

de chaque pays afin de faciliter la compréhension réciproque et d'adoucir les difficultés à l'hôpital est son rôle quotidien.

Benakila est aumônier à Beaujon et à Bichat. Il confirme que la formation reçue est complètement laïque. Le but est bien de faire respecter le grand précepte « Liberté, Égalité, Fraternité » au sein de l'hôpital. La gestion des cultes reste un problème difficile mais les choses s'améliorent. Les aumôniers catholiques peuvent appeler un aumônier musulman ou un rabbin si le malade le souhaite.

Akria est infirmière hospitalière. Elle se prépare à un bénévolat pour sa retraite. Elle souhaite poursuivre son assistance et son aide aux malades. Pour pouvoir œuvrer à l'hôpital, elle a besoin d'un diplôme d'aumônier que lui procure ce diplôme. Elle témoigne de la nécessité de l'accompagnement à la fin de vie car les familles sont toujours démunies auprès de leur parent mourant.

Hilmi est ingénieur commercial. Il vit près d'un quartier difficile de Sevran où les habitants reçoivent dans leur boîte aux lettres des incitations à l'extrémisme et à la violence. Il veut monter une association de formation musulmane pour aider les enfants à un éveil spirituel éclairé pour éviter la radicalisation. Il voudrait que les imams puissent maîtriser le concept de laïcité et enseigner en langue française. C'est pour ces raisons qu'il s'est rapproché de l'Institut catholique où il va commencer prochainement ses études.

Ces quatre témoignages sont allés droit au cœur des participants. L'assistance ignorait que des musulmans allaient se former à l'Institut catholique de Paris avec des protestants, des orthodoxes et autres. Les diplômés universitaires vont être rendus obligatoires pour devenir aumônier officiel. L'Institut catholique a été le précurseur dans les années 2007-2008.

Dans les échanges qui ont suivi, une question importante a émergé : pourquoi n'y a-t-il plus d'aumôniers dans les écoles ou presque plus ? Pourquoi pas d'aumôniers musulmans ? Ils auraient vraiment toute leur place.

Nous avons partagé là un magnifique témoignage du « vivre ensemble » entre entraide, amour du prochain et laïcité.

Compte-rendu rédigé par Alberte Luciani,
membre du conseil des Semaines sociales de France.

Dialogue chrétiens-musulmans : recherchons ensemble, avec Diapason, les conditions de sa fécondité

Atelier organisé par l'Université de technologie de Compiègne/Cooprex
Avec Gilles Le Cardinal

L'atelier a réuni une quarantaine de personnes réparties en neuf tables afin de rechercher activement les conditions de fécondité du dialogue chrétiens-musulmans. Des musulmans, notamment de l'association « Croyants pour la paix » de Beauvais, étaient répartis entre les différentes tables.

L'atelier s'est appuyé sur Diapason©, un serious game issu de la méthode PAT-Miroir© développée par l'Université de Technologie de Compiègne. Ce jeu permet à quatre personnes d'étudier une situation relationnelle délicate car deux points de vue aux logiques différentes s'y rencontrent. Son objectif est double : permettre aux quatre participants-joueurs d'élargir leur perception de la situation étudiée grâce à la découverte des idées des trois autres ; construire ensemble des préconisations consensuelles qui permettent de sécuriser la situation, d'atteindre tous les objectifs souhaitables, et de définir les bonnes pratiques à mettre en œuvre pour éviter que la situation ne se transforme en conflit. L'objectif final est d'identifier une cinquantaine de propositions concrètes visant à surmonter les blocages dans le dialogue entre les Chrétiens et les Musulmans.

La démarche proposée par Diapason

– *Première étape* : analyse de la situation par les peurs, attraits et tentations. Chacun doit remplir six cartes : les trois premières sur la peur, l'attrait et la tentation que suscite ce dialogue du point de vue chrétien, les trois suivantes en prenant cette fois le point de vue musulman. Chacun dépose ses cartes sur le plateau de jeu qui comporte ainsi 24 cartes. Une lecture du plateau de jeu permet de découvrir ce qu'ont écrit les trois autres, puis d'y mettre une note d'importance, ce qui conduit à une hiérarchisation des idées de la table. Cette étape conduit à une description des risques, des bénéfices et des comportements inadaptés au dialogue chrétiens-musulmans. Il permet de conclure sur le degré de dangerosité de cette situation.

Évaluation de la situation : deux tables très optimistes ont abouti à une situation favorable, les peurs et tentations énoncées étaient inférieures aux attraits identifiés chez les chrétiens comme chez les musulmans. Quatre tables

ont caractérisé ce dialogue comme instable, car les peurs, les attraites et les tentations étaient à peu près au même niveau pour les deux points de vue. Une table a conclu que les chrétiens risquaient un blocage mais pas les musulmans. Une autre table voyait un blocage possible des deux côtés. Enfin une table a conclu à un conflit potentiel chez les chrétiens et à un blocage possible chez les musulmans. Une grande majorité a donc reconnu que le dialogue n'est pas évident à réussir et qu'il est important d'identifier les conditions à mettre en place pour mettre toutes les chances de son côté.

– *Deuxième étape* : préconisations pour la fécondité des rencontres.

La seconde partie de l'atelier a consisté à rechercher, en discutant à chaque table, des préconisations qui faciliteraient le dialogue, éviteraient son échec et engendreraient des résultats féconds.

Deux remarques. La première est attendue : les équipes mixtes étaient mieux régulées que les équipes mono-confessionnelles, chrétiennes en l'occurrence. La seconde l'est moins : quand les chrétiens d'une équipe mixte expriment la crainte d'apparaître dominateurs ou voulant essayer de convertir, les musulmans présents ne les accusent pas de cette tentation.

En deux heures, les huit groupes ont pu formuler chacun un ensemble de « bonnes pratiques » pour conduire un dialogue fructueux entre chrétiens et musulmans. Faute de temps, il n'a pas été possible de les collecter en séance. La synthèse qui suit a donc été faite à posteriori par les animateurs.

Six axes sont ressortis des idées de bonnes pratiques collectées : éducation des jeunes et formation continue des adultes ; découverte de l'altérité et en tirer parti ; organisation de rencontres ; attitude relationnelle ; vivre ensemble au quotidien ; approfondissement de la foi.

L'ensemble des idées collectées, classées en ces six axes, a permis d'écrire un plan d'action. Les grandes idées de ce programme consistent d'abord à pallier l'immense ignorance de part et d'autre, l'urgence semble être de former jeunes et moins jeunes aux deux cultures religieuses, en éduquant par la même occasion aux règles du dialogue interculturel qui sont trop méconnues. Ces règles gagneraient à être synthétisées sous la forme d'une « charte de la rencontre interreligieuse » dont ce travail contribue à définir le contenu. En effet, les préjugés dans ce domaine sont considérables et font de gros dégâts. Il est donc utile d'identifier les convergences et les divergences dans les croyances des deux religions de manière à éviter les comportements et les sujets qui fâchent. Pour ce travail, l'humilité est de rigueur.

Organiser des rencontres multiples semble un résultat majeur de l'atelier, ce qui n'est somme toute pas très étonnant : rencontres conviviales, thématiques, portes ouvertes des églises, des temples et des mosquées, actions communes pour la paix. Avec une condition majeure : le respect mutuel. Au-delà de ces rencontres organisées, il serait bon de multiplier les occasions de se côtoyer au quotidien dans le quartier. Après quelques rencontres, il semble possible d'envisager de prier ensemble, d'abord en silence, puis, lorsque la confiance est établie, à partir de prières ou de textes qui auraient été travaillés ensemble à l'avance.

Compte-rendu rédigé à partir des notes de Bernard Chenevez,
membre du conseil des Semaines sociales de France
et de Gilles Le Cardinal.

Religions, interreligieux et développement

FADI DAOU

SAMUEL GRZYBOWSKI

La mondialisation amène les religions à cohabiter, à se découvrir mutuellement. L'expression plurielle des religions est plus manifeste, l'interreligieux davantage mis en œuvre. Des collaborations se développent. Un dialogue devient plus nécessaire que jamais. Ce dialogue est au cœur de l'action de l'association *Coexister* et de la fondation *Adyan* que préside Fadi Daou, prêtre libanais.

FADI DAOU*

Quand je suis arrivé en France en 1996, juste après avoir été ordonné prêtre, j'ai été envoyé comme prêtre *Fidei donum* pour servir une paroisse française. J'ai par hasard trouvé une épicerie marocaine, j'entre et je dis : « Salam aleikum. » On discute un peu et l'épicier me questionne : « Je ne te vois pas à la mosquée. » Je lui réponds : « Je suis prêtre. » Il était interloqué. Arabe et prêtre, ça n'allait pas très bien ensemble.

* Fadi Daou est prêtre maronite, co-fondateur et président de la fondation *Adyan*.

Le dimanche suivant, je célébrais ma première messe selon le rite latin. J'ai vu dans le missel que, normalement, on ouvre la célébration par la formule : « Le Seigneur soit avec vous. » Mais dans la liturgie maronite, ma tradition d'origine, on dit : « La paix soit avec vous. » Alors j'ai tout simplement considéré que je pourrais maintenir l'expression que je préfère et commencé par : « La paix soit avec vous. » Après la messe, certains paroissiens se disaient entre eux : « Mais ce n'est pas un prêtre qu'on nous envoie du Liban, c'est un évêque. » Je ne savais pas en effet que cette formule liturgique était réservée ici aux évêques.

Ainsi, ma première remarque introductive est de constater combien il est incroyable que le plus universel des mots, « la paix », puisse devenir le plus spécifique, prenant un aspect identitaire voire exclusiviste. La « paix », *salam*, est un mot réservé pour ce jeune marocain non seulement à un arabe, mais aussi à un musulman. Et pour les chrétiens de tradition latine, c'est un mot réservé aux évêques.

On se demande alors comment on peut si facilement tomber dans le communautarisme, la polarisation des mots, des idées, et donc dans les conflits. Comment l'identité/l'identification religieuse peut mener sur un chemin tout à fait opposé à l'idée développée cette année par les SSF : « Religions et cultures, ressources pour construire la paix, pour le développement de nos sociétés ».

Religions et conflits. Des relations à double sens

Tous nos problèmes ne viennent pas des religions certes. Mais un certain nombre quand même. Je suis originaire du Moyen Orient – du Liban plus précisément – où un nombre important de problèmes, s'ils ne proviennent pas directement des religions, parviennent à utiliser la religion ou le discours religieux pour légitimer le conflit. C'est d'ailleurs de plus en plus souvent le cas. Pas seulement au Moyen Orient. Beaucoup de conflits trouvent leur origine dans les questions du sous-développement, de l'injustice sociale, internationale, etc. Mais on observe une tendance chez les politiques à « coller » les problèmes aux religions.

Quelques exemples :

- la situation en Irak : il ne s'agit pas simplement d'un conflit entre chiïtes et sunnites ; c'est aussi le résultat de la volonté de démocratiser l'Irak par les « tanks » ;

- la question de la Palestine : elle ne se résume pas à un conflit entre juifs et musulmans, c'est aussi le problème d'une injustice internationale ;
- le problème en Syrie : il relève moins de la religion que d'un despotisme illimité et d'une démission inacceptable de la « communauté internationale » de sa responsabilité éthique envers la paix et la protection des populations menacées.

Il faut donc faire attention à ne pas tout attribuer aux religions. Mais inversement, attention à ne pas trop innocenter les religions ! Parfois même le communautarisme prend source – et cela peut surprendre – dans certaines initiatives du dialogue interreligieux. Car l'interreligieux, sans enracinement suffisant dans l'esprit critique et la solidarité authentique, risque de renforcer l'identitaire et le communautaire. Combien de fois, lors de rencontres interreligieuses, ai-je vite compris que le but inconscient de la rencontre était d'affirmer une certaine légitimité ou représentativité de pouvoir de ceux qui participaient à ces réunions plutôt que de réfléchir ensemble aux problèmes de ce monde. La question est donc : comment sortir du communautarisme et faire de l'interreligieux une ressource pour la paix et le développement ?

On observe deux attitudes qui ne sont ni l'une ni l'autre satisfaisantes :

- Certains ont essayé de sortir du communautarisme par l'engagement social et éthique. Les croyants s'investissent dans le social, prennent au sérieux la dimension éthique de leur foi, mais cet engagement devient déconnecté de sa source religieuse. Il perd alors sa légitimité qui visait à puiser dans la religion les ressources nécessaires.
- L'autre attitude consiste à sortir du communautarisme par le spirituel et la quête mystique. On prononce alors de très beaux discours spirituels qui nous élèvent vers des sphères tellement belles qu'on risque d'oublier le réel dans lequel on vit. Cette approche manque de crédibilité.

Face à ce dilemme, j'adopte cette belle phrase de Péguy qui dit : « Tout commence en mystique et finit en politique. » C'est vrai qu'il faut reconnecter le spirituel avec le réel et le politique pour donner la chance aux religions d'être une ressource pour l'avenir ; il faut relier le mystique avec le spirituel, l'éthique et aussi le politique.

Un concept clef : la solidarité spirituelle

À *Adyan*, nous avons développé le concept de « solidarité spirituelle ». L'expression n'est pas de nous. Nous l'avons empruntée aux patriarches catholiques

d'Orient qui, dans leur lettre pastorale de 1994 sur la coexistence entre chrétiens et musulmans, intitulée « Ensemble devant Dieu », parlent de solidarité spirituelle, manière très apparentée à la notion de « communion » utilisée dans la théologie chrétienne.

À *Adyan*, nous avons fondé cette « solidarité spirituelle », sur quatre valeurs :

1. *Valoriser la diversité religieuse*. Nous savons que ce n'est pas simple. Cela représente même un défi théologique ! Pour moi chrétien, valoriser l'islam ou le judaïsme signifie non seulement que j'accepte la diversité religieuse comme un fait, mais que j'accepte que cette diversité fasse partie de mon itinéraire de foi.

Le pape Jean-Paul II avait écrit dans l'encyclique *Redemptoris missio* en 1990, que la raison du dialogue interreligieux n'est pas stratégique, mais théologique. On ne pratique pas le dialogue interreligieux comme une tactique missionnaire ou autre ; mais on le fait pour être ouvert au mystère de Dieu qui remplit l'univers et dont l'Esprit souffle où il veut.

2. *Respecter chaque itinéraire personnel*. Il ne suffit pas de valoriser le christianisme ou l'islam comme s'ils étaient l'un et l'autre deux blocs à l'intérieur desquels tout est pareil. Ce n'est pas vrai ! Chaque chrétien, chaque musulman a son propre itinéraire. Vaincre les stéréotypes ancrés en nous est un autre défi de type psychologique. Valoriser le chemin de chacun, c'est reconnaître que, dans une même religion, il existe une multitude de chemins personnels différents.

3. *Œuvrer ensemble pour la justice et la paix*. À la différence du dialogue où on est dans un face à face, dans la « solidarité spirituelle », on change de place, on vient tous se mettre du même côté pour regarder et soulever ensemble les défis de nos sociétés. C'est le défi politique de la solidarité spirituelle.

4. *Vivre le partenariat*. En effet, ce qui nous aide vraiment à aboutir à la solidarité spirituelle, c'est notre capacité à faire de l'autre un vrai partenaire. C'est un défi pratique mais aussi spirituel. Une des idées qui m'a guidé dans ma vie personnelle et conduit à lire autrement les conflits dans lesquels je suis concerné, est de Nelson Mandela. Il nous dit : « Pour faire la paix avec un ennemi, on doit travailler avec cet ennemi, et cet ennemi devient votre associé. » En d'autres termes, le jour où je comprends que mon ennemi peut devenir mon partenaire, j'ai trouvé le chemin de la réconciliation et de la paix. Oui, le partenariat est essentiel. Il faut savoir « faire ensemble ».

Briser le cercle vicieux de la violence

Pour illustrer tout cela, je voudrais partager avec vous cette histoire. Il y a quelques semaines, nous avons organisé à la fondation *Adyan* une rencontre de formation pour des éducateurs syriens, dans le cadre d'un programme d'éducation à la résilience et à la paix. Un des participants, l'imam Rami, suit ce programme depuis trois ans. Il fait partie des réfugiés venant d'un village syrien sur la frontière avec le Liban, qui fut un des premiers villages sunnites dont la population a dû fuir vers le Liban. L'imam Rami a laissé là-bas son frère tué et beaucoup de membres de sa communauté. Lors de la dernière formation, Rami a pris la parole pour nous dire : « Je suis prêt maintenant à rentrer dans mon village pour aider ma communauté à briser le cercle de la violence ; je ne veux plus venger mon frère ni les gens de ma communauté et de mon village ; je veux plutôt leur dire que la violence n'engendre que la violence. À un moment, il faut être plus fort que la violence et faire de l'autre son partenaire, afin de pouvoir reconstruire ensemble notre avenir. »

La question est la suivante : qu'est-ce qui amène Rami à faire ce cheminement de conversion, passant du désir de vengeance à la volonté de réconciliation ? Je pense que cela est devenu possible car, dès le début, on lui a confié la responsabilité de 300 enfants d'une école, dans le cadre de ce programme d'éducation à la résilience et à la paix ; c'est-à-dire qu'on lui a fait confiance. De partenaire il est devenu acteur et il est même allé plus loin que ce qu'on attendait de lui.

La solidarité plutôt que la tolérance

Ainsi nous comprenons à *Adyan* la solidarité spirituelle. Ne pas regarder les autres à travers des lunettes identitaires ; mais plutôt regarder sans lunettes, dans une perspective commune, ensemble devant Dieu et face aux causes qui deviennent un appel commun pour nous.

Pour conclure, je dirais que nous avons besoin de la solidarité spirituelle afin de faire face à un des maux les plus importants de notre temps, l'extrémisme. Notre approche pour faire face à l'extrémisme n'est pas de promouvoir la tolérance. Quand on est dans la tolérance, on risque d'être individualiste et condescendant. Notre approche est plutôt de promouvoir la solidarité avec la reconnaissance de la diversité.

C'est ainsi que la fondation *Adyan* agit avec détermination. C'est aussi le beau témoignage des jeunes de *Coexister* à qui je rends hommage et surtout à

« mon frère » Samuel. Ces jeunes représentent un signe d'espérance en France et maintenant en Europe. Ils sont un signe qu'on peut compter sur la jeunesse pour refonder les religions et les cultures dans une perspective de ressources pour l'avenir.

SAMUEL GRZYBOWSKI*

Dans les premières années de l'association *Coexister*, je me suis rendu à la synagogue pour l'office du shabbat. J'étais à peine rentré qu'un jeune homme se jette sur moi : « Ah Samuel, comment vas-tu ? Tu te souviens de moi ? Tu sais, petits, on allait au parc avec ton père Laurent... » Je ne me souvenais de rien. « Ton père, ce n'est pas Laurent Levy ? » Cet homme m'avait confondu avec un autre Samuel, aussi présent à la synagogue ce jour-là. Un Samuel, qui comme moi était le « fils de Laurent ». En sortant, j'ai interpellé ce jeune. Il avait mon âge. Il s'appelait Benjamin et avait fait la *drasha*, ce qui correspond à peu près à l'homélie dans le christianisme. Je lui tends un flyer sur *Coexister*. Il refuse et me dit : « C'est shabbat. Je ne peux pas prendre ton flyer, mais donne-moi ton téléphone, je l'apprends par cœur et je t'appelle demain. » Il m'a appelé le lendemain. Cette histoire nous rappelle à quel point nous avons besoin à la fois de nos racines et de nos branches. Benjamin a respecté ses racines, il a été intègre vis-à-vis de la règle du shabbat puisqu'il a refusé de recevoir un flyer. Mais il a aussi été respectueux vis-à-vis des branches en me demandant mon numéro et en l'apprenant par cœur.

Sept ans plus tard, *Coexister* rassemble près de 2 000 jeunes en France et dans quelques pays voisins. Sa première mission consiste à animer un réseau de 30 groupes, qui sont des espaces de bienveillance, de confiance, pour partager sereinement sur les questions de l'inter-religion, de l'interconfessionnel, sur le « vivre » et le « faire » ensemble. Et aussi, dans le contexte particulier de la France, pour réfléchir à la question de la laïcité. L'association repose sur trois piliers : le dialogue, la solidarité, la sensibilisation. Cette pédagogie anime la vie quotidienne hebdomadaire et mensuelle de tous les groupes *Coexister*. Après quelques années d'expérience, la question s'est posée : comment, en pratique, fédérer autant de jeunes différents par leur milieu social, leurs convictions religieuses, leur regard sur la vie et parfois leur âge, puisque

* Samuel Grzybowski est co-fondateur de l'association *Coexister* et a présidé l'association de 2007 à 2015.

l'association reçoit des jeunes de 15 à 35 ans ? Nous avons alors ressenti le besoin de créer un principe fondateur : la « coexistence active ». Par une heureuse coïncidence, nous sommes, nous aussi, comme *Adyan*, à demi-initiateurs du concept qui nous anime. Car la première fois que ce terme de coexistence active apparaît, c'est en Yougoslavie avant la chute de l'empire soviétique, et donc avant le début de la guerre civile. À cette époque, un politique yougoslave, dont je n'ai hélas pas retenu le nom et à qui je voudrais rendre hommage, a écrit une tribune où il mettait en garde la société contre l'uniformisation de la Yougoslavie. Il disait en substance : « Attention, si vous répétez sans cesse aux Croates catholiques, aux Serbes orthodoxes, aux Bosniaques musulmans, qu'ils sont seulement yougoslaves, ça va péter. » Il proposait comme concept pour vivre ensemble la « coexistence active ». Hélas, l'histoire lui a donné raison puisque le conflit a fait pas moins de 200 000 morts.

La coexistence active est à la fois une « idée » mais aussi un « savoir faire » et un « savoir être ». Ce n'est pas un simple « concept », mais un outil pratique pour nos jeunes, qui leur permet de se positionner vis-à-vis de l'autre dans la relation qui s'établit, dans la coopération, dans le respect de chacun. La coexistence active, c'est le moyen de nous respecter en tant que nous-mêmes et lui en tant qu'il est.

La coexistence active repose sur quatre approches :

1. *La lucidité*. Poser un constat lucide sur la société française et la société européenne nous conduit à regarder en face la diversité. La société est plurielle que cela nous plaise ou non. Il faut donc regarder en face cette diversité – avec ou sans statistiques car, au fond, les statistiques ne sont pas très nécessaires – et consentir à la situation telle qu'elle est. Ce regard n'est pas un regard béat. Il est sous-tendu par l'idée que cette diversité est irréductible et qu'il faut donc la défendre. Contrairement à ce qu'espèrent certains, il n'y aura pas de mouvement croisé pour unifier toute une population à une seule religion.

2. *La conviction que cette diversité est un élément positif*. Cette conviction découle d'une sorte de ras-le-bol vis-à-vis de la façon dont on continue à introduire le mot diversité dans le débat politique. On nous dit que « malgré la différence », « malgré la singularité », « malgré... malgré... », nous devons apprendre à vivre ensemble. Nous, nous répondons : « Grâce à la différence. » Pour nous, cette différence est une richesse et pas seulement un obstacle à dépasser. Je voudrais rappeler cette parole de Martin Luther King qui disait :

« Vivons ensemble comme des frères ou nous périrons ensemble comme des imbéciles. »

La diversité crée du lien, elle crée de l'unité. Parce que nous sommes différents, nous sommes unis. Si nous n'étions pas différents, nous ne serions pas unis, mais uniformes. C'est la diversité qui va construire l'unité, comme le rappelle en arabe la devise écrite sur le bracelet de Fadi.

3. *Une instrumentalisation.* C'est à dessein que j'utilise ce terme d'instrumentalisation. L'instrumentalisation c'est l'idée du « savoir faire ». Instrumentaliser, c'est faire de quelque chose un instrument. On essaye de proposer une instrumentalisation positive de la diversité, autrement dit faire de ces religions, de leur diversité, un outil pour le développement et pour la justice sociale. Par exemple, des visites aux personnes âgées, des maraudes auprès des SDF, un don du sang, etc. Tout ça, ce sont des convergences. Nos convictions religieuses se rassemblent autour du service des autres et du service du pauvre. Le pape François serait, je pense, heureux de l'entendre. Quelle que soit la cause choisie, cette cause est justifiée par des causes plurielles, donc cette cause elle-même devient plurielle, elle est légitimée.

Cette coopération par l'action a une autre vertu : la question de l'unité est réglée puisque l'unité se fait autour du « faire ensemble ». On a trop tendance à vouloir chercher l'unité sur l'être. Or l'unité sur l'être n'est guère possible. En revanche il est possible de trouver cette unité sur le « faire » et la coopération.

4. *Un savoir être.* Aujourd'hui une équation existe selon laquelle l'unité égale la ressemblance. On nous dit qu'on peut vivre ensemble, car on partage des choses communes. Nous cherchons à casser cette équation : il faut arrêter d'assimiler unité et uniformité. Quand on dit « malgré » la différence, on confond l'unité et uniformité. Deuxième amalgame, la diversité est souvent amalgamée à la division. Par le « savoir être » que nous cultivons, nous voulons inaugurer un nouveau lien, une nouvelle équation : la diversité construit l'unité.

En guise de mot de la fin, laissez-moi vous raconter une dernière histoire. Elle se passe elle aussi en Yougoslavie. Plus exactement en Bosnie. Avec *Coexister*, avec l'*Interfaith Tour*, pour les 20 ans du massacre de Srebrenica, nous avons voulu aller sur place. Nous avons rencontré Hassan. Musulman, bosniaque, Hassan doit la vie au fait qu'il a été protégé par les dépouilles de ses proches. Il était sous les corps de son père et de son frère. Nous lui avons demandé : « Hassan, aujourd'hui, as-tu de la haine dans ton cœur, toi qui vis

avec des Serbes ? » Il nous a répondu : « Il n'y a pas assez de place dans mon cœur pour aimer Dieu et haïr les autres. »

Table ronde avec Radia, Maud, Farah, Karim-Pierre et Marine

RADIA : Je suis musulmane, j'ai 23 ans. J'ai constaté, lors d'événements organisés par *Coexister*, à quel point la tolérance et le respect étaient acquis dans nos groupes. On devenait chacun des garants de la conviction et de la liberté de conviction des uns et des autres. Par exemple, lors des assises de notre association, nous étions une centaine de jeunes à Saint-Jacut-de-la-Mer. On ne se connaissait pas tous. On n'a pas eu le temps d'apprendre à tous se connaître, mais il régnait une telle bienveillance ! J'avais en face de moi une partie de la « société idéale » que j'aimerais voir en France.

MAUD : J'ai 17 ans, je suis actuellement en terminale et je milite à *Coexister* depuis un an. Au début je n'avais pas du tout envie d'y entrer : des gens qui se retrouvent pour parler de religion, ce n'était pas ma tasse de thé. Une copine m'y a entraînée. J'ai rencontré des gens de différentes convictions, j'ai participé avec eux à des actions de solidarité et cette expérience m'a convaincue. La phrase que je préfère à *Coexister* : « On n'est pas tolérant, parce que tolérer c'est dire : "Tu es différent, c'est toléré, mais reste loin de moi." » Nous, on prône la coexistence active. On demande à l'autre : « Qui es-tu ? » Et en demandant « Qui es-tu ? », on va se demander qui on est soi-même.

KARIM-PIERRE : J'ai 35 ans. La coexistence, on la retrouve dans mon prénom puisque mon père est musulman et ma mère catholique. Quand j'ai entendu parler de *Coexister*, je me suis dit que je devais y aller. Cela aurait pu être une rencontre comme tant d'autres, mais je me suis vraiment « retrouvé » dans cette association. Je vais vous raconter une anecdote. Sur Facebook, j'avais partagé une vidéo. C'était une intervention de Jean-Claude Guillebaud sur « la force de conviction ». Il expliquait qu'on avait fait fausse route en promouvant les ontologies faibles, l'idée qu'on va croire un « petit peu ». Il disait : « Ce n'est pas la bonne voie. C'est au contraire quand on a des convictions fortes et enracinées qu'on peut s'ouvrir à l'autre sans crainte. » Samuel est venu faire un commentaire sur la vidéo : « Oui, c'est absolument ça, il a tout compris » C'est là que j'ai compris que j'étais vraiment à ma place à *Coexister*.

FARAH : J'ai 22 ans, je suis musulmane et j'ai intégré *Coexister* en janvier 2010. J'avais eu l'occasion de rencontrer Samuel par hasard. Il m'avait parlé

de *Coexister*. Ce qu'il m'en a dit m'a convaincue. C'est la société dans laquelle je rêvais de vivre. En six ans d'engagement dans l'association, j'ai vécu beaucoup d'expériences. Un des moments marquants fut d'aller aux JMJ à Madrid en 2011. Cela se passait pendant le ramadan. En tant que musulmane, aller aux JMJ à Madrid pendant le ramadan n'était pas forcément évident. Mais j'étais arrivée dans un mouvement où j'avais reçu un accueil chaleureux, où on m'avait dit : « Merci d'être venue car grâce à toi on sait qui est l'autre. » J'ai vécu des moments extraordinaires, mais nous n'avons pas fini ! Nous avons encore beaucoup de chemin devant nous !

MARINE : J'ai 28 ans et je suis catholique. Avant de croiser le chemin de *Coexister*, je n'avais aucune idée du dialogue interreligieux. J'étais déjà allée aux rencontres de Taizé à Strasbourg. Je suis retournée aux rencontres européennes de Taizé à Prague. Mais cette fois, c'était comme membre de *Coexister*. Nous étions une quinzaine de jeunes de convictions différentes. Le dernier jour, après un voyage très fatigant, j'ai posé à un autre membre du groupe une multitude de questions sur l'islam. À la fin de la journée, je me suis dit : « Toutes les questions que tu lui as posées, est-ce que tu saurais y répondre pour ta religion ? » Alors j'ai acheté *Youcat*, qui est un catéchisme pour les jeunes. Aujourd'hui, j'ai quitté mon métier d'opticienne pour travailler à *Coexister*, le message de *Coexister* est tellement fort qu'il faut le véhiculer autour de nous, notamment dans les établissements scolaires.

Débat

– MARIE DERAÏN : *Samuel, je sais que tu es en discussion avec différents décideurs publics pour aller dans les écoles. Comment est perçue cette proposition ?*

SAMUEL : Dans les établissements scolaires, jusqu'à présent, c'est à la demande. On nous appelle, on nous demande d'intervenir. On commence par présenter *Coexister*. Nous sommes là pour apporter un témoignage, pour dire que le vivre ensemble n'est pas juste une belle idée, une utopie. La grande force de notre approche réside dans le fait que ce sont des jeunes qui parlent aux jeunes. Par le biais d'outils pédagogiques, de jeux développés par l'association depuis

six ans, on instaure un dialogue libre avec les élèves sur toutes les questions possibles. Il n'y a pas de tabou. Par exemple on organise des ateliers de déconstruction des préjugés. Après les attentats, il y a eu certains événements dans les lycées pendant les minutes de silence. Ce sont des thèmes qu'on aborde de manière simple et décomplexée avec les élèves. J'ai participé à l'écriture d'un livre sur l'après Charlie pour apprendre à débattre sans tabou. Mais, dans les faits, notre présence au sein de l'Éducation nationale n'est pas toujours bien acceptée. Ainsi nous avons gagné un concours en mars nous donnant accès à des fonds publics. Cet argent est versé pour qu'on aille dans des écoles. Mais la commission de prise en charge de l'Éducation nationale est, quant à elle, opposée à notre action. Nous n'avons donc pas l'agrément de cette commission. Enfin, les rectorats ont dans les faits tout pouvoir. Donc certains rectorats font appel à nous et nous payent, d'autres non. Ma remarque vaut pour les diocèses : certains nous invitent avec joie. D'autres ne souhaitent pas nous voir mettre les pieds dans les écoles catholiques. Il y a des débats au sein de l'Éducation nationale, comme au sein de la famille Église.

– *La coexistence active est une expression plus adaptée que le « vivre ensemble ». Comment peut-on rattacher cette coexistence active avec la fraternité qui fait partie de la devise de la France ?*

SAMUEL GRZYBOWSKI : La fraternité est un des sept principes fondamentaux de l'association. Cette nécessité est issue de la diversité : on ne choisit pas, on ne choisit pas son frère, on ne choisit pas l'autre. Un Français sur 10 naît musulman. Cela fait partie du réel.

– *Comment votre engagement à chacun d'entre vous est perçu dans vos familles et votre environnement de foi ?*

FADI DAOU : Je suis prêtre, mais 90 % de mon temps est dédié à *Adyan*, qui ne fait pas partie des structures de l'Église. Mon évêque et le patriarche de mon Église maronite sont tout à fait d'accord, car ils considèrent que ce que je vis à *Adyan* fait partie de ma mission ecclésiale. Sur un autre plan, on m'a confié à la Faculté pontificale de théologie où j'enseigne un cours très critique de théologie des religions. L'enseignement de mon prédécesseur allait dans un sens presque opposé à ce que j'enseigne aujourd'hui. Le fait que mes

supérieurs soutiennent ma démarche et me confient la formation des futurs prêtres sont une forme de reconnaissance par l'Église locale de l'approche intellectuelle et pratique que je représente. Toutefois, il faut reconnaître que l'ambiance générale tourne vers le scepticisme. On me dit souvent : « Ce que vous faites ne peut pas résister à Daesh. » Peut-être. La seule réponse que je puis donner à mes parents et à la communauté quand on nous questionne est : « Je sais qu'il n'y a aucune garantie de réussite dans ce que nous faisons ; Daesh peut nous écraser tous, tous ceux qui portent l'esprit d'*Adyan*. Mais nous continuerons à œuvrer pour cet esprit et à vivre la solidarité spirituelle car nous croyons fermement que ce que nous faisons aujourd'hui, c'est cela que nous devons faire. Nous y prenons plein plaisir et donc nous continuons... même sans garantie du résultat. »

RADIA : Je suis soutenue par ma famille. Parfois, ils se posent des questions... Par exemple quand je suis rentrée du FRAT en chantant *Glorius* !

MAUD : La seule mise en garde qu'on me fait c'est : « Consacre assez de temps à tes études. Il ne faut pas que *Coexister* t'empêche de travailler. »

KARIM-PIERRE : Dans ma famille, on est déjà en pleine coexistence ! D'ailleurs j'ai recruté ma sœur.

FARAH : Ma famille soutient ma démarche et ma mère appelle Samuel *wouldi*, soit « mon fils » en arabe.

MARIE : Ma mère aussi s'inquiétait beaucoup pour mon travail car *Coexister* me prend beaucoup de temps. Au final, j'ai quitté mon travail !

– *Quelle est la part de la religion dans l'interculturel ?*

SAMUEL GRZYBOWSKI : Nous ne sommes pas et nous ne voulons pas devenir un mouvement interculturel. La contribution de l'interreligieux et de l'interculturel se joue ici, à l'Unesco. Depuis 2007, le mot interreligieux apparaît de plus en plus souvent dans les rapports de cette institution. En 2007, on comptait 7 occurrences, en 2011, 84 !

– *Vous avez peu parlé du judaïsme et personne autour de cette table ne s'en réclame. Les relations avec la communauté juive sont-elles plus délicates ?*

SAMUEL GRZYBOWSKI : Le judaïsme est présent à cette table ronde en la personne de Maud. Nous sommes 7 autour de cette table, dont une juive. Compte tenu du fait que les juifs ne représentent que 1 % de la population française, cela veut dire que Maud est dix fois plus engagée que nous ! De façon générale, on compte à peu près 10 % de juifs chez *Coexister*. Merci à eux d'être 10 fois plus impliqués que nous dans le dialogue interreligieux !

Expressions religieuses

Faire ensemble. Ne pas seulement dialoguer, mais agir de conserve. C'est le message transmis par *Adyan* et *Coexister*. Cela fut pris au mot par des représentants des religions musulmanes, catholiques et bouddhistes. Et pour des croyants, quoi de plus naturel que de partager un moment sinon de « communion », du moins de « solidarité spirituelle ». Tour à tour, grâce à la musique, la simple lecture ponctuée par le djembé, le chant, la psalmodie ou le silence, des religieux partagent leur façon de prier. C'est un moment d'unité où la salle, « diverse » mais « unie » comme le rappelait Samuel Grzybowski, participe, par son écoute, de cet instant de spiritualité partagée. Un moment d'intériorité, tourné vers l'autre. Quelques notes égrenées par le violon avant qu'un chœur mixte, trois femmes et un homme (la chorale de la confrérie soufie alâwiyya), ne nous convie à aller au plus profond de nous-mêmes chercher Dieu dans la prière de l'autre. Ce chant, entonné en arabe est le chant de l'illumination, poème écrit par le maître soufi Cheikh Ahmad ben Mustafâ al-'Alawî (1874-1934), fondateur de la voie soufi 'alâwiyya et grand-père du Cheikh Khaled Bentounes. Un chant qui entre curieusement en écho avec un autre chant, le *Shir HaShirim*, le cantique des cantiques, qui espère et attend le « Bien-Aimé ». Ce poème soufi, en annonce un autre, méditatif, que Philippe Cornu chantera en tibétain et qui nous appelle lui aussi à l'éveil. Nous tous en cette soirée sommes invités à l'éveil, à la lumière. Et ce chant soufi annonce également le *Fiat lux*, ce « premier jour » du monde déclamé par une sœur togolaise de Saint François d'Assise et un laïc, suivi du psaume « Tu me scrutes Seigneur et tu sais », chanté par une religieuse xavière et un chantre.

Chant de l'illumination (chanté en arabe)

Les voiles tombèrent
Lorsque mon Bien-Aimé apparut
Oh vous qui en êtes les amoureux,
Ce moment-ci, c'est celui de la Vision
C'est celui de l'Éveil...
Quiconque désire prendre part

A notre secret caché
qu'il s'approche et qu'il apprenne.
Des sciences lui apparaîtront.
Quel excellent breuvage, l'échanson y appelle :
Oh vous qui en êtes les amoureux,
Ce moment-ci, c'est celui de la Vision
C'est celui de l'Éveil....

La Paix

Elle est la fleur au parfum enivrant du jardin de la quiétude.
Elle est le mouvement d'amour qui submerge et unit les cœurs de pardon et de mansuétude.
Elle est la monture du héros qui combat l'intolérance.
Elle est la méditation suprême du sage noyé dans l'éternelle présence.
Elle est la plume du savant qui éveille et transmet la connaissance.
Elle est l'encre de l'alphabet céleste, mystère de l'essence.
Elle est la fondation de la demeure de la justice et de la dignité.
Elle est la force salvatrice des hommes contre la monstruosité.
Elle est le remède du cœur face à l'angoisse des âmes agitées.
Elle est l'hymne des chérubins qui portent le trône Divin.
Elle est le nom béni de Dieu invoqué par toute la création.
Elle est enfin, Salam, à laquelle j'invite et consacre toute ma dévotion.

Cheikh Khaled Bentounes, Pour le livre international de la Paix

Lecture du livre de la Genèse

Gn 1,1 à 2,3

Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre. La terre était informe et vide, les ténèbres étaient au-dessus de l'abîme et le souffle de Dieu planait au-dessus des eaux. Dieu dit : « Que la lumière soit. » Et la lumière fut. Dieu vit que la lumière était bonne, et Dieu sépara la lumière des ténèbres. Dieu appela la lumière « jour », il appela les ténèbres « nuit ».

Il y eut un soir, il y eut un matin : premier jour.

Et Dieu dit : « Qu'il y ait un firmament au milieu des eaux, et qu'il sépare les eaux. »

Dieu fit le firmament, il sépara les eaux qui sont au-dessous du firmament et les eaux qui sont au-dessus. Et ce fut ainsi. Dieu appela le firmament « ciel ». Il y eut un soir, il y eut un matin : deuxième jour.

Et Dieu dit : « Les eaux qui sont au-dessous du ciel, qu'elles se rassemblent en un seul lieu, et que paraisse la terre ferme. » Et ce fut ainsi.

Dieu appela la terre ferme « terre », et il appela la masse des eaux « mer ». Et Dieu vit que cela était bon.

Dieu dit : « Que la terre produise l'herbe, la plante qui porte sa semence, et que, sur la terre, l'arbre à fruit donne, selon son espèce, le fruit qui porte sa semence. » Et ce fut ainsi.

La terre produisit l'herbe, la plante qui porte sa semence, selon son espèce, et l'arbre qui donne, selon son espèce, le fruit qui porte sa semence. Et Dieu vit que cela était bon.

Il y eut un soir, il y eut un matin : troisième jour.

Et Dieu dit : « Qu'il y ait des luminaires au firmament du ciel, pour séparer le jour de la nuit ; qu'ils servent de signes pour marquer les fêtes, les jours et les années ;

et qu'ils soient, au firmament du ciel, des luminaires pour éclairer la terre. » Et ce fut ainsi.

Dieu fit les deux grands luminaires : le plus grand pour commander au jour, le plus petit pour commander à la nuit ; il fit aussi les étoiles.

Dieu les plaça au firmament du ciel pour éclairer la terre, pour commander au jour et à la nuit, pour séparer la lumière des ténèbres. Et Dieu vit que cela était bon.

Il y eut un soir, il y eut un matin : quatrième jour.

Et Dieu dit : « Que les eaux foisonnent d'une profusion d'êtres vivants, et que les oiseaux volent au-dessus de la terre, sous le firmament du ciel. »

Dieu créa, selon leur espèce, les grands monstres marins, tous les êtres vivants qui vont et viennent et foisonnent dans les eaux, et aussi, selon leur espèce, tous les oiseaux qui volent. Et Dieu vit que cela était bon. Dieu les bénit par ces paroles : « Soyez féconds et multipliez-vous, remplissez les mers, que les oiseaux se multiplient sur la terre. »

Il y eut un soir, il y eut un matin : cinquième jour.

Et Dieu dit : « Que la terre produise des êtres vivants selon leur espèce, bestiaux, bestioles et bêtes sauvages selon leur espèce. » Et ce fut ainsi.

Dieu fit les bêtes sauvages selon leur espèce, les bestiaux selon leur espèce,

et toutes les bestioles de la terre selon leur espèce. Et Dieu vit que cela était bon.

Dieu dit : « Faisons l'homme à notre image, selon notre ressemblance. Qu'il soit le maître des poissons de la mer, des oiseaux du ciel, des bestiaux, de toutes les bêtes sauvages, et de toutes les bestioles qui vont et viennent sur la terre. »

Dieu créa l'homme à son image, à l'image de Dieu il le créa, il les créa homme et femme.

Dieu les bénit et leur dit : « Soyez féconds et multipliez-vous, remplissez la terre et soumettez-la. Soyez les maîtres des poissons de la mer, des oiseaux du ciel, et de tous les animaux qui vont et viennent sur la terre. »

Dieu dit encore : « Je vous donne toute plante qui porte sa semence sur toute la surface de la terre, et tout arbre dont le fruit porte sa semence : telle sera votre nourriture.

À tous les animaux de la terre, à tous les oiseaux du ciel, à tout ce qui va et vient sur la terre et qui a soufflé de vie, je donne comme nourriture toute herbe verte. » Et ce fut ainsi.

Et Dieu vit tout ce qu'il avait fait ; et voici : cela était très bon.

Il y eut un soir, il y eut un matin : sixième jour.

Ainsi furent achevés le ciel et la terre, et tout leur déploiement.

Le septième jour, Dieu avait achevé l'œuvre qu'il avait faite. Il se reposa, le septième jour, de toute l'œuvre qu'il avait faite. Et Dieu bénit le septième jour : il le sanctifia puisque, ce jour-là, il se reposa de toute l'œuvre de création qu'il avait faite.

Telle fut l'origine du ciel et de la terre lorsqu'ils furent créés.

Psaume 138 : Tu me scrutes, Seigneur, et tu sais !

Tu sais quand je m'assois, quand je me lève ; de très loin, tu pénètres mes pensées.

Que je marche ou me repose, tu le vois, tous mes chemins te sont familiers. Avant qu'un mot ne parvienne à mes lèvres, déjà, Seigneur, tu le sais.

Tu me devances et me poursuis, tu m'enserres, tu as mis la main sur moi.

Savoir prodigieux qui me dépasse, hauteur que je ne puis atteindre !

Où donc aller, loin de ton souffle ? où m'enfuir, loin de ta face ?

Je gravis les cieux : tu es là ; je descends chez les morts : te voici.

Je prends les ailes de l'aurore et me pose au-delà des mers :
même là, ta main me conduit, ta main droite me saisit.
J'avais dit : « Les ténèbres m'écrasent ! » mais la nuit devient lumière autour
de moi.
Même la ténèbre pour toi n'est pas ténèbre, et la nuit comme le jour est
lumière !
C'est toi qui as créé mes reins, qui m'as tissé dans le sein de ma mère.
Je reconnais devant toi le prodige, l'être étonnant que je suis : étonnantes
sont tes œuvres toute mon âme le sait.
Mes os n'étaient pas cachés pour toi quand j'étais façonné dans le secret, mo-
delé aux entrailles de la terre.
J'étais encore inachevé, tu me voyais ; sur ton livre, tous mes jours étaient ins-
crits, recensés avant qu'un seul ne soit !
Que tes pensées sont pour moi difficiles, Dieu, que leur somme est
imposante !
Je les compte : plus nombreuses que le sable ! Je m'éveille : je suis encore avec
toi. (...)

Méditation tibétaine (chanté en tibétain)

Dans le Fond primordial de ma Présence éveillée, il n'est ni mouvement ni
altération ;
Tout ce qui en émerge est le dynamisme du Corps de réalité, et en cela, il
n'est ni bien ni mal.
Puisque la Connaissance-au-présent est en vérité le Plein Éveil manifeste,
Je découvre au centre de mon cœur un maître qui est ouverture et
contentement.
Quand je réalise que cet esprit authentique est l'expression même du
Maître,
Je n'ai plus besoin de proférer des prières avides et tenaces ni de plaintes
artificielles :
En me détendant simplement dans le cours naturel de la Présence éveillée
sans artifices,
Je reçois la grâce où tout ce qui émerge se libère naturellement sans pré-
méditation.
Jamais les doctrines fabriquées n'ont mené au Plein Éveil

Et toutes ces méditations inventées par l'intellect et nées de spéculations mentales sont de perfides ennemis.
À présent, tel un fou, je détruis toutes les convenances
Et vivrai désormais à l'aise, nu et sans inhibitions !
Tout ce que tu fais te réjouit, yogi de la Grande Perfection !
Tu te plais en n'importe quelle compagnie, petit enfant de Padmasambhava !
Maître incomparable, Grand Maître Découvreur de Trésors,
Essence du cœur des dâkinîs, Enseignement sans égal,
La puissante illusion qui enténébrait mon cœur s'est dissipée
Et le soleil radieux et sans voiles ne cesse de briller !
Cette bonne fortune est la bonté du maître, mon unique père !
Maître d'une infinie bonté, tu es ma seule pensée !
Maître d'une infinie bonté, tu es ma seule pensée !
Maître d'une infinie bonté, tu es ma seule pensée !

Extrait de *L'Appel au loin du Lama* de Jigdrel Yéshé Dorjé¹

1 © Traduction originale de Philippe Cornu, ne pas reproduire sans son autorisation expresse.

CLAIRE SIXT-GATEUILLE

Finitude et espérance

La prophétie : jugement et promesse

Lecture d'Ésaïe 51,12-14 :

¹²Le SEIGNEUR dit : « C'est moi qui vous redonne de l'espoir. Oui, c'est moi. Mon peuple, pourquoi as-tu peur des êtres humains ?

Ils meurent tous, ils finissent comme l'herbe.

¹³Tu oublies le SEIGNEUR ; pourtant, c'est lui qui t'a créé.

C'est lui qui a étendu le ciel et qui a fondé la terre.

Sans cesse, tu trembles de peur devant la colère du dictateur, comme s'il était prêt à te détruire.

Mais où est-elle maintenant, cette colère du dictateur ?

¹⁴Le prisonnier désespéré va bientôt être libéré.

Il ne mourra pas dans sa prison et ne manquera plus de nourriture. »

L'ancien testament regorge de prophéties. J'ai choisi celle-ci parce qu'elle mêle les thèmes de création, jugement, peur, espérance, promesse, libération, et élection. Autant de thèmes théologiques, autant de résonances avec les discussions de ce matin.

Dénonciation

Lorsque nous entendons parler des changements climatiques, nous avons souvent droit à des discours alarmistes, à des preuves scientifiques, parfois à de la culpabilisation face à notre mode de vie. Et il est important de les entendre pour prendre conscience du problème, de sa portée et de l'urgence. La prophétie a un premier rôle de dénonciation.

Ce qui doit être

Mais la dénonciation ne suffit pas à engendrer une réaction. Pour que l'être



humain fasse le pas de changer, il a besoin d'une vision claire : changer vers quoi ? Viser quoi ? C'est la deuxième fonction de la prophétie, d'annoncer ce qui doit être, ce qui sera si les êtres humains se laissent guider par Dieu. Pour le dire autrement, d'annoncer qu'il y a une promesse d'avenir pour ce monde et pour nous.

Les changements à mener

La prophétie montre la distance entre ce qui est aujourd'hui et ce qui est promis. Elle nous aide ainsi à discerner les changements à mener. Et elle montre très clairement qu'un des meilleurs moyens d'y arriver est de commencer par se convertir soi-même, individuellement et collectivement. Nous n'avons pas d'abord à changer nos pratiques, mais notre mode regard, notre mode d'être et de relation aux autres et avec Dieu. L'encyclique *Laudato si'* est aussi très claire là-dessus, prétendre limiter les changements climatiques sans changer la logique dans laquelle les échanges mondiaux s'inscrivent aujourd'hui, c'est courir à l'échec. Nous n'avons pas seulement besoin de changer notre rapport à la nature, à l'environnement, mais aussi aux autres.

Le rôle de la repentance

Ce matin, en écoutant Bernard Perret, il m'est apparu au fil du discours qu'un mot me manquait et cela ne m'étonne pas parce qu'il a mauvaise presse, et pourtant il est essentiel : c'est le mot repentance. La prophétie biblique appelle à la repentance et à la conversion, mais sans repentance, la conversion risque de rester superficielle. Le mot repentance ne plaît pas, parce qu'il renvoie à un autre mot qu'on a mis au placard, qui est le mot « péché »¹. Pourtant, la repentance a un grand rôle à jouer :

Replacer Dieu dans le monde

Tout d'abord, la repentance replace Dieu dans le monde. Quand nous reconnaissons notre faute, nous nous remplaçons en présence de Dieu, nous réaffirmons sa souveraineté sur nos vies, pour reprendre une expression de Calvin, nous acceptons que son regard d'amour, lucide et bienveillant, change

1 Pour moi, le mot « péché » correspond à ce qui nous sépare de Dieu. C'est un état de fait, il ne s'agit donc pas de culpabiliser, mais de le reconnaître, justement pour ne pas prendre la place de Dieu. Dans la suite du texte, je ne parle pas de péché mais de faute, c'est-à-dire ce que nous nous reprochons, ce qui a blessé notre relation avec quelqu'un d'autre ou nous a renvoyé une image négative de nous-même.



le nôtre.

Regarder nos fautes en face

Ensuite, la repentance nous permet de regarder nos fautes en face, de les reconnaître pleinement. Il y a un double mouvement entre la repentance et la grâce : confier à Dieu son péché ouvre un espace pour recevoir la parole de grâce posée par Dieu, « Tu es avant tout mon enfant. » Cela permet de prendre de la distance par rapport à ce qu'on a fait. Et ainsi, l'affirmation de la grâce permet aussi de prendre pleinement conscience de la faute et de ses conséquences.

Ouvrir un espace pour la grâce de Dieu

On n'aime pas la repentance, parce qu'on en a une vision doloriste, figée. Au contraire, la repentance est un moment, une étape, une pause dans la démarche du croyant qui essaie de suivre le Christ (la sanctification). Par la grâce de Dieu, la repentance libère la faute de son pouvoir mortifère, elle l'intègre dans notre histoire pour mieux apprendre d'elle et mieux la dépasser. Nous pouvons alors construire dessus. La conversion n'est pas d'abord effort pour changer, elle est d'abord libération, pardon et remise en route.


Faire confiance à Dieu

Un des changements auquel nous sommes appelés est d'apprendre à faire confiance à Dieu. S'abandonner à Dieu, c'est s'abandonner à l'invisible, à celui qui vient vers nous¹, dont on ne discerne les traces qu'après coup. C'est donc difficile individuellement, encore plus difficile collectivement. Nous nourrir des promesses de la Bible et apprendre à lâcher prise peuvent nous y aider.

La confiance en Dieu ouvre les possibles, par trois biais :

- La grâce de Dieu, dont j'ai déjà parlé, qui nous libère du poids mortifère de nos fautes.
- Le deuxième biais, ce sont les autres. Dieu nous rend interdépendants et complémentaires ; nous abandonner à lui permet de libérer un espace pour que les autres puissent agir, nous permet donc de faire confiance aux autres, d'apprendre à compter sur eux et à mettre en valeur leurs capacités. Cette

1 Jürgen Moltmann, *Théologie de l'espérance*, Paris, Cerf, 1983, en particulier l'introduction, p.11 à 34.



attitude libère les énergies et la créativité, car les personnes ainsi valorisées donnent souvent le meilleur d'elles-mêmes. Et l'on sait que les énergies mises en commun ne font pas que s'additionner, elles se multiplient. Le geste concret proposé hier, d'inviter quelqu'un que vous ne connaissez pas, a un petit côté « bonne résolution du nouvel an », mais ne nous y trompons pas : cette attitude des petits pas, c'est le genre de geste et d'attitude qui nous aide à passer petit à petit des racines de l'espérance à l'espérance en action.

- Le troisième biais, c'est la résurrection. La Bible nous révèle que Dieu tire le bien du mal¹ ; devant l'échec de la croix, il ouvre les possibles avec la résurrection. Il peut donc faire de nos erreurs des sources de bénédiction. Dieu ne brise pas nos limites, il les transcende, il nous libère de la peur de l'échec qui nous paralysait. Dans tous nos blocages, nos découragements, Dieu ouvre un chemin de résurrection, une possibilité de libération et un avenir. Il ouvre une brèche dans les limites de l'espoir et fait surgir l'espérance.

1 Voir Paul Beauchamp, *Testament Biblique*, Paris, Bayard, 2001, p.53-69.

Dialogue autour de l'encyclique « verte »

CARDINAL LAURENT MONSENGWO

YANNICK JADOT

CARDINAL LAURENT MONSENGWO*

Le pape François, dans sa lettre encyclique *Laudato si'*, offre un regard de croyant sur le cosmos en vue de « la sauvegarde de la maison commune ». C'est du Cantique des créatures de saint François d'Assise qu'il emprunte les mots pour dire l'ordre créé, où il voit la terre « aussi comme une sœur, avec laquelle nous partageons l'existence, et comme une mère, belle, qui nous accueille à bras ouverts » (n.1).

Chapitre I – Un constat : le cri de la Terre

Le constat du pape nous livre un tableau cru, aux images fortes, d'une terre, mère et sœur, abusée et violentée, défigurée et malade, avec pour conséquence que toute la création « gémit en travail d'enfantement » (Rm 8, 22) d'une terre nouvelle et d'un ciel nouveau. Conscient du caractère antithétique de propositions

* Le cardinal Laurent Monsengwo est archevêque de Kinshasa, membre du conseil des 9 cardinaux du pape François.

qui, d'une part, disculpent l'être humain de tout ce qui se produit sur la Terre grâce à la seule technique, et, d'autre part, l'accable de tous les maux, le Saint-Père pense que « la réflexion devrait identifier de possibles scénarios futurs, parce qu'il n'y a pas une seule issue », afin d'instaurer « un dialogue en vue de réponses intégrales » (n.60).

Chapitre 2 – Aux sources de la Bible et de la tradition judéo-chrétienne

Comment organiser ce dialogue de « toutes les personnes de bonne volonté » avec une « référence à des convictions de foi ? » (n.62). Selon le Saint-Père, une telle référence est possible car « la science et la religion, qui proposent des approches différentes de la réalité, peuvent entrer en dialogue intense et fécond pour toutes deux » (n.62). Puisant alors dans les ressources de la Bible et de la tradition judéo-chrétienne, il propose de « grandes motivations pour la protection de la nature et des frères et sœurs les plus fragiles » (n.64). Dieu, en effet, est le propriétaire de la terre, donnée aux humains pour la « cultiver » et la « garder » (cf. Gn 2,15 ; cf. n.89). Il s'ensuit que nous sommes appelés à « respecter les lois de la nature et les délicats équilibres entre les êtres de ce monde » (n.68), à garder à l'esprit que chaque être créé a une valeur propre devant Dieu (cf. n.69), pour que l'être humain ne s'érige pas en maître et dominateur de la création. Celle-ci porte en elle-même un projet d'amour de Dieu. Elle est donc ouverte à la transcendance. L'être humain est certes à l'image et à la ressemblance de Dieu, mais « l'ensemble de l'univers, avec ses relations multiples, révèle mieux l'inépuisable richesse de Dieu » (n.86). La terre devient ainsi, pour tous, croyants et non-croyants, un bien commun, « patrimoine de toute l'humanité, sous la responsabilité de tous » (n.95). Les chrétiens considèrent quant à eux que « tout est créé par Lui et pour Lui » (Col 1,16 ; n.99).

Chapitre 3 – La racine humaine de la crise

Le Saint-Père nous dit que la racine de la crise écologique est humaine. Elle prend sa source d'une part dans la technologie, « parce que l'immense progrès technologique n'a pas été accompagné d'un développement de l'être humain en responsabilité, en valeurs, en conscience » (n.105). D'autre part, dans l'assomption de cette « technologie et son développement avec un paradigme homogène et unidimensionnel » de la techno-science où l'être humain a oublié la « réalité même de ce qu'il a devant lui » (nn.106 ; 107).

Le pape fait remarquer qu'« il est possible d'élargir de nouveau le regard, et la liberté humaine est capable de limiter la technique, de l'orienter, comme de la mettre au service d'un autre type de progrès, plus sain, plus humain, plus social, plus intégral » (n.112). Pour ce faire, « il y a une grande démesure anthropocentrique » à corriger : la seigneurie de l'être humain est celle de « l'administrateur responsable » (n.116). Car « la crise écologique est l'éclosion ou une manifestation extérieure de la crise éthique, culturelle et spirituelle de la modernité » (n.119). Tout étant lié, la relation avec l'environnement trouve sa juste place dans la relation de l'être humain avec Dieu et avec les autres personnes (n.119).

Chapitre 4 – La solution : une écologie intégrale

La lettre encyclique du pape propose de penser les problèmes, non pas de façon isolée, mais en interconnexion, car « tout est lié » (n.113). L'environnement indique une relation entre la société et la nature. La recherche de solutions aux problèmes doit se faire par une attention spéciale aux relations des éléments du monde, pour comprendre « l'interaction entre les écosystèmes et entre les divers modes de référence sociale » (n.141). Ainsi, la relation avec la nature ne peut ignorer le patrimoine culturel, compris « dans le sens des monuments du passé mais surtout dans son sens vivant, dynamique et participatif » (n.143). Elle se doit aussi de faire justice aux générations futures dans la logique d'une « solidarité générationnelle » (n.159).

Chapitre 5 – Les grandes lignes du dialogue

Le pape propose ensuite les grandes lignes du dialogue susceptibles « de nous aider à sortir de la spirale d'autodestruction dans laquelle nous nous enfonçons » (n.163). Les rencontres internationales n'ont pas permis de réfléchir à « un monde unique, à un projet commun » (n.164). C'est pourtant à ce niveau que des solutions viables sont possibles. C'est ici que « la diplomatie acquiert une importance inédite, en vue de promouvoir des stratégies internationales anticipant les problèmes plus graves qui finissent par affecter chacun » (n.175). Les religions ont pour rôle, dans un dialogue entre les sciences, de fixer le cap en rappelant les « grandes motivations qui rendent possibles la cohabitation, le sacrifice, la bonté » (n.200). Ce dialogue sur les grandes questions où se joue l'avenir de l'humanité « demande patience, ascèse et générosité » (n.201).

Chapitre 6 – La formation d'une conscience responsable

Une telle entreprise exige qu'émerge la « conscience d'une origine commune, d'une appartenance mutuelle et d'un avenir partagé par tous » (n.202). Les styles de vie doivent changer pour permettre de « sortir de soi vers l'autre » (n.208), créer des liens avec l'environnement (nn.209 ss). Un tel changement, pour les chrétiens, passe par une « conversion écologique », dit le Saint-Père. Il entend par là une spiritualité écologique qui intègre le corps, la nature, les réalités de ce monde (n.216), parce qu'elle devient la conséquence de la rencontre avec Jésus Christ (n.217). Saint François d'Assise est ici offert en modèle (n.218). La conversion ne se réduit pas à l'échelle individuelle. Elle doit devenir communautaire (n.219), avec pour caractéristiques la « gratitude » et la « gratuité » parce que le monde est un don, l'amour « d'une belle communion universelle » avec les autres créatures, et l'union avec tout le créé reçu du Père (n.220). C'est en somme une vie vertueuse que propose *Laudato si'*. Une vie dont le style est sobre et humble (n.224), rendant capable de vivre en frères et sœurs avec les autres dans la communion et la paix (cf. n.228), fait de « simples gestes quotidiens par lesquels nous rompons la logique de la violence, de l'exploitation, de l'égoïsme » (n.230). De tels gestes d'amour, nous enseigne le pape, sont aussi civils et politiques (n.231).

Les niveaux de communication

La lettre encyclique *Laudato si'* s'adresse à toute personne de bonne volonté dans un premier temps, ensuite elle s'achève par des orientations spécifiques pour les chrétiens (cf. n.216). Par ailleurs, le pape tient à y montrer, par le dialogue qu'il instaure avec les diverses traditions religieuses, chrétiennes et non chrétiennes, que la crise de « la maison commune » est avant tout anthropologique. Celle d'un être humain ouvert à Dieu, aux autres et à la nature. C'est dans l'interrelation de ces différents termes que le Saint-Père nous appelle à chercher ensemble la solution.

FRANÇOIS ERNENWEIN* : Yannick Jadot, comment la parole du pape est-elle reçue dans votre univers politique ? Comment est-elle perçue par vos amis qui se battent depuis des décennies sur les questions environnementales ?

* François Ernenwein, rédacteur en chef à *La Croix*, présidait la séance.

YANNICK JADOT*

Cette lettre encyclique est arrivée comme un signal d'espoir pour l'ensemble des écologistes. Mais ce n'est pas seulement un message d'espoir, c'est aussi un diagnostic, une analyse et une invitation à agir. C'est important dans un monde qui aujourd'hui « se résigne » à ce que la conférence COP21 sur le climat (Paris, 30 novembre au 11 décembre 2015) ne soit qu'un demi-succès ou un demi-échec. Or précisément au moment où on se résigne ainsi à l'impuissance politique, un message crucial, d'un leader à échelle de la planète, nous arrive. Nous savons tous à quel point sur la question du climat et des migrants nous avons besoin d'une parole forte et claire. C'est aussi un message politique. Je pense au récent voyage du pape aux États-Unis, voyage qui a suscité un certain nombre de débats et de discussions. Ainsi le président du comité environnement du Sénat américain, le républicain James Inhofe, n'hésite pas à aller dans le sens opposé : « Je trouve insupportable l'arrogance des gens qui pensent que nous, êtres humains, serions capables de changer ce qu'IL (Dieu, NDLR) fait pour le climat », confiait-il dans une interview il y a une dizaine d'années. Autre élu républicain au Congrès, Shimkus affirme publiquement qu'il n'est pas possible qu'on assiste à une élévation du niveau de la mer liée au réchauffement climatique puisque Dieu a promis à Noé qu'il n'y aurait plus de déluge ! J'en ris avec vous. Mais ces gens occupent des positions fortes au congrès américain. Et ne riez pas : ils ont été soutenus financièrement dans leur campagne par GDF Suez ou feu Areva. Ce qui nous apparaît comme une sottise, une absurdité, joue un rôle important dans la politique américaine.

Des signes de convergence

Ce qui est fort dans cette encyclique, c'est le diagnostic qui est posé. Au fond, le pape propose de passer d'un anthropocentrisme despotique à ce que nous nommons l'anthropocène, cette nouvelle ère dans l'histoire de la planète où une espèce, la nôtre, se trouve en capacité de changer profondément les conditions de vie de l'ensemble des espèces sur la planète. Jusqu'à présent, jusqu'au XVIIIe siècle, disons, c'était peu envisageable. Mais du fait des progrès colossaux et des dommages considérables liés à ce progrès, nous avons la possibilité de mettre fin à notre vie sur terre. Tout cela est décrit dans cette

* Yannick Jadot est député européen écologiste.

encyclique : la pollution des océans, des eaux, la déforestation, la sixième extinction des espèces animales, etc. Nous avons la capacité de faire du mal à l'ensemble des espèces vivantes.

Autre point de convergence : l'écologie. La « maison commune » dont parle le pape nous renvoie à l'écologie. Éco vient du grec oikos qui signifie l'habitat mais aussi, le patrimoine, ce qui nous entoure, les champs, tout notre espace vivant autour de la maison ainsi que les gens qui habitent dans cette maison. Au fond, quand on est écologiste et qu'on entend parler de la « maison commune », on est au diapason.

La remise en cause du « progrès » technologique

Le diagnostic que pose le pape dans son encyclique soulève la question du rôle de la science et de la technologie. Là encore, nous sommes assez d'accord : le positivisme, cette pensée qui a été très forte pendant les lumières et jusqu'au début du XIX^e, disait au fond que la science et la technologie permettraient à la fois de rompre avec certaines croyances théologiques très conservatrices et aussi d'apporter des améliorations considérables des conditions de vie. Ce qui était vrai alors du progrès ne l'est plus forcément aujourd'hui !

On constate une confusion extraordinaire entre le progrès économique et la croissance du PIB. Le PIB ? C'est un chiffre totemique ! Chaque responsable politique se focalise sur ce chiffre. Chaque président de la République estime que si le PIB atteint 3 %, il sera élu à 60 % de voix mais que si on est à 1 %, il sera difficile d'être réélu. Quel sens tout cela a-t-il ? Que signifie le PIB ? Le progrès technologique devient uniquement le déploiement de l'innovation. On court après les gains de productivité sans regarder ce que signifient ces gains en termes de chômage, de précarité, de souffrance au travail. On en arrive à un triptyque productivisme, consumérisme et scientisme qui devient la nouvelle croyance théologique !

On est là au cœur du débat. Je citerai à ce propos le pape. Que nous dit-il ? « Il ne suffit pas de concilier, en un juste milieu, la protection de la nature et le profit financier, ou la préservation de l'environnement et le progrès. Sur ces questions, les justes milieux retardent seulement un peu l'effondrement. Il s'agit simplement de redéfinir le progrès. Un développement technologique et économique qui ne laisse pas un monde meilleur et une qualité de vie intégralement supérieure ne peut pas être considéré comme un progrès. »

Une société du mal-être

C'est exactement ce que nous disons. Notre modèle de développement arrive à coupler la démesure d'un côté, la maltraitance et la pénurie de l'autre. Au fond ce « progrès » génère une société du mal-être. Les dépenses annuelles de publicité sont dix fois supérieures aux dépenses nécessaires pour couvrir les besoins vitaux de l'humanité ! Et si c'était au moins efficace. Mais non ! Depuis plus de 30 ans, tout l'accroissement de la richesse s'est concentré sur 5 à 10 % de la population en Occident. Tout ce mythe de la croissance laisse 90 % de la population sans amélioration du pouvoir d'achat. Moins d'une centaine de personnes dans le monde ont l'équivalent en richesse de la moitié de l'humanité ! On voit bien cette folie de la finance. Patrick Viveret a rappelé cet article du Wall Street Journal qui disait que la Bourse connaissait seulement deux états, l'euphorie et la panique, c'est-à-dire qu'elle oscille entre les deux symptômes phares de la maniaque-dépression (troubles bipolaires). Cela résume bien la société du mal-être dans laquelle nous vivons.

Dans les enquêtes, et notamment les travaux scientifiques sur le « bonheur », on constate qu'au-delà d'un certain niveau de confort, le fait de posséder plus, de consommer plus, n'a aucun impact sur le sentiment de bien-être ou de bonheur. On constate une déconnexion complète entre l'accumulation de biens et de richesses et le sentiment de bien vivre et d'être heureux.

La question de l'impuissance politique est parfaitement dénoncée quand le pape parle de soumission de la politique à la technologie et à la finance. Cette soumission se révèle lors des sommets internationaux. On le constate tous les jours. En septembre 2015 le président Obama s'est rendu en Alaska pour tenter – avec sincérité me semble-t-il – de sensibiliser au changement climatique. On sait que si on veut limiter ce réchauffement à moins de 2°C, il faudrait laisser 80 % des ressources fossiles dans le sous-sol. Or ce même président Obama autorisait quelques mois auparavant des forages en Alaska. Il y a pas qu'Obama qui tient ce double discours. François Hollande aussi. Fin 2014, le jour même de la publication du rapport du GIEC, Hollande est en Alberta et il dit : « Je suis là pour soutenir Total dans son effort. » Alberta, c'est l'extraction d'énergies fossiles à partir de sables bitumineux, un des pétroles les plus « sales » de la planète ! Nos hommes politiques ont un hémisphère de leur cerveau qui a compris les enjeux du réchauffement climatique et un autre hémisphère qui reste paralysé et qui refuse de faire les changements

nécessaires pour lutter contre le dérèglement climatique parce que les multinationales de l'énergie sont toute puissantes !

Un nouveau monde est en train de naître

Laisser 80 % des ressources fossiles dans le sol revient à demander à ces multinationales de passer à côté de 30 000 milliards de dollars de revenus. Il n'est pas étonnant qu'elles se battent pour défendre ces énergies fossiles. Mais nous sommes aujourd'hui à une étape clef, un basculement entre un vieux monde construit sur ces énergies fossiles, sur ces oligopoles qui vivent d'une véritable rente, ces systèmes opaques, et un autre monde qui est en train de naître, un monde construit sur un système différent, sur des productions d'énergies décentralisées. En Bretagne, en Allemagne, ce sont les citoyens qui se sont emparés du sujet. Ils se sont réunis pour moins consommer et pour produire. Ils se lancent dans les énergies renouvelables. Et cette énergie, ils la partagent ! Nous sommes entre deux modèles. L'un construit sur la rente et l'autre sur les citoyens et le partage. C'est une révolution extraordinaire ! J'en appelle aux citoyens pour qu'ils s'emparent de cette réalité. Cette guerre de l'ombre entre le vieux monde et le monde nouveau est aussi une guerre de libération. Il est temps de sortir de ces énergies fossiles, de cette forme de domination, de ce système qui finance des dictatures un peu partout dans le monde, qui organise à son unique profit la destruction de l'environnement. Cette guerre, c'est aussi une guerre de libération pour libérer nos énergies vitales.

Redécouvrir la beauté du monde

Nous sommes dans un moment particulier de l'histoire. Vous le vivez, vous le sentez. Nos sociétés sont bombardées de pulsions de haine et de peurs. Certains, sous une forme décliniste, nous expliquent qu'il faut se rabougrir, se replier, ils en appellent au repli identitaire nationaliste, communautariste. À ces peurs se surajoute la crise environnementale. Crise souvent impalpable – mais de moins en moins – et pourtant bien réelle. Après la grande tempête de 2008, j'étais sur l'île de Sein. Une dame de 80 ans m'a dit : "Pour la première fois de ma vie, j'ai peur de la mer." Là, vous ressentez ce que signifie l'expression « dérèglement climatique ». J'aimerais souligner un autre point de convergence avec l'encyclique. Le pape nous invite à une redécouverte de la beauté. Je crois effectivement qu'on aura du mal à mobiliser les

énergies et les bonnes volontés uniquement sur le diagnostic. Il sera plus facile de mobiliser sur un projet d'avenir, projet qui passe par la recréation du lien social. Nous devons nous reconnecter aux autres, à la planète.

Un point est mentionné de manière très forte dans la lettre encyclique : la question de l'agriculture, de l'agriculture de proximité, durable. L'agriculture de proximité est une agriculture de qualité qui recrée de la connexion sur un territoire, qui permet de retrouver de la convivialité, de retrouver le plaisir de faire ensemble et de vivre ensemble. Notre responsabilité collective est d'offrir un avenir positif et bienveillant. Au fond, la lutte contre le réchauffement climatique vise à essayer de transformer ma vie et celle des autres. Développer une activité économique de proximité, sur notre territoire, c'est donc de l'emploi, des services publics, de la culture et de la démocratie. C'est emmener nos concitoyens sur un chemin et, au-delà, nous réconcilier avec le reste de l'humanité et avec notre avenir, car nous sommes tous liés par une communauté de destin

En conclusion, je laisserai la parole à l'archevêque anglican Desmond Tutu. Il participe à une incroyable campagne de désinvestissement sur les énergies fossiles. Il parle d'un boycott, comme l'Afrique du Sud en a eu besoin pour mettre fin au régime d'apartheid. Beaucoup d'institutions, d'Églises suivent cette recommandation. Dans la même logique, la conférence des évêques des Philippines a demandé qu'on arrête « de soutenir un système qui nous tue ». Je poserai une question au cardinal Monsengwo : « Que fait la banque du Vatican ? »

FRANÇOIS ERNENWEIN : Mon père, vous avez entendu Yannick Jadot. Êtes-vous surpris par la réception du texte du pape ? Avez-vous le sentiment que ce texte est bien lu par ceux qui le lisent hors du cercle des chrétiens ?

CARDINAL LAURENT MONSENGWO : Je voudrais tout d'abord rassurer M. Jadot. La Banque du Vatican n'investit pas sur des marchés non éthiques. Vous ne pouvez plus faire entrer d'argent au Vatican sans qu'on sache son origine et son utilisation. Concernant sa lecture de la lettre encyclique, j'admire la manière dont M. Jadot a réagi à ce débat. Effectivement, le Saint-Père nous invite à changer nos habitudes de vie qui font tort à tant de pauvres sur la planète. C'est surtout cet aspect de la pauvreté qui frappe dans les discours du pape. Nous avons vu le cyclone qui a déferlé sur les Philippines et celui qui a

déferlé sur la Nouvelle-Orléans. Nous avons vu les inondations qui ont eu lieu en France. Nous avons vu comment, en un seul jour, une personne peut tout perdre et devenir pauvre. C'est donc bien une lutte, une lutte de tous, un combat de toute la société qui doit être mené. Un combat où les hommes politiques et les Églises doivent travailler ensemble. Je félicite encore une fois Monsieur Jadot et je crois que si je n'étais qu'un homme politique, je serais écologiste.

YANNICK JADOT : Vous êtes le bienvenu ! Cette encyclique comporte une dimension que je voudrais relever. Ce pape a un regard particulier sur l'écologie, car il vient d'un pays du Sud. On le sent dans son discours sur la dette écologique, sur le partage des ressources entre Nord et Sud, sur la question des communautés indigènes impactées par la déforestation, sur la nature du modèle agricole. Je n'ai pas mentionné suffisamment dans mon propos à quel point les questions de la crise écologique et des inégalités sont les deux plus grands défis auxquels nous sommes collectivement confrontés. Si nous n'arrivons pas à résoudre ces deux défis conjointement, nous allons vers de grandes désillusions et de nombreux malheurs. On retrouve cette dimension là dans l'encyclique et c'est extrêmement important.

Débat

TABLE DES QUESTIONS* : *Le contenu de l'encyclique est-il en continuité avec la pensée de l'Église sur ces sujets ou est-ce une rupture, une nouveauté radicale ?*

CARDINAL LAURENT MONSENGWO : C'est une nouveauté dans la manière de poser le problème. En revanche le souci des pauvres et des marginaux n'est pas une nouveauté, bien au contraire. C'est ce que saint Jean-Paul II a appelé en son temps le « chemin de l'Église », c'est aussi ce à quoi nous a exhorté le pape Benoît XVI dans son encyclique *Caritas in veritate*.

* Catherine Belzung et Philippe Segretain, membres du conseil des Semaines sociales, relayaient les questions des participants.

FRANÇOIS ERNENWEIN : Comment expliquez-vous que cette parole soit soudain plus entendue ?

CARDINAL LAURENT MONSENGWO : Par la manière dont elle est formulée et par toute la sympathie dont le pape jouit actuellement.

YANNICK JADOT : Je pense qu'il y a une spécificité de cette encyclique. Elle ne s'adresse pas qu'au peuple des croyants. Elle s'adresse à tout le monde et ce n'est pas neutre. Par ailleurs, il y a quelque chose de très fort dans ce texte, c'est sa radicalité.

– Que faire ? Comment agir ? Faut-il adhérer à un parti ou convient-il plutôt de privilégier des mouvements associatifs dynamiques, civiques, qui dépassent les clivages politiques ?

YANNICK JADOT : Sur la question de l'engagement, faut-il privilégier l'engagement politique ou associatif ? La question reste ouverte. Je ne vous cache pas que mon parti politique, à l'image des autres partis, est en crise. Nous traversons aujourd'hui une crise de la politique, une crise de la représentation politique. Toutes les organisations militantes y sont confrontées. Les vôtres aussi sans doute. Comment faire venir des femmes, des hommes, des jeunes, des moins jeunes dans des structures qui obligent à une forme de militantisme régulier avec des contraintes parfois lourdes ? Nous sommes dans une société où, même dans le militantisme, nous constatons une forme de tourisme, de consumérisme. Il nous appartient de trouver de nouvelles formes d'engagement pour que chacun ait sa place : ceux qui sont toujours présents et ceux qui apportent un coup de main ponctuel. Mais c'est difficile pour les militants qui sont là toutes les semaines sur les marchés, qui consacrent du temps à organiser des conférences, d'accepter la présence de militants moins impliqués. Pour ma part, j'ai suivi les deux chemins, le chemin associatif et le chemin politique. Pendant 10 ans, je me suis impliqué dans la solidarité internationale. J'ai vécu au Burkina Faso, au Bangladesh, j'ai travaillé longtemps chez Greenpeace. Il n'y a pas un engagement qui soit mieux que l'autre. La difficulté que nous rencontrons aujourd'hui en tant qu'homme ou femme politique, c'est le rejet des institutions. Les énergies vitales de la société ne sont plus dans les institutions. Ceux qui sont en colère, ceux qui sont fracassés

par le système, choisissent soit de ne plus voter, soit d'opter pour un vote de colère, parfois de haine. Des acteurs incroyables de la société, qui font des choses formidables, qui créent des start-up, qui s'investissent dans les associations, ne croient plus dans les institutions. Quand ceux qui sont actifs dans la société, qui participent de l'intérêt général, ne se retrouvent plus dans le débat politique, c'est inquiétant.

Alors que faire ? Être acteur de sa propre vie et de la collectivité. Commencer même par de petites choses qui font sens. Si tout le monde s'y met, cela transformera la société. On peut changer de fournisseur d'électricité : passer par Enercoop, c'est du 100 % renouvelable. Si vous avez quelques centaines d'euros à investir, investissez dans l'énergie partagée. Allez plutôt au marché qu'au supermarché, participez à des mouvements, signez des pétitions. Et puis, allez voter... pour vos convictions et pour ce que dit l'encyclique.

– Quel type de solidarités existe-t-il autour de ces questions écologiques, entre les Églises des pays du Nord et celles des pays du Sud ?

CARDINAL LAURENT MONSENGWO : Je connais mal la situation de la France, un peu mieux celle de la Belgique où les structures de Caritas aident beaucoup les pays du Sud. Ces aides permettent à ces pays de fonctionner convenablement. Je voudrais mentionner la journée de Caritas, la journée de l'église des pays en missions, la journée des rois mages. Ce jour-là, on invite un évêque ou un prêtre du Sud à venir faire une campagne pour récolter des fonds entièrement destinés aux pays du Sud. Nous avons aussi le Bureau des oeuvres médicales. À Kinshasa, 60 % des hôpitaux sont des hôpitaux d'église aidés par les églises du Nord. Ce serait mieux si nous recevions un peu plus, mais la crise sévit en Europe.

YANNICK JADOT : Sur les relations Nord/Sud, on a clairement une difficulté à faire vivre cette communauté de destin. Prenons quelques exemples : François Hollande se rend à New York et annonce 4 milliards d'aide au développement supplémentaires à partir de 2020. Mais, concours de circonstances, deux jours plus tard, les crédits sont encore réduits dans le budget 2016 de la France. M. Camdessus le dirait très bien : chaque président nouvellement élu promet qu'il va arriver au cours de son quinquennat au chiffre symbolique de 0,7 % de notre richesse redistribué pour la solidarité internationale. Et toujours on

s'en éloigne. Quels sont les instruments qui nous permettraient d'y arriver ? La taxe carbone, la fiscalité sur les transactions financières seraient des moyens efficaces si les sommes étaient allouées directement au développement.

– *Les « électeurs » qui vous écoutent saluent votre lecture de l'encyclique mais ils sont troublés par le fait que le parti que vous représentez a, sur les questions de bioéthique, une sensibilité profondément différente de certaines personnes qui sont dans cette salle. Les mots GPA et avortement reviennent fréquemment dans les questions posées. Lisez-vous bien la même encyclique que nous, notamment quand le pape pose la question du respect de la dignité ?*

YANNICK JADOT : Je crois que l'encyclique elle-même a été critiquée pour la part considérée par certains comme trop légère sur la bioéthique. Il nous reste 5 minutes, il est difficile d'entamer ce débat maintenant. Traiter de l'avortement, de la PMA et de la GPA en cinq minutes ne serait pas sérieux et ce n'est pas le même sujet.

Témoignage et chant

Avec Marianne Sébastien*

« Ooooooh... »

Le son dure de longues secondes, jusqu'à ce que le souffle s'éteigne. « Vous entendez, nous sommes plusieurs centaines... mais il n'y a qu'un seul son... » Non, il ne s'agit pas d'un stage de méditation, mais bien d'une session des Semaines sociales. Toute l'assistance est debout, cherchant à produire la plus belle sonorité, la plus puissante, la plus harmonieuse, la plus authentique ; bref à émettre « son propre son ». Car c'est là la clef de la recherche de Marianne Sébastien. Aider ceux qu'elle côtoie à exprimer leur vérité par le chant, à harmoniser leurs énergies, à retrouver le sens de la respiration. Ceux que la cantatrice fait chanter sont aussi bien des cadres dirigeants de grandes entreprises françaises venus suivre un stage de libération de la voix que des enfants des rues de Bolivie.

Dios es Amor... Sur l'air du chant *Resucitó*, de K. Arguello, nous répétons cette phrase, tel un mantra. *Dios es Amor...* Une première voix, une deuxième voix, une troisième voix. Puis tous ensemble. Tout l'amphi de l'Unesco résonne d'une même clameur. À chaque fin de phrase, Marianne Sébastien nous demande de reprendre notre souffle pour mieux « écouter le silence ». « Nous inspirons 20 000 fois par jour, donc nous nous reposons 20 000 fois par jour ! », nous explique-t-elle. Vibrer. Ecouter. Respirer. Entendre. Se mettre en résonance avec nous-mêmes et avec le monde entier, c'est le but de la séance. Marianne nous fait prendre conscience de la force du chant, ce chant dont elle dit qu'il métamorphose la vie et transforme notre psychisme. « Des travaux l'ont montré, sous l'effet du chant, on observe des modifications de la structure cérébrale. Notre cerveau change ; notre personnalité change. »

Et pour clore, quelques mots d'un chant indien suivi d'un gospel que nous entonnons pour et en l'honneur de ces orphelins qui, sur l'écran, nous

* Marianne Sébastien est cantatrice et fondatrice de l'association *Voix libres*, créée il y a 20 ans en Bolivie, pour aider les enfants à sortir de la misère et de la violence.

regardent. Ces collégiens souriants étaient des enfants martyrisés. L'association *Voix libres* les a fait chanter, les a fait changer. Par la musique, ils ont exprimé la joie. « Ils sont aujourd'hui scolarisés, ils partent heureux à l'école et sont souvent premiers de la classe », raconte Marianne Sebastien.

Le parcours de Marianne commence par un premier miracle. Ou plus précisément un premier drame. Son fils naît sourd. « Tout le monde me disait qu'il ne parlerait jamais. J'ai arrêté ma carrière de cantatrice quelques années pour réveiller ce verbe divin qui sommeillait au fond de lui. Aujourd'hui il parle parfaitement français, anglais. Cela a été une grande épreuve de grâce. Miracle de l'amour maternel, de l'écoute patiente, de la présence... et du chant. »

Ce miracle du chant, cette capacité de la musique à transformer l'être, Marianne l'a mise au service des pauvres. Tout commence par un voyage en Bolivie. C'est minuit à Potosi. « Je suis sortie. Un enfant m'a prise par la main et m'a guidée dans un tunnel où dorment des enfants de la rue. » Marianne y rencontre des enfants esclaves qui travaillent au fond des mines. « Ils dormaient, les uns sur les autres, ils buvaient, ils se droguaient. Quand ils m'ont vue, ils m'ont juste dit : "chante-nous quelque chose". J'ai chanté en quechua. Puis j'ai entonné un chant de paix en français. Ce soir-là, j'ai compris la puissance du chant. » Marianne va faire s'exprimer ces « enfants sans voix ». Elle va leur donner la seule chose qu'elle possède : le chant. « J'ai tout partagé : musique, danse sacrée. J'ai revalorisé leur culture, chant-souffle, ils fabriquent eux-mêmes leurs flûtes de pan, leurs instruments traditionnels. » Armée de sa voix et de ses économies, elle va dans les prisons, les villages, sur les ordures, et dans tous les lieux où elle rencontre les plus pauvres d'entre les plus pauvres, les plus marginalisés. La violence est endémique, l'alcool aussi. *Voix libres* les aide à sortir du cercle vicieux, pour emprunter une autre voie. Scolarisation, microcrédits et musique, trois piliers pour aider ces familles à construire un autre avenir. « Quand je les ai rencontrés pour la première fois, 3 000 personnes travaillaient en silence dans les ordures. Ils y travaillaient, ils y vivaient, ils en mouraient. De ces ordures sont sortis des leaders. Nicanor est devenu psychologue et a rédigé sa thèse sur la résilience. »

Vingt ans plus tard, *Voix libres* peut s'enorgueillir d'avoir apporté du bonheur à plus d'un million de personnes, d'avoir donné le jour à 250 infrastructures dont une vingtaine de villages pour les enfants des mines, des rues et des ordures, a fait bénéficier 120 000 personnes de microcrédits sans intérêts

(dont 90% alloués à des femmes) qui fonctionnent uniquement sur la base de la confiance réciproque. *Voix libres*¹ a aussi mis en place, une vingtaine d'entreprises solidaires qui apportent de la richesse localement et exportent un container d'artisanat et de quinoa chaque année pour les amis de l'association.

Et Marianne de nous encourager à suivre notre intuition, à suivre la voie (ou... la voix ?) du cœur. « Si, cette nuit-là, j'avais dit "non" à cet enfant, il n'y aurait pas eu tous ces projets, il n'y aurait pas eu les maisons des enfants martyrisés, il n'y aurait pas eu toutes ces renaissances. » Car c'est bien de la nuit que naît l'aube et c'est bien dans l'ombre qu'on voit le mieux la lumière.

¹ En savoir plus : www.voixlibres.org

HENRI-JÉRÔME GAGEY

Refus de l'idéalisme moral

Je l'ai dit, jouer les religions comme des ressources pour imaginer le monde qui vient ne va pas de soi alors que tant de voix influentes les présentent comme des menaces. Mais en ce qui concerne le christianisme, il est un soupçon encore plus radical qui porte sur le cœur de son message, sur son affirmation de la puissance salvifique de l'amour. C'est sur ce point que je voudrais réfléchir avec vous.

« Seul l'amour nous sauvera » affirme hautement Jorge Bergoglio dans le titre qu'il donna à l'un de ses ouvrages, publié avant son pontificat. C'est beau comme un rêve. Mais pouvons-nous reconnaître dans cette phrase une parole forte, capable d'assumer la dureté du monde, le caractère dramatique de l'existence humaine ? Ou bien n'est-ce qu'un conte pour enfants ? Examinons cette objection.

Nous faisons face à un pénible paradoxe : d'un côté, la globalisation a pour conséquence une interdépendance croissante en sorte que nous ne pouvons vivre et survivre sans les autres. L'urgence de la coopération s'impose donc sans la moindre équivoque avec les sacrifices qu'elle implique pour les plus défavorisés. Ainsi que l'exprime sans s'embarrasser de détail François : « [...] l'heure est venue d'accepter une certaine décroissance dans quelques parties du monde, mettant à disposition des ressources pour une saine croissance en d'autres parties. » (*Evangelii Gaudium* 193).

Mais d'un autre côté, l'interdépendance n'engendre pas de soi la solidarité. Et nous assistons au contraire à l'accroissement de la fragmentation des intérêts nationaux, régionaux et catégoriels au regard des réformes à conduire. Certaines régions prospères revendiquent leur indépendance pour ne plus avoir à « payer pour les autres ». Certains dirigeants d'entreprise s'octroient des rémunérations qui défient la rationalité économique au risque de rompre le tissu social... j'en passe et des meilleures. Bref, l'impératif de la solidarité ne s'impose pas spontanément à chacun et aux collectivités qui lui préfèrent bien




souvent l'égoïsme sacré de l'individu, du clan, du milieu social ou de la nation. Voilà pourquoi en appeler à l'amour pour sortir de la crise et inventer des solutions nouvelles semble à beaucoup un rêve indigne de confiance. Qu'ajouter à cela ?

Une chose relativement simple mais qui échappe le plus souvent : selon la tradition chrétienne, aimer est un commandement qui ne doit pas seulement être prescrit, mais qui doit être institué par des procédures symboliques et rituelles capables de poster le sujet en responsabilité devant la communauté à laquelle il appartient et finalement devant la communauté universelle de ses prochains. En effet, comme le dit le prophète Jérémie, « La Loi de Dieu ne doit pas seulement retentir à nos oreilles, il faut que Dieu lui-même l'inscrive sur nos cœurs » (Jr 31, 33). Bien sûr, ce commandement de l'amour correspond à une tendance spontanée universelle du sujet humain, à son orientation « érotique » foncière pour reprendre les termes de Patrick Viveret (« Tout le monde aime, tout le monde a de la peine » chantait France Gall à qui les Beatles faisaient écho avec « All you need is love »). Mais cette orientation érotique demeure profondément ambiguë.

Disons-le en peu de mot, pour que le monde change en bien et devienne plus vivable, « il ne suffit pas d'aimer ». Car on peut aimer mal, d'un amour destructeur qui rapporte tout à soi, d'un amour qui étouffe l'autre ou dévore son objet au lieu de se tenir vis-à-vis de lui à la bonne distance qui en respecte l'altérité. Voilà pourquoi ce n'est pas l'amour comme tendance spontanée du sujet qui fait l'objet d'un commandement, mais c'est « cet amour-là » dont Jésus, dans la suite des prophètes et des sages d'Israël, nous a donné le témoignage ; « cet amour-là » dont il nous a aimés le premier. Aimer de « cet amour-là » n'est pas l'expression d'une attraction spontanée mais une compétence, comme le dit joliment Luc Boltanski¹, ou une vertu comme le dit la tradition théologique. Autrement dit, aimer cela s'apprend, se cultive et il faut y avoir été initié. Si on prend la chose au sérieux, alors la référence chrétienne à l'amour cesse d'apparaître comme une incantation sentimentale pleine d'idéalisme et renvoie à la mise en œuvre de processus d'apprentissage et d'entraînement rigoureux.


¹ *L'Amour et la Justice comme compétences : Trois essais de sociologie de l'action*, Paris, Métailié, 2011.



Ce commandement, il faut le rendre désirable et en montrer l'intelligence par des images et des symboles qui manifestent ce que le monde devient là où l'on s'aime. En effet, il n'est pas évident qu'autrui soit mon frère ou ma sœur plutôt qu'une proie à saisir ou un rival à dominer. Cela doit donc m'être annoncé. Il faut qu'une voix me dise et me répète : « Aime-le, c'est ton prochain. » Naturellement, je proteste : « Non, ce n'est pas mon prochain, il n'est pas de ma race, il n'est pas de mon milieu, il ne me ressemble pas, sa présence est pour moi une menace... » Et la voix de la tradition insiste : « Aime-le, il le faut, tu verras, ça change tout, on peut le faire. » Pour me convaincre, elle fait acte de mémoire et rappelle l'histoire de ceux qui ont aimé ainsi que le prix qu'ils ont payé pour le faire, les mensonges qu'ils ont dû dépasser. Elle me fait chanter : « Dieu qu'il est bon, qu'il est doux d'habiter en frères tous ensemble. C'est une huile excellente sur la tête, qui descend sur la barbe, qui descend sur la barbe d'Aaron, sur le col de ses tuniques. » Corrigeant mes errements, elle m'aide à discerner mes illusions et me fait peu à peu vérifier la validité de ses affirmations. C'est ainsi qu'elle gagne ma confiance, en s'imposant comme la Parole qui ne ment pas, c'est-à-dire la parole de Dieu.

L'idéalisme moral ignore cette dimension de la communauté initiatrice qui transmet un art de vivre en transmettant le témoignage de ceux qui se sont laissés façonner par la parole en ayant été bousculés, jugés, parfois même blessés. J'y insiste, si l'amour est une compétence, c'est qu'il est aussi un piège ! Le commandement de l'amour est un commandement « fragile », ambigu, toujours en risque d'être perverti, tordu. C'est précisément pourquoi il ne suffit pas de l'affirmer avec conviction comme une exigence universelle (ce qu'il est bien pourtant). Il doit être manifesté dans des récits qui prévoient ses perversions possibles, les mensonges qui vont le déformer afin d'en rendre imaginable le surmontement. Si vous me permettez un raccourci, c'est à cela que sert la lecture de la Bible, Ancien et Nouveau Testaments réunis.

Elle nous raconte l'histoire peu édifiante d'hommes et de femmes qui ont fait des choses épouvantables, parfois en croyant faire le bien et elle initie le discernement de leurs itinéraires. Elle nous apprend à déchiffrer nos propres itinéraires, à nous découvrir complices du pire et pourtant séduits par le meilleur. Elle est ainsi une école qui nous apprend à nous poster dans notre responsabilité de sujets éthiques et nous prépare à affronter l'épreuve de la



perversion, qui me paraît l'épreuve la plus forte dans notre monde marqué par la psychose maniaco-dépressive.


Décidément, il faut le redire, le christianisme n'est pas un moralisme ! C'est pour moi l'une des grandes leçons de *Laudato si'*. Dans sa promotion d'une écologie intégrale, François dépasse radicalement le moralisme et la seule promotion du sens du devoir. Son propos en effet ne se réduit pas à un rappel aux grands principes. Il ne se contente pas de jouer le jeu d'une heuristique de la peur, aussi utile que cela puisse être, comme le montre *Le principe responsabilité* de Hans Jonas. Il va plus loin en engageant une heuristique de la joie, une heuristique de l'*agapè* (l'*agapè*, c'est-à-dire l'« érotique » travaillée par les béatitudes...) qui fait toute sa place à l'esthétique, comme le montrent, parmi beaucoup d'autres, les trois citations suivantes :

« [...] il ne faut pas négliger la relation qui existe entre une formation esthétique appropriée et la préservation de l'environnement. Prêter attention à la beauté, et l'aimer, nous aide à sortir du pragmatisme utilitariste. Quand quelqu'un n'apprend pas à s'arrêter pour observer et pour évaluer ce qui est beau, il n'est pas étonnant que tout devienne pour lui objet d'usage et d'abus sans scrupule. »

« Je veux proposer aux chrétiens quelques lignes d'une spiritualité écologique qui trouvent leur origine dans des convictions de notre foi, car ce que nous enseigne l'Évangile a des conséquences sur notre façon de penser, de sentir et de vivre. Il ne s'agit pas de parler tant d'idées, mais surtout de motivations qui naissent de la spiritualité pour alimenter la passion de la préservation du monde. Il ne sera pas possible, en effet, de s'engager dans de grandes choses seulement avec des doctrines, sans une mystique qui nous anime [...] »

« [...] la conversion écologique conduit le croyant à développer sa créativité et son enthousiasme [...] Cette conversion implique aussi la conscience amoureuse de ne pas être déconnecté des autres créatures, de former avec les autres êtres de l'univers une belle communion universelle. » (220)

Sortir du moralisme, être une ressource pour imaginer le monde qui vient, ce n'est pas seulement être la communauté du « Engagez-vous, reengagez-vous », même si cela importe au plus haut point, évidemment ! C'est être en même temps la communauté qui apprend aux générations futures à s'arrêter pour prêter attention à la beauté, à s'arrêter pour évaluer ce qui est beau ! C'est



être en même temps la communauté qui, en initiant au recueillement, à la prière et à la contemplation, alimente la passion pour la préservation du monde. C'est intelligent cette manière de nous faire comprendre que la préservation du monde ne sera assurée que si elle est prise en charge par des gens qui en ont été passionnés. C'est intelligent de nous appeler à être la communauté qui communique la conscience amoureuse de former avec les autres êtres de l'univers une belle communion universelle. C'est ainsi en effet que nous sommes susceptibles d'apporter nos ressources les plus propres à cette tâche aujourd'hui urgente : imaginer le monde.

Imaginer et concevoir à partir de l'encyclique *Laudato si'*

GENEVIÈVE GIMELLE ET MARCEL LE HIR

VÉRONIQUE FAYET

BERNARD PINAUD

NAYLA TABBARA

ANNE DUTHILLEUL

CÉCILE RENOUARD

GILLES VERMOT-DESROCHES

ELENA LASIDA* : Durant ces trois jours, nous avons dessiné ce monde à venir, cette civilisation nouvelle que nous espérons. C'est le moment de commencer à la construire. Comment faire ? Nous n'allons pas vous présenter un plan d'action, un modèle alternatif ou une solution miracle, mais vous inviter à l'imagination et à la créativité. Nos invités portent des actions bien différentes mais partagent un message commun : c'est aujourd'hui le moment opportun pour aider le nouveau monde à jaillir. Nous avons organisé cette table ronde comme un feu d'artifice où les mots prendront la place des feux car les mots

* Elena Lasida, membre du conseil des Semaines sociales, présidait la séance.

de nos invités ont des couleurs différentes. Nous leur avons demandé de choisir une phrase de l'encyclique qui les aura plus particulièrement touchés ou interpellés, d'explicitier ce choix et de proposer une action concrète en lien avec cette phrase. Dans un deuxième temps, je leur demanderai de réagir à la parole d'un autre invité, comme amorce d'un dialogue à poursuivre. Je vous invite à entendre et à recevoir leurs paroles comme des étincelles d'éternité. Les mots sont des étincelles car ils sont éphémères, insaisissables, intangibles, mais leurs mots sont des mots d'éternité car il y a de la vie vécue, arrachée, traversée. Et qu'est-ce que l'éternité si ce n'est l'envie de vivre ?

Geneviève Gimelle et Marcel Le Hir, vous avez vécu la pauvreté et vous êtes ici les porte-parole d'un texte élaboré collectivement.

GENEVIÈVE GIMELLE : Marcel et moi, nous représentons la fraternité de *La Pierre d'Angle*. C'est une fraternité entre des personnes du Quart Monde et d'autres qui les rejoignent. Cette fraternité rassemble 18 groupes en France autour de la personne de Jésus et à partir de la spiritualité du père Joseph Wresinski. Nous nous sommes réunis à quelques-uns pour réfléchir au thème de cette rencontre. Et voici notre texte collectif, rédigé en reprenant simplement ce que nous avons dit.

La phrase du pape François que nous avons retenue est la suivante :

« Paix, justice et sauvegarde de la création sont trois thèmes absolument liés », et le pape continue au paragraphe suivant : « Toute approche écologique doit incorporer une perspective sociale qui prenne en compte les droits fondamentaux des plus défavorisés. » (§ 92 et 93)

MARCEL LE HIR : L'écologie nous rappelle que nous n'avons qu'une seule terre, que tous les hommes sont égaux et que nous vivons ensemble. Tout est lié : l'être humain et la terre. Paix, justice et sauvegarde de la nature doivent être pensées ensemble. Si on préserve la dignité de tout homme, la nature sera aussi naturellement préservée. Car, comme le dit le pape, il n'y a pas deux crises séparées : une crise de l'environnement et une crise sociale. Tout est lié. Si on n'entend pas la voix des plus exclus pour faire avancer la société, on restera sur des positions qui seront toujours les mêmes. On suivra toujours les idées des mêmes personnes. Il ne faut pas oublier que les plus pauvres doivent avancer avec tout le monde. On ne peut pas penser à l'écologie sans la penser avec tout le monde, sans être ensemble pour pouvoir réfléchir et

discuter des choses importantes. À cause de leur expérience de vie, les plus pauvres ont des idées que les autres n'ont pas.

Par exemple, il faut faire attention de ne pas monter des pauvres contre d'autres pauvres. Il faut considérer tout le monde. Des personnes de notre quartier qui sont dans des situations de logement terribles, quand elles ont entendu ce qui se passait en ce moment au sujet des réfugiés, elles ont dit : « Nous, on va encore passer en dernier. » On est dans un monde où tout est lié. Comment va-t-on faire pour garder une solidarité vraiment entre tout le monde ? On ne peut s'en sortir que tous ensemble, et que par le partage : l'argent doit se mettre au service de tous et pas seulement au service de l'argent.

GENEVÈVE GIMELLE : Par rapport à tout ce qui se passe dans le monde, chacun va réagir en fonction de sa souffrance profonde. Est-ce qu'on utilise comme il le faudrait le savoir des gens, leur expérience ? Par exemple, dans ma commune, il y a une organisation qui accueille depuis longtemps des étrangers. Je n'en fais pas partie, parce que je suis pauvre et qu'on ne m'accepte pas. Les gens ont besoin d'aller à la préfecture : en voiture ça prend un petit quart d'heure. Si, moi, je les emmène en bus, cela va prendre près de deux heures. Mais si je les emmène en bus, après ils sauront y aller tout seuls. Si on les emmène en voiture, par la rocade, ils ne sauront jamais y aller seuls. Il y a des choses que je sais de par ma pauvreté : je connais tous les bus de ma ville. Donc je peux aider les gens, pas à faire les papiers, j'en suis incapable, mais je peux aider les gens à aller aux endroits où il faut. C'est une manière de devenir acteur. Il faudrait écouter ce qu'on sait, nous donner le droit de penser, d'organiser notre vie, en un mot exister pour participer à la vie de la société. Pour ça il faut des groupes où on puisse réfléchir ensemble et parler. Dans notre groupe quelqu'un a dit : « Moi, avant, je ne pouvais pas parler à l'assistante sociale. Maintenant je peux. J'ai appris à parler à *La Pierre d'Angle* et à l'Université populaire. » L'expérience de tout le monde est importante. Quand on a connu la pauvreté, on peut dire ce qui va ou ce qui ne va pas. Car les petits, ils connaissent bien la terre, ils la connaissent mieux parce que c'est une terre de souffrance.

MARCEL LE HIR : Tout part de la relation, la relation avec l'autre. C'est pour ça qu'il faut développer le partage. Et le partage, ça passe par l'impôt, ne serait-ce qu'un euro. Pour que l'argent soit mis au service de tout le monde.

Heureusement il y a déjà plein de formes de partage qui se réinventent : les auto-partages, les machines à laver... Il y a plein de réseaux qui se créent pour inventer des façons d'être et de partager, d'aider et de s'entraider. Les jeunes fonctionnent beaucoup avec les sites pour utiliser les affaires des autres. À cause de ça, il faut avoir de l'espérance.

Mais il faut faire attention, parce qu'il y a des gens qui restent complètement en dehors de ces circuits, pour plein de raisons. Alors comment faire pour que, quand certains avancent, les autres ne restent pas en dehors ? D'où l'importance des groupes où on peut réfléchir à partir des gens qui sont les plus à l'écart. Que des gens soient comme des sentinelles dans la société, pour aller vers ceux qui ne sont pas dans les réseaux. Il faut aller les chercher. Dans les discours, on voit rarement apparaître le mot amour, alors que c'est par l'amour et les efforts des uns et des autres, la connaissance de chacun, qu'on va combattre la misère et le changement climatique. Notre pape François insiste beaucoup : l'homme a une vocation créatrice, il ne devient lui-même qu'en se créant dans l'amour du Christ. Il faut qu'on mette de l'amour, en comprenant l'amour dans le sens de la justice, et d'un combat pour tous. Là où on crée des murs, il faudrait construire des ponts pour se rejoindre.

GENEVIÈVE GIMELLE : Le pape François nous appelle à une conversion. Une conversion pour la maison commune, c'est-à-dire pour vivre tous ensemble de manière durable. Changer de vie. Comment faire, surtout que nous ne pouvons agir que là où nous sommes ? On peut dire qu'il y a deux sortes de projets : ce qu'on appelle les « éléphants blancs », par exemple des gros barrages. Et puis il y a des « petits grains de raisins », les petites choses, par lesquels je peux faire quelque chose : par exemple des jardins partagés. J'ai en ma possession des tas de petits grains de raisin. Je n'ai pas de solution pour les gens qui vivent en Afrique, ou en Asie. Mais je peux faire telle ou telle chose qui va améliorer la vie ici. Avec tous les petits grains de raisin qu'on aura accumulés, cela fera une énorme grappe et ça aura une certaine efficacité. Mais tous ces petits grains de raisins demandent des changements dans la vie.

MARCEL LE HIR : Nous voulons aussi dire autre chose. En tant que parents, on a une part de responsabilité par rapport à notre jeunesse. C'est par les enfants qu'il faut commencer. Tout ce qui est éducation, et peut favoriser l'éducation du vivre ensemble, sans que personne ne soit laissé de côté.

ELENA LASIDA : Véronique Fayet, vous êtes présidente du Secours catholique, association dont le leitmotiv, ces dernières années, pourrait être « s'associer avec les pauvres ». Merci de partager avec nous votre réflexion sur cette expérience de la pauvreté.

VÉRONIQUE FAYET

« [...] écouter tant la clameur de la terre que la clameur des pauvres. » (§ 49)
Et j'ai choisi de la mettre en regard du texte suivant :

« Qu'il est beau en revanche lorsque nous voyons en mouvement des peuples et surtout leurs membres plus pauvres et jeunes. Là, on sent vraiment le vent de la promesse qui ravive l'espérance d'un monde meilleur. Que ce vent se transforme en ouragan d'espérance. Tel est mon désir. »

(Discours du pape aux mouvements populaires)

Le Secours catholique Caritas France est à l'écoute de la clameur des pauvres notamment à travers les 165 Caritas dans le monde. Je vais vous parler d'une expérience que nous démarrons en France. Nous sommes partis du constat que le système de protection sociale que nous avons est à bout de souffle. Il est illisible, par nous, mais surtout par les personnes qui devraient en bénéficier, à tel point que le non-recours au droit est de l'ordre de 20 à 30 %. Certains de ceux qui auraient droit au RSA, à la CMU, n'y ont pas recours parce que c'est trop compliqué. De plus, ce système est coûteux et inefficace car la grande pauvreté augmente. En France, 2 millions de personnes vivent avec moins de 650 € par mois et par personne. S'ajoute une stigmatisation qui va croissant : on entend dire que les pauvres sont feignants, fraudeurs, que ce sont des profiteurs. Ils subissent donc une double peine. Ce système, pensé en 1945 dans une période de plein emploi, est aujourd'hui inadapté alors que 10 % de la population est au chômage.

Nous avons, avec d'autres, souhaité essayer de repenser les choses à partir de ceux qui vivent les failles et les incohérences du système de l'intérieur. Nous avons commencé par deux séminaires, qui se sont tenus l'un dans la Drôme, l'autre dans le Nord avec une douzaine de personnes en précarité à qui nous avons posé une question : pourquoi avons-nous besoin de la protection sociale pour vivre ensemble aujourd'hui ? Notre première démarche a été de poser une question politique, de sens, une question importante, la question du lien entre la protection sociale et la fraternité. Ils veulent discuter de choses importantes qui ne sont pas à la marge de la société. Les chercheurs et experts

de la protection sociale viendront dans un deuxième temps alimenter cette réflexion. Nous n'avons pas de solution miracle, nous démarrons avec beaucoup de modestie, mais nous voulions mettre en route une dynamique pour qu'elle soit éventuellement reprise par un candidat aux élections présidentielles de 2017. C'est un projet qui prendra 5 ou 10 ans, mais nous avons une certitude, c'est qu'il faut le faire avec les personnes pauvres, à partir de la clameur des pauvres.

ELENA LASIDA : Nous allons passer du national à l'international avec deux invités qui travaillent sur la solidarité internationale, d'une part, et le dialogue interreligieux, d'autre part. Bernard Pinaud, vous êtes délégué général du CCFD-Terre solidaire, comment entend-on, à partir de cette expérience d'aide au développement à l'international, l'invitation que nous fait le pape ?

BERNARD PINAUD : On l'entend bien, car cette encyclique nous donne du souffle et de l'énergie pour continuer notre action. J'ai choisi la même phrase que Véronique Fayet.

« Une vraie approche écologique se transforme toujours en une approche sociale, qui doit intégrer la justice dans les discussions sur l'environnement, pour écouter tant la clameur de la terre que la clameur des pauvres. » (§ 49)

Cette phrase m'a pris aux tripes et nous invite à être pris aux tripes dans notre amour de l'humanité et de la planète. C'est une seule et même clameur qui s'élève de l'humanité ! Cette unité de clameurs fait écho au fait, comme dit le pape, « qu'il n'y a pas deux crises, l'une environnementale et l'autre sociale. Il y a une seule et même crise, complexe et systémique ». Tout est lié ! Et donc la réponse ne peut être que systémique : c'est dans l'encyclique le concept de « l'écologie intégrale ». Il n'y a pas d'un côté l'environnemental et de l'autre le social, tout doit être pris en considération en même temps. L'une des questions sociales qui est liée au changement climatique est celle de la faim. Il y a aujourd'hui 800 millions de personnes qui souffrent de la faim à travers le monde. Si des décisions importantes ne sont pas prises à la COP21 et dans les quelques années à venir en termes de réduction des gaz à effet de serre, 600 millions de personnes supplémentaires souffriront de la faim à l'horizon 2080, selon le Programme des Nations unies pour le développement.

L'une des propositions clés est le renforcement et le développement de l'agriculture paysanne et de l'agro-écologie (c'est-à-dire une agriculture

respectueuse des écosystèmes et qui limite au maximum l'emploi de pesticides et d'intrants chimiques). C'est à quoi nous invite l'encyclique au § 129 en rappelant que ce sont « les systèmes alimentaires de petites dimensions qui continuent d'alimenter la plus grande partie de la population mondiale » et en affirmant que « les autorités ont la responsabilité de prendre des mesures de soutien clair et ferme aux petits producteurs » en particulier ceux qui « préservent les écosystèmes locaux de la déprédation ». (§ 180)

Que pouvons-nous faire, nous qui ne sommes pas tous des paysans, pour le renforcement des agricultures ? Je vous invite à agir pour le renforcement des agricultures paysannes et l'agro-écologie à trois niveaux :

- avec le CCFD-Terre Solidaire¹ et d'autres organisations de la société civile, demander au gouvernement français de proposer, dans « l'agenda des solutions » de l'Accord de Paris de la COP21, le renforcement de l'agriculture paysanne et de l'agro-écologie à travers le monde ;
- en France, avec l'association *Terre de liens*², créée par le *Mouvement rural de jeunesse chrétienne* et *Chrétiens dans le monde rural*, acheter à plusieurs des terres agricoles pour que de jeunes agriculteurs puissent s'installer et démarrer leur activité ;
- en tant que consommateur, acheter ses légumes et parfois aussi sa viande dans une AMAP, association qui met en lien directement un producteur agricole et des consommateurs.

Face au changement climatique des solutions existent déjà ! Il faut les promouvoir, les rendre visibles et, comme nous dit le pape, vivre une « conversion écologique » !

ELENA LASIDA : Nayla Tabbara, vous êtes de confession musulmane et originaire du Liban. Vous êtes co-fondatrice de la fondation *Adyan* qui agit, selon vos termes, « pour la promotion de la diversité, en y voyant une richesse et une ressource ».

NAYLA TABBARA

« Nous pouvons tous collaborer comme instruments de Dieu pour la sauvegarde de la création, chacun selon sa culture, son expérience, ses initiatives et ses capacités. » (§ 14)

1 Site Internet : <http://ccfd-terresolidaire.org>

2 Site Internet : www.terredeliens.org

« Les autres cesseront d'être des étrangers, et peuvent se sentir comme faisant partie d'un nous que nous construisons ensemble. » (§ 151)

Cette encyclique non seulement nous demande une conversion dans notre manière d'être mais nous pousse à devenir pleinement humain, selon trois options. En premier lieu, l'option préférentielle pour les pauvres ou plutôt l'option d'être avec les pauvres, d'écouter la voix des plus exclus, qui sont aussi parfois les réfugiés, les étrangers. En second lieu, l'option pour la rencontre, le partage et l'accueil. Le texte lui-même porte cette option puisqu'il ne s'adresse pas seulement aux chrétiens mais s'adresse à « toutes les personnes de bonne volonté », s'ouvrant donc à l'autre et allant à la rencontre de l'autre. En troisième lieu, une option pour l'émerveillement continu envers la valeur des êtres, des choses et des cultures. Cette encyclique nous pousse en effet à prendre en compte la richesse de chaque culture, du patrimoine sapientiel mondial, qu'il soit culturel, religieux ou philosophique pour construire ensemble ce monde nouveau où nous prenons conscience que tout est lié. Chaque culture, chaque philosophie, chaque religion peut ajouter à notre manière de concevoir cette écologie intégrale, car chacune ajoute une richesse dans la définition et l'expérience de la solidarité, de l'unité et de l'accueil.

Dans le christianisme et l'islam, il est dit que « nous sommes un seul corps avec les croyants », surtout les croyants de notre religion. L'encyclique nous pousse à élargir ce point de vue et à prendre conscience que nous sommes tous un, ce qui signifie que nous souffrons quand d'autres souffrent. Si la souffrance des gens du Sud est visible (guerres, famines, pauvreté, déplacements), cela ne signifie pas que la souffrance des gens du Nord n'existe pas. Elle existe parce que nous sommes un et parce que nous souffrons tous les uns avec les autres. C'est en prenant cela en considération que nous pouvons construire ensemble.

Je termine sur un verset coranique (48 de la sourate 5) : « Si Dieu l'avait voulu, Il aurait fait de vous une seule communauté, mais Il a voulu vous éprouver par ce qu'Il vous a donné. Surpassez-vous en bonnes actions. C'est à Dieu que tous vous retournerez et Il vous éclairera sur l'objet de vos différends. » Le verset nous pousse à honorer la diversité comme voulue par Dieu, et à nous surpasser, à concourir ensemble pour le bien commun, pour innover ensemble, à partir de nos richesses culturelles respectives mais aussi à partir de nos pauvretés respectives, de la reconnaissance de nos limites en tant qu'humains.

À la fondation *Adyan*, il importe que nos religions soient incarnées – pour utiliser un terme chrétien –, que notre discours religieux soit en relation avec notre vie de tous les jours, un discours religieux qui pousse aux valeurs communes, à la vie citoyenne, au bien commun. Nous avons travaillé avec les autorités religieuses chrétiennes et musulmanes et de différentes communautés à développer des manuels pour l'éducation religieuse à la citoyenneté inclusive de la diversité, à la promotion des valeurs fondamentales de la citoyenneté et de la diversité à l'intérieur du discours et de l'enseignement religieux, basé bien sûr sur les textes bibliques et coraniques. Cette expérience a besoin de souffle et de patience, mais elle nous montre cette richesse, cette interdépendance, et nous donne l'idée de lier l'enseignement religieux aux problématiques les plus importantes que nous vivons.

ELENA LASIDA : Nous abordons maintenant deux thématiques, l'entreprise et l'éducation. Anne Duthilleul, vous représentez ici le mouvement des Entrepreneurs et dirigeants chrétiens (EDC). J'insiste sur le mot chrétien, car ce mouvement engage un dialogue entre catholiques, protestants et orthodoxes.

ANNE DUTHILLEUL : J'ai choisi une phrase où le pape François décrit ce que serait « un chemin de développement productif plus créatif et mieux orienté » :
« une créativité capable de faire fleurir de nouveau la noblesse de l'être humain, parce qu'il est plus digne d'utiliser l'intelligence, avec audace et responsabilité, pour trouver des formes de développement durable et équitable, dans le cadre d'une conception plus large de ce qu'est la qualité de vie. »

Et une deuxième phrase plus loin qui demande que l'on répande :

un « nouveau paradigme prenant en compte l'être humain, la vie, la société et la relation avec la nature » (§ 215)

Je retiendrai de ces phrases trois éléments. Le premier, c'est qu'elles parlent de la dignité de l'être humain et appellent à une conception plus large de la « qualité de la vie ». Il s'agit de notre vision de l'homme, de la société et de notre relation avec la nature, qui fondent ensuite nos comportements, c'est donc primordial. L'être humain est cité plusieurs fois, c'est le premier point essentiel. Nous, Entrepreneurs et dirigeants chrétiens, avons déjà beaucoup travaillé sur ce que Benoît XVI appelle le « développement intégral de l'homme, de tout l'homme et de tout homme », après l'encyclique *Caritas in veritate*, l'Amour dans la vérité. Et cela nous a conduits d'abord à changer

notre regard sur les autres, que ce soit nos collaborateurs en entreprise, ou nos voisins, ou notre famille, tous ceux que nous rencontrons. Pour ne pas les dominer, les accaparer, mais les reconnaître comme libres et dignes, chacun différent et à notre égal.

Le deuxième point essentiel de l'encyclique, c'est que l'homme est associé continuellement à la nature et à la société, parce qu'il ne peut exister sans son « environnement ». Le pape François le définit très simplement : l'environnement, c'est ce qui nous entoure, la nature, les autres hommes, la culture, la société dans laquelle nous vivons. Prendre soin de l'environnement et le respecter est donc essentiel pour vivre, car nous ne pouvons pas vivre sans entrer en relation avec les autres et avec tout notre environnement. C'est à cette conception plus large de la vie humaine et de son environnement que nous devons nous « convertir » d'abord avant d'agir. Notre mouvement a donc déjà engagé des formations internes pour tous ses membres en ce sens.

Le troisième élément est que nous, responsables d'entreprises, sommes appelés à trouver des formes de développement durable et équitable, pour sortir de la seule « consommation et du gain immédiat », est-il dit plus loin. En tant qu'entrepreneurs, nous avons les moyens techniques, économiques et sociaux de ce développement, et nous devons donc nous attacher à les utiliser ou à les développer de façon responsable. Comment ? D'abord en ralentissant la marche et en réfléchissant à la manière dont nous regardons la réalité. Être responsables, c'est pour nous, pour toute la société, qui pourra alors en bénéficier, et en dialogue avec elle, chercher à développer des produits, des services et des modes de production plus respectueux de l'homme et de l'environnement. Par exemple, des entreprises de recyclage, comme Paprec, ou des produits nécessitant moins de consommation d'eau, comme les shampoings secs que développe l'entreprise Pierre Fabre. Nous commençons à rassembler toutes les bonnes pratiques dans notre mouvement d'EDC et à l'extérieur, pour pouvoir les répandre concrètement dans nos entreprises.

Mais n'oublions pas que le premier service que les entreprises apportent, c'est l'emploi. C'est aussi à cela que notre regard doit s'élargir dans une conception complète de nos missions pour un développement durable et équitable, c'est-à-dire partagé. Et dont les fruits seraient également mieux partagés, directement dans les entreprises (par l'emploi, l'intéressement, la participation, les entreprises solidaires, etc.) ou indirectement par les services collectifs que nous contribuons tous à financer. Nous avons ainsi lancé en 2010 le « Mani-

feste pour la première embauche des jeunes » et je confirme, pour y avoir travaillé, que ces changements sont possibles et très souhaitables également dans le financement de la protection sociale dont parlait Véronique Fayet... à condition qu'il existe une volonté politique !

Comment faire ? La créativité, l'intelligence humaine doivent être bien orientées pour résoudre les problèmes en suspens de l'humanité auxquels nous ne prêtons pas suffisamment attention, nous dit le pape François. Nous savons bien que la créativité humaine est liée à sa liberté fondamentale, qui rend chaque homme capable d'inventer sa propre vie. Personne ne peut le faire à sa place, chacun doit être acteur de sa propre vie et dans la société ! Et cette créativité trouve à s'employer dans les entreprises, si l'on veille à bien responsabiliser chacun. Mais aujourd'hui, collectivement, nous voyons bien qu'il manque des ressorts de rappel, des régulations, qui permettent d'orienter cette créativité libre vers le Bien, le Beau et le Vrai. Pour qui ? Pour toute l'humanité, c'est-à-dire pour l'homme et la Création dont il fait partie. Ces régulations, les entreprises doivent travailler à les mettre en place, ensemble et avec les gouvernements, car aucun n'a la solution tout seul, cela se saurait ! Et personne ne peut et ne doit l'imposer aux autres, cela ne marcherait pas !

Il faut donc travailler ensemble sur les critères économiques, sociaux, sociétaux même, techniques, environnementaux, et pas seulement financiers, des activités humaines, et redéfinir ceux qui doivent avoir la primauté, de façon à faire place aux problèmes mal résolus que sont le respect de l'environnement, le climat et les rejets de gaz à effet de serre, mais aussi la création ou la destruction d'emplois, le financement durable de la protection sociale, l'accueil des plus faibles ou des étrangers y compris en entreprises, etc.

Quels critères de mesure peuvent être mis en œuvre pour pousser à cette meilleure prise en compte des objectifs environnementaux, humains et sociaux ? En effet, ce qui n'est pas mesuré est souvent perdu de vue. Les critères restent à élaborer, même si des idées existent. Comment financer les améliorations indispensables ? Donner un prix au carbone, comme on le dit souvent, comment ? Par une « Taxe sur le Carbone Ajouté » ? Comment mesurer le développement humain et pas seulement financier, ce fameux « Bonheur intérieur brut » ?

Nous devons donc définir de nouvelles règles « prenant en compte l'être humain, la vie, la société et la relation avec la nature », et ce « avec audace et responsabilité ». Nous, en tant que mouvement collectif EDC, nous y sommes

engagés pour y travailler ensemble, avec les autres entreprises, au plan mondial, et avec les gouvernements. C'est pourquoi nous allons rejoindre les propositions des entreprises du monde entier, formulées en vue de la COP21, et poursuivre au-delà de la COP21, car ce travail ne fait que commencer !

En tant que chrétiens, nous ajoutons à ce mouvement collectif notre espérance que tout bien « portera du fruit au-delà de ce qu'on peut imaginer », et notre prière pour « demander sans cesse à Dieu qu'il y ait des avancées positives » comme le pape François nous y invite !

ELENA LASIDA : Cécile Renouard, vous êtes enseignante-chercheur et spécialiste de la question éthique en entreprise. Qu'avez-vous retenu de l'encyclique pour le monde de l'entreprise ?

CÉCILE RENOUARD : J'ai choisi un passage du paragraphe 194, qui nous met tous devant les discernements collectifs que nous avons à faire.

« Il ne suffit pas de concilier, en un juste milieu, la protection de la nature et le profit financier ou la préservation de l'environnement et le progrès. Sur ces questions, les justes milieux retardent seulement un peu l'effondrement. Il s'agit simplement de redéfinir le progrès. Un développement technologique et économique qui ne laisse pas un monde meilleur et une qualité de vie intégralement supérieure ne peut pas être considéré comme un progrès. » (§ 194)

Le pape nous alerte contre l'illusion qu'il serait facile de concilier la croissance économique, le progrès social et le respect des écosystèmes. Il ajoute :

« Dans ce cadre, le discours de la croissance durable devient souvent un moyen de distraction et de justification qui enferme les valeurs du discours écologique dans la logique des finances et de la technocratie. La responsabilité sociale et environnementale des entreprises se réduit d'ordinaire à une série d'actions de marketing et d'image. »

On voit que l'enjeu est de faire en sorte que le développement durable, la responsabilité sociale des entreprises (RSE), le discours sur l'éthique des affaires ne restent pas simplement une rhétorique, ne soient pas qu'une affaire de communication, mais entrent vraiment dans une transformation des modèles économiques tels ceux qui viennent d'être mentionnés. Je soulignerai deux enjeux, deux propositions, qui sont liés aux travaux réalisés soit dans le

cadre du programme de recherche que j'anime à l'ESSEC, soit avec des cadres et dirigeants d'entreprise avec lesquels nous avons créé une association, *L'entreprise, une bonne nouvelle*, pour souligner aussi le rôle positif que peut jouer l'entreprise dans notre société en tant que créatrice de richesses, mais pas à n'importe quel prix. Je me fais l'écho d'un travail collectif mené au sein de cette association depuis deux ans et qui a conduit à l'écriture du livre *L'entreprise au défi du climat* rédigé par trois co-auteurs et dix contributeurs. L'objectif était de repérer les blocages et les leviers dans la mise en œuvre, dans les grandes entreprises notamment, de la transition écologique et énergétique. Pour résumer, il s'avère que les blocages les plus importants ne sont pas de nature technologique ou financière, mais plutôt politiques, stratégiques, des blocages en termes de management et des blocages personnels d'ordre éthique, voire spirituel.

Pour ceux qui ont des responsabilités en entreprise, la question de la cohérence nous a paru particulièrement importante, à tous les niveaux, que ce soit au niveau personnel ou à celui de l'entreprise et des stratégies. L'un de nous, cadre dirigeant d'un grand groupe, responsable à la fois de la stratégie et des questions de RSE, exprimait sa frustration : ces deux domaines sont considérés comme distincts alors qu'il essaie de marteler que les deux ne doivent faire qu'un. Pour que les choses avancent, pour transformer l'essai, il faut considérer les questions environnementales comme des questions stratégiques et envisager des stratégies d'entreprise qui internalisent ces questions.

Concernant la formation, je citerai une conversation que j'ai eue avec le dirigeant d'une grande école, parce qu'elle me paraît emblématique de la difficulté que nous avons à nous mettre d'accord sur une transformation profonde des formations dans nos grandes écoles. Je lui parlais des enjeux climatiques en mentionnant les effets évidents sur la façon dont nous réfléchissons à l'enseignement de l'économie et d'autres matières techniques. Il a terminé ma phrase en disant : « Oui et nous allons dans le mur », d'où j'en ai conclu qu'il avait une conscience très forte de la gravité des enjeux. J'ai continué sur la question des formations qui fleurissent dans les écoles de commerce ou d'ingénieurs – autour de l'économie solidaire et sociale, de la responsabilité sociale des entreprises, d'éthique des affaires, de la transition écologique – pour qu'elles ne soient pas que du greenwashing, réduites à quelques niches, et comment faire pour qu'il y ait une cohérence au niveau de la formation. Il m'a répondu ainsi : « Il faut quand même que l'on essaye d'être les meilleurs

dans les classements internationaux et que nos étudiants aient les meilleurs salaires à la sortie. » Je crois qu'il se sent prisonnier d'un modèle qui évalue les écoles en fonction de critères qui ne sont peut-être pas les bons et qu'il a intériorisé le fait qu'il fallait rester à tout prix dans la course si on voulait jouer ce jeu-là. Cette conversation m'a glacée car il n'est pas le seul à avoir ce genre de réflexion. Je vois des étudiants qui sont de plus en plus sensibles et conscients des problèmes, qui demandent autre chose. Ils ne sont pas dupes quand ils observent certains de leurs enseignants dont la manière d'enseigner ne correspond pas à la nécessité de changer de modèle. Cela rejoint ce qu'évoque le pape à propos de la pression exercée par la société civile sur les dirigeants économiques et politiques pour intégrer des enjeux de long terme dans nos modèles de formations et d'entreprises et éviter d'être piégés par le court terme.

ELENA LASIDA : Gilles Vermot-Desroches, vous avez plusieurs casquettes, dont celle de chargé de stratégie de RSE dans une grande entreprise française et celle de président du groupe de travail pour la COP21 au Medef. Mais nous vous invitons à parler en tant que président des Scouts et Guides de France.

GILLES VERMOT-DESROCHES

« Prêter attention à la beauté, et l'aimer, nous aide à sortir du pragmatisme utilitariste. Quand quelqu'un n'apprend pas à s'arrêter pour observer et pour évaluer ce qui est beau, il n'est pas étonnant que tout devienne pour lui objet d'usage et d'abus sans scrupule. » (§ 215)

Cette citation me dérange plus qu'elle ne me justifie et elle m'invite à me déplacer assez profondément sur le plan personnel et dans ma responsabilité de dirigeant des Scouts et Guides de France. Depuis le début de cette session, nous avons une vision assez rationnelle de cette problématique du climat. On en appelle à notre intelligence, mais repartir de la beauté et de l'observation, c'est en appeler à nos sentiments. Ce sont souvent ces sentiments qui dirigent notre esprit et nous invitent à être innovants. On n'est pas innovant rationnellement. Quand on s'arrête pour contempler la beauté du monde, le beau qui est dans le regard de l'autre, le beau nous réveille, il nous pousse à bouger. C'est donc un deuxième pilier à associer à l'aspect rationnel et c'est en les pensant ensemble que nous serons efficaces dans les enjeux climatiques, environnementaux et sociaux.

Dans le monde, on compte 45 millions de scouts de toutes les religions et c'est un chiffre en augmentation. Les fréquenter me rend optimiste. D'une part, ces générations ont appris, dès leur naissance, qu'il y avait un problème climatique et que le monde était fini au sens de finitude. Ils sont nés dans le fait qu'il fallait économiser les matières premières. D'autre part, ils sont nés dans le numérique et ils aiment ça, c'est leur prolongation. Comme l'écrit Michel Serres dans *Petite Poucette*¹ : « Je rêverais d'avoir 20 ans et avec eux de devoir tout réinventer. » Nous sommes dans le débat de la confiance dans les jeunes, eux vont pouvoir réinventer. Notre génération est dans une vision de la société de la propriété, les moins de 25 ans sont dans une vision de la société de l'usage. Être propriétaire ne leur importe pas. Ils mêlent les deux réalités dans lesquelles ils sont nés – développement durable et monde limité – avec celle du numérique qui justement efface ces limites et leur fait faire autre chose. C'est dans ces modes de réalité que le monde trouvera son avenir. Les jeunes sont des créateurs d'entreprise assez fabuleux sur ces sujets-là. Quand on se demande comment se feront les vraies ruptures, il se trouve qu'avec ce qu'ils sont, ils sont eux-mêmes cette rupture. Ils sont activistes et plus optimistes que nous, ils pensent que la petite action qu'ils vont mener est utile, ce qui ne les empêche pas de contribuer à une réforme plus globale. Ces jeunes vont nous transformer par cet activisme. Un deuxième élément est qu'ils ont une vision globale, contrairement à nous qui avons sectorisé les sujets – environnement, diversité, pauvreté, etc.–, alors que c'est un seul et même sujet. En fait, le sujet dans lequel nous sommes est celui de la santé de chacun, physique et intellectuelle, plus encore que la guerre et la paix.

En conclusion, ce qu'il faut faire, c'est emmener les enfants observer le monde pour nous aider à le transformer avec bienveillance, à ne pas l'utiliser, mais en faire un sentiment qui nous fait grandir dans l'innovation qu'on peut avoir pour soi, les autres et la planète. Et n'ayons pas peur de laisser la place aux jeunes !

ELENA LASIDA : Il vous reste une minute à chacun pour réagir aux propos d'un invité de ce plateau.

VÉRONIQUE FAYET : Dans le paragraphe 49 de l'encyclique, le pape met le doigt sur ce qui fait qu'il est difficile de rencontrer les pauvres, en mentionnant

1 Ed. Le Pommier, 2012, p. 36.

le « manque de contact physique et de rencontre ». Pour entendre la clameur des pauvres, il faut être dans une rencontre vraie. Marcel disait que tout commence par la relation, mais une relation d'amour. Dites-nous un mot, Marcel, sur la rencontre.

MARCEL LE HIR : Je citerai les mot d'une amie : « Comment trouver la part lumineuse de chaque être humain, quand il est obscurci par la précarité, l'isolement et l'exclusion ? » Il faut oser la rencontre, ne pas s'arrêter à l'apparence extérieure de la pauvreté, mais voir la souffrance intérieure, y mettre de l'amour, remettre de l'humain. Tout commence par là.

BERNARD PINAUD : En écho à Nayla, j'affirme l'importance du dialogue interreligieux. Le CCFD-Terre solidaire essaie de soutenir des espaces dans différents pays où peuvent se rencontrer des personnes de confession différente. Il s'y instaure un travail sur la résolution des conflits ou la restauration de la confiance, non pas tant que les conflits soient d'ordre religieux – ils sont généralement liés à des questions sociales ou des tensions ethniques – mais parce que le religieux vient se greffer dessus. Au Tchad ou en Côte d'Ivoire, nous avons appuyé la création d'espaces de société civile dans lesquels catholiques, protestants et musulmans se rencontrent et essaient de créer la paix autour d'eux. C'est un élément clé pour la construction de la paix.

NAYLA TABBARA : En réaction à ce que tu as dit, Bernard, il faut travailler avec tous les niveaux, et surtout aux changements de politique. Notre perception environnementale, culturelle ou sociale, à *Adyan*, fait que nous participons à un développement non seulement communautaire mais aussi intercommunautaire, que nous aidons les différentes communautés religieuses à avoir des projets communs pour l'endroit où elles vivent.

ANNE DUTHILLEUL : Je vais réagir aux propos de Cécile sur ce « juste milieu » évoqué par le pape. Je confirme que les justes milieux sont à bannir. Si on prend, par exemple, de l'eau chaude et de l'eau froide, on peut faire de l'énergie avec, mais si on les mélange, on ne fait que de l'eau tiède. Les justes milieux servent à formuler des compromis, qui ne sont qu'une forme d'eau tiède. Quand il y a une contradiction, il faut garder les deux termes opposés et inventer des solutions qui les surmontent, les dépassent et créent des choses

nouvelles. C'est l'exercice de notre liberté qui est créatrice. C'est vrai dans les entreprises où chacun a quelque chose à inventer pour améliorer les choses. On doit apprendre à chacun, depuis le plus jeune âge, qu'il est capable de cette création par sa propre liberté et le rendre responsable le plus tôt possible, à son niveau, pour qu'il prenne conscience de ses capacités.

CÉCILE RENOARD : Je rebondirai sur la phrase du pape qui dit que l'expérience de la beauté peut nous permettre de sortir du pragmatisme utilitariste, les jeunes comme nous tous. Il faut aider les jeunes à ne pas se laisser aller au syndrome du bon élève qui se laisse prendre au piège d'un modèle dont on voit les limites aujourd'hui. Il leur faut multiplier les moyens de réussir, faire d'autres expériences, des expériences out of the box, hors du cadre, comme disent les anglo-saxons ; et aussi faire l'expérience d'une forme de gratuité qui permet de relativiser des critères comme celui de la richesse monétaire. Il faut chercher à promouvoir des modèles qui permettent une autre création de richesse et un autre partage de la richesse créée.

GILLES VERMOT-DESROCHES : Nous avons organisé en mai dernier le *Business & Climate Summit* réunissant 1 500 chefs d'entreprise du monde entier qui ont unanimement conclu : « Si c'est bon pour le climat, c'est bon pour l'économie », ce qui n'avait jamais été une priorité jusqu'alors.

Ce que nous apporte le pape est essentiel au moment où les consciences, les scientifiques, les entreprises, les territoires réfléchissent mondialement sur le sujet, ce qui ne s'était jamais produit et qui est susceptible de changer les choses. Les solutions que nous allons utiliser seront mises sur le marché par des entreprises. Nous avons besoin de l'interpellation des sociétés et de l'engagement des entreprises. Ce n'est pas une question de juste milieu, mais de balancier. C'est une bonne chose que les entreprises, qui étaient un peu en retard sur la société civile, montrent une avancée sur ce sujet.

CLAIRE SIXT-GATEUILLE

Les moteurs de l'agir chrétien

Prendre conscience de notre vision du monde et éventuellement la modifier, nourrir notre espérance, discerner ce à quoi Dieu nous appelle, nous préparer à nous engager ou à renouveler nos engagements avec un souffle nouveau ; voici ce que nous avons fait durant ces trois jours. Dans dix minutes, nous allons entendre un bouquet d'engagements chrétiens, dont nous pourrions tirer de l'inspiration. Mais je veux saluer ici tous les engagements que chacun d'entre vous portez déjà. J'espère que vous repartirez encouragés, « décoiffés », déplacés, remis en route. Je voudrais introduire ce temps en abordant les moteurs de l'agir chrétien : qu'est-ce qui nous encourage ou nous pousse à agir dans ce monde ? Mais avant de commencer, deux choses :

- La première, on s'en aperçoit souvent assez rapidement quand on s'engage, c'est que les chrétiens n'agissent pas « mieux » que les autres, simplement, ils ont parfois des motivations différentes.
- La seconde chose, c'est le temps de chant de ce matin qui me l'a rappelée, c'est l'importance de l'inspiration, du souffle, de l'Esprit.

Même si Marianne Sébastien le disait avec un vocabulaire parfois un peu ésotérique, elle a dit des choses essentielles sur le souffle. Vous le savez sûrement, le mot hébreu *ruah*, en grec *pneuma*, veut dire à la fois souffle et Esprit de Dieu. Dans le chant, nous avons besoin de laisser de la place en nous pour faire entrer l'air. Et ce « vide », cet espace laissé pour notre colonne d'air, est au centre de nous. Eh bien, pour l'Esprit de Dieu, c'est la même chose. Pour être portés par l'Esprit saint, pour discerner, nous avons besoin de laisser place au centre de nous. Le discernement précède et accompagne l'action, l'engagement. Essayez d'agir en apnée ; vous verrez que vous n'irez pas bien loin.



Les moteurs non-spécifiques

Commençons maintenant par les moteurs qui ne sont pas spécifiquement chrétiens. Le premier moteur que je voudrais désigner, c'est l'engagement au nom du vivre-ensemble. Nous sommes des citoyens, des voisins, des amis, des collègues. Souvent, nous avons des engagements sans même nous en rendre compte, juste en vivant avec les autres. Les engagements sociaux ou environnementaux peuvent être vécus simplement au nom de la construction d'une société vivable pour nous tous.

Un autre moteur très courant de l'engagement, c'est le besoin d'être reconnu, valorisé. Parce que nous faisons bien quelque chose ou parce que nous aimons cela et que d'autres reconnaissent que nous le faisons bien.

Un troisième moteur de l'engagement, souvent inconscient, est l'engagement parce que les autres le font aussi. Une cause qui n'était pas prioritaire pour moi peut le devenir, parce qu'elle compte pour d'autres autour de moi. Ça peut être le cas pour un sujet « à la mode » comme l'engagement contre les changements climatiques, auquel nos Églises sont en train de se convertir, ou pour la lutte contre une maladie, parce que tout à coup un de mes proches est touché.

Certains moteurs peuvent être ambigus, voire négatifs : le besoin d'être reconnu fait que l'on ne fait pas les choses pour les autres, « gratuitement », mais pour soi. Et faire par conformisme entraîne le risque d'un engagement superficiel. Mais souvenons-nous toujours que Dieu utilise nos faiblesses et nos erreurs pour faire le bien. Comme Dieu le dit sous la plume de Paul dans la 2^e épître aux Corinthiens : « Ma grâce te suffit, car ma puissance s'accomplit dans la faiblesse. » (2 Co 12,9) Pour prendre un exemple, même si j'étais sensibilisée avant, j'ai commencé à m'engager pour le climat il y a seulement 18 mois, parce que le sujet était d'actualité et qu'il y avait un besoin au niveau de la Fédération protestante de France ; et c'est en discutant, en collaborant avec d'autres que c'est devenu un engagement plus personnel. Dieu crée les occasions, il ouvre des portes, il renverse des situations. L'important est que notre engagement ne devienne pas un but en soi, mais un service rendu à Dieu, sinon nous risquons de nous y épuiser ou de ne plus faire sa volonté mais la nôtre.

Les moteurs qu'on retrouve dans la Bible

Il y a aussi des moteurs de l'agir chrétien qui sont mis en avant dans la Bible. Le premier, c'est sûrement la vocation, l'appel de Dieu. On le trouve dès la Genèse, avec la figure d'Abraham, puis avec les juges, les prophètes, les disciples, etc. Dieu appelle individuellement des personnes à le servir. Cette vocation interne (parce que c'est le croyant qui la ressent) peut entrer en résonance avec une aspiration de la personne ou avec un désir de changement, mais en tout cas elle s'appuie sur une inspiration directe, personnelle.

Le deuxième moteur, c'est ce que Calvin appelait la vocation externe, c'est-à-dire le discernement par la communauté d'un besoin et d'une personne qui pourrait y répondre. On trouve la situation avec la désignation des diacres en Actes 6 par exemple, ou dans une moindre mesure avec celle de Matthias comme 12^e apôtre (Actes 2).

Le troisième moteur, c'est la volonté d'accomplir la volonté de Dieu. Cette volonté meut de nombreux anonymes auxquels le psalmiste prête voix lorsqu'il dit : « Voici l'homme heureux ! Il n'écoute pas les conseils des gens mauvais, il ne suit pas l'exemple de ceux qui font le mal, il ne s'assoit pas avec les moqueurs. Au contraire, il aime l'enseignement du Seigneur et le redit jour et nuit dans son cœur ! » (Psaume 1,1) Cette volonté est particulièrement souvent confrontée à l'échec et aux limites humaines. Au point que le Nouveau Testament la présentera sous les traits du Royaume de Dieu, d'une réalité de l'ordre de l'ultime, vers laquelle tendre ou qui s'approche de nous, plus que comme une loi à accomplir nous-mêmes.

Mais les témoignages de repentance que l'on trouve régulièrement dans les récits historiques, chez les prophètes ou chez ceux qui suivent Jean le Baptiste montrent que, malgré les échecs, le désir de faire cette volonté de Dieu reste fort, reste une motivation importante.

Le quatrième moteur, Luigino Bruni l'a évoqué hier, c'est la compassion. Mais pas une compassion détachée des émotions. Au contraire, pour la Bible, on ne peut pas séparer l'être humain de ce qu'il ressent. Le terme grec utilisé quand Jésus est ému, face aux foules ou à un malade, est un verbe qui veut littéralement dire « être pris aux entrailles ». La compassion, c'est cet élan, d'abord émotionnel, qui nous saisit face à celui qui souffre ou qui est dans le besoin, quand nous nous identifions à lui ou elle.



Un moteur de changement : la rencontre

Les deux derniers moteurs sont plus spécifiquement des moteurs de changement ; le premier, c'est la rencontre. Prenez Jésus qui rencontre une femme étrangère en Mt 15 ou Mc 7¹. Au début du texte, il refuse de guérir sa fille car elle n'est pas juive. Mais lorsqu'elle lui montre que cette guérison ne le détournera pas de sa mission première, il change d'avis et la lui accorde.

De même, le passage d'Actes 10 avec les visions de Corneille et de Pierre, où Pierre s'ouvre à la possibilité d'une évangélisation des non-juifs. Son changement de compréhension du ministère de l'Église comprend trois étapes, y compris des signes envoyés par Dieu, donc elle ne se fait pas sur un coup de tête, mais l'élément déclencheur, c'est la rencontre.

Le deuxième moteur de changement, c'est la libération, qui libère des énergies nouvelles pour l'action. Les récits de guérison sont des récits de libération, ils montrent les personnes guéries remises en route. La rencontre de Jésus avec Zachée peut aussi être lue comme un récit de guérison, Zachée étant malade dans son rapport aux autres, prisonnier de l'argent et de son statut social. En tout cas, c'est un récit de libération.

Bref, ce ne sont pas les moteurs de l'engagement qui manquent, qu'ils se jouent individuellement, dans la rencontre ou collectivement. Nous sommes dans un espace avant-dernier, c'est-à-dire placé entre la résurrection de Jésus-Christ et l'ultime, ce qui viendra à la fin. La résurrection a déjà eu lieu, la victoire sur la mort est déjà réalisée, et pourtant, en espérance seulement. L'ultime dessine notre horizon mais nous n'y sommes pas encore. Pour paraphraser Gábor Hevenesi, cet espace avant-dernier est le lieu où agir comme si tout dépendait de nous, et où prier comme si tout dépendait de Dieu.

1 *Matthieu 15,21-28 et Marc 7,24-30.*

Synthèse

JÉRÔME VIGNON

Chers amis,

Je voudrais d'abord vous remercier pour la réactivité dont vous avez fait preuve tout au long de ces trois journées. Nous avons souvent eu l'impression qu'entre vous et les intervenants, une véritable complicité s'était nouée comme si leurs propos, leurs méditations, leurs chants avaient touché en vous une forme d'harmonie. L'apparition inédite de Marianne Sébastien sur notre scène en fut, si j'ose dire, un point d'orgue. S'il est vrai que l'équipe de préparation a porté depuis 18 mois cette session, nous avons aussi par moments éprouvé que la session nous portait.

C'est le moment de rendre hommage aux membres de ce groupe de préparation animé par Elena Lasida et Christian Mellon, auxquels se sont joints Bénédicte Lamoureux, François Ernenwein, Christophe Grannec, Marianne de Boisredon, Radia Bakkouch, Hugues d'Hautefeuille, Marie Doubliez et Delphine Bellanger, Henri-Jérôme Gagey et Claire Sixt-Gateuille. Je veux ici rendre un hommage tout particulier à ces deux théologiens dont le fil rouge a donné consistance à l'ensemble de nos débats. Ils l'ont fait si bien ensemble que deux questions se posent.

– Qu'est-ce qui différencie un théologien catholique pour qui tout n'est pas écrit dans l'Évangile et une théologienne protestante qui se réfère abondamment à une encyclique pontificale ? Sans doute étaient-ils dans un exercice de « consensus différencié ».

– Quel lien entre ce fil rouge théologique et la doctrine sociale de l'Église, inspiration majeure des Semaines sociales ? Aux origines des Semaines sociales, entre les deux guerres mondiales, mes prédécesseurs décrivaient leur mission comme consistant à soumettre les analyses de la réalité tirées des sciences sociales aux principes tirés des connaissances de la Foi, afin d'en tirer des corrections souhaitables des réalités sociales. À cette vision qui relève plutôt d'une théologie systématique, le fil rouge oppose une théologie de type herméneutique, dont l'objet est de nous aider à interpréter les mouvements de notre époque, les questions sociales nouvelles, afin d'y discerner des signes d'un travail de l'Esprit. C'est, je le crois, bien dans ce sens herméneutique que se situe l'apport de l'enseignement social de l'Église pour les Semaines sociales aujourd'hui.

Religions et cultures, ressources pour imaginer le monde : que retenir d'essentiel ?

Comme il arrive parfois lorsqu'on met en tension « foi » et « société », le couple religions et monde sur lequel nous braquions notre projecteur est revenu en boomerang du monde vers les religions. Ce monde que nous entendions ré-imaginer nous est apparu dans une mutation intense et profonde. S'agissant de développement et d'environnement, on ne parle pas d'une crise, mais d'un bouleversement, d'un changement d'époque. Au fil des trois jours, notamment à l'écoute de Patrick Viveret, de Bernard Perret et, ce matin encore, de Mgr Monsengwo avec Yannick Jadot, nous en avons mesuré l'ampleur.

Ayant entendu ce que nous avons entendu, il ne nous est plus possible d'assister en spectateur. Nous sommes conviés à partager une forme d'angoisse caractéristique de notre époque. Cette angoisse consiste dans la prise de conscience d'une responsabilité collective incontournable et de la difficulté à se résoudre à accomplir les arrachements nécessaires. Alors que les boussoles du changement climatique s'affolent, c'est le moment de redevenir « lecteurs des signes des temps ». Car c'est seulement en s'immergeant dans le tourbillon du monde, en acceptant le dialogue avec tous ceux qui s'efforcent

de concevoir une issue humaine à ces dangers que les religions, et singulièrement la religion chrétienne, peuvent porter leur fruit, se proposer comme ressource, selon les termes de Henri-Jérôme Gagey.

Nous avons touché au cœur de cette ressource lorsqu'avec Bernard Perret nous avons mieux compris le sens pour notre époque de « l'espérance chrétienne ». Elle s'exprime, avons-nous dit, comme une attitude prophétique qui conjugue la lucidité de la dénonciation des abus et des exploitations insoutenables avec la confiance dans l'annonce de voies possibles, capables de faire advenir, face à l'inconnu de l'avenir et aux défis inédits du présent, ce qui n'est encore qu'une promesse. Promesse à laquelle, cependant, nous nous abandonnons, confiants dans l'inépuisable inventivité des hommes lorsqu'ils mettent leurs pas dans ceux de Dieu.

Pas de parole qui dénonce sans une parole qui annonce

En vérité, c'est alors que les dangers menacent, que les insuffisances de la gouvernance mondiale et même celle de l'Europe sont patentes et que nous peinons à organiser les réponses, c'est maintenant que l'espérance chrétienne prend toute sa valeur. Aujourd'hui, c'est le moment opportun disait à l'instant Elena Lasida. C'est parce qu'elle conjugue au plus haut degré ces deux dimensions prophétiques de la dénonciation et de l'annonce que l'encyclique *Laudato si'* vient à son heure. C'est aussi pour cela qu'elle est susceptible de redonner le goût de l'avenir, ce goût indispensable pour retrouver, comme l'a si bien exprimé Patrick Viveret, l'enthousiasme, la joie en nous de vivre.

Mais comment faire rentrer en dialogue l'espérance chrétienne et le goût de l'avenir qui habite chaque personne et chaque peuple ? Comment cette espérance peut-elle en effet devenir une ressource ? Notre session a exploré au moins trois grandes réponses à cette question.

La première se situe en conséquence directe de l'angle de vue que nous avons choisi pour cette session : celui des religions prises ensemble. La meilleure contribution que les religions puissent apporter face au besoin immense de développer un nouveau type de dialogue en vue de dégager un bien commun dans la diversité des cultures, c'est de mener jusqu'au bout cette sorte de conversation sans autre arrière-pensée que de se mieux connaître. Quelle richesse n'avons-nous pas pressenti pour le vivre ensemble que ce « faire ensemble » des différentes religions si fort présent dans l'expérience de *Coexister* présentée par Samuel Grzybowski ? Quelle paix, quelle joie

n'avons-nous pas ressenti dans ce dialogue émouvant, presque fraternel né des questions de Luigino Bruni à Cheikh Bentounes et Philippe Cornu.

La seconde nous avait été rappelée par Claire Sixt-Gateuille dès le premier jour, lorsqu'elle a caractérisé le regard chrétien comme celui qui se forme en se tenant près des pauvres et à leur écoute. Si tout se tient, la diminution des injustices et l'accès effectif de tous aux ressources essentielles pour une vie digne sont une bonne nouvelle pour tous. Mais ce principe n'a de force que s'il trouve à s'appliquer dans une véritable proximité qui fait de l'expérience des pauvres une ressource de savoir. N'est-ce pas ce que la table ronde autour d'Elena Lasida nous a encore rappelé ?

La troisième se situe dans l'appel à une conversion. Aussi grands que soient les défis, aussi modeste que soit notre contribution au mouvement collectif, l'espérance chrétienne ne trouvera son chemin que si elle nourrit notre conversion personnelle. Il ne s'agit pas ici d'« effet colibri », ou de multiplication des pains, mais peut-être plus encore de ce passage hautement personnel par l'intériorité. Le croyant est appelé à devenir lui-même une ressource pour la société, à se trouver « posté » comme veilleur, comme guetteur, ce qui implique qu'il opère en lui-même un retournement et demande pour lui-même un pardon qui l'ouvre à une vie neuve. L'amour, le vrai, ne va pas de soi. Je cite encore Henri-Jérôme Gagey. Il est une sorte de « compétence » qui s'apprend au long de la vie. Au fond, ce pourrait être la prochaine mission des Semaines sociales : contribuer à enseigner l'amour et la solidarité comme des compétences qui exigent lucidité sur soi-même ; bienveillance pour autrui et cette sorte de cohérence de la volonté évoquée par Cécile Renouard. Je suis d'accord avec Gilles Vermot-Desroches pour que les anciens laissent la place aux jeunes, je m'apprête d'ailleurs à le faire, mais pas avant d'avoir transmis cette sorte de « compétence ».

Les gestes que nous vous avons proposés, celui de l'accueil d'une personne inconnue, ceux de la célébration œcuménique avaient cette signification d'entrer dans une conversion personnelle. De la même façon, les Semaines sociales ne manqueront pas de vous associer aux gestes de solidarité que la plateforme des Églises pour la COP21 va organiser d'ici décembre prochain.

Avec mes pauvres mots d'intellectuel, j'ai bien conscience d'avoir laissé filer dans mon filtre rationnel ce qui fut aussi, tout au long de cette session, la manifestation évidente d'une ressource des religions. J'entends par là leur aptitude à parler à la fois à l'esprit, à l'âme et au corps. Ce qu'Henri-Jérôme

Gagey désignait comme leur corde esthétique et affective. Au moins voudrais-je au final nous rappeler ces papillons qui dansaient dans l'estomac d'une jeune fille guarani au chant d'un violon de bidonville ; ce *fou noir au pays des Blancs* qui nous a appris à éteindre les disputes sans raison ; ce Français qui chantait en tibétain de sa voix grave et mélodieuse : « Maître d'une infinie bonté, tu es ma seule pensée », venant comme en écho à l'émerveillement d'un certain François d'Assise que nous fêtons aujourd'hui. Autant de perles rares, de souvenirs que je garderai précieusement de cette session qui sera aussi la dernière que j'aurai eu l'honneur de présider puisque mon mandat, après neuf années, s'achève en mai 2016.

C'est aussi le moment, je crois, d'annoncer que le conseil des Semaines sociales, dans sa sagesse et pour permettre à mon successeur de se préparer, de ne pas embarquer dans un train déjà lancé à toute allure, a pressenti pour devenir présidente à cette échéance Dominique Quinio, bien connue de beaucoup d'entre vous en tant qu'ancienne directrice du journal *La Croix*. Ainsi Dominique Quinio aura-t-elle le temps de se préparer comme membre associée de notre conseil pour se présenter au suffrage de notre assemblée générale en 2016, en pleine connaissance de nos projets et de son projet pour les Semaines sociales de France.

Le premier de ces projets est celui de la session 2016, dont je vous prie d'ores et déjà de retenir les dates : samedi 19 et dimanche 20 novembre. Une session sur deux jours qui sera précédée de pré-sessions conduites par les antennes en région, et qui sera consacrée au thème de l'Éducation comme un bien commun au-delà de l'École. Deux jours, l'éducation : soit deux bonnes raisons de tenter de rajeunir avec votre aide notre public. Si cette session vous a plu, vous pouvez nous aider de deux manières : en répondant à la demande de don que nous vous adresserons bientôt car cette session fut relativement onéreuse ; et en encourageant vos propres enfants à venir l'an prochain.

Je sollicite vos ultimes applaudissements pour le staff des Semaines sociales de France, Hugues d'Hautefeuille, Marie Doubliez, Delphine Bellanger et Jocelyne Jenot. Ils ont encore, avec leur merveilleuse équipe de bénévoles, réalisé une prouesse extraordinaire.

Célébration œcuménique

PSAUME 65 (64)

Silence et psaume
pour toi Dieu à Sion

Chaque vœu t'est acquitté

Tu écoutes les demandes
jusqu'à toi vient toute chair

Les visages des fautes sont trop forts pour moi
pardonne-nous nos offenses

Oh ! bonheur de celui que tu choisis
et que tu laisses approcher

Il habite ta cour intérieure

Nous serons comblés par la beauté de ta maison
par ton palais saint

Bouleversés par ta justice
tu nous réponds Dieu de notre secours

Tu es la paix au bout de la mer et loin sur la terre

Toi qui arc-boutes les montagnes de force
toi fortifié de puissance

Celui qui calme
le fracas des mers
Le fracas des vagues le bruit des peuples
Les hommes au bout du monde
tremblent devant tes signes
Début du matin et fin du soir
tu les fais chanter de joie
Tu rencontres la terre et tu la fais déborder
pleine de richesses
Ruisseau Dieu
plein d'eau
Tu prépares les grains
comme ça tu prépares la terre
Champs trempés sillons égalisés pluie douce
tu bénis ce qui pousse
Tu couronnes l'année de bienfaits
là où tu passes ruisselle l'abondance
Et les étendues se couvrent d'animaux
et les vallées débordent de moissons
Ils crient de joie
et même ils chantent

Commentaire par le pasteur Clavairoly*

Le psaume de ce jour résonne comme un hymne merveilleux à la « création »
et la « créature »,
Et comme un appel à la « justice » !
Un hymne à la création qui est dans les mains de Dieu le tout-puissant.
Mais aujourd'hui la création se révèle comme une nature cruelle et assassine :
les conséquences de certains épisodes climatiques extrêmes interrogent notre
confiance.
Affirmer que Dieu est créateur ne doit pas nous éloigner de notre responsabi-

* François Clavairoly est président de la Fédération protestante de France.

lité et de notre solidarité humaine à l'égard des victimes, ici et au loin.

Le psaume résonne comme un hymne merveilleux à la créature :

Les champs et les sillons, les troupeaux et les moissons nous présentent l'activité des hommes sur la surface de la terre.

Mais au cœur de la culture, il y a le culte, c'est-à-dire le cri de louange et de reconnaissance à Dieu pour tout ce qu'il nous donne.

Une culture de laquelle nous supprimerions le culte serait une culture sans joie ni sans autre signification que celle de la production, de la consommation et du profit.

Le psaume résonne comme un appel à la justice.

« Tu pardonnes nos offenses, Seigneur » et tu appelles sans cesse à la justice.

Au moment où tant de discours de haine et où tant de justifications identitaires mensongères sont diffusées dans notre pays, au moment où ce qui est « étranger » est humilié, sanctionné ou rejeté, que cet étranger prenne le visage du migrant, du pauvre, de l'homosexuel, ou du réfugié, tu élargis notre cœur et tu convoques à vivre à son égard le geste de l'hospitalité, au sein de la création que tu nous confies.

Merci pour ta création,

Pour la culture et le culte que tu nous offres de célébrer,

Et pour ta justice, orient de nos vies,

Amen.

LA TEMPÊTE APAISÉE (MATTHIEU 8, 23-27)

23 Comme Jésus montait dans la barque, ses disciples le suivirent.

24 Et voici que la mer devint tellement agitée que la barque était recouverte par les vagues. Mais lui dormait.

25 Les disciples s'approchèrent et le réveillèrent en disant : « Seigneur, sauve-nous ! Nous sommes perdus. »

26 Mais il leur dit : « Pourquoi êtes-vous si craintifs, hommes de peu de foi ? » Alors, Jésus, debout, menaça les vents et la mer, et il se fit un grand calme.

27 Les gens furent saisis d'étonnement et disaient : « Quel est donc celui-ci, pour que même les vents et la mer lui obéissent ? »

Commentaire par le cardinal Monsengwo Pasinya*

La vocation apostolique a des exigences qui vont au-delà de l'enthousiasme. Il faut une foi capable d'un renoncement aux biens. En effet, au scribe qui lui affirme sa fidélité en disant : « Maître, je te suivrai où que tu ailles », Jésus répond : « Les renards ont des tanières et les oiseaux du ciel ont des nids ; le Fils de l'homme, lui, n'a où reposer la tête. » Un autre des disciples lui dit : « Permits-moi de m'en aller enterrer mon père. » Jésus lui dit : « Suis-moi et laisse les morts enterrer leurs morts. »

Détachement, sacrifice, foi et fidélité, telles sont les exigences de Jésus selon Matthieu, qui en compte une de moins que Luc qui ajoute : « Je te suivrai, Seigneur, mais d'abord permets-moi d'aller prendre congé des miens. » Mais Jésus lui dit : « Qui a mis la main à la charrue et regarde en arrière est impropre au Royaume de Dieu. » (9, 52) Endurance, persévérance, fidélité, générosité.

Vient ensuite la tempête sur la mer : un récit très court où le Seigneur s'étonne du peu de foi de ses disciples et qui affirme sa puissance divine sur les éléments de la nature. « Pourquoi avez-vous peur, gens de peu de foi ? » (Mt 8, 26) Jésus, même couché, reste le Fils de l'homme et garde la maîtrise de sa puissance divine. Jésus est le maître même des éléments de la nature, ainsi que nous l'enseigne le psaume 93 (92) : « Le Seigneur règne vêtu de majesté. Il est vêtu, le Seigneur, enveloppé de puissance. Les fleuves déchaînent, Seigneur, les fleuves déchaînent leur voix, les fleuves déchaînent leur fracas : plus que la voix des eaux innombrables, superbe est le Seigneur dans les hauteurs. » [Ps 93 (92), 1-4]

Oui, seul Dieu domine les éléments de la nature : la mer, le vent, car c'est lui qui les a créés. Quelle attitude avons-nous face aux événements qui nous échappent : la peur, pourquoi ? Avons-nous peu de foi ?

EXTRAITS DE L'ALLOCUTION DE SA SAINTÉTÉ BARTHOMOLÉE 1^{ER}

Patriarche œcuménique de Constantinople. Au Sommet des consciences pour le climat, à Paris le 21 juillet 2015

Nous rappelons l'urgence d'une justice globale et d'une solidarité financière et technologique mondiale.

* Laurent Monsengwo Pasinya est archevêque de Kinshasa.

Nous avons touché de nos doigts les plaies ouvertes fraîchement mais durablement d'une terre en révolte contre l'égoïsme aveugle de l'humanité. Les plus sceptiques n'auraient pas été moins convaincus que Saint Thomas lui-même. L'exclamation apostolique : « Mon Seigneur et mon Dieu » jaillit alors de nos bouches non seulement comme un cri d'alerte mais aussi comme un appel à l'espérance.

La question du salut n'est pas indépendante de la création. Dans cette attention particulière se rejoignent le séculier et le spirituel distinguant ce qui relève du monde au sens du Saint apôtre Paul et ce qui relève de la création.

Le sens de l'implication des religions dans ce crucial combat pour la sauvegarde de la planète est triple : éduquer, convertir et glorifier.

Par éduquer, nous entendons prolonger la dialectique entre foi et raison. Les données scientifiques sur la biodiversité, le réchauffement climatique, l'accroissement de la misère et des injustices environnementales, la sécurité alimentaire, etc., viennent compléter la vision théologique trop souvent statique d'un monde en constant changement. Il est de notre mission d'offrir une herméneutique de la création qui affirme l'interdépendance de l'humanité et de la nature.

Par convertir, il faut comprendre la conversion de l'être intérieur comme le point de départ d'une conversion extérieure. Les scientifiques mettent inlassablement en avant la nécessité d'un changement radical de nos modes de vie afin de limiter les actions polluantes qui influent sur le changement climatique. Il s'agit d'un retournement tout entier de l'être. Ce dernier, encouragé dans la tradition patristique des Pères du désert qui ont posé, à travers leur expérience ascétique, un regard vrai sur l'humanité, dissocie ce qui relève de la convoitise et ce qui relève du bien. L'éthique et la morale ne sont pas loin. Tel est le sens de l'effort qui est attendu de nous : sortir de l'égoïsme dans lequel l'inertie nous a fait tomber et découvrir la sobre liberté qu'apporte la conversion du cœur.

Enfin par glorifier, nous en revenons au fondement même de notre mission spirituelle. La puissance de l'humanité est inversement proportionnelle à la puissance de la nature. Aussi pour résoudre cette équation antinomique, nous ne devons pas devenir les maîtres de la création mais plutôt libérer cette création d'un agir humain dominateur dans un mouvement d'action de grâces qui se révélerait à travers les gestes quotidiens que nous posons.

Tels sont les trois engagements indispensables pour une spiritualité écologique.

Commentaire par Monseigneur Emmanuel*

Éduquer, convertir et glorifier. C'est par ces trois verbes que Sa Sainteté le patriarche œcuménique Bartholomée a défini les conditions d'une spiritualité écologique, le 21 juillet 2015, au cours du Sommet des consciences, organisé par les autorités françaises dans la perspective de la COP21. Ces trois verbes sont très certainement au cœur d'une expérience chrétienne commune aux trois confessions que nous représentons. Leur déclinaison à l'aune du thème choisi pour la 90^e édition des Semaines sociales de France : « Religions et cultures, ressources pour imaginer le monde » est tout aussi opérante. La question centrale est ici de savoir comment réconcilier l'humanité avec la création, tout comme la religion avec la culture. Les leçons de la première nourrissent les inspirations de la seconde. Aussi, je concentrerai ma réflexion sur la dimension environnementale de notre mission spirituelle, dans le prolongement des propos du patriarche œcuménique Bartholomée.

Pour les chrétiens, la protection de l'environnement est une manière de rendre un culte agréable à Dieu. D'ailleurs, l'orthodoxie lui consacre une journée de prière tous les 1^{er} septembre. L'Église catholique vient tout juste de la rejoindre. Le conseil œcuménique des Églises y avait déjà adhéré il y a quelques années. L'environnement est un toit sous lequel nous vivons ensemble. Et parce que nous sommes amenés à vivre sous ce toit qui nous fut donné une fois pour toutes, nous nous devons de le protéger comme le signe d'un amour inconditionnel pour notre prochain, présent et futur.

Vous le savez, depuis les années 1990, l'orthodoxie est engagée dans une intense réflexion sur les questions environnementales. Sa tradition spirituelle y fait écho tout naturellement tant la recherche d'une connaissance sur Dieu est une métaphysique incarnée qui prend pour tout point de départ la contemplation du divin dans la beauté de la création. L'émerveillement est alors ce fil d'Ariane que nous déroulons tout au long de notre vie et par lequel nous nous attachons aux êtres et aux personnes que nous rencontrons. C'est en ce sens que le patriarche œcuménique Bartholomée parle ailleurs « d'une spiritualité qui cultive l'humilité et le respect et qui est consciente des effets de nos actes sur la création ».

Le saint apôtre Paul écrit dans son épître aux Romains : « [La création] garde l'espérance, car elle aussi sera libérée de l'esclavage de la corruption,

* Monseigneur Emmanuel est Métropolitain de France.

pour avoir part à la liberté et à la gloire des enfants de Dieu. » (Rm 8,19-21) C'est dans cet esprit que la tradition monastique orthodoxe a développé des actions concrètes eu égard à la création, à travers la promotion de l'agroagriculture. Lorsque l'on sait l'action polluante de l'agriculture moderne, l'éthique agricole de certaines communautés religieuses comme le monastère des dominicaines de Taulignan, la communauté protestante de Pomeyrol et le monastère orthodoxe de Solan, s'impose comme un exemple à suivre. Servir, avant de se servir. Penser l'agriculture de manière globale dans le respect du vivant, tout en proposant un produit sain à ceux qui se nourriront du labeur de leurs mains. Il s'agit du devoir moral de transmettre aux générations futures un sol vivant, un écosystème riche de sa biodiversité, une terre qui soit préservée, c'est-à-dire la vision dynamique d'une trajectoire vivante, dont le potentiel d'évolution doit être conservé.

La spiritualité écologique est aujourd'hui une condition inaliénable de l'engagement œcuménique de nos Églises à tous leurs niveaux. En effet, Sa Sainteté le patriarche œcuménique Bartholomée, souvent qualifié de « patriarche vert » en raison de son long engagement en faveur de la protection de l'environnement, a trouvé dans Sa Sainteté le pape François un frère au cœur authentiquement écologique. Bien avant la publication de l'encyclique *Laudato si'*, le pape de Rome et le Patriarche œcuménique avaient appelé à faire de l'écologie une cause œcuménique. En d'autres termes, en complément d'un dialogue théologique entre les Églises, il est nécessaire de voir dans la recherche de l'unité des chrétiens une dynamique d'action commune. Car si nous sommes capables d'agir ensemble au nom d'un même Seigneur Jésus-Christ, alors nous posons les jalons indispensables à la constitution d'une communion eucharistique rétablie, signe de l'unité de nos Églises.

À cet égard, je tiens à citer ce matin un passage d'un fascicule œcuménique intitulé *Habiter autrement la Création* qui pose parfaitement les données du défi spirituel qu'est celui du climat. Il fait d'ailleurs clairement écho au verbe convertir que mentionnait le patriarche œcuménique Bartholomée. « L'esprit de conversion, dit le texte œcuménique, dans la spiritualité chrétienne, appelle une mutation en profondeur, un retournement de l'être qui touche et dépasse à la fois les questions environnementale et climatique. L'amour du prochain, qui englobe les générations futures, prend le pas sur l'égoïsme. La collaboration transcende l'esprit de compétition. La sobriété répond aux appétits de la surconsommation. Le partage limite les inégalités. »

Aussi, souhaitant épauler la France dans l'immense mission qui est la sienne dans la préparation de la COP21, il nous revient d'engager, de protéger et de favoriser les conditions de son indispensable réussite. Car ensemble, nous sommes unis pour agir contre le dérèglement climatique, comme l'une des priorités de notre époque, tant cette question est globale. La technicité de la problématique, les modifications nécessaires de nos comportements, l'action de la société civile en matière pédagogique et de mobilisation, ne doivent pas non plus nous faire perdre de vue la dimension proprement esthétique de la beauté de la nature. Car comme l'écrit Dostoïevski : « La beauté sauvera le monde. »

Éduquer, convertir et glorifier sont les trois conditions d'une véritable spiritualité écologique. Nos institutions ecclésiales ont ainsi le devoir de faire valoir, dans un esprit de solidarité œcuménique, le message évangélique qui nous fut transmis par le Christ comme son héritage le plus précieux. Le prologue de l'évangile selon saint Jean récapitule parfaitement l'esprit de réconciliation qui anime aussi l'écologie spirituelle par l'œcuménisme, ou encore le rapport entre religion et culture, car par son incarnation le Christ a réconcilié la lumière et les ténèbres : « Au commencement était le Verbe, le Verbe était tourné vers Dieu, le Verbe était Dieu. Il était au commencement tourné vers Dieu. Tout fut par lui et rien de ce qui fut, ne fut sans lui. En lui était la vie et la vie était la lumière des hommes, et la lumière brille dans les ténèbres, et les ténèbres ne l'ont point comprise. [...] Le Verbe était la vraie lumière qui en venant dans le monde illumine tout homme. »

Enfin, je terminerai cette modeste réflexion en citant ce que le conseil d'Églises chrétiennes en France a récemment déclaré dans un message paru à l'occasion de la COP21 : « Notre espérance de chrétiens vient de ce que nous croyons que notre monde n'a pas vocation à disparaître, mais à être transformé et que les êtres humains capables de se détruire peuvent aussi s'unir et opter pour le bien. »

Lettre du Vatican

Monsieur le Président,

Alors que s'ouvre la 90^e session des Semaines sociales de France, je suis heureux d'adresser à tous les participants les chaleureuses salutations et les encouragements de Sa Sainteté le Pape François.

Je ne peux manquer de souligner la proximité entre le thème que vous avez choisi, *Religions et cultures, ressources pour imaginer le monde*, et le message que le Saint-Père propose dans son encyclique *Laudato si'*. Nous y lisons notamment que « les convictions de la foi offrent aux chrétiens, et aussi à d'autres croyants, de grandes motivations pour la protection de la nature et des frères et sœurs les plus fragiles » (n. 64). Quand il s'agit de justice – justice envers les plus pauvres d'aujourd'hui, justice envers les générations à venir – les ressources spirituelles qu'offre la foi chrétienne, et que l'Église a développées dans sa doctrine sociale, peuvent être mobilisées pour le bien commun de tous, croyants ou non. C'est particulièrement nécessaire en un temps comme le nôtre, où la gravité de la situation soulignée par le pape François dans son encyclique, appelle à une véritable conversion de nos manières de voir, de nos modes de vie, de notre rapport aux biens que le Créateur a remis à l'homme, à tous les hommes. Ce mot, conversion, fait écho à une formule du titre de votre session : imaginer le monde. Il faut en effet de la créativité pour ne pas s'en tenir à dresser un catalogue de mesures à prendre pour réparer les maux engendrés par notre civilisation consumériste et individualiste,

comme s'il s'agissait de retourner à une situation antérieure jugée plus satisfaisante. Il s'agit bien plutôt d'une démarche spirituelle, d'un nouveau chemin du cœur, qui suppose un autre regard sur la nature, sur les autres, une redécouverte de ce qu'est le vrai bonheur (cf. *Laudato si'*, nn 216 s.).

Au moment où l'Organisation des Nations unies redéfinit ce que doivent être les « objectifs du millénaire pour le développement », en y intégrant la justice envers les générations à venir, et quelques semaines avant que s'ouvre à Paris la COP21, dont les enjeux sont si sérieux, votre session va apporter des éclairages de la plus haute importance sur la contribution des croyants, et plus largement des cultures, à cette nécessaire conversion, condition d'une civilisation de l'amour, fondée sur la fraternité universelle, si chère à l'Unesco qui vous accueille.

Vous assurant de sa prière pour le succès de vos travaux, le Saint-Père demande à Dieu de vous combler de l'abondance de ses Bénédictions. Heureux de vous transmettre ces vœux du pape François, je vous adresse aussi, Monsieur, mes souhaits cordiaux pour le bon déroulement de cette rencontre et je vous assure de mes sentiments dévoués.

Cardinal Pietro Parolin
Secrétaire d'État de Sa Sainteté

Les cultures et les traditions religieuses au service du bien commun

**Sélection d'articles et d'entretiens
parus dans *La Croix* en 2015**

Les religions font souvent figure d'accusées pour expliquer les tensions voire les violences entre les peuples ou au sein des nations. En France, les défenseurs d'une laïcité comprise au sens le plus étroit voudraient qu'elles n'aient plus de visibilité dans l'espace public. Dans l'élaboration de ses programmes, l'Éducation nationale est souvent en peine pour aborder le fait religieux que l'on préférerait taire. Comme si l'expérience croyante était quelque chose d'archaïque ou d'exotique ou appartenant à un passé révolu. Mais rien n'y fait. Le fait religieux persiste. Et l'on a pu observer un étonnant renversement dans les mois qui ont précédé la conférence de Paris sur le climat (COP21). Les religions ont été sollicitées pour aider à la prise de conscience de l'urgence du défi écologique et donner ainsi du poids aux décisions politiques. L'encyclique du pape François, *Laudato si'*, parue en juin 2015, a reçu un accueil très favorable bien au-delà du monde catholique et même chrétien. Elles ont aussi joué un rôle important après les attentats de janvier à Montrouge et à Paris.

La République a besoin des religions parce que celles-ci animent et soutiennent des lieux concrets – à commencer par les familles – où s'incarnent et s'expérimentent les valeurs de liberté, d'égalité et de fraternité. L'expérience

et le fait religieux sont de bonnes choses pour l'unité républicaine. C'est ce que montrent cette sélection d'articles de *La Croix* parus en 2015 au fil de l'actualité.

Dominique Greiner,
Rédacteur en chef à *La Croix*

I. Religions et violence

Dossier : Et demain ? Contre le terrorisme, assurer le vivre-ensemble

La France va mobiliser un nombre record de 10 000 militaires pour assurer la sécurité des « points sensibles du territoire », tandis que 4 700 policiers sont affectés à la protection des écoles et lieux de culte juifs. Après l'énorme mobilisation de dimanche se pose la question des défis que la France va devoir relever pour contre le terrorisme et assurer le vivre-ensemble. Dans un entretien à *La Croix*, Régis Debray analyse ces événements et leur signification au regard de la devise républicaine.

Entretien avec Régis Debray, auteur, entre autres ouvrages, du *Moment fraternité* (éd. Gallimard) : « Ne remplaçons pas la réflexion par l'émotion »

Le philosophe et essayiste, adepte d'une République aux fortes valeurs, analyse l'effet de la manifestation du 11 janvier et ses prolongements souhaitables. – *Que vous inspire le grand rassemblement national de dimanche ?*

RÉGIS DEBRAY : Il ne faut pas boudier un moment d'unanimité. Paris vaut bien une messe et la République une petite comédie unanimiste de nos officiels qui ont su récupérer une émotion populaire. Mais ne remplaçons pas la réflexion par l'émotion. On est tous un peu saturés de slogans et de grands mots. La République n'est pas seulement un « Embrassons-nous Folleville ». C'est une exigence. C'est une discipline. Et c'est un courage.

– *Les trois valeurs de la République – Liberté, Égalité, Fraternité – ont été scandées et répétées depuis la tuerie de Charlie. Que pensez-vous de ce rappel et de cette invocation ?*

R. D. : J'avais craint à un moment que la liberté fasse oublier l'égalité et la fraternité. Je suis content de voir la sainte devise républicaine retrouver sa plénitude, au demeurant complexe, voire contradictoire. Fraternité, oui. Tous les

hommes sont frères et il n'y a pas d'un côté les croyants et les incroyants, les impies et les élus. Affirmer que tous les hommes sont égaux, c'est rappeler qu'il n'y a pas de privilège de naissance conféré par une grâce surnaturelle. Liberté, bien sûr, mais dans le cadre des lois. La liberté d'expression a toujours été encadrée, depuis la déclaration des droits de l'homme et du citoyen. La loi du 29 juillet 1881 pose que tout citoyen peut écrire et imprimer ce qu'il veut, sauf à répondre de l'abus de cette liberté dans les cas déterminés par la loi. La République, c'est l'état de droit et le respect de la loi.

– Après la tuerie et cette unanimité très démonstrative, très impressionnante, sur quoi peut-on fonder un après ?

R. D. : La question de fond est de savoir si un moment d'unanimité peut se transformer en une pratique effective. On peut espérer le retour du politique, c'est-à-dire la supériorité du politique sur l'économique. Le grand événement contemporain en Occident est l'avènement du Nombre, escorté de la Figure, le règne de la dictature comptable du chiffre, accompagnée par celle de la photogénie. La sphère économique doit retrouver sa position de subordonnée. Nous devons retrouver les finalités. Exiger que nos responsables cessent d'être des comptables bruxellois, uniquement préoccupés par le sublime objectif de réduction du déficit et par le non moins sublime grand dessein, le passage du rail au transport par autocar. On peut espérer qu'ils retrouvent la France comme une personne et plus comme une entreprise. On peut espérer qu'ils retrouvent l'Histoire, c'est-à-dire la mémoire et l'espoir. Que le sondage ne soit pas l'alpha et l'oméga de leur conduite. Que le politique retrouve sa dignité. En France, la politique a été une religion séculière depuis 1789. Si vous mettez fin à cette religion séculière, c'est la religion révélée qui va devenir une politique. Nous y avons échappé grâce à notre héritage chrétien et à notre tradition de laïcité républicaine. On risquerait d'y revenir si le vide d'appartenance et le vide symbolique persistaient. Considérer enfin que l'éducation n'est pas uniquement destinée au marché du travail mais qu'elle peut aussi servir à la transmission du savoir.

– Comment retrouver un sens fondateur ?

R. D. : Il passe par une refonte de l'école, le retour à ses principes. Qu'elle redevienne un lieu d'instruction et non un lieu d'animation. Non pas adapter les consciences à l'état de la société actuelle mais apprendre à penser par soi-

¹ *Le numéro de la revue Médium avril-juin 2015 est consacré à « Charlie et les autres ».*

même. Pour apprendre à se passer de maîtres, il faut des maîtres. Des maîtres correctement payés et respectés dans leur dignité. Quand l'échelle des valeurs est indexée sur l'échelle des revenus, la tâche est difficile.

– *La fraternité, tout le monde semble sacrifier à cette valeur.*

R. D. : J'ai fait un livre sur le sujet, *Le Moment fraternité*. La fraternité est le contraire de la fratrie, et de la biologie. C'est le sens et non le sang qui la constitue. Elle consiste à s'unir par le cœur et la tête. Il n'y a que des moments-fraternité commandés par la détresse, la fragilité, la vulnérabilité. La fraternité, c'est la reconnaissance d'une paternité symbolique. On est frères en Christ, en une valeur qui vous dépasse. Il n'y a pas de fraternité sans sacralité. Aujourd'hui, on vit dans l'illusion de l'individu qui est son propre père. Ça ne marche pas. Dans le défilé du 11 janvier, nous avons récupéré la fierté. Par le drapeau, par La Marseillaise, par l'affirmation qu'on peut être français sans être franchouillard et que nous n'avons pas à baisser la tête devant d'autres cultures. L'héritage de la France passe aussi par la gauloiserie à la Wolinski comme par la fronde à la Bernard Maris. C'est le génie français.

– *Comment en est-on arrivé à ces dérives communautaires, de toutes sortes, de toutes confessions, à ce soudain déluge de violence extrême ?*

R. D. : On a remplacé la molécule par les atomes. Pour retrouver la communion, il faut retrouver la molécule. Les atomes juxtaposés, c'est la guerre de tous contre tous. L'idée aussi que le bonheur est la valeur suprême. Or, le bonheur, c'est l'individu. L'illusion d'autosuffisance de l'individu contemporain ne le mène pas bien loin.

– *Quel est le défi principal à partir d'aujourd'hui ?*

R. D. : La reconquête du symbolique, qui unit. Le diabolique est ce qui divise. Le capitalisme financier est diabolique. C'est chacun pour soi, comme dans un naufrage. Donc, retrouver le fédérateur. Qui dit fédérateur dit sacralité, et qui dit sacralité ne dit pas nécessairement bondieuserie. Les compagnons de la Libération avaient un père, de Gaulle, qui avait un sacré, la France. Qu'est-ce qu'une sacralité ? C'est ce qui ne se marchande pas, ne se négocie pas, c'est ce qui polarise la limaille et fait d'un tas un tout. La sacralité est ce qui dépasse les hommes, ce qui peut les unir. Mais c'est aux hommes de choisir ce qui les dépasse.

Jean-Claude Raspiengeas
La Croix du 13 janvier 2015

Dossier : Attentats. L'esprit du 11 janvier s'est estompé

Entretien avec Régis Debray, philosophe, directeur de la revue « Médium »¹: « Il y avait trop de malentendus, trop d'ambiguïtés »

Le philosophe, qui avait analysé dans *La Croix* la forte mobilisation qui suivit les attentats (nos éditions du 13 janvier), revient trois mois après sur « l'esprit du 11 janvier ».

– *Que reste-t-il de l'esprit du 11 janvier ? De ce « moment-fraternité » auquel tout le monde a cru ou voulu croire ?*

RÉGIS DEBRAY : Il reste une émotion, peut-être une prise de conscience. Un moment de communion, donc d'illusion. Mais enfin, il y a des illusions qui font du bien. J'avais tout de suite vu qu'aucune organisation ne naissait de ce rassemblement, comme parfois des comités de liaison se créent. C'est le propre des événements médiatiques de retomber sur eux-mêmes. L'essai n'a pas été transformé. Mais on le sentait déjà. Il y avait trop de malentendus, d'ambiguïtés. Tout le monde était là, mais pas pour les mêmes raisons.

– *Avez-vous senti, depuis, davantage de cohésion sociale ?*

R. D. : Non ! On s'est aperçu très vite que les banlieues n'étaient pas venues, que les dominants étaient entre eux. Ces orchestrations médiatiques sont leur propre but, leur propre fin. Il ne faut pas trop leur en demander. Ce sont des effusions à fort coefficient narcissique.

– *Cette émotion populaire profonde et partagée sur ce crime a-t-elle accentué les fractures communautaires ou permis d'en prendre conscience ?*

R. D. : Ni l'un ni l'autre. Elle les a voilées dans un moment d'euphorie que l'on pouvait croire transcendantal mais qui était au fond instantané et destiné à ne pas survivre. Ce qui est ennuyeux, c'est qu'on a sacralisé l'état d'esprit pour le moins léger de Charlie Hebdo, l'idée qu'on peut rire de toute chose, qui est en réalité en porte-à-faux avec les données de l'époque. Notre dernière fête de la Fédération a réveillé un certain sacré républicain. C'est heureux. Il se trouve que ce sacré, pour beaucoup à travers le monde, est sacrilège. C'est malheureux. Autrement dit, ce qui est sacré pour quatre millions de personnes est sacrilège pour quatre cents millions. C'est embêtant. Ce fusionnel n'a pas donné lieu à une réflexion sur les sacralités d'aujourd'hui, sur le rôle du religieux dans les solidarités existentielles. Le réflexe n'a pas embrayé sur une réflexion. C'est dommage.

– *Jamais, depuis le 11 janvier, nous n'avons autant parlé de laïcité. Qu'en pensez-vous ?*

R. D. : C'est sans doute un opérateur de consensus, commode comme tous les consensus. Il n'est pourtant pas facile de faire reflourir une République laïque dans un monde chaque jour moins républicain qu'hier, où beaucoup qui se disaient maghrébins se disent désormais musulmans, où les Israéliens se disent juifs et les Indiens, hindous... Il faut maintenant entrer dans le vif du sujet : donner de la laïcité une définition claire. On verra que ça ne peut, en aucun cas, être une contre-religion d'état mais simplement un cadre juridique qui a aussi ses interdits et ses contraintes.

– *Avez-vous vu ou senti s'esquisser des solutions, des pistes s'ouvrir ?*

R. D. : J'ai surtout été frappé que cette grande manifestation d'hommage à la laïcité se soit achevée, le 11 janvier, dans une synagogue. Et que dans ce lieu de culte se soit tenue une sorte de meeting politique. J'ai trouvé curieuse cette concession au communautarisme. Dans la rue, le président de la République, avec un signe religieux ostentatoire sur le crâne, patientait en attendant le chef d'un gouvernement étranger. Par définition, un président n'attend pas. Dans un lieu de culte en France, qui est donc un territoire français, on l'attend mais pas l'inverse. Quand un président de la République porte une kippa et non un chapeau, on peut dire qu'il fait une sérieuse entorse à la laïcité républicaine. Ce sont certes des détails protocolaires, mais qui montrent que nos gouvernants ne sont pas très sérieux dans leur pratique de la laïcité.

– *Ces événements nous ont-ils « aidés » à prendre mieux conscience du phénomène djihadiste ?*

R. D. : Oui, ils nous ont aidés à envisager plus nettement, plus concrètement le monde musulman en séparant salafisme, djihadisme, soufisme... Ils ont contribué à notre réflexion sur la radicalisation, et donc sur les contre-radicalisations dans les prisons ou ailleurs. Sur le plan politique, toutefois, je n'ai discerné ni stratégie, ni vision du monde, pas même une nouvelle organisation de la diplomatie.

– *Que souhaiteriez-vous dans les mois qui viennent ?*

R. D. : J'attends une meilleure réflexion sur les différences culturelles à travers la planète, sur l'illusion que nous vivons tous à la même époque parce que nous évoluons dans un même espace. Un milliard de croyants qui ne pensent pas comme nous, ce n'est pas à dédaigner. Et comment combattre avec succès ce qu'on ne s'est pas soucié de comprendre ? J'attends une perception plus

aiguë et un certain relativisme. J'attends qu'on fasse un peu plus d'histoire et de géographie.

Jean-Claude Raspiengeas
La Croix du 10 avril 2015

Entretien avec le cardinal Jean-Louis Tauran, président du Conseil pontifical pour le dialogue interreligieux : « L'avenir n'est pas de s'entre-tuer mais de voir ce que l'on peut faire ensemble »

Pour la première fois, le pape préside aujourd'hui une audience générale interreligieuse, à l'occasion des 50 ans de la déclaration conciliaire ouvrant l'Église au dialogue avec les religions non chrétiennes. Pour *La Croix*, le cardinal Jean-Louis Tauran explique le sens à donner à *Nostra aetate* dans un contexte de fortes tensions entre les religions.

– *Nous célébrons aujourd'hui le 50^e anniversaire de la déclaration du concile Vatican II sur les relations de l'Église avec « les religions non chrétiennes ». Comment entendre aujourd'hui cet appel à la fraternité universelle dans un monde déchiré ?*

CARDINAL JEAN-LOUIS TAURAN : Cet anniversaire est l'occasion de nous souvenir de la grande nouveauté de *Nostra aetate* : pour la première fois, le Magistère reconnaît les parcelles de vérité existant dans les autres religions. Par cette déclaration, l'Église affirme que tous les hommes, toutes les femmes ont un rapport avec la transcendance. Et que, avec d'autres religions, nous adorons le même Dieu, même si nous avons différentes manières de le rejoindre. Or si, ensemble, nous croyons que nous sommes des créatures, comme dans une famille, nous ne pouvons pas nous contenter de nous tolérer : nous devons passer de la tolérance à l'amour. C'est en cela que les religions sont porteuses de fraternité.

– *Comment, pour un catholique, articuler sa foi dans le Christ qui est « le chemin, la vérité et la vie » et la reconnaissance de ces parcelles de vérité ?*

CARD. J.-L. T. : Nous, catholiques, avons la vérité, mais nous avons besoin chaque jour de nous y conformer. Le dialogue interreligieux est un compagnonnage : nous sommes tous des pèlerins en marche vers la vérité. Il faut toujours se souvenir que le dialogue interreligieux est un dialogue entre croyants et non entre religions. Nous avons à nous laisser séduire par cette vérité, chaque jour la tâche recommence.

– *À regarder le monde, on a plutôt l'impression que les religions sont porteuses de guerre.*

CARD. J.-L. T. : Certains peuvent avoir ce sentiment en raison d'une minorité de musulmans dévoyés qui trahissent leur religion. Mais les guerres en cours ne sont pas des guerres de religion, toutefois la religion fait partie de la solution.

– *Que répondez-vous à ceux qui affirment que les pères conciliaires étaient naïfs, qu'ils ont écrit Nostra aetate à une époque où le djihadisme n'existait pas ?*

CARD. J.-L. T. : Ce n'est pas si simple ! Ces tueries injustifiables nous amènent à approfondir notre propre foi pour être à même de parler avec les autres avec des arguments et non avec nos poings. De toute façon, nous sommes en quelque sorte condamnés au dialogue. Il n'y a pas de troisième voie : ou nous dialoguons ou c'est la guerre.

– *Où en est ce dialogue aujourd'hui ?*

CARD. J.-L. T. : Le climat actuel au Moyen-Orient constitue une épreuve pour le dialogue interreligieux. J'observe que des catholiques continuent à craindre l'islam alors qu'ils n'ont jamais rencontré un musulman, jamais ouvert un Coran. Ils reprochent aussi au dialogue que nous menons de ne jamais être inspiré des lois ni de la rue. En un certain sens, c'est vrai, mais notre dialogue avec les élites des différentes traditions religieuses a porté quelques fruits. Ainsi, lorsque je suis allé en Iran l'an dernier, j'ai entendu dire par les interlocuteurs qu'il n'y avait « pas d'opposition entre foi et raison ». Nos amis iraniens ont voulu traduire en langue farsi le Catéchisme de l'Église catholique pour mieux nous connaître. En Irak, en Égypte, au Liban mais aussi dans certains pays du Golfe, des initiatives sont prises. Au milieu de l'obscurité, il y a aussi la lumière !

– *Comment voyez-vous l'avenir ?*

CARD. J.-L. T. : Nous sommes entrés dans un nouveau monde, personne ne sait réellement où l'on va. Dans cette période difficile, les chrétiens doivent avoir le courage de la différence : en ayant une idée claire de leur foi, ils pourront engager le dialogue avec d'autres croyants. Je crois beaucoup aussi au rôle de l'école, de l'université : les établissements catholiques, présents partout dans le monde, ont une tâche capitale en la matière. Le travail en théologie des religions doit également se poursuivre. Pour des raisons évidentes, nous sommes un peu otages des tensions qui traversent l'islam, mais il nous faut

aussi nous informer sur les religions africaines ou asiatiques, sur le bouddhisme, le confucianisme. Surtout, les hommes et les femmes doivent aujourd'hui comprendre que l'avenir n'est pas de s'entre-tuer mais de voir ce que l'on peut faire ensemble.

Anne-Bénédicte Hoffner
La Croix du 28 octobre 2015

2. *Laudato si'* et l'écologie

« Tout est lié. » L'affirmation parcourt les 192 pages de l'encyclique du pape François « sur la sauvegarde de la maison commune » rendue publique hier midi. Un rappel constant que protéger l'environnement naturel est inséparable d'autres problèmes économiques et sociaux, qui exigent de revoir nos modes de vie et jusqu'à notre perception même de tout ce que Dieu a créé. En somme, une « conversion écologique », selon l'expression reprise de Jean-Paul II, à accomplir en intégralité.

Publié en amont de la conférence de Paris sur le climat (COP21), *Laudato si'* aborde dès le début cette question urgente. Le pape se fonde sur « de nombreuses études scientifiques » pour reconnaître que « la plus grande partie du réchauffement global des dernières décennies » provient « de l'activité humaine », comme il l'avait déjà affirmé. Le climatologue John Schellnhuber en a fait la savante démonstration devant le corps diplomatique et la presse réunis au Vatican pour la présentation de l'encyclique.

Mais le texte ne se borne pas au défi climatique. Le premier des six chapitres dresse un état des lieux sans concession de « notre maison », couvrant déchets, manque d'accès à l'eau potable, perte de la biodiversité – également par « action humaine » –, urbanisation galopante et jusqu'à la « pollution mentale », qui gagne les esprits saturés d'écrans.

De ce constat alarmant, selon lequel « l'environnement humain et l'environnement naturel se dégradent ensemble », ressort la dénonciation d'une consommation effrénée des plus riches, de la mainmise par de « grandes entreprises mondiales (...) qui s'autorisent dans les pays moins développés ce qu'elles ne peuvent dans les pays qui leur apportent le capital ». L'encyclique du premier pape du Sud fait le procès des inégalités... et du Nord, qui a une « dette écologique ».

Pour solder cette dette et restaurer la maison commune, au risque sinon de « nouvelles guerres », Jorge Bergoglio ne mise pas sur le seul remède technique. Au contraire, il se méfie de solutions isolées, sans éthique et source d'autres problèmes. Il rejette la limitation de la population mondiale quand le problème qui prime est « le consumérisme extrême et sélectif de certains ». Les « déclarations superficielles », les « actions philanthropiques isolées » ou la responsabilité sociale des entreprises ne pèsent guère à ses yeux. Ni les sommets mondiaux. Les lois et règlements, trop souvent contournés, ne garantissent pas non plus de meilleurs comportements. Car, malgré une sensibilité écologique accrue, le pape s'inquiète de « la manière dont l'être humain s'arrange pour alimenter tous les vices auto-destructifs (...) en agissant comme si de rien n'était ».

Pour reprendre jusqu'à la racine un « système mondial » devenu « insoutenable », il invite au fil de son texte à un changement en profondeur. Celui d'un regard, qui accepte « la réalité d'un monde limité et fini » et en même temps qui s'élargit à sa globalité pour en retrouver le sens. Changement d'un cœur, qui contre l'indifférence, retrouve le sentiment d'appartenance à « une seule famille humaine » et, contre l'isolement, soigne la rencontre fraternelle. Changement aussi des gestes au quotidien, par une « sobriété heureuse » en rupture avec un « style de vie hégémonique » : « On peut vivre intensément avec peu. » Collectivement, cela passe par un changement de rythme, plus lent, et une pensée sur le long terme. Ralentir, quitte à « une certaine décroissance dans quelques parties du monde ». L'adepte de la théologie du peuple invite à la pression populaire sur le politique, à la responsabilité militante du consommateur, à l'offre d'un travail digne par les entreprises. Il invite au dialogue à tout niveau, sans idéologie.

Avec en priorité un choix privilégié pour les nécessiteux : « Toute approche écologique doit incorporer une perspective sociale qui prenne en compte les droits des plus défavorisés. » Il faut « écouter tant la clameur de la Terre que la clameur des pauvres ». Tout ceci fonde une « conversion » vers une « écologie intégrale ». Cœur de la proposition de l'encyclique, elle commence par l'éducation pour « de nouvelles convictions, attitudes et formes de vie ».

Bien que sa lettre s'adresse à tout habitant de la planète, le pape donne au final une assise chrétienne à cette « spiritualité écologique ». « Un ascétisme écologique », prônait hier le métropolitain John Zizioulas, représentant orthodoxe du patriarche Bartholomeos. Pour le pape, il s'agit d'apprendre à

« contempler le Créateur qui vit parmi nous et dans ce qui nous entoure ». Et de s'émerveiller ainsi d'être, à toute créature, lié.

Sébastien Maillard
La Croix du 19 juin 2015

« À la fois joyeuse et dramatique », l'encyclique livre dans un langage clair un état des lieux d'une planète en danger, puis interroge la tradition judéo-chrétienne afin de comprendre en profondeur la crise actuelle. Le pape propose ensuite une « écologie intégrale », des lignes d'action et les bases d'une « spiritualité écologique ».

1. Sauver la planète

« Nous n'avons jamais autant maltraité ni fait de mal à notre maison commune qu'en ces deux derniers siècles. » Le constat alarmiste du pape sur l'état de la planète vise un sursaut collectif. Le changement climatique est en ligne de mire, avec l'activité humaine clairement désignée en principal responsable. Mais pas seulement.

Outre les déchets, l'eau et la biodiversité, l'ancien archevêque de Buenos Aires s'attarde aussi sur les mégapoles insalubres. La pollution qu'il désigne est aussi virtuelle. Celle dont les écrans nous coupent de la vie réelle. Sauver la planète revient à sauver l'homme.

2. Lutte contre les inégalités

Crise écologique et crise sociale sont inséparables et les inégalités entre riches et pauvres, entre Nord et Sud, en sont les symptômes criants. « Le réchauffement causé par l'énorme consommation de certains pays riches a des répercussions sur les régions les plus pauvres de la terre, spécialement en Afrique », écrit le pape argentin, qui souligne qu'il existe « une vraie "dette écologique" particulièrement entre le Nord et le Sud ». « Il faut que les pays développés contribuent à solder cette dette, poursuit-il, en limitant de manière significative la consommation de l'énergie non renouvelable et en apportant des ressources aux pays qui ont le plus de besoins. »

3. Limiter la population, une réponse inacceptable

Le pape François s'inscrit en faux contre l'idée selon laquelle l'accroissement de la population mondiale (9 milliards projetés pour 2050) serait incompatible avec la sauvegarde de la planète: « Accuser l'augmentation de la population et non le consumérisme extrême et sélectif de certains est une façon de ne pas affronter les problèmes. »

« La défense de la nature n'est pas compatible non plus avec la justification de l'avortement », rappelle aussi le pape. Écouter « les cris de la nature » implique plus largement de reconnaître aussi « la valeur d'un pauvre, d'un embryon humain ». Une interpellation à l'adresse des mouvements écologiques.

4. Encourager les énergies renouvelables

Pour remplacer les combustibles fossiles très polluants, le pape François soutient « un développement conséquent des énergies renouvelables » et souhaite qu'il profite au Sud : « L'exploitation directe de l'abondante énergie solaire demande que des mécanismes et des subsides soient établis de sorte que les pays en développement puissent (y) accéder. »

Il soutient aussi les économies d'énergie. Il se montre en revanche très réservé sur le marché du carbone, « expédient qui permet de soutenir la surconsommation de certains pays et secteurs ».

5. Accepter un monde limité, le rendre plus fraternel

« Jamais l'humanité n'a eu autant de pouvoir sur elle-même et rien ne garantit qu'elle s'en servira toujours bien. » Tout au long de l'encyclique, le pape rappelle le besoin pour l'homme d'accepter les limites d'un monde fini comme une réalité intangible.

Ce devoir de lucidité s'accompagne d'une invitation à quitter l'individualisme au profit d'une redécouverte des liens fraternels qui unissent la famille humaine. « Nous ne pouvons pas prétendre soigner notre relation à la nature et à l'environnement sans assainir toutes les relations fondamentales de l'être humain », écrit celui qui a fait de la fraternité un leitmotiv de son pontificat.

6. Envisager la décroissance

Il est nécessaire, insiste le pape, de ralentir le rythme d'une consommation trop rapide à ses yeux. C'est pourquoi il plaide explicitement pour « une certaine décroissance dans quelques parties du monde ». À plusieurs reprises, il souligne la nécessité de modes de vie sobres et sur l'importance d'actions collectives dans ce but.

François insiste sur les conséquences du changement climatique à l'encontre des plus « pauvres », cités cinquante fois dans l'encyclique. « Aujourd'hui, nous ne pouvons pas nous empêcher de reconnaître qu'une vraie approche écologique se transforme toujours en une approche sociale, qui doit intégrer la justice dans les discussions sur l'environnement, pour écouter tant la clameur de la Terre que la clameur des pauvres », martèle-t-il.

7. Agir au quotidien

À quatre reprises, le pape cite l'importance des « petits gestes » quotidiens, « par lesquels nous rompons la logique de la violence, de l'exploitation, de l'égoïsme ». Il peut s'agir de gestes « d'attention mutuelle » dans les champs « civil et politique », mais aussi « dans toutes les actions qui essaient de construire un monde meilleur ».

Ces gestes, souvent appris en famille, sont le signe de « l'amour de la société et de l'engagement pour le bien commun », insiste François, qui rappelle que Paul VI avait proposé au monde de construire une « civilisation de l'amour ».

8. Contempler la création

Le respect de la planète passe par la contemplation des créatures, comme le suggèrent saint François d'Assise et Charles de Foucauld. C'est pourquoi, selon le pape, il est nécessaire de contempler le monde non pas de l'extérieur, mais « de l'intérieur, en reconnaissant les liens par lesquels le Père nous a unis à tous les êtres ».

La spiritualité chrétienne pousse à un style de vie contemplatif, qui permet de ne pas « être obsédé par la consommation », insiste-t-il. Au contraire, cette contemplation permet une compréhension du monde, en profondeur, éloignée de « la dynamique de la domination et de la simple accumulation de plaisirs ». C'est pourquoi le repos contemplatif ne peut être considéré comme « improductif » et « inutile ».

9. S'inspirer de Thérèse de Lisieux

Tout au long de son encyclique, le pape François fait référence à des auteurs très divers, à commencer par Thérèse de Lisieux. La sainte française, pratiquant la « petite voie de l'amour », enseigne à suivre une « écologie intégrale ». Moins attendue, la référence à Dante, auteur de la Divine Comédie, et à son attachement à un « amour qui meut le soleil et les étoiles ». Autre référence du pape : le théologien allemand Romano Guardini, spécialiste de la liturgie et professeur du jeune Joseph Ratzinger à Munich.

Enfin, le pape s'appuie, à une vingtaine de reprises, sur des textes publiés par des Conférences épiscopales de nombreux pays (Japon, Allemagne, Philippines, Portugal, ...), dont beaucoup d'Amérique latine (Bolivie, Brésil, Argentine, Paraguay, Mexique).

10. Ouvrir un dialogue avec tous

Dès les premières lignes de *Laudato si'*, le pape se fixe un objectif : « Entrer en dialogue avec tous au sujet de notre maison commune. » Aussi son

encyclique est-elle destinée à « tous les hommes de bonne volonté ». Une mention empruntée à Jean XXIII dans l'encyclique *Pacem in terris* (1963).

Ce dialogue pour envisager l'« avenir de la planète » doit être mené « avec tous ». Ce n'est qu'ainsi qu'il sera possible de « chercher ensemble des chemins de libération ». Les « lignes d'orientation et d'action » indiquées par le pape passent, elles aussi, toutes par le dialogue « avec les sciences », « pour la plénitude humaine » ou « en vue de nouvelles politiques nationales et locales ».

Sébastien Maillard, Loup Besmond de Senneville
La Croix du 19 juin 2015

Sous la politique, une mystique de la création

L'encyclique *Laudato si'* le souligne: la crise écologique est systémique, morale et spirituelle. Les véritables solutions ne viendront ni de la technologie, ni du marché, ni des lois. C'est pourquoi, refusant les « justes milieux » comme le développement durable, qui « retardent seulement un peu l'effondrement », le pape appelle à une « révolution culturelle courageuse ».

Cette conversion écologique, individuelle et collective implique un profond changement des modes d'être, de penser et de vivre. Elle exige en particulier de transformer notre regard sur la nature. Don de Dieu, celle-ci est plus que ce à quoi le paradigme – matérialiste, dualiste et technocratique – de la modernité occidentale l'a réduite: un stock de matières premières à disposition de l'être humain pour la satisfaction de son avidité sans limites.

« Plus qu'un problème à résoudre », la création est pour François « un mystère à contempler dans la joie et la louange ». Elle n'est pas réductible à « un système qui s'analyse, se comprend et se gère », mais « une réalité illuminée par l'amour qui appelle à une communion universelle ». Dans cette perspective, et c'est nouveau, il ne se contente pas de reprendre la vision des créatures comme « reflet de la sagesse et de la bonté infinies » de Dieu. Il accomplit un pas de plus, vers ce que la tradition orthodoxe appelle le « panenthéisme » (tout en Dieu et Dieu en tout) – à ne pas confondre avec le panthéisme qui identifie Dieu à la nature.

Certes, François ne va pas jusqu'à parler de cosmos irradié par les énergies divines, mais il affirme clairement, citant les évêques du Brésil, que « toute la nature, en plus de manifester Dieu, est un lieu de sa présence. En toute créature

habite son Esprit vivifiant qui nous appelle à une relation avec lui ». La nature n'est donc pas seulement l'habitat (oikos) de l'être humain – vision horizontale de l'écologie – mais aussi celui de Dieu.

Cette présence est avant tout celle du Christ, dont il convient de redécouvrir la dimension cosmique. Le pape évoque l'épître aux Colossiens (Col 1, 19-20), qui montre Jésus « présent dans toute la création par sa Seigneurie universelle » et tous les êtres vivants réconciliés et récapitulés en lui. Du coup, « les créatures de ce monde ne se présentent plus à nous comme une réalité purement naturelle, parce que le Ressuscité les enveloppe mystérieusement et les oriente vers un destin de plénitude ». Une finalité inscrite dans leur chair qui sera accomplie à la fin des temps, quand « Dieu sera tout en tous » (1Co 15, 28). Cette dimension eschatologique de l'écologie chrétienne est un élément clé pour « rejeter toute domination despotique et irresponsable de l'être humain sur les autres créatures ».

L'affirmation de cette union (sans confusion) de Dieu et de la création renforce le respect – tissé d'émerveillement – dû aux animaux et aux plantes. Toutes les créatures doivent être reconnues dans leur valeur et leur dignité propres, indépendamment de leur utilité pour l'être humain. Elles ne sont pas simplement des ressources, mais des paroles de Dieu auxquelles et desquelles nous devons répondre. C'est le sens profond de la responsabilité.

L'encyclique donne ainsi une impulsion forte pour un renouveau de la théologie de la création, « parent pauvre » de la pensée catholique, ainsi que l'a reconnu le cardinal Barbarin aux Assises chrétiennes de l'écologie fin août à Saint-Étienne.

Michel Maxime Egger¹

La Croix du 18 septembre 2015

Un humanisme écologique ?

L'encyclique *Laudato si'* est remarquable par la nouveauté des sujets qu'elle traite mais elle est surtout neuve par la manière dont elle aborde la question principale, à savoir l'écologie. Le pape François parvient à penser l'écologie, l'économie, le politique, la pauvreté, la technologie et l'anthropologie comme un ensemble solidairement complexe.

¹ Michel Maxime Egger est de confession orthodoxe. Auteur de *La Terre comme soi-même. Repères pour une écospiritualité*, Labor et Fides, 2012.

Au cœur de *Laudato si'*, le chapitre III introduit une réflexion fondamentale sur des liens entre technologie, anthropologie et écologie. Les paragraphes 101 à 123 avancent des arguments décisifs en vue de fonder un humanisme écologique sur une anthropologie chrétienne. « [...] à l'origine de beaucoup de difficultés du monde actuel, il y a avant tout la tendance, pas toujours consciente, à faire de la méthodologie et des objectifs de la technoscience un paradigme de compréhension qui conditionne la vie des personnes et le fonctionnement des sociétés », explique le pape. La technique n'est pas seulement un moyen dont les conséquences écologiques sont mesurables, la technique est un paradigme, donc une manière d'être et de comprendre avec laquelle nos sociétés appréhendent le monde, la nature, les hommes et les animaux.

François n'est pas passiviste. Il loue les bienfaits de la technique moderne pour les personnes et les peuples (qualité de vie, soins, transports, communications, etc.) et il admire aussi la beauté de ce que l'homme peut réaliser en construisant un avion, un pont ou un gratte-ciel ! Mais pour François, la technique a cessé d'être d'un instrument. Elle est un pouvoir – en ce cas il parle de technocratie. Elle est une idéologie – en ce cas il parle de technologue. Ce terme, peu usité en Europe, mais très fréquent en Amérique latine, signifie pleinement que la technique s'accompagne d'un discours qui en fait une idéologie aujourd'hui dominante: la réalité est entièrement disponible à la manipulation, à la domination et à la transformation, puisque tout progrès de découverte est un bien car il n'y a plus d'instance de retenue.

Le lieu commun du technologue est l'utilité consommable qui devient domination, et la technique fait l'objet d'une confiance sans limite pour un lendemain meilleur. Ce paradigme culturel est tellement dominant que l'économie et la politique s'y soumettent naturellement puisque là aussi les progrès techniques infinis permettront de résoudre tous les problèmes. Les techniques d'ajustement du marché et des finances sont accompagnées des mêmes types de discours que la biotechnologie ou les nanotechnologies. Mais la technique est un principe englobant qui ne dit pas son nom puisqu'elle intervient toujours en savoirs fragmentés qui ignorent l'ensemble. Donc le paradigme technologique est paradoxal puisqu'il est de fait un lieu commun global de l'intervention de l'homme sur le monde et sur lui-même, et en même temps les techniques sont éclatées et semblent s'ignorer les unes les autres et ignorer leurs répercussions.

Une fois le paradigme technologique expliqué, le pape François nous invite à faire un pas de plus par une analyse profonde de la crise anthropologique que traverse l'humain soumis à la technique. La modernité finissante a dévié l'anthropologie biblique pour une démesure anthropocentrique où l'homme n'a plus de juste place puisque la nature reçue et sa vie reçue ne sont plus qu'une matière à saisir, à exploiter et à consommer. Il dénonce un humanisme prétentieux dominateur – « frénésie mégalomane », « rêve prométhéen » – qui naturellement engendre la violence à l'égard des animaux, de la fragilité, de l'étrangeté et de la nature. La nature environnementale doit être comprise de la même manière que la nature humaine vulnérable. Si l'homme n'est pas capable d'accueillir le pauvre, le handicapé, l'embryon comme un don reçu, alors la nature non plus ne sera pas un cadeau, mais seulement un espace d'exploitation, « on écouterait difficilement les cris de la nature elle-même ».

François en appelle à une révolution culturelle en vue d'un humain écologique, car « il n'y aura pas de nouvelle relation avec la nature sans un être humain nouveau ». Au cœur du projet écologique, il y a pour François un vrai projet anthropologique selon le projet de Dieu, un homme collaborateur de la création selon ses capacités propres: connaissance, liberté, volonté et responsabilité.

Joël Molinario, directeur de l'ISPC, Institut catholique de Paris
La Croix du 18 septembre 2015

Une bonne vision de notre monde, avec ses forces et ses contradictions

Qu'est-ce qui motive une protestante à lire un texte venant de celui qui est à la tête de la grande famille des catholiques romains ? D'abord, la curiosité. Curiosité de voir ce que le pape peut dire sur un sujet qui me passionne depuis de nombreuses années et qui devrait, à mon avis, tous nous concerner. Curiosité de savoir pourquoi il y a eu un tel engouement pour ce texte, avec une réception très positive dans de nombreux milieux, catholiques ou non. Curiosité pour la pasteur que je suis d'aller à la rencontre d'un frère en Christ qui a pour mission de prendre sa place au cœur du monde et de transmettre une parole. Mais quelle parole ?

Dénoncer, expliquer, encourager, exhorter, louer : voilà une parole qui entre dans la lignée des prophètes. Par exemple, le prophète Amos a dénoncé les

causes de l'injustice et de la corruption de son temps. J'ai admiré l'exercice du pape pour son envergure. L'analyse qu'il fait de l'état de notre monde m'apparaît très large. Si quelqu'un lit l'encyclique dans cinquante ou cent ans, il aura une bonne vision de ce qu'est notre monde, avec ses forces et ses contradictions. Le pape cite les évêques du monde entier. Il se situe bien dans cette communion mondiale intrinsèque au catholicisme. L'origine de cet homme d'Amérique latine se voit dans son insistance à dénoncer l'injustice sociale. S'adresser aux habitants du monde sur ce sujet est un défi, et je peux dire que je me retrouve dans la majorité de son engagement.

Beaucoup ont souligné la belle expression « notre maison commune ». J'ai relevé aussi « tout est lié », qui revient souvent. J'ai apprécié les nombreux exemples qu'il cite pour dénoncer les effets cachés de nos actions. Ce n'est pas par volonté, mais par négligence et ignorance qu'on abîme ce cadre que Dieu nous a confié. L'éducation commence seulement à faire son œuvre, car tout va très vite.

Je prêche depuis plusieurs années sur les trois responsabilités confiées par Dieu à l'homme avec sa création: écologique, éthique et spirituelle. J'ai été étonnée de ne pas trouver de lien entre l'être humain « image de Dieu » et ce qui bafoue cette image, à savoir toutes les violences, et notamment la torture, alors qu'il cite l'avortement. Je n'ai pas trouvé non plus de lien entre la souffrance des populations qui ne trouvent plus de sens à vivre dans leur pays faute d'avenir économique, et ceux qui se mettent sur les routes des migrations.

Au début de cette « lettre circulaire » le pape reconnaît que « d'autres Églises et Communautés chrétiennes – comme aussi d'autres religions – ont nourri une grande préoccupation et une précieuse réflexion sur ces thèmes qui nous préoccupent tous ». Je regrette que ce thème, sur lequel il est facile de trouver des points d'accord, n'ait pas donné au pape l'envie d'appeler tous les baptisés à un œcuménisme qui avancerait dans la même direction et engagerait des actions communes, dans la même communion de prière en Jésus-Christ.

Pour finir, ma louange va au créateur pour cette belle maison qu'il nous donne, mais aussi pour nous avoir doté d'une créativité infinie. L'être humain a toujours su s'adapter à son environnement. Il utilise son intelligence pour le meilleur et pour le pire. Il faut en être conscient pour pouvoir résister et ouvrir un chemin au respect de la vie.

Laurence Berlot, pasteure
La Croix du 18 septembre 2015

Laudato si' et l'obscurantisme contemporain

L'encyclique publiée le 18 juin par le pape François a constitué un séisme au sein de la communauté internationale. En France, le président de la République, le premier ministre, Nicolas Hulot, Pascal Canfin, presque toutes les personnalités politiques de droite comme de gauche – à l'exception notable du Front national –, mais aussi des intellectuels comme Edgar Morin ou Cécile Renouard, ont reconnu que ce texte constituait un « tournant » dans la prise de conscience mondiale des enjeux associés aux dévastations écologiques que provoquent nos modes de vie, en particulier ceux des plus riches.

Pourtant, au sein même des rangs catholiques, des voix font entendre leur refus d'accueillir les « leçons » de l'encyclique. Parmi les arguments invoqués pour esquiver l'interpellation du pape François, on retrouve souvent les deux suivants :

1. Une reprise de la thèse négationniste selon laquelle la responsabilité de l'homme dans le dérèglement climatique serait une hypothèse encore en attente de vérification. Or, cette question a été définitivement tranchée par la communauté scientifique internationale. Le dernier rapport du Giec (Groupe d'experts intergouvernemental sur l'évolution du climat), rendu public en 2013, est formel : la responsabilité anthropique dans le réchauffement de la planète, l'acidification des océans, la destruction des massifs coralliens, l'anéantissement de la biodiversité, etc. est scientifiquement avérée, et ne fait plus discussion aujourd'hui. L'Académie pontificale des sciences l'a reconnu, à son tour, au printemps dernier. Faut-il rappeler qu'aucun autre champ d'investigation scientifique n'a fait l'objet d'autant de tests et d'expérimentation pour en vérifier la réalité que celui du dérèglement climatique ? Que les conclusions du Giec représentent la synthèse de la production scientifique de l'ensemble de la planète, impliquant plusieurs milliers de chercheurs – conclusions qui ont été validées par les 193 pays qui siègent à l'ONU ?

Las, même après que Copernic et Galilée eurent démontré que notre système est héliocentrique, il a dû exister pendant des décennies d'obscurs bastions pour prétendre que non, c'est le Soleil qui tourne autour de nous.

2. Un second type de résistance reconnaît la réalité du diagnostic qui sous-tend l'encyclique mais, au nom d'un rapport magique à la technique, entend s'exonérer des conclusions qu'en tire le pape en faveur d'un changement

radical de civilisation. « On trouvera toujours une solution ! » sert de prêt-à-penser commode à ceux qui refusent de remettre en cause leur mode de production et de consommation. De quelle solution parlons-nous ? Nos océans sont actuellement vidés de leur faune halieutique par la pêche industrielle en eaux profondes. À ce rythme, nous préviennent les océanologues, les chaînes trophiques ne parviendront plus à se reconstituer, et nos océans pourraient être vides de poissons vers 2040. Voulons-nous vivre sur une planète dont les mers seront peuplées de méduses ?

Certes, la technologie et le génie humain ont un rôle décisif à jouer dans la transition écologique qui est devant nous. Inventer de nouvelles formes de prospérité dans une économie décarbonée n'implique nullement de renoncer à l'innovation, bien au contraire ! Nous serions bien inspirés, par exemple, de redoubler nos efforts dans la recherche autour du stockage de l'électricité, de la capture du CO₂ ou des manières « propres » de produire de l'énergie – autant d'innovations que nous ne pourrions pas industrialiser si nous ne mettons pas fin à l'effondrement actuel des crédits destinés à la recherche. Mais qui peut croire que nous aurons, un jour, une « solution technique » pour ressusciter les poissons de mer ? À travers l'encyclique, la réponse du magistère ecclésial est claire : commençons par cesser de détruire la planète, et inventons un monde respectueux de la création. Les rêves d'une « solution » en termes de géo-ingénierie, dénoncés par François, sont au mieux des alibis pour ne pas agir.

Les mêmes questions se posent pour les abeilles, dont la disparition est programmée par notre usage agricole des néonicotinoïdes. Certains imaginent qu'à défaut d'abeilles, nous polliniserons avec des robots, et estiment que cela fera augmenter le PIB ! La vérité est beaucoup plus crue : si nous provoquons, comme c'est à craindre, l'extinction des abeilles sur notre planète, nous serons contraints de polliniser nous-mêmes – sauf à provoquer à très brève échéance la disparition de la vie humaine. Et ce seront des esclaves qui feront ce travail à la main, comme c'est déjà le cas aujourd'hui, notamment en Asie.

Est-ce la société que nous voulons construire ensemble ? Voilà la question que pose l'encyclique. Refuser d'entendre cette interpellation, c'est répondre implicitement « oui » au désastre écologique annoncé et à la violence inouïe que certaines élites n'hésiteront pas à infliger au reste de l'humanité pour garantir les services écologiques dont dépend la survie de tous. Nous entêter à détruire ces services que la création nous offre aujourd'hui gratuitement,

parce que nous refusons de modifier notre style de vie, est-ce cela la manière chrétienne de travailler au bien commun ?

Gaël Giraud, économiste en chef de l'Agence française de développement, directeur de recherche au CNRS, jésuite
La Croix du 9 septembre 2015

Tissée autour de l'hymne à l'univers de saint François, l'encyclique *Laudato si'* vient à nous comme un monument de grâce et de légèreté. Entrelaçant les connaissances de la foi et celles des sciences sociales pour invoquer l'harmonie des relations entre l'homme, la nature et Dieu, convoquant de grands figures méconnues comme celle de Romano Guardini, elle unit les voix des conférences épiscopales du monde en un seul chant. Elle nous laisse pantois.

Mais ce qui touche particulièrement la sensibilité des Semaines sociales de France à sa lecture, c'est sa posture missionnaire, c'est le soin pris à s'adresser avec respect et pertinence aux « hommes et femmes de bonne volonté ». Il s'agit d'ouvrir le temps d'un dialogue avec l'ensemble des sociétés du monde, de s'arrêter autour des blessures de « notre sœur la terre ». Le mouvement écologique mondial, celui qui prend corps dès 1987 avec le rapport de Gro Arlem Brundtland, se voit proposer une refondation du concept de « développement durable » qui a fait sa fortune.

Dans le dialogue ainsi ouvert, le mouvement écologique mondial se laissera certainement interpellé par la vision d'une écologie intégrale pour laquelle la question sociale, celle du sort des plus défavorisés, se trouve indissociable de la crise environnementale : ce sont une seule et même crise, relève l'encyclique. Il devra répondre à la critique anthropologique qu'exprime l'encyclique à l'encontre de l'« anthropocentrisme dévié » qui menace une partie du mouvement écologique lorsqu'il rompt avec toute transcendance. Il se rend alors lui-même incapable d'instaurer une limite. Lorsque l'homme ne se reçoit plus des générations qui le précèdent, comment trouverait-il sa dignité et la force d'une solidarité avec les générations futures ?

Mais ce qui devrait à notre sens provoquer le plus de débats, de contestations et d'espoirs, c'est l'appel politique au sens le plus noble du terme, l'appel civilisationnel selon Edgar Morin, à retrouver une maîtrise du temps plutôt que de s'épuiser à conquérir l'espace. Une nouvelle culture sociale est esquissée qui s'affronte globalement à toutes nos impasses. Dépassant le face-à-face

stérile entre tenants de la croissance et de la décroissance, l'encyclique invite à retrouver la maîtrise des rythmes du progrès et des innovations, pour recréer une harmonie véritable entre les temps de vie sociale et ceux de la nature, où les hommes, les êtres vivants et les choses sont respectés pour eux-mêmes et non pour leur utilité, où « la politique et l'économie peuvent entrer en dialogue pour la plénitude humaine ».

Vu du coin d'Europe où nous nous trouvons, qui a inventé le contrat social et l'économie sociale de marché, on peut douter que l'avènement de cette vision nouvelle résultera d'un affrontement entre la finance mondialisée et des communautés de base animées par la société civile, comme semble l'esquisser l'encyclique. Il viendra plutôt dans une osmose, dans la maturation progressive d'un contrat social et culturel où technologies, innovations sociales et financières, entreprises et collectivités territoriales, gouvernements et société civile, anciens et nouveaux corps intermédiaires développeront de nouvelles alliances au service des biens communs. Beaucoup de signes permettent aujourd'hui de l'espérer. *Laudato si'* devrait être le catalyseur d'une telle ré-invention du dialogue entre une politique soucieuse du long terme et une économie de la création.

Jérôme Vignon, Philippe Segretain, Jean-Pierre Rosa,
Christian Mellon, Bernard Ibal
La Croix du 24 juin 2015

Le défi climatique, une affaire de conversion ?

Je m'interroge devant l'unanimité médiatique dont fait l'objet l'encyclique *Laudato si'*. Il y a des adhésions sincères, des écologistes heureux de recevoir un tel appui, mais aussi des louanges polies devant un texte dont on attend qu'il ne change rien et des rejets *mezza voce*. Aux USA, Rick Santorum, candidat républicain aux présidentielles, déclare : « Je pense que nous devrions laisser la science aux scientifiques et nous concentrer sur ce que nous savons faire, la théologie et la morale. »

Partons donc de la science, de ce que le cardinal Marty appelait un sain athéisme méthodologique. Ce sont bien les scientifiques qui nous ont alertés sur le caractère anthropique des changements climatiques et là, n'en déplaise aux climato-sceptiques, le consensus est réel. C'est au-delà que les choses sont moins claires. L'objectif de contenir la hausse des températures à 2 °C

est une convention politique qui relève de l'interprétation des données de la science plus que d'une preuve *stricto sensu*. Pour les modèles climatiques, c'est un niveau de réchauffement au-delà duquel on rentre dans une *terra incognita*. On peut alors hausser les épaules, jouer les M. Homais, ce pharmacien de Flaubert à qui on ne la fait pas, et partir hardiment à la découverte : la terre va s'adapter, si c'est dangereux, on inventera des solutions de captage du carbone, les Bordelais produiront du porto et de grandes voies maritimes s'ouvriront dans l'Arctique.

Mais on est alors comme ce conducteur qui descend d'un col de montagne en fin d'hiver sans tenir compte des panneaux « risque de verglas ». S'il attend de voir la brillance du verglas pour freiner, il risque de basculer dans le ravin. Le système climatique, les systèmes techniques et sociaux sont très inertes et si nous attendons d'avoir des preuves définitives des risques climatiques, il sera trop tard pour agir. Ces risques sont ceux de transformations si rapides (cycle de l'eau, croissance des zones inhabitables, fragilisation des estuaires) qu'elles aggraveront la situation de populations déjà fragilisées et accéléreront les phénomènes migratoires (surtout au sein des pays en développement) ; cela signifie affrontements et tensions.

Voilà une première conversion nécessaire : accepter d'entendre les alertes scientifiques, ces signaux qui viennent sur l'avenir et s'interroger sur les conséquences ultimes de nos comportements. Ce n'est pas simple dans une société qui privilégie une douce dictature de l'immédiat, celle du consommateur qui demande satisfaction, et qui tend à nous dire qu'il ne faut pas trop s'interroger. Dire simplement qu'il y a des limites ne suffit pas car c'est un discours d'enfermement. C'est le sens de ces limites qui est en jeu, le fait qu'elles sont un point d'appui pour construire « quelque chose ».

Une deuxième conversion est alors nécessaire. Pour qu'une communauté humaine divisée évite un pari faustien avec la nature, il faut qu'elle sache débattre raisonnablement d'enjeux dont la raison ne peut trancher à temps et pour lesquels ni la technologie, ni l'économie, ni le droit ne lui donneront un catalogue de solutions.

Cela ne peut se faire sans volonté puissante de « faire communauté » et sans s'accorder sur deux principes : le premier, qu'il ne faut ni léguer aux nouvelles générations une planète dérégulée, ni sacrifier les générations au nom de futurs qui déchantent, ce que les arguments catastrophistes au service de la cause écologique ont trop souvent oublié. Le deuxième est que réunir l'humanité

autour d'un projet de lutte contre un défi commun signifie embarquer les laissés-pour-compte de la globalisation économique, donc retrouver le sens de ce que la conférence de Cancun appelle « l'accès équitable au développement ».

Tel est l'enjeu : retrouver les voies d'un sens commun à partir de cultures différentes, de situations différentes où les uns ont à comprendre qu'un peu de sobriété ne leur ferait pas de mal. Que d'autres, les immenses couches moyennes du tiers-monde doivent inventer des façons d'être riches, différentes de celles que nous leur avons historiquement proposées, quand d'autres enfin cherchent désespérément l'accès à un confort décent.

En tant que scientifique, je ne commenterai pas l'encyclique du pape. Je puis dire en revanche qu'on ne résoudra pas le problème climatique sans une conversion spirituelle autour du sens de l'aventure humaine, ce que les théologiens appellent une eschatologie. Je peux dire aussi qu'il aurait été curieux que le représentant d'une tradition spirituelle d'un Dieu présent dans l'histoire qui remet à l'homme la responsabilité de sa création reste muet devant un tel enjeu. Non décidément, il n'y a pas la science d'un côté et la théologie de l'autre, mais nécessité d'interrogations réciproques et le pape François a raison de nous donner à la fois son témoignage et son interpellation.

Jean-Charles Hourcade, chercheur au Cired (CNRS), membre du Giec, expert sur le climat au Collège des Bernardins

La Croix du 30 juin 2015

Dossier : « Cette encyclique est peut-être l'acte 1 d'un appel pour une nouvelle civilisation »

Entretien avec Edgar Morin, sociologue et philosophe¹ : « Cette encyclique est peut-être l'acte 1 d'un appel pour une nouvelle civilisation »

Pour ce sociologue non croyant, l'encyclique *Laudato si'* du pape offre cette vision complexe de l'écologie qu'il appelle lui-même de ses vœux.

– *Vous n'avez pas hésité, après l'avoir lue, à qualifier l'encyclique Laudato si' de providentielle. Qu'est-ce à dire ?*

EDGAR MORIN : Providentielle, non pas dans le sens de la divine providence ! Mais nous vivons dans une époque de désert de la pensée, une pensée morcelée où les partis qui se prétendent écologistes n'ont aucune vraie vision de

¹ Dernier livre paru : *L'Aventure de La Méthode*, Seuil, 176 p.

l'ampleur et de la complexité du problème, où ils perdent de vue l'intérêt de ce que le pape François dans une merveilleuse formule reprise de Gorbatchev appelle « la maison commune ». Or cette même préoccupation d'une vue complexe, globale, au sens où il faut traiter les rapports entre chaque partie, m'a toujours animé².

Dans ce « désert » actuel, donc, voilà que surgit ce texte que je trouve tellement bien pensé, et qui répond à cette complexité ! François définit « l'écologie intégrale », qui n'est surtout pas cette écologie profonde qui prétend convertir au culte de la Terre, et tout lui subordonner. Il montre que l'écologie touche en profondeur nos vies, notre civilisation, nos modes d'agir, nos pensées. Plus profondément, il critique un paradigme « techno-économique », cette façon de penser qui ordonne tous nos discours et qui les rend obligatoirement fidèles aux postulats techniques et économiques pour tout résoudre. Avec ce texte, il y a à la fois une demande de prise de conscience, une incitation à repenser notre société, et à agir. C'est bien le sens de providentiel : un texte inattendu, et qui montre la voie.

– *Vous y retrouvez une perspective humaniste de l'écologie ?*

E. M. : Oui, car à travers cette notion d'écologie intégrale, l'encyclique invite à prendre en compte toutes les leçons de cette crise écologique. Mais là aussi, à condition de préciser la notion d'humanisme, qui a un double sens. D'ailleurs, c'est ce que François dit dans son discours. Il critique une forme d'anthropocentrisme. Il existe en effet un humanisme anthropocentriste, qui met l'homme au centre de l'univers, qui fait de l'homme le seul sujet de l'univers. En somme, où l'homme se situe à la place de Dieu. Je ne suis pas croyant, mais je pense que ce rôle divin que s'attribue parfois l'homme est absolument insensé. Et une fois qu'on est dans ce principe anthropocentriste, la mission de l'homme, très clairement formulée par Descartes, c'est conquérir la nature et la dominer. Le monde de la nature est devenu un monde d'objets. Le véritable humanisme c'est au contraire celui qui va dire que je reconnais dans tout être vivant à la fois un être semblable et différent de moi.

– *Faites-vous vôtre cette invocation de François d'Assise, reprise par le Pape, qui parle de frère Soleil, qui implique une forme de fraternité avec ce que les chrétiens appellent la Création ?*

² Voir notamment d'Edgar Morin, avec Anne-Brigitte Kern, *Terre-Patrie*, Seuil, 1993, nouvelle édition en collection Points, 2010.

E. M. : Le pape a eu la chance de trouver dans le christianisme saint François d'Assise ! Car s'il n'avait pas été là, il aurait été bien maigre en référence.

Nous savons aujourd'hui que nous avons en nous des cellules qui se sont multipliées depuis les origines de la vie, qu'elles nous constituent comme tout être vivant... Si nous remontons à l'histoire de l'univers, nous portons ainsi en nous tout le cosmos, et d'une façon singulière. Il y a une solidarité profonde avec la nature, même si bien entendu nous sommes différents, par la conscience, la culture. Mais tout en étant différents, nous sommes tous des enfants du Soleil. Le vrai problème, c'est non pas de nous réduire à l'état de nature, mais de ne pas nous séparer de l'état de nature.

Le Saint-Père est amené à trouver dans la Bible un certain nombre d'éléments qui justifient sa démarche. Mais je crois au contraire que la Bible raconte une création de l'homme totalement séparée de celle des animaux, et qu'elle a commencé à susciter cette pensée anthropocentriste, que le message de Paul a poursuivi, en séparant le destin post-mortem des humains des autres vivants. Cette conception sépare à mes yeux la civilisation judéo-chrétienne des autres grandes civilisations.

– *Mais justement, dans l'encyclique Laudato si', le Pape donne une interprétation inverse de la Genèse...*

E. M. : C'est vrai, on peut très bien faire des interprétations cosmogéniques de la Genèse, notamment parce que « Elohim » qui est le Dieu génésique, est un pluriel singulier : il est un et il est multiple. Alors on peut y voir une sorte de tourbillon créateur. C'est vrai aussi que, dans la Genèse, il est écrit qu'au commencement Elohim sépara le ciel de la Terre. C'est là, aussi, une idée intéressante, car pour qu'il y ait un univers il faut une séparation, entre les temps (passé, présent et avenir) et l'espace (ici et là). Mais ma conception à moi, qui se situe dans l'héritage de Spinoza, repose sur la capacité créatrice de la nature. Je crois que la créativité ne part pas d'un créateur initial, mais d'un événement initial.

– *Vous connaissez bien l'Amérique du Sud. Avez-vous le sentiment que la réflexion de François doit beaucoup à sa culture argentine ?*

E. M. : Oui, tout à fait. Ce qui m'a toujours frappé, c'est de ressentir en Amérique latine, à titre divers, une vitalité, une capacité d'initiative que nous n'avons pas ici. Dans l'encyclique, par exemple, je retrouve ce sens de la pauvreté, si fort sur ce continent. En Europe, nous avons complètement oublié les pauvres, nous les avons marginalisés. Mais dans l'encyclique, le concept de

pauvreté est vivant, comme dans les manifestations de la Ligue des paysans sans terre ou du peuple, au Brésil. Enfin, il est certain que l'Argentine, qui a elle-même connu tant d'épreuves, qui a été obligée d'abolir sa dette car elle était en faillite, est un pays où il y a une vitalité démocratique extraordinaire. Je ne dirais pas que c'est un miracle, mais il était nécessaire qu'un pape vienne de là-bas, avec cette expérience humaine. C'est un pape imprégné par cette culture andine qui oppose au « bien-être » exclusivement matérialiste européen le « bien vivre » (le buen vivir) qui est épanouissement personnel et communautaire authentique. Le message pontifical appelle à un changement, à une nouvelle civilisation, et j'y suis très sensible. Ce message est peut-être l'acte 1 d'un appel pour une nouvelle civilisation.

– *Au-delà de cette encyclique, comment voyez-vous la contribution des religions à notre société ?*

E. M. : Tous les efforts pour éradiquer les religions ont complètement échoué. Les religions sont des réalités anthropologiques. Le christianisme a connu une contradiction entre certains de ses développements historiques et son message initial, évangélique, qui est amour des humbles. Mais, après que l'Église a perdu son monopole politique, une partie d'elle-même a retrouvé sa source évangélique. La dernière encyclique est un ressourcement évangélique intégral. Les chrétiens, quand ils sont animés par la source de leur foi, sont typiquement des personnes de bonne volonté, qui pensent au bien commun. La foi peut être un garde-fou contre la corruption de politiques ou des administrateurs. La foi peut donner du courage. Si, aujourd'hui, dans une époque de virulence, les religions revenaient à leur message initial – en particulier l'islam, puisque Allah est le Clément et Miséricordieux – elles seraient capables de s'entendre. Aujourd'hui, pour sauver la planète qui est vraiment menacée, la contribution des religions n'est pas de trop. Cette encyclique en est une manifestation éclatante.

Recueilli par Antoine Peillon et Isabelle de Gaulmyn
La Croix du 22 juin 2015

Dossier : Le pape provoque un débat sur l'économie

Dans l'encyclique *Laudato si'*, puis lors d'un discours marquant prononcé en Bolivie, le pape François a exprimé une critique radicale du système éco-

nomique actuel. *La Croix* a proposé à l'économiste Gaël Giraud et à l'entrepreneur Geoffroy Roux de Bézieux de dialoguer à partir de ces deux prises de position. Aux États-Unis, les positions de François ont été perçues comme une attaque à l'encontre du libéralisme économique, ce qui explique sans doute la baisse de la cote de popularité du Pape.

– *Comment avez-vous reçu l'encyclique Laudato si' et le discours du pape François sur l'économie à Santa Cruz, en Bolivie ?*

GEOFFROY ROUX DE BÉZIEUX : Je réagis à la fois comme vice-président délégué du Medef, entrepreneur et chrétien. Ça fait du bien d'être face à ce type d'interpellation un peu théorique. La cohérence de la pensée du pape me frappe. Avec une vision chrétienne, il pense l'économique de manière globale, en intégrant les rapports Nord-Sud, l'écologie, le social. C'est rare. Cependant, il faut être conscient que ce texte est marqué par son origine latino-américaine. Un Européen dirait sans doute des choses un peu différentes, notamment sur les inégalités, la redistribution et même l'écologie.

GAËL GIRAUD : Je réponds à la fois comme économiste en chef de l'Agence française de développement, jésuite et prêtre. Pour moi, *Laudato si'* est un texte historique, le plus important que le magistère de l'Église ait publié depuis Vatican II. Il rejoint une attente très forte, y compris hors de l'Église. Le pape n'a pas d'agenda politique, mais dans le vide actuel, sa posture prophétique lui donne une stature politique mondiale.

– *L'origine latino-américaine du pape marque-t-elle aussi pour vous ce texte ?*

G. G. : Une parole universelle n'est jamais désincarnée. Le Christ était palestinien. François a été touché par la rencontre des pauvres dans les bidonvilles d'Amérique latine. Il en vient, il leur parle et prend la parole en leur nom. Évidemment, nous qui sommes habitués à un discours d'Église européo-centré, cette parole nous bouscule. Dire que la maximisation du profit, c'est « le fumier du diable », ça interpelle.

G. R. DE B. : Il nous passe un savon !

– *Et en quoi est-ce pertinent ?*

G. R. DE B. : Toute la première partie sur la prise de conscience de la destruction de « notre maison commune » n'est certes pas nouvelle, mais elle est importante. Et le monde entrepreneurial, en tout cas en Europe, a commencé à en prendre conscience, même si on peut trouver que cela ne se traduit pas concrètement assez vite. Le pape évoque la « dette écologique » que le Nord doit au Sud. Mais parler d'un Nord polluant et d'un Sud qui ne pollue pas est

un peu dépassé. Regardons les émissions de gaz à effet de serre de la Chine et de l'Inde...

G. G. : François affirme très clairement que le dérèglement climatique pose un problème extrêmement grave et urgent. Que la responsabilité de l'homme ne fait plus débat. Mais que l'Église ne veut pas d'une solution qui serait prise sur le dos des pauvres. La justice sociale est indissociable de la résolution du défi écologique.

C'est important de le rappeler car, face à la raréfaction des ressources naturelles et au dérèglement climatique, nous pourrions être tentés – au Nord – d'édifier des barricades, de conserver l'accès à l'eau potable et à l'électricité, tout en laissant mourir le Sud.

– *François va plus loin. Il parle de décroissance.*

G. R. DE B. : C'est un point avec lequel je suis en désaccord. Dire que la croissance du Sud ne peut passer que par la décroissance du Nord me semble un peu malthusien. Car si les ressources sont finies, le génie de l'homme ne l'est pas. Sans tomber dans l'idolâtrie de la technologie, je pense et j'espère qu'innovation et créativité nous permettront de trouver les voies d'une croissance sobre et respectueuse.

G. G. : Le pape ne rejette pas la technologie, mais il affirme qu'elle ne va pas nous sauver. Proche, sur ce point, des critiques formulées par Jacques Ellul, il dénonce le fantasme d'une sortie de crise par la magie de la technique qui cache une démission des comportements. Ne rêvons pas : nous ne pourrions pas traverser la crise climatique sans changer radicalement nos modes de production et de consommation.

Le texte parle d'une « certaine décroissance » pour les pays du Nord, une expression soigneusement pesée. Pourquoi ? Parce que nous ne savons pas créer de la croissance sans puiser dans le stock de ressources fossiles – et donc contribuer à la destruction écologique.

Il n'y a jamais eu découplage entre l'évolution du produit intérieur brut et celle des émissions de gaz à effet de serre, hormis une légère inflexion ces dernières années. Tant que nous n'y parvenons pas, il faut admettre que le PIB doit cesser d'augmenter – surtout qu'il s'agit d'un très mauvais indicateur.

G. R. DE B. : Alors je suis d'accord. L'enjeu n'est pas la décroissance en tant que telle, mais de réussir à rompre cette relation entre croissance du PIB et, pour faire simple, destruction de la planète. Ça a commencé depuis une dizaine d'années en Europe, mais de manière trop faible. Cela dit, la difficulté est

qu'il faut y parvenir à l'échelle mondiale. Or, une croissance de pays mûr, tiré par l'économie de l'intelligence, a plus de chance d'être économe en matière fossile qu'une croissance de rattrapage chinoise, indienne ou africaine.

– *Quels traits pourrait prendre cette croissance « sobre » ?*

G. R. DE B. : L'économie circulaire et l'économie collaborative sont de bonnes pistes, même si elles sont encore marginales. Inventé en Europe, le covoiturage par exemple s'étend partout.

G. G. : Ces innovations sont en effet fondamentales, tandis qu'il y a des domaines dans lesquels il faut décroître : l'agriculture productiviste par exemple. Toute la difficulté, notamment à la COP21, sera de déterminer les efforts du Nord et du Sud. Pollueurs historiques, nous sommes mal placés pour interdire à d'autres de se développer, au motif que nous avons acquis notre prospérité au prix d'une destruction de la planète. D'autant que certains pays, comme la Chine, sont plus vertueux que nous en matière d'investissement dans la transition énergétique.

G. R. DE B. : C'est vrai. Ils peuvent effectuer des sauts technologiques, en passant par exemple directement au téléphone mobile sans l'étape des réseaux fixes. Mais cela suppose des transferts de technologies, des coopérations.

– *Mais sans croissance, on ne crée pas d'emplois.*

G. G. : L'augmentation du PIB ne coïncide plus avec celle de l'emploi. Les États-Unis connaissent des reprises de « croissance sans emploi » depuis 1991. Il faut donc repenser l'emploi sans passer nécessairement par la croissance. La transition énergétique est une énorme opportunité, car elle est extraordinairement créatrice d'emplois.

G. R. DE B. : Il est trop tôt pour savoir si nous sommes entrés dans une période de croissance sans emplois. Mais sur le côté créateur d'emplois de la transition énergétique, je suis d'accord. Et nous ne sommes plus très loin, par exemple, de produire de l'énergie solaire à un coût proche de celui de l'exploitation des pétroles les plus chers.

– *François critique radicalement le système économique. Est-ce juste ?*

G. G. : Oui. L'encyclique souligne à juste titre que l'obstacle majeur, c'est la finance dérégulée. Comment expliquer que nous ne parvenions pas à financer les investissements de long terme de la transition énergétique – l'autre grand sujet de la COP21 – alors qu'il n'y a jamais autant eu d'argent dans le monde ? Les marchés financiers sont des « trous noirs » de l'économie: ils ne restituent pas à l'économie réelle l'énergie qu'ils ont captée.

G. R. DE B. : Pour moi, la question centrale que l'encyclique pose au marché, c'est la question du bien commun. Le pape rappelle que certains biens communs de la planète – l'eau, l'énergie – sont des ressources finies, qui doivent être gérées de manière collective. Il s'oppose sur ce point à la théorie libérale classique, pour qui la somme des intérêts particuliers fait l'intérêt général.

G. G. : François réaffirme avec force la doctrine sociale de l'Église. Non, celle-ci ne croit pas, comme Milton Friedman ou Friedrich Hayek, à la concurrence de tous contre tous. Non, elle ne croit pas que la maximisation de mon intérêt personnel, coalisé avec celui de millions de personnes, concoure à l'intérêt général par l'opération magique de la main invisible du marché.

Sur la finance, ce que dit le pape n'a rien de marxiste. Dans l'encyclique *Quadragesimo anno* de Pie XI, en 1931, après le krach de 1929, il y a des pages incroyablement actuelles sur la dictature de la finance.

– Le marché a tout de même sorti des centaines de millions de personnes de la pauvreté.

G. R. DE B. : Oui, et c'est une différence que je peux avoir avec le Pape : je ne crois pas que le système économique mondial nie le droit des pauvres. On vit mieux à Kinshasa en 2015 qu'en 1815.

– Il va plus loin en parlant d'une économie qui « tue », « exclut » et « porte atteinte au projet de Jésus ». Il appelle à un changement en profondeur, pas une simple adaptation.

G. G. : Le milliard de personnes sorties de l'extrême pauvreté depuis trente ans sont essentiellement des Chinois, qui ne doivent rien aux conseils du FMI ou de l'OMC. Puisque le bien commun – autrement dit le projet de Jésus – ne se ramène pas à la somme des intérêts individuels livrés à eux-mêmes, alors il faut rompre avec une économie de laquelle, depuis Smith et Ricardo, la question éthique est exclue par la fiction de la main invisible.

– Est-ce que le Pape n'ignore pas l'économie sociale de marché à l'euro-péenne, un système stable, régulé, plutôt respectueux de la nature ?

G. G. : Ce que l'on a construit pendant les Trente Glorieuses répond à ces caractéristiques, à l'exception du respect de la nature. Mais depuis les années 1980, le capitalisme financiarisé à l'anglo-saxonne est en train de détruire le « modèle social » européen.

L'idée fausse que la concurrence serait la finalité de la vie a accru cette dérive. Le Pape nous dit : « Retrouvez le sens de la qualité des relations sociales », qui fut la marque de l'Europe.

G. R. DE B. : Pendant les Trente Glorieuses, tout était plus simple: il y avait du « grain à moudre », comme disait André Bergeron. Pour être un peu provocateur, je dirais que pour créer de la croissance, le marché a besoin d'une certaine part d'inégalité. Certes, trop d'inégalités tuent le capitalisme, car il devient inacceptable. Cela détruit l'adhésion au système et donc à la démocratie. Mais trop d'égalité, trop de redistribution, tue l'esprit d'initiative, la récompense. C'est sans doute plus facile à comprendre vu d'Europe que d'Amérique latine.

– *Pourquoi François met-il la solution dans les mains des pauvres et non dans celles des élites ?*

G. G. : Il dit aux pauvres qu'ils sont l'avenir de l'humanité, qu'ils inventent les modèles de demain. Prenez les jardins potagers écologiques implantés en ville. Ce concept est né dans les bidonvilles du Sud, pas à Times Square.

– *Le pape est plus flou sur les solutions.*

G. R. DE B. : Il invite à la responsabilité individuelle, au changement de comportement, en fonction de la place que chacun occupe. Pour autant, nul n'est exempt d'exercer sa liberté individuelle. Lors de la crise des subprimes, on a beaucoup accusé les banques d'avoir poussé l'immigré mexicain à s'endetter. Mais ce dernier, qui a acheté sa maison à 100 ou 120 % de crédit en vue de la revendre trois ans plus tard avec profit, a sa toute petite part de responsabilité, même si le banquier de Lehman Brothers en a une énorme. C'est l'évangile des talents. Je trouve toutefois que dans le discours de Santa Cruz, le pape dédouane un peu la responsabilité de chacun.

G. G. : Non. Il dit aux pauvres que c'est à eux d'agir. Encore faut-il qu'ils ne paient pas plus durement les erreurs commises en commun. En Grèce, comme dans la crise des subprimes, on a sauvé les banques et laissé mourir les pauvres. À Cleveland, les ménages noirs américains ont été contraints d'habiter dans leur voiture. La Grèce est détruite pour au moins une génération.

– *Quelles pistes retenez-vous ?*

G. R. DE B. : La base de la foi chrétienne, c'est que le destin de l'homme n'est pas écrit, et qu'à chaque minute, on a devant soi des choix de vie. Personnellement, j'ai tous les jours l'occasion d'exercer ma liberté individuelle. C'est l'éthique d'un chef d'entreprise. Les choix ne sont jamais binaires, on est toujours sur du moindre mal.

C'est là que le message chrétien rejoint ma conception du libéralisme : c'est par le comportement individuel qu'on fait avancer les choses et qu'on prend

soin de notre « maison commune » – une notion très forte employée dans l'encyclique. Cette combinaison du couple liberté-responsabilité au quotidien est compliquée mais passionnante.

G. G. : Aujourd'hui, il y a une forme de désespérance chez certaines élites : le sentiment que nous sommes sur le Titanic, que ça va de toute façon mal se terminer. Donc autant continuer à faire la fête. Cette lucidité morbide est répandue chez les traders, par exemple. Le Pape, lui, nous envoie un message d'espérance, il croit que l'humanité est capable de se régénérer, en changeant de modèle économique et financier. Ce qui passe notamment par une réduction drastique des inégalités.

Recueilli par Vincent de Feligonde et Séverin Husson
La Croix du 24 juillet 2015

3. Les consciences et le sacré

Les religions appellent « à un sursaut des consciences » pour le climat

Les responsables français du culte ont remis hier à François Hollande une déclaration commune sur le climat. Ils appellent à « une action climatique conséquente et à une remise en question de nos valeurs et de nos attitudes ».

« Se taire serait irresponsable. » En quelques mots prononcés hier dans la cour de l'Élysée, le pasteur François Clavairoly, président de la Fédération protestante de France, a résumé la portée de la déclaration commune que les responsables religieux français venaient de remettre au président de la République François Hollande. Un texte à la fois court et fort, dans lequel les responsables des principaux cultes français appellent à un « sursaut des consciences » pour le climat, cinq mois avant la conférence mondiale sur le climat (COP21) que la France accueillera à Paris en décembre.

La démarche s'inscrit dans une tradition d'interpellation du politique par les responsables religieux du pays hôte avant chaque grande conférence climatique et qui, cette année, a été fortement encouragée par Nicolas Hulot, envoyé spécial de François Hollande pour la préservation de la planète. « Le président de la République a été très intéressé par cette démarche qui, pour notre pays, est assez originale », a reconnu le pasteur Clavairoly, actuel président de la Conférence des responsables de culte en France (CRCF).

En effet, si les responsables religieux sont régulièrement conviés à l'Élysée, c'est plus souvent pour évoquer la laïcité ou après un incident mettant en cause la coexistence entre communautés. « Nous n'avions jamais eu l'occasion de travailler sur un sujet de cette nature », reconnaît le pasteur Clavaïroly que François Hollande a raccompagné sur le perron de l'Élysée avec ses confrères au terme d'un entretien d'une heure – deux fois plus que la demi-heure prévue – signe de l'intérêt qu'il portait à la démarche.

Il faut dire que les responsables de la CRCF se font pressants. Soulignant que « l'humanité s'est fourvoyée dans un rapport de domination et d'exploitation mortifère de l'environnement » en perdant « de vue sa relation à la nature et son intime interdépendance avec tout ce qui constitue celle-ci », ils n'hésitent pas à prendre position sur des points très techniques des négociations. Ils appellent ainsi à un « accord contraignant applicable à tous », qui « engage à sortir à temps de l'ère des énergies fossiles et vise un ensemble d'objectifs de réduction des émissions de gaz à effet de serre qui garde le réchauffement moyen global bien en deçà de + 2 °C ». « C'est un des points qui a été le plus disputé », a reconnu le grand rabbin de France Haïm Korsia.

Le texte insiste aussi sur le propre engagement des responsables religieux en la matière. « Nous appelons les membres de nos communautés à prendre conscience des enjeux de la COP21 et à faire évoluer leurs propres modes de vie », soulignent-ils. Côté musulman, le nouveau président du Conseil français du culte musulman, Anouar Kbibech, a ainsi annoncé que, pendant la COP21, dans les mosquées françaises, un des prêches du vendredi serait consacré à la crise climatique.

« Il ne s'agit pas que d'interpeller les politiques, mais aussi de nous engager nous-mêmes », reconnaît le théologien luthérien Martin Kopp, une des chevilles ouvrières du texte, dont il reconnaît qu'il a été « très discuté » depuis le début de sa mise en œuvre lors d'un colloque organisé fin mai au Sénat (lire *La Croix* du 22 mai). « Il y a eu un vrai travail, qui ne s'est pas limité au plus

- 1 Coran – Sourate 80, verset 24-32 : « Que l'Homme considère donc sa nourriture : c'est nous qui versons l'eau abondante, puis nous fendons la terre par fissures, et y faisons pousser grains, vignobles et légumes, oliviers et palmiers, jardins touffus, fruits et herbes, pour votre jouissance vous et vos bestiaux. » Bible – Genèse 2 verset 15 : « Le Seigneur Dieu prit l'homme et l'établit dans le jardin d'Eden pour cultiver le sol et le garder. » Citation du Bouddha – Dhammapada : « Ni dans le ciel, ni au fond des océans, ni en aucune partie de ce vaste monde, il n'existe de lieu où l'être humain puisse échapper aux conséquences de ses actions. »

petit dénominateur commun: les responsables religieux ont vraiment réfléchi à la portée théologique des termes employés », se félicite-t-il.

Avec la catholique Laura Morosini, ils avaient été conviés à cette rencontre avec le président de la République dans le cadre du « jeûne pour le climat » qu'ils promeuvent tous deux en France chaque premier du mois depuis un an, et à laquelle les onze responsables de la CRCF présents à l'Élysée avaient annoncé qu'ils participeraient hier. Cette initiative interreligieuse, lancée après que Yeb Saño, le négociateur philippin au sommet sur le climat, en 2013 à Varsovie (Pologne), y avait observé un jeûne de treize jours pour témoigner du drame occasionné dans son pays par le typhon Haiyan, est aujourd'hui suivie par plus de 10 000 personnes dans le monde dont un bon millier en France.

« Mais, selon la tradition qu'il faut jeûner dans le secret, beaucoup de jeûneurs ne sont pas inscrits sur notre site », reconnaît Martin Kopp. C'est dans le secret aussi que les responsables religieux ont proposé aussi à François Hollande d'y participer. « Je suis sensible à votre proposition d'intériorité », a répondu le président, sans rejeter la proposition. « François Hollande a compris la dimension verticale, transcendante, de l'humanité, dans le respect de la laïcité », relève François Clavairoly selon qui « pour la COP21, la mobilisation des consciences peut permettre de dépasser les intérêts particuliers des États. »

Nicolas Seneze, Samuel Bleynie
La Croix du 2 juillet 2015

Déclaration de la Conférence des responsables de culte en France sur la crise climatique, remise hier au président de la République :

« En détruisant l'environnement, l'humanité se détruit elle-même »

La crise climatique est un défi spirituel et moral

Nous, membres de la Conférence des responsables de culte en France, prenons la parole ensemble pour partager notre conviction: au-delà des problématiques techniques, économiques et géopolitiques, la crise climatique relève d'un défi spirituel et moral.

C'est d'abord notre rapport à la création comprise comme don de Dieu et à la nature qui est en jeu.¹

Ayant perdu de vue sa relation à la nature et son intime interdépendance avec tout ce qui constitue celle-ci, l'humanité s'est fourvoyée dans un rapport de domination et d'exploitation mortifère de l'environnement.

Nous sommes mis au défi de repenser et d'habiter autrement notre rapport à la création et à la nature. Nous faisons un. En détruisant l'environnement, l'humanité se détruit elle-même ; en le préservant, nous nous préservons nous-mêmes, nous préservons notre prochain et les générations futures.

Notre conscience spirituelle et morale est interpellée.

Nous sommes mis au défi d'agir pour la justice, d'œuvrer pour la paix, de préparer de toute urgence un futur sûr et viable pour nos enfants, en sortant de l'ère des énergies polluantes et en revoyant nos modèles économiques de production et de consommation sans limite.

Nous appelons à un sursaut des consciences vers une action climatique conséquente et à une remise en question de nos valeurs et de nos attitudes. Refusons l'indifférence et l'avidité.

Ouvrons-nous à la compassion et à la fraternité. Sortons de nos égoïsmes. Soyons solidaires et prenons le bien commun pour boussole. Persévérons et valorisons chaque action.

Notre appel

La France accueillera et présidera la 21^e Conférence des parties de la convention-cadre des Nations unies sur les changements climatiques (la COP21). La France joue et jouera un rôle diplomatique clé. Nous appelons à l'adoption d'un accord contraignant applicable à tous qui :

- engage à sortir à temps de l'ère des énergies fossiles et vise un ensemble d'objectifs de réduction des émissions de gaz à effet de serre qui garde le réchauffement moyen global bien en deçà de +2 °C, doté de règles assurant la transparence, la responsabilité et un processus de révision des objectifs régulier ;
- protège les populations les plus vulnérables aux impacts des changements en leur permettant de s'adapter à ces impacts et en prenant en compte les pertes et dommages qui leur sont causés ;
- favorise un développement écologiquement responsable et la lutte contre la pauvreté en garantissant un financement adéquat, le transfert de technologies et le renforcement des savoirs et des compétences.

Notre engagement

Bien que la COP21 soit une étape clé, nous sommes convaincus que les défis posés par les changements climatiques ne peuvent être relevés de façon effective par les États seuls, mais surtout par une mobilisation individuelle et collective, aujourd'hui et dans les années à venir.

Nous appelons les membres de nos communautés à prendre conscience des enjeux de la COP21 et à faire évoluer leurs propres modes de vie.

Nous nous engageons à enseigner et transmettre, à partir de nos textes fondateurs et de nos traditions respectives, l'exigence de prise de conscience, d'éveil et de responsabilité de l'être humain au sein de la nature et de la création.

Les signataires

Mgr Georges Pontier et Mgr Pascal Delannoy (Conférence des évêques de France) ; le pasteur François Clavairolly et le pasteur Laurent Schlumberger (Fédération protestante de France) ; le métropolitain Emmanuel et le métropolitain Joseph (Assemblée des évêques orthodoxes de France) ; M. le Grand Rabbin de France Haïm Korisa et M. Joël Mergui, président du Consistoire central israélite de France ; le recteur Dalil Boubakeur et M. Anouar Kbibeche (Conseil français du culte musulman) ; M. Olivier Wang-Genh et Mme Lama Droupgyu (Union bouddhiste de France)

« La crise du climat nous fait redécouvrir des valeurs communes »

Une quarantaine de hautes autorités religieuses et morales ont lancé hier un appel des consciences pour le climat, lors d'un sommet organisé au Conseil économique, social et environnemental.

Même Jean-Paul Delevoye, président du Conseil économique, social et environnemental (Cese) a fermé les yeux un instant, répondant à l'invitation de la vénérable Chang Ji, moniale bouddhiste venue tout droit de Taïwan. Puis, pendant une minute, une prière chantée s'est élevée dans l'hémicycle de la troisième assemblée de la République française, où se côtoyaient turbans, coiffes, saris, kimonos ou cols romains.

Étrange spectacle dans « cette France laïque » évoquée un peu plus tôt par le président François Hollande à l'ouverture du Sommet des consciences pour le climat qui s'est déroulé hier au Cese. « Mais la laïcité, c'est permettre à toutes les convictions, à toutes les religions, aux croyants et aux non-croyants de participer à la réflexion commune », a précisé le président de la République.

En l'occurrence, quarante autorités religieuses, morales, spirituelles venues du monde entier ont souhaité faire entendre leur voix sur la question du changement climatique, « ce défi unique auquel notre époque fait face », selon les termes employés par Bartholomeos Ier, patriarche œcuménique de Constantinople. « La crise du climat ne se réduit pas à ses dimensions économique et technique, mais c'est aussi une crise du sens, a renchéri François Hollande. Notre mode de vie n'est plus compatible avec le développement humain. »

Un constat partagé par l'ensemble des sensibilités représentées à ce Sommet des consciences, inspiré par Nicolas Hulot, envoyé spécial de l'Élysée pour la planète, et co-organisé par le groupe Bayard, l'ONG R20, qui regroupe les régions du monde engagées dans la lutte contre le réchauffement climatique, le Cese, et l'association ARC qui aide les religions du monde à développer des programmes environnementaux.

« La crise climatique est une possibilité donnée à l'humanité de redécouvrir des valeurs communes », a rappelé à la tribune le rabbin américain David Rosen. De fait, qu'ils soient catholiques, orthodoxes, musulmans, juifs ou taoïstes, tous les intervenants appelés à s'exprimer ont évoqué l'impasse du consumérisme, dénoncé l'accroissement des inégalités, la responsabilité des générations actuelles vis-à-vis des générations futures ou encore le respect de la création. « Quel monde voulons-nous laisser à nos enfants ? », a ainsi lancé le cardinal Turkson, président du conseil pontifical Justice et Paix, et qui est l'un des principaux auteurs de l'encyclique du pape François sur l'écologie intégrale *Laudato si'* publiée le 18 juin dernier. « Si nous n'agissons pas, mes petits-enfants vivront dans un monde où la production alimentaire se sera effondrée, où des villes comme New York seront menacées par les flots et où les catastrophes naturelles se multiplieront », a ainsi rappelé l'ancien secrétaire général des Nations unies, Kofi Annan.

Le Sommet des consciences est le point de départ d'une campagne mondiale sur le thème « Why do I care? », (« Pourquoi suis-je concerné ? »), appelant chacun à répondre à cette question « en son âme et conscience ».

C'est aussi l'occasion de lancer un appel aux 196 parties engagées dans des négociations difficiles pour aboutir en décembre prochain à Paris à un « accord global, contraignant, différencié et qui puisse être respecté », a insisté hier François Hollande.

À quelques encablures du Cese, une quarantaine de ministres se trouvaient d'ailleurs réunis autour du ministre des affaires étrangères, Laurent Fabius,

pour tenter de donner un coup d'accélérateur aux discussions qui se déroulent dans le cadre de l'ONU. La tâche s'annonce particulièrement ardue, comme l'a très bien résumé hier l'ancienne ministre brésilienne Marina Silva : réduire drastiquement l'usage des combustibles fossiles – condition sine qua non pour endiguer le réchauffement climatique sous les 2 degrés – nécessite aussi bien de supprimer les subventions aux énergies fossiles, « de changer les modèles de consommation des classes moyennes et riches du monde entier » ou encore « d'assumer des transferts financiers et technologiques du Nord vers le Sud ». Autant de points qui restent à débloquer avant d'aboutir à un accord suffisamment ambitieux en décembre prochain à Paris.

Ce nouvel appel à agir aura-t-il une portée particulière ? Habitée des marathons diplomatiques onusiens, Susan Smith du WWF veut y croire. « Ces personnalités religieuses et morales ont une énorme crédibilité, assure la directrice de l'initiative mondiale pour le climat et l'énergie de l'ONG mondiale. Il est important pour les décideurs de sentir la pression des religions et des spiritualités qui représentent et peuvent mobiliser des centaines de millions de personnes à travers le monde. »

Emmanuelle Reju
La Croix du 22 juillet 2015

À l'ONU, le pape réaffirme la sacralité de la vie et de la nature

Dans un long discours hier aux Nations unies, le pape François a réaffirmé les droits universels à assurer de sorte que ne soit jamais perdue de vue la sacralité de chaque vie et de la nature créée. Il a reconnu la nécessité de l'ONU et d'institutions internationales tout en critiquant une gouvernance oubliée des « femmes et hommes concrets ».

« Sacralité de chaque vie humaine », « sacralité de la nature créée. » Le pape François a donné les clés de leur « juste compréhension » dans un discours de près d'une heure hier au siège des Nations unies, à New York. Une allocution prononcée dans son espagnol natal dans laquelle il a réaffirmé les droits universels tels que l'Église catholique les conçoit au regard de cette double sacralité.

Celle de la nature créée ressort comme l'un des accents novateurs de ce discours, le cinquième d'un pontife à l'ONU. Le pape François en a conclu l'existence d'« un vrai droit de l'environnement » (lire ci-dessous). Dans la

ligne de son encyclique *Laudato si'* sur l'écologie humaine, et comme auparavant à Washington, la protection de l'environnement est jugée inséparable de celle des plus pauvres, premières victimes des atteintes à la nature. À cette fin, le pape s'est engagé clairement hier en faveur à la fois d'un accord à la prochaine conférence sur le changement climatique à Paris (COP21) et des Objectifs pour le développement durable (ODD).

Dans cette perspective, il existe pour le pape un « minimum absolu » matériel dû à chaque habitant de la Terre : « toit, travail et terre ». Les « trois T » comme il les avait énumérés dans son discours devant les mouvements populaires de Santa Cruz en juillet dernier. Hier, il y a ajouté un quatrième droit, celui à « la liberté de l'esprit, qui comprend la liberté religieuse, le droit à l'éducation et les autres droits civiques ». Dans ce contexte, le pape a invoqué le droit des Églises et des familles à participer ensemble à cette éducation. Et, en premier lieu, le droit à créer une famille.

Son discours n'était pas pour autant un catalogue de revendications. Le pape François s'est surtout inscrit à la suite de ses prédécesseurs pour rappeler le socle de ces droits, les responsabilités qu'ils engagent et les limites auxquelles les confronter. À partir du « droit à la vie, et, plus généralement, ce que nous pourrions appeler le droit à l'existence de la nature humaine elle-même », le pape a cité son prédécesseur Benoît XVI pour faire valoir que « l'homme ne se crée pas lui-même ». Il a invité à reconnaître « certaines limites éthiques naturelles à ne pas franchir ». Une défense de la loi naturelle, chère à l'Église.

Reconnaitre aussi que, derrière les accords intergouvernementaux, déclarations solennelles ou statistiques onusiennes, prévalent d'abord « des femmes et des hommes concrets, égaux aux gouvernants ». Le pape a à cet égard dénoncé la « colonisation idéologique à travers l'imposition de modèles et de styles de vie anormaux, étrangers à l'identité des peuples », en critique à des pressions d'ONG et d'agences de l'ONU en Afrique.

Comme pour montrer que le palais de verre qui l'accueillait hier n'était lui-même pas qu'une froide bureaucratie, le pape a pris le temps au préalable d'en rencontrer le personnel, enthousiaste. Mais tout en saluant l'œuvre et la nécessité des Nations unies, qui fêtent cette année leurs 70 ans, son discours s'est attaqué à ses carences. Celle de sa représentativité, dans une critique de la composition du Conseil de sécurité de l'ONU et, au-delà, d'un ordre fondé sur la dissuasion nucléaire: « Il faut œuvrer pour un monde sans armes

nucléaires. » Sa critique a visé aussi avec sévérité les organisations financières internationales. « Échapper à l'extrême pauvreté », a rappelé le pape, doit faire des plus pauvres « de dignes acteurs de leur propre destin ».

Sébastien Maillard (à New York)

La Croix du 26 septembre 2015

Extrait du discours du pape, hier, à l'Assemblée générale de l'ONU

« L'environnement comporte des limites éthiques que l'action humaine doit reconnaître et respecter »

« Avant tout, il faut affirmer qu'il existe un vrai "droit de l'environnement" pour un double motif. En premier lieu, parce que nous, les êtres humains, nous faisons partie de l'environnement. Nous vivons en communion avec lui, car l'environnement comporte des limites éthiques que l'action humaine doit reconnaître et respecter. L'homme, même s'il est doté de "capacités inédites" qui "montrent une singularité qui transcende le domaine physique et biologique" (encyclique *Laudato si'*, n. 81), est en même temps une portion de cet environnement. [...] Toute atteinte à l'environnement, par conséquent, est une atteinte à l'humanité. En second lieu, parce que chacune des créatures, surtout les créatures vivantes, a une valeur en soi, d'existence, de vie, de beauté et d'interdépendance avec les autres créatures. Nous les chrétiens, avec les autres religions monothéistes, nous croyons que l'Univers provient d'une décision d'amour du Créateur, qui permet à l'homme de se servir, avec respect, de la création pour le bien de ses semblables et pour la gloire du Créateur. Mais l'homme ne peut abuser de la création et encore moins n'est autorisé à la détruire. Pour toutes les croyances religieuses l'environnement est un bien fondamental (cf. *Ibid.*, n. 81).

L'abus et la destruction de l'environnement sont en même temps accompagnés par un processus implacable d'exclusion. En effet, la soif égoïste et illimitée de pouvoir et de bien-être matériel conduit autant à abuser des ressources matérielles disponibles qu'à exclure les faibles et les personnes ayant moins de capacités, soit parce que dotées de capacités différentes (les handicapés), soit parce que privées des connaissances et des instruments techniques adéquats, ou encore parce qu'ayant une capacité insuffisante de décision politique. L'exclusion économique et sociale est une négation totale de la fraternité humaine et une très grave atteinte aux droits humains et à l'environnement. »

Thierry de Montbrial, éloge de la goutte d'eau

Le président de l'Institut français des relations internationales veut contribuer à un rapprochement entre les civilisations et espère que les traditions spirituelles sauront entrer dans un échange fructueux

En décembre dernier, Thierry de Montbrial a rassemblé un échantillon de la planète à Séoul. Après Évian, Marrakech, Vienne, Cannes, Monaco, c'est dans la capitale sud-coréenne qu'il a organisé la 7^e édition de la *World Policy Conference*. Sous ce label, depuis 2008, des dirigeants politiques, des chefs d'entreprise, des responsables d'organismes internationaux, des experts échangent sur le présent et se projettent dans l'avenir. Cette année, ce sera à Montreux, en Suisse.

Ce Davos itinérant est la dernière grande création d'un homme qui, à un âge où beaucoup ont pris leur retraite, se dit « décidé à oser de plus ». Alors que la géopolitique est souvent associée à la guerre, Thierry de Montbrial n'a cessé, depuis quarante ans, de travailler pour une géopolitique de la paix. Il considère qu'il n'y a pas de tâche collective plus importante dans les relations internationales que la mise en place d'une gouvernance mondiale légitime et efficace. Dans la perspective d'un village global pacifié, il imagine volontiers l'Union européenne comme l'un de ses beaux quartiers.

Cette visée longue n'est pas une utopie rêveuse. Thierry de Montbrial la fonde sur la raison. La vie intellectuelle de ce polytechnicien ainsi que ses engagements sont dominés par l'idée que le progrès des sociétés humaines est possible. Formé aux sciences exactes, en particulier aux mathématiques, il les a appliquées à l'économie, qu'il considère comme la reine des sciences de l'action. Ancien disciple de deux prix Nobel d'économie, Maurice Allais et Gérard Debreu, il a pourtant bifurqué à l'âge de 30 ans vers les relations internationales. En 1973, Michel Jobert, ministre des affaires étrangères, le charge en effet de mettre en place une cellule de prospective au Quai d'Orsay, le Centre d'analyse et de prévision. Six ans plus tard, il s'émancipe des arcanes de l'administration et crée l'Institut français des relations internationales (Ifri), un think tank qui emploie aujourd'hui une cinquantaine de personnes et qui figure en tête de ceux répertoriés en France par le classement annuel de l'Université de Pennsylvanie (États-Unis), une référence.

Il y a vingt ans, l'Ifri se niche dans un immeuble du 15^e arrondissement de Paris. Depuis son vaste bureau, le fondateur revient sur la passion qui l'anime :

« Un sens de l'intérêt général qui va jusqu'à la préoccupation mondiale. Je pense que l'enjeu fondamental pour cette planète, saisie par une interdépendance qui ne cessera de croître, c'est de faire en sorte que le système n'explose pas, purement et simplement. »

L'interpénétration des sociétés et des cultures est à ses yeux à la fois une chance et un risque, une source d'enrichissement réciproque et une menace car « la connectivité non maîtrisée multiplie les occasions de conflits ». Pour parer au danger, les hommes et les sociétés doivent s'engager dans une double démarche d'approfondissement de leur histoire et d'ouverture à celles d'autrui. « Dans les relations internationales comme dans la vie ordinaire, la coexistence pacifique, dans son acception la plus profonde, suppose à la fois de toujours mieux se connaître et de toujours aller vers les autres », insiste Thierry de Montbrial. Le point d'équilibre, c'est l'unité dans la diversité. « L'universalisme, c'est l'intolérance », résume-t-il d'une autre façon.

Cette double curiosité irrigue son dernier ouvrage, *Une goutte d'eau et l'océan*, dont le titre est inspiré d'une phrase de Mère Teresa¹. Les écrits de cet auteur prolifique ont longtemps eu une ambition scientifique d'explication ou de modélisation de théories économiques ou politiques. Mais, depuis trois ans, il développe un genre nouveau, celui du journal. Un premier fut consacré à la Roumanie, pays qui le passionne. Un deuxième à la Russie. Cette fois, il aborde un domaine qu'il occultait comme on préserve un jardin secret, celui de la foi. Méditant sur quelques pages de Cioran, il écrit par exemple, en février 2012 : « Ou bien tout a un sens, ou bien rien n'a un sens; entre les deux camps, il faut choisir. Pour moi, c'est fait depuis longtemps. »

Le religieux n'a bien sûr jamais été oublié dans les analyses géopolitiques et les publications de l'Ifri – le rapport annuel Ramsès ou la revue trimestrielle « Politique étrangère ». Mais, dans ce livre, c'est le croyant qui se dévoile, fût-ce de manière fugace sous la plume de cet homme pudique. Les questions métaphysiques fusent à travers des relectures de Platon, Pascal, Kant, Teilhard de Chardin, Levinas, Ionesco... Ici ou là sont mentionnées une messe à l'abbaye de Sénanque, une prière eucharistique. Thierry de Montbrial narre une brève rencontre avec Jean-Paul II, le 8 juin 2000, et une autre, plus longue, avec le pape François, le 13 janvier 2014, à l'occasion d'une journée de réflexion sur la Syrie organisée au Vatican. Il s'est aussi plongé dans

1 Albin Michel, 368 p.

les trois tomes du *Jésus de Nazareth* de Benoît XVI-Joseph Ratzinger. Se penchant sur la succession des trois derniers papes – « le mystique, le théologien et le pasteur » –, il « n'a pas de problème » à y voir l'Esprit Saint à l'œuvre. Choqué de longue date par le hiatus entre le message évangélique et certaines pratiques de l'institution vaticane, il observe avec intérêt la façon dont François « transforme le gouvernement de l'Église catholique d'une manière irréversible ».

Dans son bureau de l'Ifri – une pièce un peu baroque, bric-à-brac de tableaux et de livres –, l'ancien professeur à Polytechnique remonte le fil de son catholicisme. « J'ai toujours eu un intérêt pour la dimension spirituelle, profondément habité par le sentiment de transcendance et par l'idée que ce qui nous est accessible par la raison est une partie très limitée de réalités supérieures. » De son enfance à Asnières (Hauts-de-Seine), de son éducation catholique, l'ancien élève de l'école Gerson puis du lycée Janson-de-Sailly, à Paris, garde globalement de bons souvenirs. À l'âge de 30 ans, il s'inscrit à des cours de théologie au Centre pour l'intelligence de la foi, rue des Saints-Pères, à Paris.

Cet homme du monde ne tient toutefois pas en place dans l'univers chrétien. Il s'instruit sur le judaïsme et l'islam, se passionne pour les religions orientales. Il perçoit beaucoup plus de passerelles entre le christianisme et le bouddhisme que la théologie catholique ne voudrait l'admettre. Le concept de vacuité, « qui signifie interdépendance cosmique et non pas néant », décrit la situation de Jésus mourant sur la croix, suggère-t-il. Le *Qi* du taoïsme, principe fondamental formant et animant l'univers et la vie selon cette croyance chinoise et japonaise, évoque pour lui le Verbe de l'évangile de Jean, le souffle de l'Esprit.

« Mon intuition, et je vais sans doute faire sauter au plafond beaucoup de vos lecteurs, c'est qu'en chaque religion il y a des choses à apprendre, résume-t-il. Et même que, en définitive, il n'y a qu'un Dieu, la réalité suprême, qui est le sommet d'une montagne que différents chemins tentent d'approcher. Si j'essaie d'imaginer à quoi peut ressembler l'activité théologique dans les siècles à venir, je pense qu'il y aura un travail de rapprochement scientifique extrêmement approfondi grâce auquel on trouvera des correspondances, des équivalences, et l'on constatera qu'à travers les très grandes traditions spirituelles, avec des contextes, des langues, des cultures, des situations historiques différentes, les messages sont tous fondamentalement les mêmes. »

Thierry de Montbrial perce le blindage rationaliste de la pensée européenne par ses méditations scientifiques sur la relativité de l'espace, du temps et de la matière. Il est convaincu que « l'espace-temps des données immédiates de la conscience ne permet pas de saisir la réalité supérieure », transcendante – ou alors seulement de façon fugace, pour certains individus. « Il ne faut pas avoir la prétention que la raison explique tout, commente-t-il. Ce serait considérer que l'homme a la totalité de l'être en lui, ce qui est une extrême prétention. On peut en revanche penser que même les phénomènes qui sont inexplicables ne sont pas forcément contraires à la raison. C'est la démarche d'un Joseph Ratzinger vis-à-vis du mystère de Jésus. »

Rationaliste offrant des failles au spirituel, le directeur de l'Ifri, européen convaincu, se sent à l'étroit dans la laïcité à la française, une « interprétation des Lumières forgée au tournant des XIX^e et XX^e siècles et qui s'est transformée en une sorte de religion fossilisée ». Membre actif de l'Académie des sciences morales et politiques, il cite le grand rabbin de France Haïm Korsia, qui y donna récemment une conférence : « Malheureux les peuples qui perdent le sens de leurs racines. » Celles de l'Europe sont chrétiennes. L'assumer et les faire vivre permettraient, selon lui, aux peuples du Vieux Continent d'aborder plus sereinement les grands échanges commerciaux, humains et spirituels provoqués par la mondialisation.

Jean-Christophe Ploquin
La Croix du 28-29 mars 2015

L'histoire, les hommes, l'activité des Semaines sociales

1904-2015 : plus d'un siècle d'engagements

Les Semaines sociales de France ont été créées en 1904 par Marius Gonin et Adéodat Boissard, deux catholiques laïcs soucieux de faire connaître la pensée sociale de l'Église et d'en appliquer les enseignements à l'actualité. L'initiative prolongeait l'encyclique *Rerum novarum* (1891) du pape Léon XIII dénonçant les conditions de travail des ouvriers.

Depuis lors, les Semaines sociales n'ont cessé de se préoccuper des mutations économiques, politiques, culturelles, scientifiques et technologiques, ainsi que de leur incidence sur la société, à la lumière de la pensée sociale de l'Église et de son évolution. Elles s'expriment notamment par une session annuelle consacrée à un grand thème de réflexion : université ouverte, accueillant un public large, mais aussi itinérante, ces assemblées se déroulant au fil des ans dans des villes d'accueil différentes.

Ainsi les Semaines sociales ont-elles traité entre les deux guerres des grands problèmes sociaux, des inquiétudes de l'époque liées au maintien de la paix, à l'évolution de la démocratie. Après la seconde guerre mondiale, elles ont abordé avec une optique économique prononcée les problèmes du tiers-monde et les phénomènes de socialisation. Dans les années 2000, elles ont successivement débattu de l'évolution de la famille, de la relation entre mondialisation et nations, des migrants, du rôle de l'argent. En 2004, année de l'Europe à vingt-cinq mais aussi du centenaire des Semaines sociales, la rencontre a porté sur les nouveaux enjeux de cette Europe encore à inventer. En 2005, les Semaines sociales ont traité de la transmission et, en 2006, de cette question toujours actuelle « Qu'est-ce qu'une société juste ? ». À cette occasion, elles ont avancé « Douze propositions pour une société plus juste », propositions largement diffusées et reprises. La session de 2007, « Vivre autrement, pour un développement durable et solidaire », a été marquée par le souci environnemental au cœur de la question sociale. L'année 2008 a été l'occasion de revisiter les « fondamentaux » des Semaines sociales de France et de dire quelle doit être la place et le rôle des religions au cœur de la cité.

L'année 2009 a permis de faire la lumière sur les solidarités à l'œuvre dans nos sociétés, particulièrement sur la façon dont elles font face aux mutations du monde contemporain. L'année 2010 a revisité un thème déjà traité en 1997, celui des migrants qui représentent un défi et une chance pour nos sociétés. L'année 2011 a été consacrée à la démocratie dont les formes ne cessent de se renouveler. L'année 2012 a traité de la « nouvelle donne » entre hommes et femmes et notamment du travail qui est à faire pour aller vers une égalité qui ne soit pas une uniformité. L'année 2013 a cherché, à travers les évolutions des années récentes, comment réinventer le travail. L'année 2014, par des approches variées, a regardé la « transition fulgurante » à travers les technologies pour que chacun puisse se positionner devant cette mutation, avec toute son humanité.

Les idées des Semaines sociales à l'origine de grandes réformes

Dès avant 1914, les Semaines proposaient l'assurance chômage, le développement généralisé de l'assurance-maladie, l'impôt progressif sur le revenu, l'égalité des salaires masculins et féminins, le salaire minimum garanti pour le travail à domicile, la journée de huit heures, le congé hebdomadaire généralisé du samedi après-midi... Beaucoup de ces réformes n'interviendront que cinq, dix ou même cinquante ans après. En 1987, les Semaines sociales militaient pour le RMI qui dut encore attendre quelques années pour être instauré. En 2000 a été lancée, à la tribune des Semaines, l'idée d'un « statut du travailleur », pour mieux organiser le temps d'activité et de formation, et mieux gérer les transitions entre deux emplois ; en 2004, ce fut l'idée d'un service civil européen ; en 2013, à la suite du statut du travailleur fut formulée la proposition d'un « livret professionnel universel », dont une application à la formation a été votée en 2014. En se plaçant dans une vision chrétienne des problèmes sociaux, économiques et politiques de leur temps, les Semaines sociales ont, par leurs propositions, anticipé des solutions qui allaient s'imposer à plus ou moins long terme dans l'évolution de la société.

De grands intervenants aux Semaines sociales

Aujourd'hui comme hier, des personnalités de haut niveau se sont régulièrement exprimées à la tribune des Semaines sociales : Sylviane Agacinski,

Michel Albert, Jacques Arènes, Martine Aubry, Jacques Barrot, François Bayrou, Laurent Berger, Jean-Paul Bethèze, Hubert Beuve-Méry, Maurice Blondel, Loïc Blondiaux, Jean Boissonnat, Michel Bon, Jean-Louis Bourlanges, Christine Boutin, Henri de Castries, Bertrand Collomb, Michel Debatisse, Jean-Paul Delevoye, Jacques Delors, Jean-François Deniau, Marie Derain, Eugène Descamps, Xavier Emmanuelli, Claude Evin, Joseph Folliet, Étienne Fouilloux, Geneviève Fraisse, Bruno Frappat, Franck Fregosi, Marcel Gauchet, Bronislaw Geremek, Pierre Giorgini, René Girard, Pierre-Noël Giraud, Sylvie Goulard, Élisabeth Guigou, Henri Guitton, Danièle Hervieu-Léger, Martin Hirsch, Georges Hourdin, Philippe d'Iribarne, Jacques Julliard, Jean-Claude Juncker, Alain Juppé, Pascal Lamy, Elena Lasida, René Lenoir, Alain Lipietz, Pierre Manent, Véronique Margron, Jean-Luc Marion, Jacques Maritain, Hervé Mariton, Jean-François Mattei, Philippe Maystadt, Dominique Méda, Francis Mer, Olivier Mongin, Nicole Notat, Asma Nouira, Christine Pedotti, Vincent Peillon, Michelle Perrot, François Perroux, Jean-Marie Petitclerc, Jean-Philippe Pierron, Romano Prodi, Viviane Reding, René Rémond, Paul Ricœur, Michel Rocard, Robert Rochefort, Benoît Roger-Vasselín, Pierre Rosanvallon, Geoffroy Roux de Bézieux, Joseph Rován, Albert du Roy, Nathalie Sarthou-Lajus, Frédéric Saint-Geours, Nicolas Sarkozy, Bernard Stasi, Nicholas Stern, Dominique Strauss-Kahn, Claude Thélot, Paul Thibaud, Marisol Touraine, Paul Valadier, Laurent Villemin, François Villeroy de Galhau, Vaira Vike-Freiberga, Patrick Viveret.

Les instances et l'organisation des Semaines sociales de France aujourd'hui

Après avis du comité, le conseil d'administration choisit le thème des réflexions et assure le déroulement des rencontres. Pour faire ce travail, il s'entoure de commissions spécialisées, composées de membres du conseil et du comité, d'une commission jeunes et des responsables des antennes régionales des Semaines sociales de France. Tous les membres de ces instances sont bénévoles.

Le conseil et le comité s'appuient sur une équipe de permanents, constituée de Hugues d'Hautefeuille, délégué général, Delphine Bellanger, Marie Doubliez et Jocelyne Jenot.

Membres du conseil d'administration

Jérôme Vignon (président), Bernard Chenevez (secrétaire général), Bernard Ibal (vice-président aux antennes régionales), Pierre-Yves Stucki (vice-président délégué aux jeunes), Benoît Bonnichon (trésorier et vice-président pour le comité et la fondation), Antoine Arjakovsky, Christiane Basset, Catherine Belzung, Marianne de Boisredon, Arnaud Broustet, Raphaël Butruille, Jean-Pierre Denis, Annabel Desgrées du Loû, Elena Lasida, Guillaume Légaut, Alberte Luciani, Christian Mellon, Mathieu Monconduit, Jean-Pierre Rive, Philippe Segretain, Denis Vinckier.

Présidents d'honneur

Jean Boissonnat, Michel Camdessus.

L'ancrage de proximité des Semaines sociales de France

Depuis des décennies, les Semaines sociales sont attachées à l'existence d'une réflexion de proximité, en lien avec la variété des territoires. À cette fin, elles s'appuient aujourd'hui sur un réseau de vingt-cinq « antennes régionales », associations de laïcs qui, dans plusieurs villes de France, s'inspirent des mêmes valeurs sociales chrétiennes, du même goût de l'engagement et de la même méthode d'organisation de débats ouverts à toutes les sensibilités, sur des thèmes d'actualité, qu'ils soient politiques, économiques, sociaux, scientifiques ou culturels.

La démarche européenne des Semaines sociales de France

Au cours des années 90, les Semaines sociales de France ont pris acte du fait que les problèmes de société ne pouvaient désormais être étudiés et débattus qu'en les situant dans le contexte européen. Des contacts ont été établis avec différents acteurs européens proches de l'esprit des Semaines sociales de France. Cette action de longue haleine s'est manifestée en 2004 par la présence de 1 000 participants européens à la Semaine sociale du centenaire. Le réseau s'est structuré et s'est donné un nom "IXE" (Initiatives de chrétiens pour l'Europe). Il rassemble près d'une vingtaine de structures en Europe de l'Ouest et de l'Est et prend position sur divers sujets. Par ailleurs, la formule des Semaines sociales semble séduire puisque plusieurs pays organisent une Semaine sociale.

Renseignements

Semaines sociales de France

18 rue Barbès 92128 Montrouge Cedex

Tél. +33 (0)1 74 31 69 00

Fax +33 (0)1 74 31 60 99

Mail : info@ssf-fr.org

Site : www.ssf-fr.org

www.ssf-fr.org/56_p_11337/qui-sommes-nous.html

Les sessions des Semaines sociales de France

I^e session - Lyon - 1904

Une semaine sociale : cours de doctrines et de pratiques sociales

II^e session - Orléans - 1905

III^e session - Dijon - 1906

IV^e session - Amiens - 1907

V^e session - Marseille - 1908

VI^e session - Bordeaux - 1909

VII^e session - Rouen - 1910

VIII^e session - Saint-Étienne - 1911

IX^e session - Limoges - 1912

X^e session - Versailles - 1913

XI^e session - Metz - 1919

Principes et action du catholicisme social

XII^e session - Caen - 1920

La crise de la production et la sociologie économique

XIII^e session - Toulouse - 1921

La crise de la probité publique et le désordre économique

XIV^e session - Strasbourg - 1922

Le rôle économique de l'État

XV^e session - Grenoble - 1923

Le problème de la population

XVI^e session - Rennes - 1924

Le problème de la terre dans l'économie nationale

XVII^e session - Lyon - 1925

La crise de l'autorité

XVIII^e session - Le Havre - 1926

Le problème de la vie intellectuelle

XIX^e session - Nancy - 1927

La femme dans la société

XX^e session - Paris - 1928

La loi de charité, principe de vie sociale

XXI^e session - Besançon - 1929

Les nouvelles conditions de la vie industrielle

XXII^e session - Marseille - 1930

Le problème social aux colonies

XXIII^e session - Mulhouse - 1931

La morale chrétienne et les affaires

XXIV^e session - Lille - 1932

Le désordre de l'économie internationale et la pensée chrétienne

XXV^e session - Reims - 1933

La société politique et la pensée chrétienne

XXVI^e session - Nice - 1934

Ordre social et éducation

XXVII^e session - Angers - 1935

L'organisation coopérative

XXVIII^e session - Versailles - 1936

Les conflits de civilisation

XXIX^e session - Clermont-Ferrand - 1937

La personne humaine en péril

XXX^e session - Rouen - 1938

La liberté et les libertés dans la vie sociale

XXXI^e session - Bordeaux - 1939

**Le problème des classes dans la communauté nationale
et dans l'ordre humain**

XXXII^e session - Toulouse - 1945

Transformation sociale et libération de la personne

XXXIII^e session - Strasbourg - 1946

La communauté nationale

XXXIV^e session - Paris - 1947

Le catholicisme face aux grands courants contemporains

XXXV^e session - Lyon - 1948

Peuples d'outre-mer et civilisation occidentale

XXXVI^e session - Lille - 1949

Réalisation économique et progrès social

XXXVII^e session - Nantes - 1950

Le monde rural dans l'économie moderne

XXXVIII^e session - Montpellier - 1951

**Santé et société. Les découvertes biologiques
et la médecine au service de l'homme**

XXXIX^e session - Dijon - 1952

Richesse et misère, croissance et répartition du revenu national

XL^e session - Pau - 1953

**Guerre et paix. De la coexistence des blocs
à une communauté internationale**

XXI^e session - Rennes - 1954

Crise du pouvoir et crise du civisme

XXII^e session - Nancy - 1955

Les techniques de diffusion dans la civilisation contemporaine

XXIII^e session - Marseille - 1956

Les exigences humaines et l'expansion économique

XXIV^e session - Bordeaux - 1957

Familles d'aujourd'hui

XXV^e session - Versailles - 1958

L'enseignement, problème social

XXVI^e session - Angers - 1959

La montée des peuples dans la communauté humaine

XXVII^e session - Grenoble - 1960

Socialisation et personne humaine

XXVIII^e session - Reims - 1961

L'Europe des personnes et des peuples

XXIX^e session - Strasbourg - 1962

La montée des jeunes dans la communauté des générations

L^e session - Caen - 1963

La société démocratique

LI^e session - Lyon - 1964

Le travail et les travailleurs dans la société contemporaine

LII^e session - Brest - 1965

L'homme et la révolution urbaine

LIII^e session - Nice - 1966

L'opinion publique

LIV^e session - Nantes - 1967

Le développement, la justice et la paix

LV^e session - Orléans - 1968

L'homme dans la société en mutation

LVI^e session - Lille - 1969

Quelle économie ? Quelle société ?

LVII^e session - Dijon - 1970

Les pauvres dans les sociétés riches

LVIII^e session - Rennes - 1971

Contradictions et conflits. Naissance d'une société

LIX^e session - Metz - 1972

Couples et familles dans la société d'aujourd'hui

LX^e session - Lyon - 1973

Chrétiens et Églises dans la vie politique

À compter de 1976, des Actes des sessions sont édités :

LXI^e session - Paris - 1976

Travail, inégalité et changement social

Éditions Desclée de Brouwer, Paris.

LXIII^e session - Colmar - 1980

Santé et société

Éditions du Centurion, Paris.

LXIV^e session - Lille - 1982

Quel travail social pour notre temps ?

Éditions ESF, Paris.

LXV^e session - Bordeaux - 1986

La justice dans la vie des hommes d'aujourd'hui

Éditions ESF, Paris.

LXVI^e session - Paris - Saint-Denis - 1987

Travail et emploi ; problème de société et problème de l'homme

Éditions ESF, Paris.

LXVII^e session - Paris - Saint-Denis - 1989

Les défis de la formation. Quelle personne ? Pour quelle société ?

Éditions ESF, Paris.

LXVIII^e session - Paris - Issy-les-Moulineaux - 1991

Concurrence et solidarité : l'économie de marché, jusqu'où ?

Éditions ESF, Paris.

LXIX^e session - Paris - Issy-les-Moulineaux - 1993

Les médias et nous. Quels pouvoirs ? Quelles libertés ?

Éditions ESF, Paris.

LXX^e session - Paris - Issy-les-Moulineaux - 1995

Une idée neuve : la famille, lieu d'amour et lien social

Bayard Éditions, Paris.

LXXI^e session - Paris - Issy-les-Moulineaux - 1996

Entre mondialisation et nations, quelle Europe ?

Bayard Éditions, Paris.

LXXII^e session - Paris - Issy-les-Moulineaux - 1997

L'immigration, défis et richesses

Bayard Éditions, Paris.

LXXIII^e session - Paris - Issy-les-Moulineaux - 1998

Démocratiser la République, représentation et participation du citoyen

Bayard Éditions, Paris.

LXXIV^e session - Paris - 1999

D'un siècle à l'autre : l'Évangile, les chrétiens et les enjeux de société

Bayard Éditions, Paris.

LXXV^e session - Paris - 2000

Travailler et vivre

Bayard Éditions, Paris.

LXXVI^e session - Issy-les-Moulineaux - 2001

Biologie, médecine et société. Que ferons-nous de l'homme ?

Bayard Éditions, Paris.

LXXVII^e session - Paris - 2002

La violence. Comment vivre ensemble ?

Bayard Éditions, Paris.

LXXVIII^e session - Paris - 2003

L'argent

Bayard Éditions, Paris.

LXXIX^e session - Lille - 2004

L'Europe. Une société à inventer

Bayard Éditions, Paris.

LXXX^e session - Paris - 2005

Transmettre. Partager des valeurs, susciter des libertés

Bayard Éditions, Paris.

LXXXI^e session - Paris - 2006

Qu'est-ce qu'une société juste ?

Bayard Éditions, Paris.

LXXXII^e session - Paris - 2007

Vivre autrement. Pour un développement durable et solidaire

Bayard Éditions, Paris.

LXXXIII^e session - Lyon - 2008

Les religions, menace ou espoir pour nos sociétés ?

Bayard Éditions, Paris.

LXXXIV^e session - Villepinte - 2009

Nouvelles solidarités, nouvelle société

Bayard Éditions, Montrouge.

LXXXV^e session - Paris - 2010

Migrants, un avenir à construire ensemble

Bayard Éditions, Montrouge.

LXXXVI^e session - Paris - 2011

La démocratie, une idée neuve

Bayard Éditions, Montrouge.

LXXXVII^e session - Paris - 2012

Hommes et femmes, la nouvelle donne

Bayard Éditions, Montrouge.

LXXXVIII^e session - Paris, Lyon, Strasbourg - 2013

Réinventer le travail

Bayard Éditions, Montrouge.

LXXXIX^e session - Lille - 2014

L'homme et les technosciences, le défi

Books on demand.

Index des intervenants

Khaled BENTOUNES, 104	Thomas LECOURT, 59
Charles BERTILLE, 53	Laurent MONSENGWO, 155
Luigino BRUNI, 91	Bernard PERRET, 73
Philippe CORNU, 98	Bernard PINAUD, 184
Fadi DAOU, 131	Cécile RENOUARD, 190
Anne DUTHILLEUL, 187	Amandine SCHLUR, 62
Antoine DZAMAH, 48	Guillaume SCHLUR, 63
Véronique FAYET, 183	Marianne SÉBASTIEN, 169
Henri-Jérôme GAGEY, 37, 113, 173	Jean-Michel SEVERINO, 12
Geneviève GIMELLE, 180	Claire SIXT-GATEUILLE, 69, 151, 197
Samuel GRZYBOWSKI, 136	Nayla TABBARA, 185
Yannick JADOT, 159	Pie TSHIBANDA, 41
Pascal LAMY, 13	Gilles VERMOT-DESROCHES, 192
Marcel LE HIR, 180	Patrick VIVERET, 25

Présidents de séance

Christiane Basset, membre du conseil des Semaines sociales de France

François Ernenwein, rédacteur en chef à *La Croix*

Elena Lasida, membre du conseil des Semaines sociales de France

Jean Merckaert, rédacteur en chef de la revue *Projet*

Anne Ponce, directrice de *Pèlerin*

François Prouteau, président de *Fondacio*

Philippe Segretain, membre du conseil des Semaines sociales de France

Liste des associations impliquées dans les ateliers

Action catholique ouvrière – Association Amitié franco-afghane
AISA – Association des Amis de Pierre Teilhard de Chardin
Apprentis d'Auteuil – Art, culture et foi/Paris
ATD Quart Monde – Bible à Neuilly – Ceas d'Alsace
Céras – Lycée Charles Péguy – Cised – Coexister
Communauté Vie Chrétienne – Compostelle-Cordoue
COOPREX – La DCC – Decere – Démocratie et spiritualité
Pastorale des migrants du Diocèse de Meaux
Esplanade des religions à Bussy-St-Georges
Être bien ensemble autour de l'Arche Guédon – FHEDLES
Focolari – Groupe d'amitié islamo-chrétienne
Groupe des foyers islamo-chrétiens – Institut catholique de Paris
Jeunesse étudiante chrétienne – La Fontaine aux religions
La maison islamo-chrétienne – La Vie nouvelle – L'Appel
Mission de France – Pax Christi – Religions pour la paix
Réseau Chrétien-Immigrés – Fédération du scoutisme français
Scouts et Guides de France – Secours Catholique
Service de coopération au développement
Service des relations avec l'islam
Souffle et chemins – Sous le figuier – Spiritualité et Art
Antennes régionales des SSF
Université technologique de Compiègne

Table des matières

Ouverture

Ann-Belinda Preis.....	5
Jérôme Vignon.....	6

Interdépendance et solidarité dans les enjeux actuels des négociations

Jean-Michel Severino.....	12
Pascal Lamy.....	13

Le regard de la société civile

Patrick Viveret.....	25
----------------------	----

Fil rouge théologique par Henri-Jérôme Gagey37

Un fou noir au pays des Blancs

Pie Tshibanda.....	41
--------------------	----

Les enjeux du développement vus de différentes régions du monde

Antoine Dzamah.....	48
Charles Bertille.....	53
Thomas Lecourt.....	59
Amandine et Guillaume Schlur.....	62

Fil rouge théologique par Claire Sixt-Gateuille.....69

Les religions comme source d'espérance

Bernard Perret.....	73
---------------------	----

Renouveler la vision de la mondialisation avec les religions

Luigino Bruni.....	91
Philippe Cornu.....	98
Cheikh Khaled Bentounes.....	104

Fil rouge théologique par Henri-Jérôme Gagey.....113

Les ateliers	117
Religions, interreligieux et développement	
Fadi Daou.....	131
Samuel Grzybowski.....	136
Expressions religieuses	145
Fil rouge théologique par Claire Sixt-Gateuille	151
Dialogue autour de l'encyclique « verte »	
Monseigneur Laurent Monsengwo.....	155
Yannick Jadot.....	159
Témoignage et chant avec Marianne Sébastian	169
Fil rouge théologique par Henri-Jérôme Gagey	173
Imaginer et concevoir à partir de l'encyclique <i>Laudato si'</i>	
Geneviève Gimelle et Marcel Le Hir.....	180
Véronique Fayet.....	183
Bernard Pinaud.....	184
Nayla Tabbara.....	185
Anne Duthilleul.....	187
Cécile Renouard.....	190
Gilles Vermot-Desroches.....	192
Fil rouge théologique par Claire Sixt-Gateuille	197
Synthèse	
Jérôme Vignon.....	201
Célébration œcuménique	207
Lettre du Vatican	215

Les cultures et les traditions religieuses au service du bien commun

Sélection d'articles et d'entretiens parus dans *La Croix*.....217

L'histoire, les hommes, l'activité des Semaines sociales.....263

Les sessions des Semaines sociales..... 268

Index des intervenants.....274

Liste des associations.....275

www.ssf-fr.org
www.la-croix.com

Edition : BoD - Books on Demand,
12/14 rond-point des Champs Elysées, 75008 Paris

Impression : BoD - Books on Demand GmbH, Norderstedt, Allemagne
ISBN 9782322044184 – dépôt légal : décembre 2015

Création graphique de la session 2015 : gr20paris (www.gr20paris.com)

